L'ORATEUR
CHRÉTIEN.

—

TOME SECOND.

—

« Que Grenade soit votre second Bréviaire. »

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

Ep. 47.

L'ORATEUR
CHRÉTIEN,
OU
RHÉTORIQUE ECCLÉSIASTIQUE,
Traité complet
DE L'ÉLOQUENCE DES PRÉDICATEURS,

Par le R. P. Louis de Grenade,
DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE;

Traduit par Binet.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée et augmentée de Notes et Dissertations,
PAR M. L'ABBÉ DE BAUDRY.

TOME SECOND.

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

LYON.
FR. GUYOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 39.

1837.

Lyon, Impr. de L. Perrin.

RHÉTORIQUE

ECCLÉSIASTIQUE.

Que Grenade soit votre second Bréviaire.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,
ép. 47.

LYON.

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 49.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE V.

DE L'ÉLOCUTION.

AVANT-PROPOS 1
CHAPITRE PREMIER. Du mérite et de la qualité de l'élocution. 3
CHAP. II. Des quatre principales qualités de l'élocution, et premièrement de la pureté du langage. . . 9
CHAP. III. De la seconde qualité de l'élocution, qui est la clarté 11
CHAP. IV. De la troisième qualité de l'élocution, qui consiste dans les ornemens du discours 15
CHAP. V. De l'ornement qui consiste dans le choix des termes les plus propres à exprimer ce qu'on veut dire. 22
CHAP. VI. Des figures appelées tropes, par lesquelles les mots passent d'un sens ou d'une signification dans une autre. 24
De la Métaphore. 28
De la Synecdoche 34
De la Métonymie. 36
De l'Antonomase 39
De l'Epithète. 40
De la Catachrèse. 43
De l'Allégorie. 44
De l'Ironie. 47
De la Périphrase. 48

De l'usage des Tropes. 50
CHAP. VII. Des figures proprement dites. 54
CHAP. VIII. Des figures de mot. 59
CHAP. IX. Premier ordre. Des figures de mot qui consistent dans la répétition des termes. 67
De la Conversion. 69
De la Complexion 71
De la Répétition en symétrie. 74
Du Redoublement 75
De la Gradation 75
CHAP. X. Deuxième ordre. Des figures de diction qui consistent dans la ressemblance des mots. 78
CHAP. XI. Troisième ordre. Des figures de mot qui consistent dans les diverses manières d'associer des termes ou des choses contraires. 83
De l'Antithèse 88
De la Paradiastole 90
De l'Antithèse dans les sentences ou dans le sens. 93
De l'Application par comparaison des contraires. 94
De l'Antimétabole 96
CHAP. XII. Quatrième ordre. Des figures de mot qui ne semblent pas consister dans la proportion et le rapport des mots entre eux, comme les précédentes. . 97
De la Connexion ou Assemblage. 97
De la Disjonction. 98
De la Distribution. 99
De l'Interprétation. 103
Du Synathrisme 105
CHAP. XIII. Des figures de pensée et de leur effet dans le discours 108
Premier ordre. Des figures de pensée les plus propres pour enseigner. — De la définition . . . 109
De la Division 112
De la Réponse à soi-même 114
De la Distribution. 117
Du Raisonnement figuré. 119
De la Diminution 121
De la Fréquentation. 123
De la Brièveté 124

CHAP. XIV. Avec quelle préparation d'esprit un prédicateur doit monter en chaire. 408
CONCLUSION. 415

SECOND SUPPLÉMENT.

ANALYSE ORATOIRE des deux Discours de saint Pierre rapportés dans les chap. II et III des Actes des apôtres. — Observation préliminaire. 421
Analyse du premier discours (Act. des Ap. ch. 2). . . . 422
Analyse du second Discours (Ibid. ch. 3) 434

TABLE alphabétique des matières contenues dans le corps de l'ouvrage 449
Table alphabétique des matières contenues dans les deux Supplémens 478

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/lorateurchretien0002loui

CHAP. XIV. Second ordre. Des figures de pensée qui ont plus de force et de vivacité. 126
De l'Interrogation. 126
De l'Omission 131
De la Précision. 132
De l'Emphase. 133
Du Doute. 134
De la Concession. 136
De l'Exhortation. 139
De la Suspension. 142
De l'Ironie. 145
De l'Exemple. 147
De la Comparaison 153
Des quatre fins de la Comparaison. 156
Conclusion de ce chapitre 166
CHAP. XV. De l'usage des figures. 166
CHAP. XVI. De la composition du style. 169
CHAP. XVII. Du style simple et du style composé. . . . 172
CHAP. XVIII. Des bienséances du discours, ou manière de parler à propos 182
CHAP. XIX. Quelle sorte de style demandent les différentes matières des discours, et les divers devoirs des prédicateurs 192
CHAP. XX. Des trois styles et des ornemens ou des figures qui conviennent particulièrement à chacun. . 198
CHAP. XXI. Dans quelles sortes de sujets on doit se servir de ces trois espèces de styles. 205
CHAP. XXII. De la matière du genre sublime. 240
CHAP. XXIII. De l'énergie, ou vive représentation d'une chose. 250
De la Dynose ou Gravité. 254
De l'Abondance du style. 255
De la Variété. 257
CHAP. XXIV. Des défauts contraires à la belle élocution, et qui en effacent l'éclat et les agrémens. 259

LIVRE VI.

DE LA PRONONCIATION.

AVANT-PROPOS. 269
CHAPITRE PREMIER. De la nécessité de la prononciation, et de son importance. 271
CHAP. II. Quelle est la fin ou le but des préceptes et des règles de la prononciation. 279
CHAP. III. Que la prononciation doit avoir les quatre qualités que nous avons attribuées à l'élocution. . . 282
CHAP. IV. Quelle sorte de prononciation demande chacune des trois principales parties du discours. . . . 295
CHAP. V. De la manière de prononcer les diverses propositions ou sentences particulières, et les termes dont elles sont composées 302
CHAP. VI. Du geste et du mouvement du corps 304
CHAP. VII. Des vices de la prononciation et du geste. . 311
CHAP. VIII. Des différentes manières de prononcer les diverses phrases qui entrent dans le discours. 321
CHAP. IX. Divers exemples de sentences et de figures tirées de l'Ecriture sainte, pour mieux faire entendre les différentes manières de varier la prononciation. 325
CHAP. X. Divers exemples de l'Ecriture sainte, dans la prononciation desquels ceux qui sont encore novices dans l'emploi de la prédication pourront s'exercer utilement. 349
CHAP. XI. Quelle doit être la vie d'un parfait prédicateur, en quel temps, avec quelle circonspection et dans quel sentiment il doit exercer son ministère. . 361
CHAP. XII. Quels sont les moyens qui servent principalement au prédicateur pour bien s'acquitter des devoirs de son ministère 376
CHAP. XIII. De la manière de bien composer un sermon. 402

RHÉTORIQUE

ECCLÉSIASTIQUE.

LIVRE V.

❀

DE L'ÉLOCUTION.

Avant-propos.

Lorsque je commençai cet ouvrage, je n'avois jamais pensé à descendre dans le détail des préceptes et des règles de l'élocution ; mais, comme l'art de l'éloquence ne tend uniquement qu'à montrer la manière de bien dire ou de parler éloquemment, qui dépend de plusieurs figures de pensées et de mots tellement liées entre elles, qu'il est presque impossible d'en bien entendre quelqu'une sans connoître les autres, je me suis convaincu depuis que c'est comme une nécessité que d'entrer dans ce détail.

C'est pourquoi, afin que mon travail ne demeurât pas imparfait ou comme tronqué et mutilé, et que le prédicateur studieux et zélé ne fût pas obligé d'aller feuilleter de tout côté les divers ouvrages des rhéteurs, ni de parcourir cette multitude de préceptes dont ils sont remplis, j'en ai choisi et recueilli avec le plus de clarté et de netteté, et dans l'ordre le plus exact et le plus juste qu'il m'a été possible, les plus nécessaires et les plus propres à notre objet, et pour les rendre plus intelligibles et plus aisés, je me suis attaché avec soin à les expliquer et à les éclaircir particulièrement par des exemples de saint Cyprien, le plus éloquent de tous les Pères et le plus orné dans ses discours.

Et ce n'est pas sans raison que j'ai cru devoir le faire; car, comme les maîtres de l'art sont persuadés que les exemples tirés de Cicéron seul suffisent pour l'éclaircissement et l'intelligence de tous les préceptes et de tous les ornemens du discours, je suis persuadé aussi de même que ce saint Père, qui est dans l'Eglise comme le Cicéron des chrétiens, nous fournit dans ses divers ouvrages, non seulement des exemples plus que suffisans pour cet effet, mais encore d'excellens modèles pour former les mœurs des hommes, et pour régler saintement leur vie.

Div.

CHAPITRE PREMIER.

Du mérite et de la qualité de l'élocution.

« Nous allons à présent traiter, dit Quintilien, de « l'élocution, qui est de toutes les parties de cet « ouvrage la plus difficile, au jugement même des « orateurs. En effet, Antoine n'a pas fait difficulté de « dire qu'il avoit vu assez de gens qui étoient diserts, « et pas un qui fût éloquent; ajoutant que, pour « être disert, il suffit de dire sur une matière ce « qu'il faut en dire; mais que pour être véritable- « ment éloquent, il faut en parler avec toutes les « graces et tous les ornemens convenables. Que si « cette qualité ne s'est trouvée en aucun orateur « jusqu'à lui, ni même en lui ou en L. Crassus, il « est constant qu'elle ne leur a manqué, ni à ceux « qui ont été avant eux, que parce qu'elle est très « difficile à acquérir.

« Cicéron dit aussi que de savoir inventer les « choses et les arranger, c'est le fait d'un homme « sensé; mais que de savoir les exprimer est le propre « de l'orateur. C'est pourquoi il s'est particulière- « ment étudié à bien enseigner cette partie de la « rhétorique; et le seul nom d'éloquence fait assez « voir combien il a eu raison; car être éloquent

« n'est autre chose, à proprement parler, que de « pouvoir produire au dehors toutes ses conceptions, « toutes ses pensées, et les communiquer pleinement « aux autres, sans quoi tous les préceptes que nous « avons donnés jusqu'ici sont inutiles, et semblables « à une épée qui ne sort point de son fourreau.

« Voilà donc surtout ce qu'il faut apprendre, et « à quoi l'art est absolument nécessaire ; voilà quel « doit être l'objet de nos soins, de nos exercices, « de notre imitation ; voilà ce qui peut nous occu- « per toute la vie ; voilà enfin ce qui fait qu'un ora- « teur l'emporte sur un autre orateur, et que parmi « les différens styles, les uns sont plus éloquents que « les autres. Car il ne faut pas croire que ni les « Asiatiques, ni les autres dont le style est cor- « rompu, n'aient rien entendu à l'invention ou à « l'arrangement des choses, ni que ceux que nous « traitons d'orateurs maigres et secs, aient été dé- « pourvus de sens et de raison; mais les premiers « n'ont eu ni goût ni modération dans leur style, et « les seconds ont manqué de force.

« Il ne s'en suit pas néanmoins qu'il faille penser « uniquement aux mots, car il est temps de pré- « venir les personnes qui voudroient abuser de ce « que je viens de dire. Il faut les arrêter tout court, « et me déclarer contre ces gens qui se consument « vainement à agencer des paroles, sans se mettre en « peine des choses, qui sont pourtant les nerfs du « discours ; ce qu'ils font sans doute pour donner à « leur style plus d'élégance et de beauté, qualité « charmante, selon moi, quand elle est naturelle, « mais non quand on l'affecte.

« Ne voyons-nous pas que les corps de nos athlètes,
« que l'exercice a fortifiés, et qui nous frappent par
« un air de santé, tirent leur beauté des mêmes choses
« dont ils tirent leur force. Ils sont vermeils, fermes,
« dénoués, n'ayant ni trop de chair ni trop peu. Mais
« que des athlètes se montrent à nous, peints de
« vermillon, fardés et attifés comme des femmes, ils
« nous déplairont par la peine même qu'ils auront
« prise pour nous plaire. Il y a un vers grec qui dit
« qu'un ajustement honnête et superbe donne aux
« hommes de la dignité ; mais une parure pleine
« d'afféterie, où règnent le luxe et la mollesse,
« découvre la corruption du cœur et n'ajoute rien à
« la beauté du corps. Il en est de même de ce style
« si léger et si délié dont quelques-uns se servent.
« Les choses qu'ils expriment et qui en sont vêtues,
« pour ainsi dire, se trouvent comme énervées et
« affoiblies.

« Je veux donc que l'on pense aux mots, mais
« que l'on soit beaucoup plus occupé des choses ;
« car d'ordinaire les meilleures expressions tiennent
« aux choses mêmes, et se découvrent à nous par
« leur propre lumière. Cependant nous les cher-
« chons comme si elles se cachoient toujours et
« qu'elles voulussent se dérober à nos yeux : de la
« sorte, nous ne croyons jamais que ce qu'il faut
« dire soit sous notre main. Nous le tirons de loin,
« et nous faisons violence à notre génie. L'éloquence
« demande un esprit plus mâle, et lorsqu'elle est
« saine et vigoureuse, il ne lui faut point tant de fri-
« sure ni de façon.

« Souvent même il arrive que cet extrême soin

« nuit au discours, par la raison que les termes « qui plaisent le plus aux esprits droits et sensés, « ne sont nullement recherchés, mais simples, « comme est le langage de la vérité. Ces mots, qui « montrent la peine qu'on a eue à les trouver, et où « l'on veut avoir la gloire de l'invention, n'ont pas « toujours la grace qu'ils affectent, et ne laissent « rien de solide à l'esprit, parce qu'ils offusquent « les pensées, semblables à ces mauvaises herbes « qui étouffent le bon grain.

« En effet, plus amoureux des mots que des « choses, nous enveloppons dans un grand circuit « de paroles ce qui pourroit se dire tout simple- « ment; nous redisons ce qu'il suffiroit d'avoir dit « une fois; nous chargeons de plusieurs termes ce « qu'un seul feroit suffisamment entendre, et nous « croyons qu'il vaut mieux insinuer adroitement les « choses que de les dire ouvertement; bien plus, « un mot qui n'est que propre déplaît aujourd'hui, « rien ne nous paroissant beau de ce qu'un autre « eût dit comme nous. Les poètes les moins natu- « rels, les plus guindés, sont ceux de qui nous em- « pruntons des métaphores et des figures; et nous « pensons avoir mis bien de l'esprit dans nos pièces, « quand il en faut beaucoup pour nous entendre.

« Cependant Cicéron avoit déclaré assez nettement « que le plus grand vice qu'un discours puisse avoir, « c'est de trop s'éloigner de la manière ordinaire de « penser et de parler. Mais Cicéron n'y entendoit « rien; c'étoit un auteur dur et barbare en compa- « raison de nous, qui n'aimons rien de ce que la « nature a dicté. Nous voulons, je ne dis pas des

« ornemens, mais des délicatesses et des raffine-
« mens, comme si les mots pouvoient avoir quelque
« beauté quand ils ne conviennent point aux choses.

« Loin d'approuver un choix si scrupuleux, je tiens,
« pour moi, que le fruit de nos études est perdu
« s'il faut toujours se donner tant de peine pour
« arranger des mots, ou pour faire qu'ils soient
« propres, clairs et ornés. Voilà néanmoins le grand
« objet de la plupart de nos orateurs. Chaque mot
« les arrête, uniquement occupés ou à le chercher,
« ou à le mesurer et à le peser, quand ils ont tant fait
« que de le trouver. Dussent-ils en retirer cet avan-
« tage, de n'user jamais que de plus belles expres-
« sions, je les trouverois encore fort à plaindre, et
« je hais bien un tel tourment, qui est toujours pour
« eux un obstacle à la rapidité de l'action, et qui
« éteint tout le feu de l'imagination par des pauses
« involontaires, et par la défiance où ils sont con-
« tinuellement d'eux-mêmes; car tout orateur est
« bien misérable, qui ne peut se résoudre à perdre
« un seul mot.

« Mais ce mot si cher n'échappera pas même à
« quiconque s'y prendra comme il faut; je veux dire
« à celui qui premièrement se sera étudié à con-
« noître le beau langage; qui ensuite, à force de
« lire les bons écrivains, aura fait une ample pro-
« vision de toute sorte de mots; qui aura appris l'art
« de les lier, de les arranger, et qui enfin, par un
« continuel exercice, se sera bien fortifié en tout
« cela, afin de l'avoir toujours en son pouvoir et
« comme à la main.

« Un orateur qui sera ainsi préparé, du même

« coup d'œil qu'il verra les choses, verra aussi les « expressions qui leur conviennent. Mais pour y « parvenir, il faut avoir bien étudié, et s'être fait « un certain fonds qui soit comme en réserve, pour « ne jamais manquer au besoin; car ce soin inquiet « de chercher, d'examiner, de comparer, il faut le « prendre en apprenant, non en parlant. Autrement « il arrive à ces orateurs qui n'ont pas assez cultivé « leur esprit, leur talent, la même chose que nous « voyons arriver à ceux qui ne se sont jamais mis en « peine d'amasser du bien. Les uns et les autres se « trouvent dans la suite fort dénués, et montrent « leur indigence. Mais si nous avons la prévoyance « de nous faire un fonds pour la nécessité, nous le « trouverons. Les mots, sans attendre que nous les « cherchions, s'offriront d'eux-mêmes, comme s'ils « étoient liés à la pensée, et suivront de la même « manière que l'ombre suit le corps.

« Encore cette prévoyance, ce soin-là même dont « je parle, doit-il avoir ses bornes; car, lorsque les « mots sont autorisés par l'usage, purs, ornés, si- « gnificatifs, et qu'ils cadrent bien ensemble, que « nous faut-il de plus? Cependant il y a des gens « qui ne sauroient mettre fin à l'injuste critique qu'ils « exercent contre eux-mêmes, et qui pèsent jusqu'à « leurs syllabes. Ont-ils trouvé les termes les plus « heureux, ils en veulent d'autres qui sentent plus « l'antiquité, ou qui soient plus figurés, plus singu- « liers. Ils ne voient pas qu'un discours est bien « vide de sens quand on se récrie tant sur l'ex- « pression.

« Pour conclusion, je veux qu'on ait un fort grand

« soin de l'élocution, pourvu qu'on sache qu'il ne « faut rien faire pour l'amour des mots, les mots « eux-mêmes ayant été inventés pour l'amour des « choses. D'où il suit que les plus propres à ex- « primer nos pensées, et à produire dans l'esprit « de l'auditeur l'effet que nous souhaitons, sont « aussi les meilleurs. » (Quintil. de Inst. orat. l. 8.)

Que ceci soit dit en général pour le mérite et la qualité de l'élocution; passons maintenant à ses parties principales, à l'égard desquelles l'ordre que nous garderons sera d'exposer en premier lieu et d'expliquer l'une après l'autre les figures et les ormens de l'élocution, et de faire connoître ensuite les vices qui lui sont contraires.

CHAPITRE II.

Des quatre principales qualités de l'élocution, et premièrement de la pureté du langage.

Il y a quatre choses à considérer principalement dans l'élocution, savoir : la pureté, la clarté, l'élégance, et l'accord du style avec le sujet. Nous traiterons ces quatre choses l'une après l'autre dans la suite de ce livre.

La première qualité de l'élocution est la pureté du langage, qui est proprement du ressort des grammairiens; car c'est à eux qu'il appartient de

juger de ce qu'il y a de défectueux dans la manière de s'énoncer. Cette remarque a lieu non seulement pour la langue grecque et la langue latine, mais encore pour toutes les autres; car non seulement chacune a ses phrases ou ses manières de parler, mais elle a aussi, pour la structure et l'arrangement des mots, des lois et des règles qui sont en usage parmi les personnes d'une bonne éducation, et que doit suivre quiconque veut parler proprement et selon la propriété de la langue.

On remarque trois vices contraires à cette première qualité de l'élocution, dont le premier, appelé barbarisme, est une faute qui se commet lorsqu'on fait entrer dans le discours des mots qui ne sont point en usage parmi ceux qui savent le mieux la langue. Le second est ce qu'on appelle solécisme : il se commet lorsque les termes qu'on emploie sont construits contre les lois de la grammaire. Le troisième, qui approche du barbarisme, est lorsqu'on se sert d'une diction étrangère : par exemple, si nous mêlons du latin dans le français, ou du français dans le latin, ce que la pureté et la propriété du langage veut qu'on évite avec soin.

Il ne sera pas hors de propos d'avertir ici que nous ne devons pas moins fuir en notre langue les tours et les phrases, ou les façons de parler des étrangers, que leurs mots; car c'est un vice où les hommes les plus instruits tombent souvent : Tite-Live même, dont l'éloquence est admirée, en a été repris par Asinius Pollion. C'est pourquoi « il faut, « dit Quintilien, que toutes les paroles et l'accent « même ou le son de la voix d'un orateur de Rome

« seutent le nourrisson de cette ville, afin que son « discours soit vraiment romain et tout-à-fait pur, et « non d'un habitant de province qui ait seulement le « droit de bourgeoisie. » Il y a des prédicateurs qui ne sont pas exempts de ce défaut, car on en voit souvent qui, prêchant en langue vulgaire, mêlent dans leurs discours des phrases et des façons de parler toutes latines ou hébraïques; ce qui leur arrive principalement lorsqu'ils citent en la langue dans laquelle ils prêchent, des passages de l'Ecriture ou des Pères.

CHAPITRE III.

De la seconde qualité de l'élocution, qui est la clarté.

La clarté est de la plus grande importance dans les mots considérés soit comme séparés et chacun à part, soit comme liés les uns avec les autres dans la composition du discours. Elle consiste principalement à employer les termes les plus propres à exprimer ce qu'on veut dire; mais cette propriété même ne se prend pas ici simplement, car la première notion de chaque chose est exprimée par le nom qui lui est propre, dont néanmoins on ne se sert pas toujours, puisque nous devons éviter ceux qui donnent des idées ou impures, ou basses, ou déshonnêtes. On appelle aussi d'ordinaire des termes

propres, ceux qui sont transportés justement et à propos d'un sens à un autre, et qui expriment si bien les choses, qu'il est impossible de rien trouver qui les représente mieux. On peut bien mettre aussi les termes qui signifient plus qu'ils ne disent au rang de ceux qui donnent de la clarté, parce qu'ils soulagent beaucoup l'intelligence, comme fait l'emphase, dont nous parlerons en son lieu.

Mais sans nous étendre beaucoup sur cette seconde qualité de l'élocution, disons seulement, après Cicéron (de Orat. lib. 3. n. 13.), que les moyens d'acquérir la clarté du style consistent à n'employer que des termes usités, justes, qui expriment bien ce qu'on veut énoncer, et à éviter les mots ou les phrases amphibologiques, les périodes à perte de vue, les métaphores trop prolongées, les idées jetées sans liaison, la confusion de temps ou de personnes, et le défaut d'ordre et de symétrie.

Ainsi, nos discours seront agréés des personnes savantes, et intelligibles aux moins instruites. Ceci regarde la clarté du langage; car, pour celle qu'on doit donner aux choses, nous l'avons expliquée en exposant les préceptes de la narration; et les règles que nous y avons données conviennent aussi aux autres parties du discours, puisque si nous ne disons rien de plus ni de moins qu'il ne faut, rien de confus, rien qui ne soit dans l'ordre, tout sera clair et évident dans nos paroles à ceux mêmes qui les écouteront avec négligence. Aussi c'est une maxime qui a passé en proverbe parmi les Grecs : « (1) Parlez

(1) « Quantumvis rudius dicito, modò clarius. »

« moins proprement, pourvu qu'on vous entende « plus clairement. »

Saint Augustin n'insiste pas moins sur la clarté que Cicéron : « Quelquefois, dit ce Père, une vigi- « lance attentive sur la clarté du discours fait qu'on « oublie le choix et l'arrangement des termes, et « que sans se soucier du tour et de l'harmonie de la « période, on ne s'applique qu'à bien remarquer et à « bien déclarer ce qu'on a dessein de faire voir..... « car de quoi sert la pureté d'un terme, quand il « n'est pas compris par celui qui l'écoute, puisqu'il « n'y a nulle raison de dire une chose quand elle « n'est pas comprise par ceux à qui nous ne la di- « sons qu'afin qu'ils la comprennent ? Ainsi, celui « qui instruit doit éviter tous les termes qui n'in- « struisent point. S'il en peut dire qui soient bons et « qu'on puisse entendre, qu'il les préfère aux autres; « que s'il est dans l'impuissance de le faire, soit « parce qu'il n'y en a point, soit parce qu'ils ne « sont pas présents à son esprit, qu'il emploie des « expressions moins pures et moins agréables, « pourvu toutefois que par là la chose puisse être « enseignée purement et clairement. » (De Doctr. christ. lib. 4. c. 10.)

Et un peu après il ajoute : « Il est de la nature « des bons esprits d'aimer ce qu'il y a de vrai dans « les paroles, et non les paroles mêmes. Aussi de « quoi nous sert une clé d'or, si elle ne peut ou- « vrir l'endroit où nous voulons entrer ? et que nous « importe qu'elle soit de bois si elle nous l'ouvre, « puisque nous ne voulons que l'entrée de ce qui « n'est pas ouvert ? » (Ibid. c. 11.)

Il y a une certaine obscurité, non dans les paroles, mais dans les choses mêmes, qui n'est proprement que l'effet de l'orgueil secret de quelques prédicateurs qui, par une vaine ostentation de leur esprit et d'une profonde érudition, proposent devant une multitude d'hommes, la plupart grossiers et ignorans, sans lettres et sans science, des questions difficiles tirées du fond de la philosophie et de la théologie. Ceux que cette vanité possède sont bien éloignés de pouvoir dire véritablement avec l'Apôtre : « (1) Nous ne nous prêchons pas nous-« mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ comme « notre Seigneur ; et quant à nous, nous ne nous « regardons que comme vos serviteurs pour Jésus. » N'est-ce pas une espèce de sacrilége que dans le lieu même et dans l'exercice d'un si saint ministère, où nous faisons profession de détourner les autres de tout sentiment de propre estime et de vaine complaisance, nous tombions nous-mêmes dans ce vice que nous condamnons comme très pernicieux et très détestable. Que si les hommes qui abusent ainsi de la parole de Dieu, sont insensibles à mes remontrances, peut-être écouteront-ils au moins cet avis de saint Augustin : « Il y « a, dit-il, certaines vérités qui, d'elles-mêmes, « ne se font point entendre, ou ce n'est du moins « qu'avec peine, quelque netteté et quelque lu-« mière qu'il puisse y avoir dans le langage de celui

(1) « Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum « Dominum nostrum; nos autem servos vestros per Jesum. » (2. Ep. ad Cor. c. 4. v. 5.)

« qui les dit. Ces sortes de choses ne doivent jamais « être annoncées publiquement au peuple, ou du « moins très rarement, et seulement si l'on y est « obligé par quelque nécessité pressante. » (De Doct. chr. lib. 4. c. 9.)

CHAPITRE IV.

De la troisième qualité de l'élocution, qui consiste dans les ornemens du discours.

« Je viens maintenant, dit Quintilien, à la ma- « nière d'embellir le discours; en quoi il est hors « de doute que l'orateur peut se donner plus de « liberté qu'en tout le reste; car il n'y a pas beau- « coup de gloire à parler correctement et claire- « ment : c'est être exempt de vice; mais il semble « que ce n'est pas avoir acquis une fort grande per- « fection. » (De Inst. orat. lib. 8. c. 3.)

« On n'admire point un orateur, dit Cicéron, « parce qu'il s'exprime correctement; s'il manquait « à ce devoir indispensable, on se moqueroit de « lui, on ne le regarderoit pas comme un orateur, « pas même comme un homme qui ait le ton de la « bonne société. On n'a jamais non plus donné des « éloges à un orateur parce qu'il savoit se faire en- « tendre : le mépris seroit le partage de celui qui « n'auroit pas même ce foible mérite. Quel est donc

« l'homme qui frappe de surprise et de terreur ceux « qui l'écoutent, qui leur arrache des cris d'admi- « ration, qui présente à leurs esprits étonnés l'image « d'un Dieu parmi les mortels ? c'est celui dont les « pensées et les expressions se suivent avec ordre « et netteté, celui dont le style élégant, riche, « abondant, rappelle à l'oreille la cadence et l'har- « monie des poètes : voilà ce que j'entends par une « élocution ornée. Un tel homme, s'il sait d'ailleurs « mesurer son langage d'après le rang des personnes « et la dignité du sujet, aura de plus ce genre de « talent que j'appelle mérite des convenances. » (Dialog. de Orat. lib. 3. n. 14.)

« Cette beauté dont je parle, dit Quintilien, con- « tribue même beaucoup au succès de la cause, « par la raison que ceux qui écoutent volontiers sont « plus attentifs et plus disposés à croire ce qu'ils « entendent. D'ordinaire même le seul plaisir les « gagne, et quelquefois l'admiration les entraîne ; « car nous voyons que le fer qui brille à nos yeux « les étonne en même temps ; et ce n'est pas seu- « lement par son bruit et sa violence que le ton- « nerre nous épouvante, mais aussi par l'éclair qui « le précède. Cicéron a donc raison, quand il dit « dans une lettre à Brutus : « (1) Toute éloquence « qui ne cause point d'admiration et de surprise ne « mérite pas beaucoup de louanges » ; et c'est à quoi « Aristote veut aussi que l'on s'attache principale- « ment.

(1) « Nam eloquentiam, quæ admirationem non habet, « nullam judico. »

« Mais, je le répète, que cette parure soit mâle, « noble, et chaste. Je veux une éloquence ennemie de tout fard et de toute afféterie, qui brille « pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi s'exprimer « et qui ne doive sa beauté qu'à ses forces et à « son embonpoint. Il est si vrai que cela doit être, « que la différence des vertus et des vices étant « fort délicate, ceux mêmes qui mettent les vices « à la place des vertus ne laissent pas de déguiser « leur mensonge sous des noms honnêtes et spé- « cieux.....»

« Un avis important, dit Cicéron, par rapport « aux ornemens, c'est qu'il ne faut pas les répandre « dans tout le discours, mais les semer par inter- « valles. Il est difficile d'expliquer pourquoi les ob- « jets qui nous frappent le plus agréablement au « premier abord, et qui font naître en nous les « sensations les plus vives et les plus flatteuses, « sont aussi ceux qui amènent le plus promptement « le dégoût et la satiété. Combien, dans les pein- « tures nouvelles, le coloris a-t-il une fleur plus « brillante et plus variée que dans les anciennes ! « cependant, après quelques momens de séduction, « le charme a disparu, et notre œil revient se fixer « avec complaisance sur ces vieux tableaux dont il « aime les teintes rembrunies et l'antiquité sévère. « Les modulations cadencées, les sons adoucis, les « demi-tons, ont une mélodie plus gracieuse que « les intonations graves et pleines; mais si on les « multiplie, non seulement les juges sévères, mais « la multitude elle-même les condamne. La même « remarque peut s'appliquer aux autres sens : l'o-

« dorat, bientôt fatigué des essences les plus dé-
« licieuses, savoure plus long-temps des parfums
« moins exquis. Le toucher même se fatiguèroit de
« glisser toujours sur des surfaces douces et po-
« lies. Enfin le goût, le plus délicat de tous nos
« sens, le plus facile à séduire par l'attrait de la
« douceur, n'est-il pas prompt à la rejeter avec
« dédain quand elle est excessive? Pourroit-on sup-
« porter long-temps un aliment ou un breuvage trop
« doux? Un mets simple, au contraire, une liqueur
« naturelle, en procurant un léger plaisir n'amène
« jamais le dégoût. Si donc la satiété est toujours
« voisine du plaisir le plus vif, ne nous étonnons
« point que, soit en prose, soit en vers, un ouvrage
« partout brillant et orné, où tout frappe, où tout
« est fleuri, d'une perfection monotone, sans mé-
« lange et sans variété, quels qu'en soient l'éclat
« et le coloris, déplaisent à la longue à force de
« plaire.

« Ici même l'excès et la recherche nous choquent
« plus promptement encore : dans les impressions
« physiques, le dégoût des sens provient de la na-
« ture et non de la raison; au lieu que dans les jouis-
« sances de l'esprit, l'ame juge aussi bien que
« l'oreille, et réprouve les défauts qui tiennent à
« l'affectation..... »

« Que nul de ces écrivains, dit Quintilien, nul
« de ces orateurs dont le style est corrompu, ne
« s'avise donc de dire que je suis ennemi de ceux
« qui parlent élégamment et poliment. Je ne nie pas
« que ce soit une perfection, mais je ne la leur ac-
« corde point. Un champ où je trouverai des lis,

« des roses, et de belles eaux jaillissantes, le croi-
« rai-je donc plus orné que si j'y voyois une moisson
« abondante, ou des vignes chargées de raisin ?
« Veut-on que je préfère un platane stérile, et des
« myrtes bien tondus, à un grand orme, soutien
« d'une belle vigne, dont on voit les branches entre-
« lacées de pampre et de raisin, ou à des oliviers
« qui ont plus de fruit que de feuilles? Les riches,
« les grands font leurs délices de ces platanes et
« de ces myrtes : à la bonne heure. Que seroient-
« ils pourtant s'ils n'avoient rien autre chose ?

« Mais n'est-il pas permis d'orner un verger,
« quoiqu'il soit seulement destiné à donner du fruit?
« Qui en doute ? Aussi planterai-je mes arbres avec
« ordre, et à une certaine distance les uns des
« autres. Et qu'y a-t-il de plus agréable qu'une belle
« rangée d'arbres ?..... »

Cette maxime est empruntée de Cicéron : « Dans
« le discours comme dans les opérations les plus ad-
« mirables de la nature, on peut observer que ce qui
« est le plus utile est aussi ce qui offre le plus de
« grandeur, et souvent même de beauté. C'est pour
« la conservation et dans l'intérêt de tous les êtres,
« que la nature a donné à l'univers la disposition que
« nous y admirons; que le ciel présente une forme
« ronde, que la terre est au centre, soutenue et ba-
« lancée par son propre poids ; que le soleil tourne
« autour et s'approche ou s'éloigne peu à peu de cha-
« cun des tropiques; que la lune, dans son cours et
« dans son décours, reçoit la lumière de cet astre;
« qu'enfin les cinq autres planètes achèvent une ré-
« volution semblable avec un mouvement plus ou

« moins rapide. Cet ensemble est si bien ordonné, « que la moindre altération détruiroit l'harmonie gé- « nérale ; il est si beau, que l'imagination ne peut rien « se figurer de plus magnifique. Reportez mainte- « nant votre attention sur la forme et sur la figure « des hommes et des animaux, vous verrez qu'il « n'y a aucune partie qui ne soit nécessaire ; et le « tout est si parfait qu'on y reconnoît le chef-d'œuvre « d'une intelligence supérieure, et non l'ouvrage « aveugle du hasard.

« Parlerai-je des arbres ? Le tronc, les rameaux « et les feuilles ne semblent destinés qu'à leur con- « servation, et en même temps tout y est beau. « Laissons les ouvrages de la nature, et passons à « ceux de l'art. Ne faut-il pas à un vaisseau une « proue, une poupe, des flancs, un fond, des « antennes, des voiles, des mâts ? mais il y a tant « de grace dans toute la construction, qu'on semble « s'y être proposé autant le plaisir du spectateur que « la sûreté du bâtiment. Les colonnes sont faites « pour soutenir les temples et les portiques ; cepen- « dant elles ne sont pas moins élégantes qu'utiles. « Ce faîte majestueux qui surmonte le Capitole et les « autres édifices sacrés, ce n'est pas le goût du « beau, c'est la nécessité elle-même qui en a donné « l'idée. Il falloit trouver un moyen de faire écou- « ler les eaux, l'art en a découvert un qui ajoute en- « core à la beauté du monument, en sorte que si « l'on plaçoit le Capitole dans les cieux, où il ne peut « pleuvoir, ce temple, dépouillé de son magni- « fique couronnement, paroîtroit avoir perdu toute « sa majesté.

« Il en est de même de tout ce qui constitue le « style : la grace et la beauté y sont inséparables de « ce qui est utile ou nécessaire. C'est la nécessité « de reprendre haleine qui a établi les repos et les « intervalles que nous plaçons entre les mots et les « divers membres de la phrase ; il en résulte tou- « tefois un si grand charme, que nous ne pourrions « souffrir un orateur à qui la force de ses poumons « permettroit de parler tout d'une haleine et sans « s'arrêter ; car ces repos, nécessaires pour ménager « la poitrine de l'orateur, contribuent en même temps « au plaisir de l'oreille. » (Lib. 3. de Orat. n. 45.)

Saint Augustin parle en ces termes des ornemens du discours : « Comme il faut souvent prendre des « choses amères quand elles sont utiles, de même « aussi il faut éviter la douceur quand elle est dan- « gereuse. Mais que peut-il y avoir de meilleur « que le mélange et la réunion de l'utilité et de « l'agrément ? Plus on désire ce qui est agréable, « plus on profite aisément de ce qui est utile. Il « y a des auteurs ecclésiastiques qui ont parlé des « choses divines non seulement avec sagesse, mais « avec éloquence ; et l'on manqueroit plutôt de « temps pour les étudier et pour les lire, qu'il ne « manqueroit d'ouvrages pour absorber le plus grand « loisir. » (De Doctr. chr. lib. 4. c. 5.)

CHAPITRE V.

De l'ornement qui consiste dans le choix des termes les plus propres à exprimer ce qu'on veut dire.

« Tout discours, dit Cicéron, est composé de « mots que nous devons considérer d'abord en eux- « mêmes, puis dans leur rapport avec la phrase. Il y « a, en effet, une sorte d'ornement qui consiste dans « les mots pris isolément, et une autre qui résulte « de leur ensemble et de leur liaison. Nous em- « ploierons donc, ou les mots propres adaptés au « sujet qu'ils expriment, et, en quelque sorte, nés « avec lui, ou des mots dont nous altérons l'accep- « tion primitive, pour la transporter à des objets « étrangers.

« A l'égard des mots propres, le mérite de l'o- « rateur est d'éviter les expressions triviales et hors « d'usage, pour n'employer que des termes nobles « et choisis, dont l'harmonie soit pleine et sonore. « Il faut encore faire un choix parmi ceux-ci : l'o- « reille sert de guide à cet égard ; l'habitude de « parler purement est aussi d'un grand secours. Ce « jugement, que les ignorans portent tous les jours « d'un orateur, en disant : Il s'exprime ou ne s'ex- « prime pas en bons termes, n'est point fondé sur « les règles de l'art, mais sur un sentiment naturel.

« Il y a peu de mérite à éviter l'impropriété des « termes, quelque grand que soit ce défaut; ce- « pendant l'usage non interrompu des expressions « justes, fait en quelque sorte la base et le fonde- « ment de tout l'édifice. » (Lib. 3. de Orat. n. 37.)

Au reste, les mots les plus honnêtes et les plus chastes sont toujours d'autant mieux reçus, qu'on doit éviter tous ceux qui présentent à l'esprit quelque image impure, et ne faire jamais entrer aucune parole indécente dans un discours sage et judicieux.

Enfin, pour ce qui regarde l'usage des termes propres, il faut en faire un choix si juste, que ceux dont nous nous servons dans le discours conviennent parfaitement à la nature et à la dignité des choses dont nous parlons. Ainsi les paroles fortes, aigres et dures à l'oreille, s'accordent bien avec la narration des choses cruelles et barbares. Un terme qui est magnifique dans l'expression d'une chose relevée, paroîtra ridiculement enflé dans une chose vile et basse; et, au contraire, les mots qui sont bas et au dessous des grandes choses, paroissent les plus propres pour les moindres. Si la bassesse populaire d'un mot, dans un discours brillant, est comme une tache qui le gâte, un mot sublime et pompeux ne déplaît pas moins dans un discours simple. Toute élévation est une difformité dans les choses unies.

Tout ceci regarde les termes propres; mais pour ce qui est des métaphoriques ou transportés du sens propre dans le figuré, dont nous devons parler présentement, on ne peut en bien connoître la force et la beauté que par la situation qu'ils ont dans le tissu du discours, où ils ont toujours sans doute beaucoup

de grace et d'ornement, excepté lorsqu'ils sont au dessous du mérite et de la dignité de la chose qu'il s'agit de représenter.

CHAPITRE VI.

Des figures appelées tropes, par lesquelles les mots passent d'un sens ou d'une signification dans une autre.

Puisque la clarté du discours dépend, comme il vient d'être dit, d'un heureux choix des mots propres, et l'ornement, des termes métaphoriques ou figurés, il est à propos de traiter maintenant de ces changemens de signification par lesquels on fait passer les mots du sens qui leur est propre dans un sens figuré : c'est ce que nous faisons aussi d'autant plus volontiers, que l'usage en est plus fréquent dans les livres des prophètes ; car, comme ils ne traitent que de choses très grandes et très importantes, soit qu'ils reprennent les vices et les déréglemens des hommes, ou qu'ils menacent les méchans des peines épouvantables dont Dieu doit venger leurs crimes, soit qu'ils promettent aux vrais serviteurs de Dieu et à tous ceux qui lui demeurent fidèles les dons et les bienfaits inestimables de sa grace, tous leurs écrits sont pour cela remplis de métaphores et d'allégories, qui sont autant d'excellentes images et d'admirables comparaisons.

C'est ce qu'il est aisé de montrer par une infinité

d'endroits de leurs livres. Tel est celui d'Isaïe : « (1) Il « sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une « fleur naîtra de sa racine.....» ; car ce rejeton exprimé par le mot *virga* (un sceptre), marque la puissance de Jésus-Christ notre Sauveur, et la comparaison d'une fleur désigne la douceur et la beauté de son règne. Ce qui suit est plein d'allégories : « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se cou- « chera auprès du chevreau.....»

Et dans le chapitre huit, après avoir dit : « (2) Parce « que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé, qui cou- « lent paisiblement et en silence..... », il décrit la ruine dont ce peuple est menacé, en représentant les Assyriens qui devoient fondre sur lui comme un fleuve rapide qui se répandroit dans toute la Judée, sans que rien se pût opposer à sa violence : « Le « Seigneur, dit-il, fera fondre sur lui le roi des « Assyriens avec toutes ses forces, comme de « grandes et violentes eaux d'un fleuve rapide ; ce « fleuve s'élévera de tout côté au dessus de son « lit, il ira par dessus tous ses bords, et inondant « le pays, il se répandra dans la Judée, en sorte

(1) « Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice « ejus ascendet... Habitabit lupus cum agno, et pardus cum « hædo accubabit. » (Is. c. 11. v. 1 et 6.)

(2) « Pro eo quod abjecit populus iste aquas Siloe, quæ va- « dunt cum silentio..... Propter hoc ecce Dominus adducet « super eos aquas fluminis fortes et multas, regem Assy- « riorum, et omnem gloriam ejus, et ascendet super om- « nes rivos ejus, et fluet super universas ripas ejus, et ibit « per Judam ; inundans, et transiens usque ad collum ve- « niet. » (Ibid. c. 8. v. 6.)

« qu'elle ait de l'eau jusqu'au cou. » Dans le chapitre trente-cinq, voulant nous tracer comme un tableau visible de l'établissement de l'Evangile et des merveilles que le Seigneur a faites dans la fondation de son Eglise, il nous représente la conversion et la joie des Gentils par de très belles métaphores, en disant : « (1) La terre déserte, sans chemin et sans « eau, se réjouira ; la solitude sera dans l'alégresse, « et elle fleurira comme le lis.....» Cette terre représente admirablement les Gentils, qui, ayant été long-temps dans les ténèbres du paganisme comme une terre déserte où ne tomboit pas la rosée du ciel, sont enfin entrés dans l'Eglise, où les eaux salutaires de la grace du Sauveur ont fait fleurir en eux les lis des vertus. Le prophète Jérémie, voulant exposer, d'une manière vive et forte, que Nabuchodonosor étoit près de sortir de son pays pour venir fondre sur Jérusalem et détruire les villes de Juda, représente ce roi sous la figure d'un lion furieux : « (2) Le lion s'est lancé hors de sa tanière, le « brigand des nations s'est levé ; il est sorti de « son pays pour réduire votre terre en un désert, « et vos villes seront détruites..... » Ce même roi d'Assyrie est encore représenté sous la figure d'un aigle par Ezéchiel : « (3) Un aigle puissant qui avoit

(1) « Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et « florebit quasi lilium. » (Is. c. 35. v. 1.)

(2) « Ascendit leo de cubili suo, et prædo gentium se le- « vavit, egressus est de loco suo, ut ponat terram tuam in « solitudinem ; civitates tuæ vastabuntur, remanentes absque « habitatore. » (Jer. c. 4. v. 7.)

(3) « Aquila grandis magnarum alarum, longo membro-

« de grandes ailes et un corps très long, plein de « plumes diversifiées par la variété des couleurs, « vint sur le mont Liban et emporta la moelle d'un « cèdre; il arracha l'extrémité de ses branches.....» Pour exprimer l'orgueil et la fierté cruelle de Pharaon, roi d'Egypte, le même prophète se sert de la métaphore d'un *dragon* : « (1) Je viens à vous, « grand dragon, qui vous couchez au milieu de « vos fleuves, et qui dites : le fleuve est à moi, et « c'est moi-même qui me suis créé. Je mettrai un « frein à vos mâchoires, et j'attacherai à vos écailles « le poisson de vos fleuves..... »

Ces sortes d'exemples se trouvent presque partout dans les livres des prophètes; mais je n'ai pas laissé d'en rapporter ici plusieurs pour faire mieux connoître l'utilité et en même temps l'usage de ces figures, et comment elles changent le sens ou la signification propre des mots en une autre plus noble et plus agréable; car il paroît assez que ces sortes d'expressions figurées relèvent avec beaucoup plus d'éclat les choses grandes et atroces, et en représentent la grandeur et l'atrocité avec bien plus de force et de vivacité que les termes propres.

Ce changement de signification dans les mots,

« rum ductu, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, « et tulit medullam cedri, summitatem frondium ejus avul- « sit. » (Ezech. c. 17. v. 3.)

(1) « Ecce ego ad te, Pharao rex Ægypti, draco magne, « qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est « fluvius, et ego feci memetipsum. Et ponam frenum in « maxillis tuis, et agglutinabo pisces fluminum tuorum « squamis tuis. » (Ibid. c. 29. v. 3.)

noms ou verbes, appelé en latin *tropus*, se fait en plusieurs manières, qui sont la métaphore, la synecdoche, la métonymie, l'antonomase, la catachrèse, l'allégorie, l'ironie, et la périphrase.

De la Métaphore.

Commençons par la métaphore, qui est sans contredit la plus ordinaire et la plus belle, et qui a aussi une plus grande étendue. Parlons-en d'abord d'après Cicéron.

« L'usage des expressions figurées est très étendu. « D'abord le besoin, la disette des langues, leur donnèrent naissance; bientôt le plaisir et l'agrément « les consacrèrent. Il en fut comme des vêtemens, « que l'homme imagina d'abord pour se défendre « contre la rigueur des saisons, et qu'ensuite l'opulence fit servir à sa parure; ainsi la nécessité « produisit les figures, et le goût en répandit l'usage. Aujourd'hui on entend dire, même dans les « champs, l'*œil* de la vigne, le *luxe* des herbes, « de *riantes* moissons. Quand nous ne trouvons « point de mot propre qui soit la fidèle expression « de notre idée, nous employons un tour métaphorique, et la comparaison avec l'objet dont la métaphore est tirée fait mieux ressortir la pensée. « Les figures sont donc des emprunts par lesquels nous allons chercher ailleurs ce qui nous « manque. Il y en a de hardies, qui, loin d'annoncer « l'indigence, répandent de l'éclat sur le style. » (Cic. Dial. de orat. lib. 3. n. 38.)

« Nous disons, dit Quintilien, qu'un homme est

« dur, qu'il est rude, parce qu'il n'y a pas de « terme propre pour exprimer ces dispositions de « l'ame. Mais quand nous disons d'un homme qu'il « est étincelant de colère, qu'il est enflammé de « passion, qu'il est tombé en erreur, c'est pour « donner plus de force à nos paroles, ces termes « empruntés étant en effet plus forts que ceux « qui sont naturellement faits pour signifier ces « choses-là.

« Il y a d'autres métaphores qui ne sont que « pour l'embellissement du discours, comme quand « on dit : *La lumière du barreau; la splendeur « de sa race; un torrent d'éloquence; les mou- « vemens orageux* qui sont si souvent excités dans « l'assemblée du peuple, etc. C'est ainsi que Cicé- « ron, dans l'oraison pour Milon, appelle Clodius, « *le principe et la source de la gloire de Milon;* « et ailleurs, *la matière de son triomphe.....* »

« Je me suis souvent demandé avec étonnement, « dit Cicéron, pourquoi les expressions figurées « plaisent toujours plus que les mots propres. Si « l'objet n'a pas de dénomination qui lui soit spé- « cialement assignée, comme le *pied* dans un na- « vire, le *lien* d'un contrat de mariage, le *divorce* « avec une femme, l'emprunt devient indispen- « sable : il faut chercher ailleurs ce qui nous « manque; mais lorsque la langue même fournit « une foule de termes propres, on préfère de beau- « coup les expressions figurées, pourvu qu'elles « soient choisies avec goût. En voici, je crois, la « raison. D'abord, nous croyons voir une marque « de génie dans cette audace qui dédaigne ce qui

« est sous ses pas, pour aller conquérir des trésors « éloignés ; on promène ainsi l'imagination de l'au- « diteur sans l'égarer, et cet entraînement est pour « lui plein de charmes. En outre, nous aimons à « trouver réuni dans un seul mot l'objet de son « image. Enfin, toute métaphore, pourvu du moins « qu'elle soit juste, s'adresse à nos sens, et prin- « cipalement à celui de la vue, le plus actif de « tous. Ces expressions : la *fleur* de l'urbanité, « le *poli* des manières, le *murmure* des eaux, la « *douceur* du style, s'adressent à nos autres sens; « mais les métaphores qui parlent aux yeux ont une « magie bien plus puissante, parce qu'elles rendent « comme sensible à l'intelligence ce que la vue ne « peut apercevoir..... »

« Il y a, dit Quintilien, plusieurs genres de mé- « taphores, et j'en distingue particulièrement quatre. « Le premier, lorsqu'en parlant des choses animées « on emploie l'une pour l'autre, comme quand un « de nos poètes se sert du mot de gouverneur pour « celui d'écuyer, ou quand Tite-Live dit que Caton « *aboyoit* toujours après Scipion. Le second, lors- « qu'on prend une chose inanimée pour une autre « de même nature, comme en cette expression de « Virgile : *Lâcher la bride à un vaisseau.* Le troi- « sième, lorsqu'à des choses animées on en substi- « tue d'autres qui ne le sont pas, comme quand on « demande si c'est le fer ou le destin qui a abattu « le courage des Grecs. Le quatrième enfin, lorsque, « pour exprimer une chose inanimée, on emploie « des termes qui marquent de la vie et de l'action ; « et c'est particulièrement de cette dernière source

« que naissent le sublime et le merveilleux, quand « nous nous élevons par des métaphores hardies et « presque téméraires, en donnant de l'ame et du « sentiment aux choses les plus insensibles, comme « fait Virgile quand il dit :

« Contre son pont l'Araxe écumant de courroux (1);

« et comme fait Cicéron dans cet endroit de l'o- « raison pour Ligarius : « (2) Car, je vous prie, « Tubéron, à qui en vouloit votre épée dans les « champs de Pharsale ? contre qui tournoit-elle sa « pointe et sa fureur ? quel étoit son but, son in- « tention ? » Virgile use quelquefois d'une double « métaphore, par exemple dans ce vers :

« Qui d'un mortel poison savoit armer le fer (3);

« car *un fer armé* est une métaphore, et *armé* « *de poison* en est une autre.... »

On trouve souvent de ces métaphores hardies dans les livres sacrés, à cause de la grandeur des choses qu'ils renferment, comme celles-ci : « (4) Les fleuves « frapperont des mains, les montagnes tressailliront « de joie à la présence du Seigneur, à cause qu'il

(1) « . . . . . Pontem indignatus Araxes.

(2) « Quid enim tuus ille, Tubero, destrictus in acie « pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro pete- « bat ? qui sensus erat armorum tuorum ? »

(3) « . . . . . Ferrumque armare veneno.

(4) « Flumina plaudent manu, simul montes exultabunt « a conspectu Domini, quoniam venit judicare terram.....

« vient juger la terre. Tous les arbres des forêts « tressailliront alors par sa présence, à cause qu'il « vient..... » C'est aussi ce que la grandeur du sujet, savoir, le mystère de l'incarnation, semblait exiger, comme le Seigneur le marque assez lui-même, lorsqu'il dit, parlant à ses disciples : « (1) Je « vous déclare que si ceux-ci se taisent, les pierres « mêmes crieront. »

« Il n'y a rien dans la nature, dit Cicéron, dont « le nom ne puisse servir à revêtir une idée différente : en effet, tout objet dont on peut tirer une « comparaison (et tout, sans exception, en offre « les moyens), fournit une expression figurée, qui, « à l'aide de cette comparaison, présente la pensée « sous un aspect plus lumineux.

« Il faut éviter dans les métaphores toute comparaison inexacte, comme celle-ci d'Ennius : *l'arche « immense des cieux*. Le poète eut beau rapporter, « dit-on, une sphère sur le théâtre; une sphère « ne ressemble pas à une arche. La métaphore suivante est bien plus juste :

« Vis, hâte-toi, saisis ce rayon de lumière ;
« C'est le dernier !..... (2)

« Le poète ne dit pas *reçois*, *prends* : ces mots « sembleroient annoncer l'espoir de vivre plus long-

« Exultabunt omnia ligna sylvarum à facie Domini, quia « venit. » (Ps. 97. v. 8. — 95. v. 12.)

(1) « Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. » (Luc. c. 19. v. 40.)

(2) « . . . . . Vive, Ulysses, dùm licet ;
« Oculis postremum lumen radiatum rape. »

« temps; il dit *saisis*, ce qui s'accorde mieux avec « cette expression : *hâte-toi*.

« Gardons-nous aussi de tirer les métaphores de « trop loin. Je dirois plus volontiers *l'écueil* de sa « fortune, que *le syrte* de sa fortune; *un gouffre* « de dépenses, qu'*un charybde* de dépenses. L'in- « telligence saisit plus aisément les objets qui ont « frappé notre vue, que ceux dont nous avons seu- « lement ouï parler. Comme le principal mérite des « métaphores est de frapper les sens, bannissons « avec le même soin toute comparaison qui fixeroit « sur des images ignobles l'imagination de l'audi- « teur. Je ne veux pas qu'on dise que Glaucia est « l'*excrément* du sénat; la comparaison peut être « juste, mais l'idée qu'elle présente est dégoûtante. « Je ne veux pas non plus que l'expression soit au « dessus ou au dessous de l'idée; ne disons ni *la* « *tempête de la débauche*, ce seroit trop dire, « ni *la débauche de la tempête*, ce seroit trop « peu. C'est aussi un défaut que d'employer un mot « figuré, plus foible que l'expression simple.

« Craignez-vous que la métaphore ne paraisse for- « cée, un correctif peut suffire pour la faire passer. « Par exemple, si quelqu'un se fût avisé de dire « autrefois que la mort de Caton laissoit le sénat « *orphelin*, l'expression eût peut-être paru dure et « hasardée : on l'adouciroit en ajoutant *pour ainsi* « *dire*. La métaphore doit montrer, par une réserve « timide, que la place empruntée qu'elle occupe « n'est pas une usurpation, une conquête arrachée « par la violence, mais un don volontaire, une con- « cession libre et sans contrainte. »

De la Synecdoche.

La synecdoche est une figure qui fait entendre le tout par une partie, ou une partie par le tout, ou ce qui suit par ce qui précède. Cette description comprend les huit manières de faire cette figure, que d'habiles littérateurs ont enseignées, et qui sont, 1° de prendre la partie pour le tout, par exemple, la *poupe* d'un vaisseau, pour le vaisseau même; le *toit*, pour la maison, etc. 2° On peut rapporter à cette manière celle d'exprimer plusieurs hommes par un singulier, comme dans Tite-Live : « *Le Romain* « victorieux après le combat, etc. »; et dans Virgile :

Déja de nos remparts *l'ennemi* se voit maître (1).

pour dire, les ennemis sont déja maîtres de notre ville. 3° D'exprimer le genre par l'espèce, comme le même Virgile :

. . . . . Dentesque sabellicus exacuit sus,

où le mot *sabellicus sus*, sanglier marsien (2), est pris pour toute sorte de sangliers. 4° De faire entendre une chose par la matière dont elle est faite; ainsi *le fer* se prend pour toute sorte d'armes, comme dans cet endroit de Cicéron : « Il y avoit des « gens bien équipés, et rangés dans certains postes

(1) « Hostis habet muros. . . . . »

(2) Du pays des Marses, aujourd'hui l'Abruzze, province du royaume de Naples.

« avec le fer à la main (1) »; ainsi, par *le pin*, on entend un navire, et par *l'or* et *l'argent*, la monnoie qui en est fabriquée. 5° et 6° D'exprimer au contraire la partie par le tout, ou bien de représenter un homme seul par le pluriel, comme quand Cicéron parlant de lui seul, a dit : « (2) *Nous* avons « gagné le peuple, et passé pour orateur »; 7° de prendre le genre pour l'espèce; comme dans cet endroit de Virgile :

L'oiseau lâchant sa proî, la jeta dans le fleuve (3),

où l'on voit le mot d'*oiseau*, pris pour un aigle, et celui de *fleuve* pour le Tibre. 8° De montrer ce qui suit, par ce qui précède, comme dans ce vers du même poète, pour dire que la nuit approche :

Voyez, déja les bœufs ramènent la charrue (4).

Il est clair par là, que la métaphore a été inventée pour émouvoir les esprits, en mettant comme devant les yeux les choses dont on parle; et que la synecdoche est pour amplifier et enrichir le discours.

(1) « Homines instructi, et certis locis cum ferro collo-« cati. »
(2) « Populo imposuimus, et oratores visi sumus. »
(3) « . . . . . Prædamque ex unguibus ales
« Projecit fluvio. . . . . »
(4) « Aspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci. »

De la Métonymie.

Cette figure est peu différente de la précédente. Elle sert à faire entendre les causes par leurs effets, et les effets par leurs causes, ou ce qui est contenu par ce qui le contient, ou les choses par quelque signe. Nous exprimons les effets par leurs causes, quand nous prenons l'inventeur ou l'auteur de quelque chose, pour la chose même inventée : ainsi, *lire Platon*, *Aristote*, *Démosthène*, s'emploie pour lire leurs livres ; et nous marquons les causes par leurs effets : quand nous disons, par exemple, *le crime est découvert*, on entend par le crime celui qui l'a commis. De là vient qu'on dit élégamment, comme font d'excellens auteurs, *la crainte morne et chagrine ; la triste vieillesse ; la mort pâle ;* comme dans cet endroit d'Horace :

> La mort, la pâle mort, par de communes lois,
> Moissonne également les bergers et les rois (1).

On exprime avec beaucoup de grace ce qui est contenu par ce qui le contient ; ainsi quand on dit, *Une ville bien policée*, *Un siècle heureux ou malheureux*, on entend les habitans de la ville, et les hommes du siècle dont on parle ; et quand on lit dans Virgile :

> Fleuve très agréable au ciel (2),

(1) « Pallida mors æquo pede pulsat
« Pauperum tabernas, regumque turres. »
(2) « . . . . . Cœlo gratissimus amnis. »

il est visible que *le Ciel* en cet endroit signifie les esprits célestes. Dans celui-ci de Cicéron : « (1) Pour « ne rien dire d'Athènes, cette inventrice des belles- « lettres et de toutes les sciences, qui a trouvé et « porté à sa plus haute perfection le grand art de « l'éloquence », on voit que la ville d'*Athènes* est prise pour les Athéniens, comme l'*Afrique* pour les Africains dans ces vers :

Que l'Afrique tremblante est pleine de tumulte (2);

et de même, dans *le champ de Mars en est témoin,* pour marquer ceux qui s'y assemblent. On rapporte encore à ce genre d'expression, celle par laquelle on désigne *toute une armée* par celui qui en est le chef, ou *une maison* par celui qui la possède, comme dans Virgile :

Déja brûle à mes yeux mon malheureux voisin (3);

et quand on lit qu'à la bataille de Cannes, il y eut plus de soixante mille hommes taillés en pièces par *Annibal*, cela veut dire par son armée. De là vient encore qu'on dit fort bien d'un homme, qu'*on l'a dévoré*, pour marquer qu'on lui a dévoré son patrimoine.

(1) « Ut omittam illas omnium doctrinarum inventrices « Athenas, in quibus summa dicendi vis, et inventa est et « perfecta. »

(2) « Africa terribili tremit horrida terra tumultu. »

(3) « . . . . . Jam proximus ardet « Ucalegon. . . . . »

Enfin une chose peut s'exprimer par une autre qui en est seulement le signe, comme la royauté par *la pourpre*, et la dignité de la magistrature, par *les faisceaux* qui en sont les marques, comme dans cet endroit de Virgile :

> Ni les faisceaux du peuple, ni la pourpre des rois,
> N'ont pu fléchir son cœur..... (1)

« La métonymie, dit Cicéron, ne résulte pas du « changement d'un mot; elle tient au fond même « du style :

> « L'Afrique s'épouvante au signal des batailles.

« *L'Afrique* est prise ici pour les Africains. Ce « n'est pas un mot inventé, comme *saxifragis undis*; ce n'est pas non plus une métaphore, comme « la mer *s'apaise*; c'est un mot propre mis à la « place d'un autre mot propre, pour produire plus « d'effet. De même :

> « Cesse, orgueilleuse Rome.....
>
> « Témoin ces vastes champs.....

« Ce genre de figures a de l'éclat, et l'on peut « l'employer souvent. Ainsi, l'on dit fréquemment « *Mars* pour la guerre; *Cérès* pour la moisson; « *Bacchus* pour le vin; *Neptune* pour la mer; *le « champ de Mars*, pour les comices; *la toge* pour

(1) « Non illum populi fasces, non purpura regum
« Flexit..... »

« la paix; *les armes* ou *le glaive* pour l'art militaire « ou les combats.

« C'est encore la même figure, lorsqu'on désigne « par leurs vertus ou leurs vices, les hommes ver- « tueux ou méchans; ainsi l'on dit que le *luxe* « envahit une maison, que *l'avarice* y pénètre, « que *la bonne foi* a triomphé, que *la justice* l'em- « porte. Vous voyez par là en quoi consiste cette « figure, qui par le changement d'un mot donne « plus d'agrément à la pensée. »

De l'Antonomase.

Le propre effet de cette figure est de désigner les personnes, ou par quelque chose qui leur convient, au lieu de leur nom propre, comme *le destructeur de Carthage et de Numance*, pour Scipion, *le prince de l'éloquence romaine*, pour Cicéron; ou par quelque épithète, comme dans cet endroit de Virgile :

Les armes qu'en partant le cruel a laissées (1),

où *le cruel* est mis pour Enée. Ainsi nous disons par excellence, *l'Apôtre*, pour saint Paul; *le poète latin*, pour Virgile.

L'antonomase ne se rapporte qu'aux noms des personnes, et c'est en cela qu'elle diffère de la périphrase, dont nous parlerons ensuite, et qui s'étend généralement à tout ce qui s'exprime mieux par une circonlocution que par un nom propre.

(1) « . . . . . Thalamo quæ fixa reliquit
« Impius. . . . . »

De l'Épithète.

Diomède considère l'épithète, c'est-à-dire, ce qui se joint ou s'ajoute au nom substantif, comme une espèce d'Antonomase. Ce n'est souvent qu'un adjectif, joint à un nom substantif, pour lui donner, ou de l'ornement, ou plus d'étendue, ou plus de clarté; et il est aussi assez ordinairement joint à d'autres noms que ceux qui sont propres aux personnes. Il n'importe pas même que ces épithètes soient des noms adjectifs ou non, pourvu que, de quelque manière que ce soit, ils attribuent quelque propriété, non seulement aux personnes, mais aux choses mêmes, comme : « une jeunesse insolente; une passion « folle, aveugle, inconsidérée; une vieillesse cha- « grine et fâcheuse; l'histoire, qui est la vie des « choses passées, la lumière de la vérité, et la règle « de notre conduite. »

Dans les ouvrages en vers, on peut se servir d'épithètes qui conviennent naturellement aux choses, comme *la neige blanche;* mais dans la prose on ne s'en sert point, à moins qu'elles n'aient quelque emphase, comme dans cet endroit : « (1) Vous ne « réussirez point dans une si injuste cause auprès « d'Aristide, qui est très juste »; et en celui-ci : « (2) Osez-vous bien entrer dans les jeux et les « danses de Flore, devant Caton, le plus sévère

(1) « Non impetrabis causam tuam injustissimam ab Aris- « tide justissimo. »

(2) « Coram Catone, severissimo morum censore, audes « agere floralia. »

« censeur des mœurs ? » Cela se doit principalement observer dans les citations des exemples et des sentences : « Aristarque, le plus savant, et tout « ensemble, le plus studieux de son siècle ; Cicéron, « le prince de l'éloquence ; Platon, l'auteur le plus « éloquent et le plus solide. »

« Ce genre de tropes, dit Quintilien, s'embellit « surtout par les métaphores, comme : *Une cupidité effrénée* ou *sans frein ; De folles structures* « ou *des édifices sans fondement*. Et cette sorte « de beauté est tellement nécessaire, que le discours sans elle paroît, s'il faut ainsi dire, d'une « nudité affreuse. Ne le chargeons pas néanmoins « de trop d'épithètes ; car alors il devient embarrassé, de manière que, dans les questions, vous « diriez un bataillon composé d'autant de valets et « de bouches inutiles que de soldats, où par conséquent le nombre est double, mais non pas les « forces. »

On peut néanmoins multiplier quelquefois fort élégamment les épithètes, mais cela doit se faire de telle sorte qu'elles soient comme des définitions ou des descriptions, et qu'elles expliquent toute la nature et les propriétés du sujet. C'est ce que fait admirablement saint Jean Climaque, dans son Echelle Sainte, par exemple dans cet endroit du vingt-troisième degré : « (1) L'orgueil est un renoncement à « Dieu, un mépris des hommes, et l'effet naturel « des louanges qu'on nous donne ; c'est la marque

(1) « Superbia est Dei abnegatio, aspernatio hominum, « mala laudum progenies, sterilitatis argumentum, divini « adjutorii expulsio, stuporis præcursor, lapsuum minis-

« de la stérilité de l'ame, l'éloignement du secours « de Dieu, l'avant-coureur funeste de l'endurcis- « sement du cœur, la cause des plus grandes chutes, « et le plus fort appui des démons ; c'est la matière « de l'épilepsie spirituelle, la source de la colère, « la porte de l'hypocrisie, l'auteur des jugemens té- « méraires et de toute inhumanité, le gardien de « nos offenses, l'oubli de toute compassion..... L'or- « gueil, dit-il encore, est un créancier très rigou- « reux, un juge impitoyable, un mortel ennemi de « Dieu, une racine malheureuse des blasphêmes.

Origène parlant de la Cananéenne en ces termes : « (1) Cette femme, dit-il, la source du péché, l'arme « du démon, l'éloignement et la privation du pa- « radis, la mère du vice et la corruption de l'an- « cienne loi, venoit au Seigneur Jésus. » L'apôtre saint Jude emploie cette même figure à l'occasion de quelques faux apôtres, contre lesquels il s'élève dans son Epître catholique : « (2) Ces personnes, dit-il, « sont la honte et le déshonneur des festins de cha- « rité, où ils mangent avec vous sans retenue ; des

« tra, firmamentum dæmonum, epilepsiæ spiritualis fomes, « fons furoris, hypocrisis janua, parens temerarii judicii, « immisericordiæ causa, custos peccatorum, commisera- « tionis ignoratio, acerba legum auctrix, judex immitis, « hostis Dei, blasphemiæ radix. »

(1) « Mulier, caput peccati, arma diaboli, expulsio para- « disi, mater delicti, corruptio legis antiquæ, veniebat ad « Dominum Jesum. »

(2) « Hi sunt in epulis suis maculæ, convivantes sine ti- « more, semetipsos pascentes, nubes sine aquâ quæ à « ventis circumferuntur, arbores autumnales, infructuosæ, « bis mortuæ, eradicatæ, fluctus feri maris, despumantes

« corrupteurs de la loi et des mœurs, qui n'ont « soin que de se nourrir eux-mêmes. Ce sont des « nuées sans eau que le vent emporte çà et là, des « arbres dont le fruit ne mûrit point, des arbres sté- « riles, doublement morts et déracinés; ce sont des « vagues furieuses d'une mer en courroux, d'où, « comme une sale écume, sortent leurs infamies; « des étoiles errantes auxquelles une tempête noire « et ténébreuse est réservée pour l'éternité. »

De la Catachrèse.

Cette figure (en latin, *abusio*), qu'on peut fort bien appeler l'usage du nom d'une chose pour une autre qui en manque, sert à appliquer aux choses qui n'ont point de nom propre, celui de quelque autre qui en approche le plus. Par exemple, on donne à celui qui a tué sa mère, ou sa sœur, ou son frère, le nom de parricide, parce qu'il n'y a rien qui approche plus d'un parricide que celui qui assassine son frère ou sa sœur, pour lequel notre langue n'a point de nom propre.

La catachrèse ressemble fort à la métaphore; mais elle en diffère néanmoins en ce qu'elle applique à une chose sans nom le nom d'une autre qui en approche, au lieu que la métaphore donne un nom étranger aux choses mêmes qui ont leur nom propre, pourvu que dans l'application de l'un pour l'autre il y ait quelque ressemblance ou comparaison, de quelque part qu'elle vienne. Qu'y a-t-il, par

« suas confusiones, sidera errantia quibus procella tene- « brarum servata est in æternum. » (Ep. Jud. v. 12.)

exemple, de plus différent qu'un arbre d'une république ? et cependant on dit par métaphore qu'une république est florissante, en transportant ce nom *florissant* d'un arbre à une république ; ce qui montre que ces deux figures ont véritablement beaucoup de ressemblance, mais ne laissent pas pour cela d'être différentes l'une de l'autre.

De l'Allégorie.

Toutes les figures que nous avons expliquées jusqu'ici, soit qu'on y emploie des termes métaphoriques, soit qu'on y change des mots propres en d'autres qui sont propres aussi, mais qui, dans la liaison du discours, présentent à l'esprit un autre sens que celui qu'on leur donne dans l'usage ordinaire ; toutes ces figures, dis-je, peuvent se rapporter à la métaphore, mais plus particulièrement encore à l'allégorie, comme Cicéron le marque expressément par ces paroles : « De la métaphore naît « l'allégorie, qui ne consiste pas dans un mot fi- « guré, mais dans une suite de mots de ce genre, « qui semblent présenter une idée, et en font com- « prendre une autre. Ainsi,

« Je ne veux pas deux fois contre le même écueil,
« De la flotte des Grecs faire échouer l'orgueil (1).

« ou bien encore :

« En vain ton cœur frémit et se laisse emporter,
« Le frein puissant des lois suffit pour te dompter (2). »

(1) « Neque me patiar iterum ad unum scopulum et te- « lum classem Achivum offendere. »

(2) « Erras, erras ; nam exsultantem te, et præfidentem tibi

« Cette figure, par laquelle on dit une chose et « l'on en fait entendre une autre, est d'une grande « beauté dans le discours, dit Quintilien; mais il faut « prendre soin qu'elle ne soit ni obscure ni embarras- « sée, et se souvenir que l'allégorie poussée trop loin « dégénère en énigme; ce qui est un vice, puisque « c'est une perfection que d'être clair et intelligible.

« Quoique les orateurs emploient souvent l'allégo- « rie, il est rare qu'elle soit chez eux pure et entière; « d'ordinaire, pour la rendre plus claire, ils y mêlent « des expressions qui sont prises dans le sens propre. « Elle est pure dans ces paroles de Cicéron: « (1) Car « une chose que j'admire et que je déplore en « même temps, c'est qu'un homme soit tellement « porté à médire et à mordre, que plutôt que de « s'en empêcher, il aime mieux couler à fond son « propre vaisseau. » Elle est mêlée dans ces autres: « (2) Véritablement pour les autres tempêtes, j'ai « toujours cru que Milon ne devoit les craindre que « dans cette mer orageuse et dans les flots de l'as- « semblée du peuple. » S'il n'avoit pas ajouté *de l'as- « semblée du peuple*, ç'auroit été une allégorie « pure; mais de cette manière il la mêle; et ce « trope, par ce mélange, reçoit de la grace des

« repriment validæ legum habenæ, atque imperii insistant « jugo. »

(1) « Hoc miror enim, querorque, quemquam hominem « ita pessumdare alterum verbis velle, ut etiam navem per- « foret, in qua ipse naviget. »

(2) « Equidem cæteras tempestates et procellas in illis « duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse « subeundas. »

« termes empruntés, et de la clarté de ceux qui sont « propres.

« Mais rien n'embellit le discours comme de join- « dre ensemble l'allégorie, la similitude et la méta- « phore : (1) Quel détroit, quel mer pensez-vous, « Messieurs, qui soit aussi orageuse que l'assemblée « du peuple ? Non, Messieurs, l'une dans son flux « et son reflux n'a pas plus de flots, de changement « et d'agitation, que l'autre dans ses suffrages a « d'inconstance, de trouble et de mouvemens di- « vers. Souvent il ne faut qu'un jour ou qu'une « nuit pour donner une nouvelle face aux affaires. « Quelquefois même la moindre nouvelle, le moindre « bruit qui se répand, est un vent subit qui change « les esprits et renverse les délibérations. » Car il « faut surtout finir par le même genre de métaphore « que celui par lequel on a commencé. En effet, « plusieurs, après avoir fait rouler leurs métaphores « sur une tempête, finissent par des termes pris « d'une ruine ou d'un incendie. C'est un manque « de jugement et une irrégularité des plus gros- « sières. »

Au reste, si les livres des saints prophètes sont remplis, comme il a déja été dit, de l'éclat des métaphores, ils ne brillent pas moins par la multitude des allégories, et par ces merveilleuses suites de

(1) « Quod fretum, quem Euripum, tot motus, tantas, « tam varias habere creditis agitationes, commutationes, « fluctus, quantas perturbationes, et quantos æstus habet « ratio comitiorum ? Dies intermissus unus, aut nox in- « terposita sæpe et perturbat omnia, et totam opinionem « parva nonnunquam commutat aura rumoris. »

paroles qui, à cause de la liaison ingénieuse qu'elles ont entre elles, prennent une signification différente de celle qui leur est propre. Telle est dans Isaïe l'allégorie de la vigne plantée par le Bien-Aimé, sur un lieu élevé, gras et fertile (1), que David a aussi employée d'une manière qui n'est pas moins élégante, dans sept versets de suite : « (2) Vous avez, « dit-il, transporté votre vigne de l'Egypte, et après « avoir chassé les nations, vous l'avez plantée à « leur place. Vous avez affermi ses racines, et elle « a rempli la terre. Elle a couvert les montagnes « de son ombre, elle a étendu ses branches jusqu'à « la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve. Pourquoi « avez-vous donc détruit la muraille qui l'environ- « noit ?..... »

De l'Ironie.

L'ironie, ou dérision, est une espèce d'allégorie par laquelle en disant une chose on fait entendre tout le contraire. C'est une adroite et fine dissimulation qui se connoît par la nature de la chose même, ou par l'état et le caractère de la personne dont on

(1) « Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei ; et « sepivit eam, et lapides elegit ex illa, et plantavit eam « electam, et ædificavit turrim in medio ejus, et torcular « extruxit in eâ, et expectavit ut faceret uvas, et fecit la- « bruscas. » (Is. c. 5. v. 1.)

(2) « Vineam de Ægypto transtulisti ; ejecisti gentes, et « plantasti eam..... Plantasti radices ejus, et implevit ter- « ram ; operuit montes umbra ejus, et arbusta ejus cedros « Dei ; extendit palmites suos usque ad mare, et usque ad « flumen propagines ejus ; ut quid destruxisti maceriam « ejus?.....» (Ps. 79. v. 9.)

parle, ou par la manière même de prononcer ce qu'on en dit; car si l'une ou l'autre de ces choses ne s'accorde pas avec les paroles qu'on prononce, c'est une marque que l'orateur pense toute autre chose que ce qu'il dit. Par exemple, quand Cicéron dit à Labiénus : « (1) Ce sont là vos manières; elles « plaisent à un homme comme vous, plein de dou- « ceur et de bonté : vîte, huissier, prenez ce mal- « heureux, qu'on lui lie les mains, qu'on lui bande « les yeux, et qu'on le pende au premier arbre. » Cet ordre si évidemment cruel marque assez dans quelle pensée Cicéron appelle ce Labiénus homme plein de douceur et de bonté.

On connaît encore l'ironie par la prononciation seule, quand l'orateur parle d'un certain ton qui fait entendre tout le contraire de ce qu'il dit, comme quand le même Cicéron dit à Claudius : « (2) C'est « votre intégrité, sans doute, qui vous a sauvé; « c'est votre modestie, qui vous a tiré d'affaire; c'est « votre bonne vie passée qui vous a délivré. »

De la Périphrase.

« La périphrase ou circonlocution est, dit Quin- « tilien, un trope qui sert à expliquer par un détour « et en plusieurs paroles ce qui se pourrait dire, « sinon d'un seul mot, du moins plus brièvement,

(1) « Hæc tua, quæ te hominem clementem et popularem « delectant : i lictor, colliga manus, caput obnubito, arbori « infelici suspendito. » (Orat. pro Cat. Rabirio.)

(2) « Integritas tua, mihi crede; te servavit, pudor eri- « puit; rectè anteacta vita liberavit. »

« et c'est ce que nous appelons un circuit de paroles.
« Quelquefois c'est une raison de nécessité qui fait
« qu'on y a recours, quand il s'agit de couvrir cer-
« taines choses qu'on ne pourrait pas dire autrement
« avec bienséance, comme en cette expression de
« Salluste : (1) *Pour quelques besoins naturels.*
« Quelquefois aussi l'on n'y cherche que l'ornement
« du discours : c'est d'ordinaire tout ce que s'y pro-
« posent les poètes, par exemple :

« Au point que le sommeil, ce doux présent des dieux,
« Sous ses premiers pavots appesantit les yeux (2),

« et même assez souvent les orateurs, avec cette
« différence néanmoins que dans ceux-ci la péri-
« phrase est toujours plus serrée. En effet, tout ce
« qui peut se dire en peu de paroles, et que l'on
« étend à dessein de l'embellir, est proprement
« périphrase. »

Cette figure se forme encore de trois manières : 1° par l'étymologie, en expliquant l'origine et la véritable signification d'un mot, comme quand, pour désigner un parasite, je dis : un homme qui n'aime qu'à boire et à manger, et qui use de flatterie auprès des grands pour être convié à des repas chez eux; ou pour signifier un philosophe, un homme sage studieux et amateur de la sagesse; 2° en désignant la chose par quelque marque accidentelle, ce qui

(1) « Ad requisita naturæ. »
(2) « Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægris
« Incipit, et dono divûm gratissima serpit. »
(Eneid. liv. 2.)

s'appelle en latin *notatio*, comme si pour exprimer la colère, je l'appelle une bouillante ardeur d'esprit ou de bile qui rend le visage pâle, les yeux étincelants et les membres tremblants : de là vient, pour dire des hommes mous et efféminés, cette expression :

Qui du seul petit doigt grattent souvent leur tête (1) ;

3° par manière de définition, comme quand on appelle la rhétorique l'art de parler éloquemment, ou la tyrannie une violente oppression des lois et de la liberté publique.

De l'usage des Tropes.

Ces figures donnent, comme il a déja été dit, beaucoup de grace et d'ornement au discours, et ont toutes, pour leur effet propre, de substituer en la place du nom connu et ordinaire d'une chose, une autre sorte de nom ou d'expression plus ornée et plus significative, ou qui ait même la force d'une preuve ou d'un argument ; et pour découvrir ici la force de cette manière de parler en figure, qui fournit un grand éclat et une grande lumière à l'éloquence, il faut savoir qu'on ne doit jamais mettre un nom à la place d'un autre, à moins qu'ils ne soient très proches ou comme alliés entre eux. Or ces noms qui ont de la liaison, et comme une espèce d'alliance et de parenté entre eux, sont les attributs

(1) Qui digito scalpunt uno caput.....

que nous avons dit ailleurs (1), qui conviennent aux choses et aux personnes, et d'où viennent les topiques, c'est-à-dire, les lieux ou les sources des arguments et des preuves, comme le genre, l'espèce, la définition, les propriétés, les circonstances qui précèdent, qui accompagnent ou suivent la chose; la cause, les effets, le tout, les parties, les ressemblances, les différences, les contraires, les convenances, les répugnances et d'autres semblables.

Comme donc ces sortes d'attributs tiennent lieu de preuve, et en ont la force, il est de l'adresse de l'orateur de s'en servir souvent, au lieu des choses mêmes, afin que son discours en soit plus vif et plus solide. Ce fut ainsi qu'une femme, dont l'Écriture loue la sagesse, en usa pour reprocher vivement à Joab qu'il avait agi avec trop de précipitation en attaquant la ville d'Abéla : « (2) Pourquoi, lui dit-elle, « vous hâtez-vous tant de détruire l'héritage du Sei« gneur? » Par ce mot *præcipitas*, vous hâtez-vous tant de détruire? elle amplifie les maux d'une ville assiégée; et celui d'*héritage du Seigneur*, qu'elle met au lieu du nom propre de cette ville, a la force d'un argument, et d'un argument même très fort et très pressant.

On voit par cet exemple, qu'à quelque usage qu'on emploie les topiques, ces paroles et ces expressions figurées y servent beaucoup au but qu'on se propose. Comme la comparaison ou la ressemblance est du nombre de ces sources de preuves, qu'elle est d'ail-

(1) Tom. 1. liv. 2. chap. 5 et suiv.

(2) « Quare præcipitas hereditatem Domini? » (1. Reg. c. 20. v. 10.)

leurs très avantageuse, soit pour prouver, soit pour amplifier, soit pour exposer une chose agréablement et la mettre devant les yeux, il suit de là nécessairement que la métaphore, qu'on dit être une comparaison abrégée, est aussi très propre pour tous ces mêmes usages, et qu'ainsi elle doit tenir le premier rang entre toutes les autres sortes d'expressions figurées.

Il faut aussi considérer que l'avantage de savoir bien l'usage de ces figures, ne consiste pas seulement dans l'ornement qu'on donne par là plus facilement au discours, mais encore dans la lumière qu'on en tire pour l'intelligence des livres des saints prophètes, qui sont tous remplis d'expressions figurées; car si l'on veut y prendre garde avec quelque attention, et que l'on observe avec soin les manières de parler dont ils se servent, on trouvera qu'elles sont non seulement métaphoriques et allégoriques, mais encore diversifiées par les autres sortes de figures, et qu'ils prennent tantôt l'effet pour la cause, ou la cause pour l'effet; tantôt le tout pour la partie, ou la partie pour le tout; tantôt le nom propre pour un terme commun, ou un terme commun pour le mot propre; tantôt enfin les instruments qui ont servi à un ouvrage, pour l'ouvrage même, ou ce qui est joint à un sujet, pour le sujet même.

Tel est cet endroit de Jérémie : « (1) Demandez « et voyez si ce sont les hommes qui enfantent.

(1) « Interrogate et videte si generat masculus; quare ergo « vidi omnis viri manum super lumbum suum, quasi par- « turientis ? » (Jer. c. 30. v. 6.)

« Pourquoi donc vois-je maintenant les hommes qui « se tiennent les mains sur les reins, comme une « femme qui est dans les douleurs de l'enfante- « ment? » Il représente l'effroyable désolation dont les Juifs étaient menacés par les funestes suites qu'ils en souffriraient. Il en est de même de cet autre endroit du prophète : « (1) Faites venir les femmes qui « pleurent les morts ; envoyez à celles qui y sont « les plus habiles, et qu'elles se hâtent de pleurer « sur nous avec des cris lamentables »; car il veut montrer par ces signes la grandeur des maux qui doivent fondre sur ce peuple. Lorsque le prophète Amos, exposant la cruauté des riches, dit : « (2) Ils « étaient insensibles à l'affliction de Joseph », il met le nom propre de Joseph, pour le nom commun des pauvres et des affligés, par allusion à ce que ce saint patriarche a souffert de la dureté de ses frères, comme l'explique saint Augustin (de Doct. Christ. lib. 4. c. 7.), qui relève beaucoup cette expression du prophète. Mais quand saint Paul dit : « (3) Ne souf- « frez point que le péché règne dans votre corps « mortel, en lui obéissant pour suivre les désirs « déréglés de votre chair », il met l'effet pour la cause du péché, qui est la concupiscence, c'est-à-

(1) « Vocate lamentatrices ut veniant ; et ad eas quæ sa- « pientes sunt mittite et properent ; festinent et assumant « super nos lamentum. » (Jer. c. 9. v. 17.)

(2) « Nihil patiebantur super contritione Joseph. » (Amos. c. 6. v. 6.)

(3) « Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore, « ut obediatis concupiscentiis ejus. » (Ep. ad Rom. c. 6. v. 12.)

dire les désirs déréglés de la chair, d'où naissent les péchés. Et lorsque le même saint apôtre dit que « (1) les hommes sont justifiés par la foi en Jésus-« Christ », il prend la principale partie pour le tout, parce que la foi est le fondement de toutes les autres choses nécessaires à la justification et pour lesquelles elle est mise.

Au reste nous expliquerons en son lieu comment les prédicateurs peuvent se faire une abondante provision de beaux termes et d'expressions choisies, pleines et majestueuses, où l'on voie briller les ornements qui se trouvent dans ces diverses manières de changer le sens propre des mots en des sens figurés.

CHAPITRE VII.

Des figures proprement dites.

Après avoir montré que l'ornement du discours consiste en partie dans les mots considérés séparément et chacun à part, et en partie dans la liaison qu'ils ont entre eux, nous avons ensuite parlé des différentes manières de changer la signification propre des mots en une autre, appelées tropes, qui servent à la première partie de l'ornement oratoire;

(1) Justificatur homo per fidem Jesu Christi. » (Ep. ad Gal. c. 2. v. 16.)

il s'agit maintenant de traiter de l'autre, qui se trouve dans les mots liés entre eux et qui consiste principalement dans les figures proprement dites, dans la composition du style, et dans diverses manières de parler proportionnées à la dignité des choses qu'on veut exprimer; c'est aussi ce que nous ferons dans la suite de ce livre, en commençant par les figures de mots, qui font la principale partie de l'élégance du discours. Aussi lisons-nous que Démosthène ne disoit presque rien, qu'il n'eût soin de l'orner de quelqu'une de ces figures. Plusieurs croient, comme Cicéron même l'assure, que c'est particulièrement par là que son éloquence a paru si admirable.

Il faut donc expliquer, en général, ce que c'est qu'une figure dans le discours, et en montrer ensuite les différentes espèces, et pour cet effet en donner ici d'abord la définition et ensuite la division.

Quintilien (l. 9. c. 1.) observe que « le mot *figure* « peut signifier deux choses différentes : 1° On « peut le prendre en général pour toute espèce de « forme que puisse avoir une phrase ou une pensée; « et en ce sens il n'y a aucune partie du discours « qui ne soit figurée, comme il n'y a aucun corps « qui n'ait quelque forme extérieure; mais ce n'est « pas en ce sens général qu'on emploie en rhétorique « le terme de *figure*. 2° Les rhéteurs se servent « de ce terme pour désigner certaines expressions, « certains tours qui donnent aux pensées une forme « et comme une figure particulière, d'où leur vient « une beauté, une noblesse, une force, qu'elles n'au- « roient pas, si elles n'étoient revêtues que de l'ex- « pression simple. En effet, ce qui est exprimé avec

« plicité présente seulement la pensée toute nue, « pour ainsi dire, et sans aucun accessoire ; mais les « formes ou figures dont nous parlons l'embellissent, « et lui donnent comme un vêtement qui la fait « remarquer. »

Remarquez donc que comme on peut ajuster à un même corps plusieurs vêtemens tout différens, qui soient propres, les uns pour la grace et la beauté, les autres pour l'air grave et majestueux, ceux-ci pour le deuil et la tristesse, ceux-là pour une profession d'humilité et de sainteté, on peut aussi expliquer diversement, et revêtir en quelque sorte une même pensée de plusieurs formes ou figures différentes, qui servent à lui donner, les unes de l'ornement et de la grace, les autres du poids et de la majesté, et d'autres encore de la force, de la vivacité. Or il est de l'adresse de l'orateur de savoir choisir la figure, et, pour ainsi dire, le vêtement qui convient le plus avantageusement à l'idée qu'il veut exprimer, ou au dessein qu'il s'est proposé. Donnons-en ici quelques exemples qui nous fassent mieux comprendre.

L'apôtre saint Paul pouvoit exprimer d'une manière toute simple cette charité compatissante qu'il avoit pour tous les fidèles. Il pouvoit dire : « Si quelqu'un est foible ou affligé, je m'affoiblis et m'afflige avec lui ; si quelqu'un est scandalisé, je brûle aussi. » Mais il s'éloigne de cette expression simple et qui se présente la première, et la change par la figure de l'interrogation en cette autre, plus vive et plus élégante : « (1) Qui est foible ou affligé sans que je

(1) « Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scanda-

« m'affoiblisse ou que je m'afflige avec lui ? Qui est « scandalisé sans que je brûle ? » Il pouvoit dire de même tout simplement : « Rien ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Jésus-Christ » ; mais combien le dit-il plus vivement et avec plus de grace par cette même figure de l'interrogation : « (1) Qui donc nous « séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'af- « fliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou « la faim, ou la nudité, ou le fer et la violence ? » Dans cette même épître aux Romains, au lieu de se servir de cette manière de parler toute simple et ordinaire : « Les hommes ne peuvent pas invoquer le nom du Seigneur, s'ils ne croient pas en lui, ni croire en lui, s'ils n'en ont par oui parler, ni en entendre parler, si personne ne leur prêche... », il la change en cette figure, sans comparaison plus éloquente et plus animée : « (2) Comment invoqueront-ils le nom « du Seigneur, s'ils ne croient pas en lui? et com- « ment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point en- « tendu parler? et comment en entendront-ils parler, « si personne ne leur prêche ? et comment les pré- « dicateurs leur prêcheront-ils, s'ils ne sont en- « voyés ? »

On voit dans ce dernier exemple plusieurs figures

« lizatur, et ego non uror? » (2. Ep. ad Cor. c. 11. v. 29.)

(1) « Quis nos separabit à charitate Christi ? tribulatio ? « an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an « persecutio ? an gladius ? » (Ep. ad Rom. c. 8. v. 35.)

(2) « Quomodo ergo invocabunt in quem non credide- « runt? aut quomodo credent ei quem non audierunt? quo- « modo autem audient sine prædicante ? quomodo vero « prædicabunt nisi mittantur. » (Ep. ad Rom. c. 10. v. 14.)

d'élocution jointes ensemble ; car il y a la répétition, l'interrogation, la gradation ; et, de plus, chaque membre du discours y est composé d'un nombre de syllabes presque tout égal, ce qui est une figure appelée en grec *isocolon*.

Ainsi, au lieu que nous avons coutume de dire simplement : « L'envie est une secrète ennemie de la vertu, qui attaque et qui persécute d'ordinaire les gens de bien », on peut exprimer plus vivement la même chose par une exclamation, en disant : « O envie ! maligne et secrète ennemie de la vertu, qui attaques et qui persécutes sans cesse les gens de bien ! »

On peut, ce me semble, comprendre aisément par ces exemples, la définition et l'usage des figures. Pour venir maintenant à leur division et au détail de leurs différentes espèces, il faut d'abord en distinguer deux sortes, savoir : les figures de mot et les figures de pensée. Les premières consistent dans un juste et agréable arrangement des mots, et celles de pensée, dans les choses mêmes. Mais il y a encore cette différence entre elles, que les figures de mot se détruisent, si l'on change les paroles ou leur situation, et que celles de pensée demeurent toujours, en quelques termes qu'on les exprime, parce qu'elles n'en dépendent point, comme les exclamations, les interrogations, les souhaits, les supplications, les conjurations, les doutes, les descriptions même des choses et des personnes, c'est-à-dire, les manières de faire parler les personnes selon leur état et leurs différens caractères, appelées en latin *sermocinationes*, comme aussi les sentences et les épipho-

nêmes, dont il a déja été parlé, et beaucoup d'autres que l'on met au nombre des figures de pensée.

CHAPITRE VIII.

Des figures de mot.

Comme les figures de mot donnent de l'éclat et de la beauté au discours, il faut examiner ici avec soin d'où cet ornement tire son origine, parce que la connoissance que nous en aurons, servira beaucoup à rendre plus facile et plus aisé l'usage de ces figures. Il est donc nécessaire de bien remarquer que l'ornement et la beauté de toutes les choses qui frappent les sens ou l'esprit, consistent principalement dans un certain rapport des parties les unes avec les autres, et dans une harmonie, une proportion qui les unit entre elles pour la composition d'un tout. C'est pourquoi le souverain Créateur de l'univers, voulant donner une parfaite beauté à ses ouvrages, « (1) les « a tous faits avec mesure, avec nombre, et avec « poids »; et il a formé l'homme de telle nature, qu'il n'y a rien qui lui plaise et qui le charme plus que la juste harmonie de toutes choses. De là vient que leur beauté est si agréable aux yeux, et que

(1) « Omnia in mensurâ et numero et pondere disposuisti. » (Sap. c. 11. v. 21.)

l'harmonie des voix bien concertées dans leurs nombres et dans leurs mesures, a tant de charmes pour les oreilles. Qu'y a-t-il aussi qui plaise autant que la juste cadence des vers, qui sont élégamment liés et compassés dans leurs nombres ? Il ne faut donc pas s'étonner si l'ornement des figures d'élocution, consiste dans l'arrangement des mots, et dans une certaine proportion ou rapport qu'elles ont l'une à l'autre.

Mais qu'est-ce que cette proportion, s'il m'est permis d'user de ce terme, qu'est-ce que ce rapport des mots les uns avec les autres? on le verra facilement par des exemples. En voici quelques-uns tirés d'un évêque gaulois (*) que nous avons cité plusieurs fois : « (1) C'est, dit-il, une brutalité monstrueuse, que « d'avoir moins d'estime et de vénération pour Dieu, « parce qu'il vous a comblés de bienfaits plus excel- « lens et d'être moins portés à l'honorer, parce qu'il « vous a favorisés d'une plus grande dignité. » Vous voyez dans cet exemple qu'il y a une proportion évidente entre les termes contraires et dans la cadence des mots.

Ce même Père expliquant cet endroit d'Isaïe : « (2) Un petit enfant nous est né, et un fils nous « a été donné », le tourne élégamment en cette manière : « Un petit enfant nous est né, et un fils

(*) Voyez la note du tome 1, p. 174.

(1) « Ferina immanitas est Deum minus æstimare, quia « majora contulit : ut ideò à te minus accipiat honoris, quia « plus contulit dignitatis. »

(2) « Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.» (Is. c. 9. v. 6.)

« nous est donné. (1) Celui qui étoit pour lui-même « est né pour nous. Il nous est donné de Dieu, et « il nous est né d'une vierge. Il est né pour com- « mencer et finir sa course, donné sans commence- « ment et sans fin. Né plus jeune que sa mère, donné « aussi ancien que son père. Né pour souffrir la « mort, donné pour être la source de la vie. Ainsi « celui qui étoit avant tous les temps, nous a été « donné; et celui qui n'étoit point, nous est né. Là « il domine glorieusement, ici il est dans les humi- « liations; là il règne souverainement pour lui-même; « ici il est pour nous dans les combats et dans les « souffrances. »

Le même parlant de la résurrection des corps : « (2) La chair même, dit-il, aura part à l'honneur « des récompenses, comme elle aura été éprouvée « par les souffrances; elle jouira de la joie et des « douceurs éternelles, comme elle aura triomphé « dans les douleurs de cette vie mortelle; et elle ne « souffre patiemment d'être affligée que parce qu'elle « croit fidèlement qu'elle sera réformée. » Qui ne voit pas la dispensation des nombres, et la propor-

(1) « Natus est nobis, qui sibi erat; datus est ergo ex di- « vinitate, natus ex virgine. Natus qui sentiret occasum, « datus qui nesciret exordium. Natus qui et matre esset « junior, datus quo nec pater esset antiquior. Natus qui « moreretur, datus ex quo vita nasceretur. Ac sic qui erat, « datus est; qui non erat, natus est. Illic dominatur, hîc « humiliatur. Sibi regnat, et nobis militat. »

(2) « Ipsa caro honorabitur præmiis, quæ erit probata « suppliciis. Ipsa in muneribus gaudebit æternis, quæ in « doloribus triumphavit. Quæ ideo tolerabiliter dolet se af- « flictam, quia fideliter credit reformandam.

tion ou le rapport qu'ont entre eux ces divers genres de ressemblance, de différence et de contrariété dans l'arrangement de ces paroles? On voit dans tous ces exemples un discours plein et fini, qui se partage en divers membres, dont chacun a son nombre et sa cadence.

Comme saint Augustin a toujours fort aimé à faire usage des figures, nous en rapporterons quelques exemples de lui, que saint Prosper a recueillis de ses ouvrages, et qui, outre l'éclaircissement qu'ils donneront pour l'usage des figures, ont encore cet avantage, qu'en les lisant, on en tirera une instruction très solide et très édifiante.

PREMIER EXEMPLE. « (1) La loi nous a été donnée pour nous faire chercher la grace, et la grace nous a été accordée pour nous faire accomplir la loi, qui sans la grace étoit impossible par le vice, non de la loi, mais de la prudence de la chair; et il falloit que ce vice, que la loi devoit montrer, fût guéri et réparé par la grace. »

2e EXEMPLE. « (2) Quand la divine bonté fait éclater sa colère sur nous en ce monde, c'est principalement afin de nous épargner dans l'autre : Dieu par un effet de sa douceur et de sa miséri-

(1) « Lex data est ut gratia quæreretur; gratia data est, ut lex adimpleretur. Neque enim suo vitio non implebatur, sed vitio prudentiæ carnis. Quod vitium per legem demonstrandum, per gratiam fuit sanandum. » (De Sp. et Litt. c. 19.)

(2) « Divina bonitas ideò maximè irascitur in hoc seculo, ne irascatur in futuro, et misericorditer temporalem adhibet severitatem, ne æternam justè inferat ultionem.»

« corde châtie sévèrement les hommes dans le « temps, afin de ne pas exercer sur eux la rigueur « de sa vengeance dans l'éternité. » (Ces paroles ne sont pas de saint Augustin, mais de saint Prosper dans son Commentaire sur le psaume 102, v. 8.)

3e EXEMPLE. « (1) La vraie louange de celui « qui parle, est que la bouche et le cœur n'aient « en lui qu'une même voix; mais dire bien, et vivre « mal, qu'est-ce autre chose que se condamner soi- « même par sa propre bouche ? » (Ces paroles sont encore, non de saint Augustin, mais de saint Prosper dans son Commentaire sur le psaume 102, v. 21.)

4e EXEMPLE. « (2) Notre cœur en servant Dieu « doit tendre à ce que Dieu soit lui-même la ré- « compense du culte que nous lui rendons; car qui- « conque rend un culte à Dieu, afin de se procurer « quelque autre bien que Dieu même, ce n'est point « à Dieu qu'il rend un culte, mais à la chose qu'il « désire obtenir. »

5e EXEMPLE. « (3) On ne doit point croire qu'une

(1) « Vera est confessio bene dicentis, cum idem sonus « est oris et cordis. Benè autem loqui et malè vivere, quid « est aliud quàm suâ se voce damnare ? »

(2) « Hoc affectu et desiderio colendus est Deus, ut sui « cultus ipse sit merces. Nam qui Deum ideò colit, ut aliud « magis quam ipsum promereatur, non Deum colit, sed « illud quod assequi concupiscit. » (Enarrat. in psal. 118. v. 36.)

(3) « Mala mors putanda non est, quam bona vita præces- « serit. Non enim facit malam mortem, nisi quod sequitur « mortem. Non itaque multùm curandum necessario mori- « turis, quid accidat ut moriantur, sed moriendo quò ire « cogantur. » (De Civ. Dei. lib. 1. c. 11.)

« mort est mauvaise, lorsqu'elle a été précédée d'une « bonne vie; car rien ne rend la mort mauvaise, que « ce qui suit la mort. Ainsi dans la nécessité inévi- « table où nous sommes tous de mourir, nous ne « devons pas nous mettre beaucoup en peine quelle « sera l'occasion de notre mort, mais plutôt quel sera « notre sort, et où nous irons après notre mort. »

6e Exemple. « (1) Tout ce que des hommes « justes souffrent sous des maîtres injustes doit être « considéré, non comme la peine d'un crime, mais « comme l'épreuve de leur vertu; car dans quelque « assujettissement de servitude que l'homme de bien « soit réduit, il est toujours libre; et le méchant au « contraire, avec quelque autorité qu'il règne, est « toujours esclave, non d'un homme, mais, ce qui « est plus déplorable, d'autant de maîtres qu'il a de « vices auxquels il est assujetti. »

7e Exemple. « (2) On ne peut pas être heureux « sans avoir ce qu'on désire, quoiqu'on puisse avoir « ce qu'on désire et n'être pas heureux. Les vrais

(1) « Justis quidquid malorum ab iniquis dominis irro- « gatur, non pœna est criminis, sed virtutis examen. Nam « bonus, etiamsi serviat, liber est; malus autem et si reg- « net, servus est, nec unius hominis, sed, quod est gra- « vius, tot dominorum, quot vitiorum. » (De Civ. Dei, lib. 4. c. 5.)

(2) « Omnes beati habent quod volunt, quamvis non om- « nes qui habent quod volunt continuò sint beati. Continuò « autem sunt miseri, qui vel non habent quod volunt, vel « id habent quod non rectè volunt. Propior est ergo beati- « tudini voluntas recta, etiam non adepta quod cupit; « quàm prava, etiamsi quod cupit, obtinuit. » (De Trinit. lib. 13. c. 5.)

« misérables sont ceux, ou qui manquent de ce qu'ils « désirent, ou qui ont ce qu'ils ne peuvent pas justement désirer; ainsi la volonté droite et bien « réglée approche beaucoup plus de la béatitude, « quoiqu'elle n'ait pas sur la terre l'effet entier de ses « désirs, que la volonté maligne et corrompue, lors « même qu'elle jouit de tout ce qu'elle souhaite. »

8e EXEMPLE. « (1) Que celui qui loue Dieu dans « la vue consolante des merveilles de sa bonté, le « loue aussi dans la terreur de ses vengeances; car « il use de caresses et de menaces. Sans ses douceurs « et ses caresses, il n'y auroit nulle exhortation à la « vertu; et sans ses menaces, nulle correction des « vices. »

Il y a dans tous ces passages une certaine harmonie qui paroît d'abord à ceux mêmes qui y prennent le moins garde en les lisant; cette harmonie consiste en ce que les mots sont opposés l'un à l'autre, ou deux à deux, ou autrement, et se répondent de même mutuellement. On trouve partout dans les livres des saints Pères, un si grand nombre de ces sortes d'exemples, qu'on pourroit avec quelque raison me reprocher que c'est inutilement que j'en ai ici rapporté plusieurs pour prouver une chose si claire et si évidente. Mais je l'ai fait afin de montrer que cette sorte d'agrément et de beauté qui paroît dans les figures de mot, vient de la même source

(1) « Qui laudat Deum in miraculis benefactorum, laudet etiam in terroribus ultionum; nam et blanditur et « minatur. Si non blandiretur, nulla esset exhortatio; si « non minaretur, nulla esset correctio. » (In Ps. 144. v. 5.)

d'où se tire toute la beauté des autres ouvrages, soit de l'art, soit de la nature, et pour avertir en même temps ceux qui veulent s'énoncer élégamment et s'en former une habitude, qu'ils ne doivent user de cette sorte de style qu'à l'égard des choses qui en sont capables de leur nature, parce que cette grace et cet ornement doivent suivre la nature des choses, et ne point ressentir l'affectation. Les rhéteurs mêmes ne veulent qu'on s'en serve que fort modérément, de peur qu'il ne paroisse de l'affectation lorsque nous parlons selon la vérité, parce que c'est, de tous les vices de l'orateur, celui qui empêche le plus qu'on ajoute foi à ce qu'il veut persuader.

Cependant les bienheureux pères, saint Augustin, saint Pierre Chrysologue, et saint Bernard, ont trouvé tant d'agrément et de justesse dans ce genre d'ornement, qu'il n'y en a presque aucun dont ils se soient servis plus souvent. Quant au grand saint Grégoire, il borne de telle manière toutes ses pensées dans ses expressions, qu'elles ont toujours ces sortes de nombres. C'est aussi ce que saint Pierre de Ravennes a fait avec tant de grace et d'ornement, que c'est principalement pour cela que l'antiquité lui a donné le surnom de *Chrysologue*, dans l'Occident, comme elle avoit donné celui de *Chrysostome*, qui signifie bouche d'or, à saint Jean d'Antioche, dans l'Orient. Ainsi nous voyons que ces grands saints, sans s'arrêter aux règles des rhéteurs qui veulent qu'on se serve peu de cette figure d'élocution, comme ayant plus de charme et d'agrément que de force et de poids dans le discours, n'ont pas laissé d'en user souvent, au contraire, comme on le voit dans leurs écrits.

Mais pour revenir au sujet pour lequel nous avons ici inséré toutes ces choses, il faut savoir que la plupart des figures de mot naissent du rapport et de la proportion dont il a été parlé, comme de leur source. Or, pour ce qui regarde le sujet que nous traitons présentement, il faut distinguer trois sortes de proportions : l'une est la proportion d'un mot à lui-même, répété avec ordre et avec nombre ; l'autre est d'un semblable à un autre semblable, et la troisième d'un contraire à un autre contraire, de quelque manière qu'il le soit, car les dialecticiens comptent plusieurs sortes de contrariétés. De ces trois sortes de proportions, se tirent comme trois différens ordres de figures de mot, dont nous traiterons présentement ; et immédiatement après, nous parlerons de quelques autres en partie semblables, et en partie contraires.

CHAPITRE IX.

Premier ordre. Des figures de mot qui consistent dans la répétition des termes.

Lorsqu'un même mot est élégamment répété, en sorte qu'on en tire plusieurs principes tout de suite dans des choses semblables, et même diverses ou différentes entre elles, cette répétition tient le premier rang entre les figures du premier ordre.

C'est ainsi que saint Cyprien reprenant quelques confesseurs de Jésus-Christ, c'est-à-dire quelques-uns de ceux, qui après avoir confessé Jésus-Christ devant les magistrats, étant sortis des prisons, s'en faisoient un sujet d'orgueil, et vivoient avec trop de licence, se sert de cette figure, en cette manière : « (1) C'est un confesseur! mais le danger est plus « grand après la confession, parce que l'ennemi est « plus irrité. C'est un confesseur! il doit donc se « tenir plus attaché à l'Evangile, puisque c'est par « l'Evangile que notre Seigneur lui a donné la gloire « qu'il possède. C'est un confesseur! qu'il soit donc « humble, doux et retenu, afin que celui qui porte « le nom de confesseur de Jésus-Christ, imite Jésus-« Christ qu'il confesse. C'est un confesseur de Jésus-« Christ! mais c'est pourvu que dans la suite il ne « donne point sujet de blasphémer la majesté de « Jésus-Christ. Qu'une langue qui a confessé Jésus-« Christ ne soit point méprisante, ni querelleuse, « ni séditieuse, et qu'après avoir proféré des paroles « pour la gloire de Jésus-Christ, elle ne lance point « de venin contre ses frères et contre les prêtres de

(1) « Confessor est, sed post confessionem periculum « majus est, quia plus adversarius provocatus est. Confes-« sor est, hoc magis stare debet cum Domini evangelio, « quia per evangelium gloriam consecutus est à Domino. « Confessor est; sit humilis et quietus, sit in actu suo « cum disciplinâ modestus; ut qui Christi confessor dici-« tur, Christum quem confitetur, imitetur. Confessor est « Christi; sed si non postea blasphemetur per ipsum ma-« jestas ac dignitas Christi. Lingua Christum confessa, non « sit maledica, non sit turbulenta, non convitiis et litibus

« Dieu. Mais si un confesseur après avoir confessé « Jésus-Christ, tombe dans des crimes détestables, « s'il flétrit et souille la gloire de sa profession par « le déréglement de sa vie, s'il se souille par une « vie criminelle et corrompue, en un mot s'il aban- « donne l'Eglise, et si rompant le lien de l'amitié, « il trahit lâchement la foi qu'il a professée, il ne « peut point se flatter de sa confession comme s'il « étoit destiné pour la gloire, puisque cela ne servira « qu'à augmenter son supplice. »

De la Conversion.

Cette figure est aussi une répétition d'un même mot à la fin de chaque membre, et non au commencement comme la précédente. En voici un exemple de saint Cyprien : « (1) On ne peut voir Dieu, dit « ce Père, parce que l'éclat de sa gloire est au des- « sus de la portée de nos yeux; ni le toucher, parce « qu'il est au dessus des sens; ni le comprendre, « parce qu'il est au dessus de l'entendement; et « ainsi nous ne le comprenons jamais mieux qu'en

« perstrepens audiatur. Cæterum si culpabilis et detestabi- « lis postmodum fuerit, si confessionem suam malâ con- « versatione prodegerit, si vitam suam turpi fœditate macu- « laverit; si ecclesiam denique, ubi confessor factus est, « derelinquens, et unitatis concordiam scindens, fidem « primam perfidiâ posteriore mutaverit, blandiri sibi per « confessionem non potest.... » (De Unit. eccl. in fine.)

(1) « Deus videri non potest, visu clarior est; nec com- « prehendi, tactu purior est; nec æstimari, sensu major « est : et ideò sic Deum dignè æstimamus, dum inæstima- « bilem dicimus. » (De Vanit. idol.)

« l'appelant incompréhensible. » En voici encore un exemple du même saint Cyprien : « (1) Qui que vous « soyez qui êtes malin et envieux, vous avez beau « chercher les moyens de nuire à celui que vous « haïssez, vous ne lui ferez jamais autant de mal que « vous vous en faites à vous-même. Celui que vous « persécutez peut vous échapper; mais vous ne sau- « riez vous fuir vous-même : partout où vous êtes, « votre adversaire est avec vous; vous portez tou- « jours votre ennemi dans votre sein; le mal est « enfermé au dedans de vous; vos liens sont indis- « solubles; vous êtes esclave de la jalousie, et rien « n'est capable de vous tirer de cette servitude. »

Telle est encore la figure qu'emploie saint Paul s'opposant à la vanité de quelques faux apôtres : « (2) Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. Sont-ils « Israélites? je le suis aussi. Sont-ils de la race « d'Abraham? j'en suis aussi. Sont-ils ministres de « Jésus-Christ? quand je devrois passer pour un « imprudent, j'ose dire que je le suis encore plus « qu'eux. »

(1) « Quisquis ille est quem zelo persequeris, subterfu- « gere et vitare te poterit; tu te fugere non potes. Ubicun- « que fueris, adversarius tuus tecum est : hostis semper in « pectore tuo est : pernicies intus inclusa est. Ineluctabili « catenarum nexu ligatus et vinctus es, zelo dominante « captivus es, nec solatia tibi ulla subveniunt. » (De Livore et Invidiâ.)

(2) « Hæbrei sunt? et ego; Israelitæ sunt? et ego; semen « Abrahæ sunt? et ego; ministri Christi sunt? ut minus sa- « piens dico, plus ego. » (2. Cor. c. 11. v. 22.)

De la Complexion.

Quand la répétition et la conversion se rencontrent ensemble dans un même discours, cela s'appelle complexion, c'est-à-dire, une figure par laquelle un même mot est souvent répété au commencement des membres, et un autre à la fin; comme dans Cicéron : « (1) Qui a proposé cette loi? c'est Rullius. Qui a « ôté à la plus grande partie du peuple la liberté « des suffrages? c'est Rullius. Qui a présidé les Co- « mices? Rullius. Qui a déclaré décemvirs ceux qu'il « a voulu? Rullius. »

Dans saint Cyprien : « (2) Celui-là n'est pas seul « que Jésus-Christ accompagne; celui-là n'est pas « seul, qui, conservant le temple de Dieu, n'est « point sans Dieu, quelque part où il soit. »

Cette complexion est courte, mais on peut la rendre beaucoup plus longue; en voici un exemple du très dévot saint Bonaventure. Je sais que son style n'est pas fort coulant, cependant il ne laisse pas de plaire aux esprits bien faits et solides, par la force et le poids de ses pensées; ainsi je ne ferai point difficulté de le proposer. Voici donc comment il relève l'exercice de la prière par l'ornement de

(1) « Quis legem tulit? Rullius; quis majorem populi par- « tem suffragiis privavit? Rullius; quis comitiis præfuit? Rul- « lius; quis decemviros quos voluit, renunciavit? Rullius. » (Orat. 2. de lege Agrar.)

(2) « Solus non est, cui Christus in fugâ comes est. So- « lus non est, qui templum Dei servans ubicunque fuerit, « sine Deo non est. »

cette figure : « (1) Voulez-vous, dit-il, supporter « patiemment les adversités, appliquez-vous à la « prière; voulez-vous surmonter les tentations et les « traverses, appliquez-vous à la prière; voulez-vous « rejeter loin de vous, dompter et comme fouler « aux pieds les désirs et les affections déréglées, « appliquez-vous à la prière; voulez-vous découvrir « et éviter les ruses et les artifices de Satan, appli- « quez-vous à la prière; voulez-vous vous exercer « avec joie dans l'œuvre de Dieu, et marcher gai- « ment dans la voie des travaux et des afflictions, « appliquez-vous à la prière; voulez-vous chasser « comme des mouches les vaines pensées qui vous « importunent, appliquez-vous à la prière; voulez- « vous, pour ainsi dire, engraisser votre ame par « de saints désirs et par des pensées salutaires, « appliquez-vous à la prière; voulez-vous affermir « votre esprit par une forte et constante résolution, « dans une pleine et entière soumission à la volonté « de Dieu, appliquez-vous à la prière; enfin vou- « lez-vous déraciner et exterminer les vices de votre

(1) « Si vis patienter tolerare adversa, sis homo oratio- « nis; si vis tentationes et tribulationes superare, sis homo « orationis; si vis pravas affectiones conculcare, sis homo « orationis; si vis astutias Satanæ cognoscere, ac ejus fal- « lacias vitare, sis homo orationis; si vis lætanter vivere in « opere Dei, et laboris et afflictionis viam incedere, sis « homo orationis; si vis vanas muscas cogitationum effu- « gare, sis homo orationis; si vis animam tuam sanctis et « bonis cogitationibus, desideriis, fervoribus et devotioni- « bus impinguare, sis homo orationis; si vis cor tuum vi- « rili spiritu et constanti proposito in Dei beneplacito stabi- « lire, sis homo orationis; denique si vis vitia extirpare

« cœur, et l'orner de la beauté des divines vertus,
« appliquez-vous à la prière; car c'est dans ce saint
« exercice que l'on reçoit l'onction du Saint-Esprit,
« qui instruit l'ame et lui enseigne toute chose. »

Saint Grégoire se sert encore de la même figure en cette manière : « (1) Je considère, dit-il, les « Pères de l'ancienne et de la nouvelle alliance, « David, Daniel, Amos, saint Pierre, saint Paul, « saint Matthieu, et je découvre en chacun d'eux, « avec les yeux de la foi, des effets merveilleux et « tout différens que produit l'esprit de Dieu dont « ils sont remplis : car cet esprit saint anime un « petit joueur de harpe, et en fait un psalmiste tout « divin; il anime un jeune homme qui vivoit dans « l'abstinence, âgé seulement de douze ans, et il « en fait le juge des vieillards, et des magistrats « même; il anime un pasteur de bestiaux, et il en « fait un grand prophète; il anime un pauvre pê- « cheur, et il en fait le prince des apôtres de Jésus-

« et virtutibus imbui, sis homo orationis. In eâ enim reci- « pitur Spiritûs sancti unctio, quæ de omnibus mentem do- « cet. » (Medit. vitæ Christi, c. 36.)

(1) « Ecce apertis oculis fidei, David, Amos, Danielem, « Petrum, Paulum, Matthæum intueor, et sanctus iste spi- « ritus qualis sit artifex considerare volo, sed in ipsâ meâ « consideratione deficio. Implet namque cytharædum pue- « rum, et psalmistam facit; implet pastorem armentarium « sycomoros vellicantem, et prophetam facit; implet abs- « tinentem puerum, et judicem senum facit; implet pis- « catorem, et prædicatorem facit; implet persecutorem, « et doctorem gentium facit; implet publicanum, et evan- « gelistam facit. O qualis est artifex iste spiritus! » (Hom. 30. in Evang.)

« Christ; il anime un persécuteur, et il en fait « l'apôtre et le docteur des nations ; enfin il anime « un publicain, et il en fait un apôtre et un évangé- « liste. O merveilleuse opération de l'esprit de Dieu « sur les hommes ! »

On voit dans ces exemples un même mot souvent répété au commencement des membres, et un autre encore à la fin. Mais ce qu'il faut remarquer à l'égard de la complexion, c'est qu'elle se fait plus ordinairement par l'interrogation ; et c'est aussi ce qui fait que le discours a non seulement plus de grace, mais encore plus de vivacité.

De la Répétition en symétrie.

Elle consiste à placer les mots suivant un certain ordre dans le premier membre de la phrase, et à les faire reparoître suivant un autre ordre dans le second. Nous ne nous étendrons pas sur cette figure, parce qu'il est rare qu'on doive l'employer dans les sermons, à cause qu'elle montre une certaine affectation qui doit être bannie de la chaire évangélique. Il faut surtout l'éviter dans les endroits du discours qui demandent de la chaleur et du mouvement, parce que c'est là surtout qu'un air d'affectation nuit davantage à l'effet que se propose le prédicateur (*).

(*) Cette figure peut être employée utilement dans l'exposition d'une maxime qui se propose froidement, et elle fait un bon effet quand le tour symétrique n'est que l'expression simple de la pensée. En voici un exemple plein d'un grand sens. Le père Gerdil (Réfl. sur l'Educ.), parmi

Du Redoublement.

Cette figure consiste dans le redoublement d'un même mot ou d'une même pensée. D'un même mot, comme celui-ci de Cicéron contre Catilina : « (1) Vous « vivez, et vous vivez non pour renoncer à votre » audace, mais pour la soutenir. »

Voici un exemple du redoublement d'une même pensée : « (2) Vous n'avez pas été touché ? lorsque « votre mère prosternée à vos pieds vous les tenoit « embrassés, vous n'avez pas été touché ? » Cette sorte de redoublement émeut vivement l'auditeur ; c'est comme un dard qui étant lancé plusieurs fois dans une même partie du corps, y fait une plaie plus grande et plus profonde.

De la Gradation.

La gradation, que quelques-uns mettent au nombre des figures de pensée, a cependant beaucoup d'analogie avec la répétition. Elle consiste à présenter une suite d'idées, d'images ou de sentimens qui vont toujours en augmentant ou en diminuant. Il y

les travers que produit l'opulence dans la vie et les mœurs des hommes, remarque « qu'il s'y trouve souvent beaucoup de sérieux dans les frivolités, et beaucoup de frivolité dans les affaires les plus sérieuses.» Ce trait caractérise parfaitement les gens du monde, et il n'a rien d'affecté. (Rhét. de Crévier, troisième part., chap. 3.)

(1) « Vivis, et vivis, non ad deponendam, sed ad confir- « mandam audaciam. »

(2) « Commotus non es? cùm tibi mater pedes amplexa- « retur, commotus non es? »

a donc deux sortes de gradation, l'une ascendante, l'autre descendante. On voit l'une et l'autre à la fois dans les paroles suivantes de Cicéron contre Catilina : « (1) Vous ne faites rien, vous ne projetez rien, « vous n'imaginez rien, non seulement que je ne « l'entende, mais même que je ne le voie et que je « ne le pénètre à fond. » La gradation est descendante d'abord, et ensuite ascendante.

La figure de la gradation est fréquemment employée par les saints Pères.

C'est ainsi que saint Cyprien marque le commencement et les progrès de l'envie : « (2) Il y en a, « dit-il, qui s'imaginent que c'est un péché léger « d'envier le bien d'autrui (c'est-à-dire de haïr dans « les autres ou leurs propres mérites, ou leur bonheur, « ou les graces même dont Dieu les favorise) ; et « parce qu'ils le croient léger, ils ne le craignent « point ; ne le craignant point, ils le méprisent, né- « gligent de l'éviter, et en négligeant de l'éviter, ils « s'y laissent surprendre plus dangereusement. » Saint Augustin parlant de la manière dont se forme l'habitude du vice : « (3) Lors, dit-il, qu'on se dérègle « dans la volonté, on s'engage dans la passion qui « flatte ; en s'abandonnant à la passion, on s'engage

(1) « Nihil agis, nihil moliris, nihil cogitas, quod ego non « modo non audiam, sed etiam non videam, planèque sen- « tiam. » (1. Catil.)

(2) « Zelare quod bonum videas, et invidere melioribus, « leve apud quosdam et modicum crimen videtur; dumque « existimatur leve esse et modicum, non timetur; dum non « timetur, contemnitur; dum contemnitur, non facilè vi- « tatur, et fit cæca et occulta pernicies. » (De Livore.)

(3) « Ex voluntate perversâ facta est libido ; et dum ser-

« dans l'habitude, et en ne résistant pas à l'habitude, « on se trouve engagé dans le vice par une sorte de « nécessité. » Le grand saint Grégoire parlant du danger qu'il y a de s'engager dans la charge pastorale sans en bien connoître les devoirs, parce que l'art de conduire les ames est, comme il l'appelle, l'art des arts et la science des sciences : « (1) Il faut « bien considérer, dit-il, par quelle voie on entre dans « cette charge de conduire les ames; y étant bien « entré, comment on s'y comporte; en y vivant « saintement, comment on instruit le peuple; et en « travaillant à l'instruction du peuple, comment « on s'applique tous les jours à considérer sa propre « foiblesse. »

L'Apôtre nous en donne aussi plusieurs exemples, comme en cet endroit : « (2) L'affliction produit la « patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'es- « pérance; or, cette espérance ne confond ni ne « trompe personne..... » Dans un autre endroit, joignant l'interrogation avec la répétition, il dit : « (3) Comment invoqueront-ils le Seigneur, s'ils ne « croient point en lui ? et comment croiront-ils en

« vitur libidini, facta est consuetudo; et dum consuetu- « dini non resistitur, facta est necessitas.» (Conf. l. 8. c. 5.)

(1) « Considerandum est ad culmen quisque regiminis « qualiter veniat; et ad hoc ritè perveniens, qualiter vivat; « et bene vivens, qualiter doceat; et rectè docens, infir- « mitatem suam quotidiè quantâ consideratione cognoscat.» (De curâ pastorali in prologo.)

(2) « Tribulatio patientiam operatur, patientia probatio- « nem; probatio verò spem; spes autem non confundit. » (Rom. c. 5. v. 3.)

(3) Voyez plus haut, pag. 57.

« lui, s'ils n'en ont point entendu parler? et com-
« ment en entendront-ils parler, si personne ne leur
« prêche ? et comment les prédicateurs leur prê-
« cheront-ils, s'ils ne sont pas envoyés ? »

On voit assez par tous les exemples que nous avons rapportés de ces figures de mot du premier ordre, que ce n'est point l'indigence des termes qui fait qu'on y répète souvent et en diverses manières un même mot, mais c'est qu'il y a en cela un certain agrément dont l'oreille juge facilement. Or, la beauté de ces figures a, comme les autres, son défaut opposé, qu'on appelle *tautologie*, c'est-à-dire répétition vicieuse d'un même mot qui se fait seulement faute d'en trouver d'autres, et dont l'oreille juge aussi de même. Telle est, par exemple, celle-ci : « (1) On n'a pas raison d'ajouter foi à une raison « dont on ne voit point la raison. »

CHAPITRE X.

Deuxième ordre. Des figures de diction qui consistent dans la ressemblance des mots.

Les figures de diction du second ordre consistent dans la proportion des mots qui ont de la ressem-

(1) « Cujus rationis ratio non extet, ei rationi ratio non « est fidem adhibere. »

blance et du rapport entre eux, et se réduisent à quatre principales, appelées en latin *compar*, *similiter cadens*, *similiter desinens*, *agnominatio*.

1° Compar.

En grec *isocolon*, discours dont les membres sont composés d'un nombre de syllabes presque égal. Ce qui ne se fait point par aucun attachement qu'on doive avoir à les compter, cela tiendroit trop de l'enfance; mais l'usage et l'exercice apportent pour cela une si grande facilité à l'esprit, qu'en formant son discours les mots viennent comme d'eux-mêmes se placer comme il faut, afin que chaque membre ait une certaine égalité de mesure ou de nombre avec celui qui le précède.

2° Similiter cadens, similiter desinens.

Cicéron a exprimé ces deux figures par ce peu de paroles : « (1) C'est encore un genre de figure « de donner aux divers membres de la période une « même chute ou une même consonance. » Cette figure, qui donne une même chute, *similiter cadens*, est lorsque dans la construction du discours ou d'une période, il se trouve deux ou plusieurs mots énoncés par le même cas; mais celle qui donne une même consonance, *similiter desinens*, est lorsque, bien que les mots n'aient point de cas comme

(1) « Ut cadant similiter, aut similiter desinant. » (Dial. de Orat. lib. 3. in fine.)

les verbes, ils se terminent néanmoins par une même cadence, un même son à la fin de chaque membre. Nous avons un exemple très clair et très évident de l'une et de l'autre dans ces paroles de saint Cyprien : « (1) Véritablement c'est perdre sa « peine que de présenter la lumière à un aveugle, « de parler à un sourd, et d'instruire un animal ; « puisqu'un animal est incapable de comprendre, un « aveugle de voir, et un sourd d'entendre. » Ce qu'il y a de plus beau et de plus agréable en ce genre d'ornement, c'est lorsque ces mêmes chutes et ces consonnances se rencontrent non seulement à la fin des divers membres par lesquels le discours est partagé, mais encore au milieu, et qu'elles se rapportent l'une à l'autre en plusieurs différentes manières, ce qui forme entre elles une agréable variété qu'on ne peut mieux représenter que par des exemples. En voici un du même saint Cyprien :

« (2) Préparez-vous à entendre non des choses « éloquentes, mais fortes, ni des mots choisis et « recherchés, comme si j'avois à me concilier par cet « attrait la bienveillance du peuple, mais des mots « tout simples, comme les plus propres à relever la « miséricorde et la bonté de Dieu. Préparez-vous, « dis-je, à entendre de moi ce qui se sent avant qu'on

(1) « Certè et labor irritus, nullus effectus, offerre lumen « cæco, sermonem surdo, sapientiam bruto ; cum nec sentire brutus possit, nec cæcus lumen admittere, nec surdus audire. »

(2) « Accipe non diserta, sed fortia ; nec ad audientiæ « popularis illecebram culto sermone fucata, sed ad divinam « indulgentiam prædicandam rudi veritate simplicia. Accipe

« l'apprenne, et ce qui ne s'acquiert point par une « étude longue et pénible, mais ce qui est l'effet « d'une grace prompte et puissante. »

Celui qui suit est encore du même Père : « (1) Il « est à croire que celui qui n'a été porté au mal que « par l'illusion du mensonge, se portera beaucoup « plus au bien lorsqu'il y sera poussé par la force « de la vérité. »

En voici un troisième qui est de saint Augustin, où, comparant le jour de la naissance d'un bienheureux martyr avec celui de sa mort, il parle de l'un et de l'autre en cette manière : « (2) Le jour de « sa naissance, il est passé du sein de sa mère dans « cette lumière du monde qui flatte et qui attire les « yeux de la chair; mais le jour de sa mort, il est « passé du fond d'une prison très obscure dans cette « très pure lumière qui éclaire et réjouit la vue de « l'esprit. En vivant saintement et avec justice, il « est arrivé à une mort précieuse; et en mourant « cruellement et avec injustice, il est entré dans une « vie glorieuse. »

« quod sentitur, antequam discitur; nec per moras tem- « porum longâ agnitione colligitur, sed compendio gratiæ « maturantis hauritur. » (Cyp. ad Donat. ep. 1.)

(1) « Qui ad malum motus est mendacio fallente, multò « magis ad bonum movebitur veritate cogente. »

(2) « Illo die ex fastidioso matris utero, in hanc lucem « processit, quæ oculos carnis illecebrat; isto autem die ex « profundissimo carcere in illam lucem discessit, quæ vi- « sum mentis illustrat. Ad pretiosam mortem, justè vivendo « venit : ad gloriosam verò vitam, injustè moriendo per- « rexit. »

3° Agnominatio.

Cette figure a lieu lorsqu'on exprime des choses toutes différentes par des mots semblables, comme dans cet endroit de saint Cyprien : « (1) Vous n'a- « vez plus les yeux que Dieu vous a faits, mais les « yeux que le diable a dénaturés » ; et dans cet autre : « (2) Vous avez appris qu'il ne faut point « pleurer nos frères qui sont sortis de ce monde, « sachant que nous ne les avons point perdus, mais « qu'ils sont seulement envoyés devant nous. »

Saint Bernard se sert très souvent et fort agréablement de cette figure, comme dans ces endroits : « (3) La charité libérale et bienfaisante répand tou- « jours ses biens sur chacun, et ne s'épuise jamais... « (4) Le démon a vu la gloire future de l'homme, « et il en a conçu une cruelle envie... (5) Dieu ne « regarde point les présens de Caïn, parce qu'il « méprise Caïn » ; et dans une infinité d'autres semblables qu'on trouve dans ce même Père.

(1) « Oculi tibi non sunt quos Deus fecit, sed quos dia- « bolus infecit. » (De Habit. virgin.)

(2) « Audistis defunctos fratres non esse lugendos, cùm « sciamus non eos amitti, sed præmitti. »

(3) « Benigna charitas semper afluit, non defluit. »

(4) « Futuram hominis gloriam dæmon vidit, et invidit. »

(5) « Cain munera Deus non respicit, quia illum de- « spicit. »

CHAPITRE XI.

Troisième ordre. Des figures de mot qui consistent dans les diverses manières d'associer des termes ou des choses contraires.

Les figures de ce troisième ordre consistent proprement dans la proportion ou le rapport des contraires. Elles ont d'elles-mêmes tant de grace et de beauté, qu'en quelque façon que les contraires y soient associés, elles apportent toujours beaucoup d'ornement au discours, et le rendent non seulement plus agréable, mais encore plus vif et plus véhément, comme ces paroles de saint Cyprien contre les novatiens, dans une de ses lettres au pape Corneille : « (1) Laisserons-nous, mon très cher « frère, avilir la dignité de l'Eglise catholique, la « majesté du peuple fidèle, et l'autorité sacerdo- « tale, à un tel point que ceux qui sont hors de « l'Eglise se prétendent les juges de leur évêque, « que des hérétiques entreprennent de se rendre « les juges d'un catholique; ceux qui sont malades, « de celui qui est sain; ceux qui sont blessés, de

(1) « An ad hoc, frater charissime, deponenda est ec- « clesiæ catholicæ dignitas, et sacerdotalis autoritas ac po- « testas, ut judicare velle se dicant de ecclesiæ præposito « extra ecclesiam constituti, de christiano hæretici, de

« celui qui n'a aucune blessure ; ceux qui sont tom-
« bés honteusement, de celui qui est généreusement
« demeuré debout ; des criminels, de leurs juges ;
« et des sacriléges, d'un évêque de Jésus-Christ?... »

C'est cette sorte de figure qui donne aussi tant de force à ce passage du prophète Isaïe contre les vains ornemens des femmes : « (1) Et leur parfum
« sera changé en une détestable odeur, leur cein-
« ture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en
« une tête nue et sans cheveux, et leurs riches ha-
« billemens en un cilice. »

Comme ce genre de figure est d'un très grand ornement, il faut en représenter ici la beauté par un plus grand nombre d'exemples, pour en faire mieux comprendre en même temps les divers usages. En voici donc encore quelques-uns du même saint Cyprien :

« (2) Nous devons nous réjouir quand les méchans
« et les scélérats sont séparés de l'Eglise, de peur
« qu'ils ne gâtent et n'infectent du cruel et perni-
« cieux venin de leur corruption, les colombes et
« les brebis de Jésus-Christ. L'amertume ne peut
« s'accorder avec la douceur, ni les ténèbres avec la

« sano saucii, de integro vulnerati, de stante lapsi, de « judice rei, de sacerdote sacrilegi?..... » (Cypr. ep. 55. circa fin.)

(1) « Et erit pro suavi odore fœtor, pro zonâ funiculus, « pro crine crispanti calvitium, et pro fasciâ pectorali cili- « cium. » (Is. c. 3. v. 24.)

(2) « Gratulandum est cùm improbi de ecclesiâ sepa- « rantur, ne columbas, ne oves Christi sævâ suâ et vene- « nata contagione prædentur. Cohærere et conjungi non

« lumière, ni la pluie avec le beau temps, ni la « guerre avec la paix, ni la stérilité avec la fécon- « dité, ni la sécheresse avec les sources d'eau, ni « la tempête avec la tranquillité. »

« (1) Comme, selon la parole de l'Apôtre, c'est « un artifice de Satan de se transformer lui-même « en ange de lumière, il revêt aussi ses ministres « de la couleur des ministres de la justice, afin de « faire passer la nuit pour le jour, la mort pour la « vie, le désespoir pour l'espérance, la perfidie « pour la foi, l'antechrist pour Jésus-Christ, en un « mot, pour déguiser la vérité sous de fausses « vraisemblances, et la détruire par de spécieux « mensonges. »

« (2) Le Fils de Dieu a bien voulu devenir en- « fant de l'homme, pour nous faire enfans de Dieu; « il s'est humilié et rabaissé lui-même, afin de nous « relever lorsque nous étions couchés par terre; il a « été couvert de plaies, afin de guérir les nôtres; il

« potest amaritudo cum dulcedine, caligo cum lumine, « pluvia cum serenitate, pugna cum pace, cum fecunditate « sterilitas, cum fontibus siccitas, cum tranquillitate tem- « pestas. » (Cypr. serm. 3. de Unit. eccles.)

(1) « Quemadmodum Satanas transfigurat se velut ange- « lum lucis, ità ministros suos subornat, velut ministros « justitiæ, asserentes noctem pro die, interitum pro salute, « desperationem sub ostentu spei, perfidiam sub pretextu « fidei, antichristum sub vocabulo Christi, ut dum veri- « similia mentiuntur, veritatem subtilitate frustrentur. » (Ibidem.)

(2) « Dei filius, hominis filius fieri voluit, ut nos filios « Dei faceret. Humiliavit se, ut populum qui priùs jacebat « erigeret. Vulneratus est, ut vulnera nostra curaret; ser-

« s'est fait esclave, pour nous faire passer de l'escla-
« vage à la liberté ; il a souffert la mort, pour nous
« donner l'immortalité. »

Parlant de la patience admirable de notre Sauveur, il se sert du même style en ces termes : « (1) De
« quelle patience le Fils de Dieu ne nous a-t-il pas
« donné l'exemple par sa douceur à supporter l'in-
« gratitude et la cruauté des Juifs? Avant même
« d'en venir à l'acte sanglant de sa passion, combien
« a-t-il souffert d'outrageantes insultes et de cruelles
« railleries ? combien d'opprobres et d'ignominies ?
« combien de crachats, lui qui un peu auparavant
« avoit rendu la vue à un aveugle avec sa salive sa-
« crée? Avec quelle cruauté a été fouetté, par ses
« serviteurs, celui dont les serviteurs fouettent
« maintenant en son nom le diable et ses anges ? Il
« a été couronné d'épines, lui qui couronnoit les
« martyrs de fleurs immortelles ; on l'a frappé au
« visage avec des branches de palme, lui qui donne
« aux victorieux les palmes véritables ; il a été dé-
« pouillé de ses vêtements, lui qui revêt les autres de

« vivit, ut ad libertatem servientes extraheret. Mori susti-
« nuit, ut immortalitatem mortalibus exhiberet. » (De Eleemos.)

(1) « Sub ipsâ autem passione et cruce, priusquam ad
« crudelitatem necis et effusionem sanguinis veniretur, quæ
« convitiorum probra patienter audita, quæ contumeliarum
« tolerata ludibria? ut insultantium sputamina patienter ex-
« ciperet, qui sputo suo cæci oculos paulo antè formasset;
« et cujus in nomine nunc à servis ejus diabolus cum an-
« gelis suis flagellatur, flagella ipse pateretur ; coronaretur
« spinis, qui martyres floribus coronat æternis ; palmis in
« faciem verberaretur, qui palmas veras vincentibus tri-

« l'immortalité; on lui a présenté du fiel, à lui qui « nous donne une nourriture céleste ; on l'a abreuvé « de vinaigre, lui qui nous a procuré un breuvage « salutaire. »

L'Apôtre s'est aussi servi de cette même figure, lorsqu'il a dit : « (1) On nous maudit, et nous bé- « nissons ; on nous persécute, et nous le souffrons ; « on nous dit des injures, et nous répondons par « des prières. » Le Fils de Dieu, dans Isaïe, déclare aussi qu'il a été envoyé de son Père » (2) pour con- « soler ceux qui pleurent, et pour leur donner une « couronne au lieu de cendre, l'huile de joie au lieu « de larmes, et un vêtement de gloire au lieu d'un « esprit affligé. » On peut encore joindre ici comme un très bel exemple de ce genre de figure, ces paroles de saint Basile à la louange des saints martyrs : « Un vrai martyr de Jésus-Christ ne regarde « point les dangers du combat, mais les couronnes « qui sont préparées aux victorieux ; il n'a point « horreur des plaies dont on le couvre, parce qu'il « envisage la grandeur des récompenses qu'il en « attend ; il considère, non les bourreaux qui le « déchirent, mais les anges qui lui applaudissent

« buit ; spoliaretur veste terrenâ, qui immortalitatis indu- « mento cæteros vestit ; cibaretur felle, qui cibum cœlestem « dedit ; potaretur aceto, qui poculum salutare propinavit. » (De Bono patient.)

(1) « Maledicimur, et benedicimus ; persecutionem pati- « mur, et sustinemus ; blasphemamur, et obsecramus. » (1. Ep. ad Cor. c. 4. v. 12.)

(2) « Misit me ut consolarer omnes lugentes, et darem « eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium « laudis pro spiritu mœroris. » (Is. c. 61. v. 1, 2 et 3.)

« d'en-haut par des acclamations de joie ; il ne craint « ni les maux ni les périls temporels, parce que c'est « par cette voie qu'il doit entrer dans la possession « des biens éternels. »

De l'Antithèse.

Cette figure a lieu lorsque des choses contraires sont jointes ensemble dans un même sujet, ce qui peut se faire en diverses manières ; comme quand saint Paul, parlant de lui-même, dit : « (1) Nous « nous rendons recommandables en toutes choses : « par l'honneur et l'ignominie, par la mauvaise et « la bonne réputation ; comme des séducteurs, « quoique sincères et véritables ; comme inconnus, « quoique connus ; comme toujours mourans, et « vivant néanmoins ; comme tristes, et toujours « dans la joie ; comme pauvres, et enrichissant plu- « sieurs ; comme n'ayant rien, et possédant tout. »

Lorsqu'il y a dans le discours plusieurs choses contraires ainsi opposées les unes aux autres, c'est une antithèse composée, comme cet endroit de Cicéron contre Catilina : « (2) On voit dans ce conflit des « deux parties la modestie combattre contre l'impu-

(1) « In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei mi- « nistros,.... per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et « bonam famam ; ut seductores, et veraces ; sicut qui « ignoti, et cogniti ; quasi morientes, et ecce vivimus ; ut « castigati, et non mortificati ; quasi tristes, semper autem « gaudentes ; sicut egentes, multos autem locupletantes ; « tanquam nihil habentes, et omnia possidentes. » (2. Ep. ad Cor. c. 6. v. 4. 8.)

(2) « Ex hâc enim parte pudor pugnat, illinc petulantia ;

« dence, la chasteté contre le libertinage, la droi-
« ture contre la fourberie, la piété contre le crime,
« la fermeté contre la fureur, le devoir contre la
« passion, l'abondance contre la disette, la raison
« contre l'aveuglement, la solidité d'esprit contre
« les égaremens de la folie, et enfin l'espérance la
« plus juste contre un désespoir total. »

Mais lorsqu'il n'y a que deux contraires opposés l'un à l'autre, c'est une antithèse simple, comme quand Tacite dit d'un favori de Tibère ces paroles de l'orateur Passienus : « (1) On le connoissoit pour « le meilleur serviteur et pour le plus méchant « maître qui ait jamais été »; et lorsque Tite-Live parlant de Métius, dictateur des Albanais, dit : « (2) Etes-vous en guerre, vous cherchez la paix; « êtes-vous en paix, vous cherchez la guerre »; et cet exemple d'Hérennius : « (3) Etes-vous ici, vous « voulez vous en absenter; êtes-vous absent, vous « voulez y revenir. »

« hinc pudicitia, illinc stuprum; hinc fides, illinc fraudatio; hinc pietas, illinc scelus; hinc constantia, illinc furor; hinc continentia, illinc libido..... Postremò copia cum egestate, bona ratio cum perditâ, mens sana cum amentiâ, bona denique spes cum omnium rerum desperatione confligit. » (Catil. 2.)

(1) « Neque meliorem unquam servum, neque deteriorem dominum fuisse constabat. » (Tacit. lib. 6. n. 4.)

(2) « In bello pacem quæritas, in pace bellum. »

(3) « Ades, abesse vis; abes, reverti cupis. »

De la Paradiastole.

Cette figure est une autre espèce d'antithèse toute différente, en ce qu'au lieu de lier ensemble des choses contraires dans un même sujet, elle y distingue et sépare celles qui étant différentes entre elles, paroissent les mêmes par la ressemblance, en rejetant l'une et lui attribuant l'autre. L'Apôtre s'en sert élégamment, quand il dit : « (1) Nous « sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, « mais nous n'en sommes point accablés; nous nous « trouvons dans des difficultés insurmontables, mais « nous n'y succombons pas néanmoins; nous sommes « persécutés, mais non abandonnés; nous sommes « abattus, mais non entièrement perdus. » Saint Cyprien de même : « (2) Autre chose est, dit-il, que « nous manquions au martyre, et autre chose que « le martyre nous manque. » C'est en se servant de la même figure que Sénèque, parlant d'un paresseux qui étoit mort fort âgé, dit agréablement : « (3) Il « n'a pas vécu long-temps, mais il a long-temps « duré »; et parlant encore du train ordinaire de la vie du monde : « (4) Nous allons, dit-il, non pas

(1) « In omnibus tribulationem patimur, sed non angus- « tiamur; aporiamur, sed non destituimur; persecutionem « patimur, sed non derelinquimur; dejicimur, sed non pe- « rimus. » (2. Ep. ad Cor. c. 4. v. 8.)

(2) « Aliud est martyrio animum deesse, aliud animo « deesse martyrium. » (De Mortal.)

(3) « Non diù vixit, sed diù fuit. »

(4) « Pergimus, non quò eundum est, sed quò itur; nec

« où nous devons aller, mais où l'on nous mène ; « nous ne suivons pas la raison dans la vie, mais « l'exemple du plus grand nombre ; et chacun ai- « mant mieux s'en rapporter à l'opinion commune que « de juger soi-même, on ne règle jamais sa vie par « le jugement de la raison, mais toujours par l'opi- « nion des hommes..... (1) Cherchons donc, dit-il « encore, ce qui est le meilleur et le plus important « à faire, et non ce qui se fait le plus souvent. »

C'est par cette même figure que saint Augustin dit aussi « (2) que nous devons aimer les hommes, sans « néanmoins aimer leurs erreurs, parce qu'autre « chose est d'aimer ce que Dieu les a faits, et autre « chose de haïr ce qu'ils font. » Et saint Cyprien, dans son traité de la Patience : « (3) Pour nous, dit- « il, mes très chers frères, qui sommes philoso- « phes, non de paroles, mais d'actions, qui ne « mettons pas la sagesse dans l'habit, mais dans « les effets, qui aimons mieux être vertueux que de « le paroître, qui ne disons pas de grandes choses,

« ad rationem, sed ad similitudinem vivimus; et dum unus- « quisque mavult credere, quàm judicare, numquàm de « vitâ judicatur, semper creditur. »

(1) « Quæramus quid optimum factu, non quid usitatis- « simum. »

(2) « Sic diligendi sunt homines, ut eorum non diliga- « mus errores; quia aliud est amare quod à Deo facti sunt, « aliud odisse quod faciunt. »

(3) « Nos autem, fratres dilectissimi, qui philosophi non « verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam, sed « veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis « quàm jactantiam novimus, qui non loquimur magna, sed « vivimus quasi servi et cultores Dei, patientiam quam ma-

« mais qui tâchons d'en faire, pratiquons comme « de véritables serviteurs de Dieu la patience que « lui-même nous enseigne par son exemple. »

Nous voyons encore un bel emploi de cette figure dans une lettre du clergé de Rome au même Cyprien, touchant ceux qui étant tombés durant la persécution, vouloient qu'on les réconciliât promptement sur les billets des martyrs : « (1) Il est bien juste « que ceux-là témoignent quelque sorte de pudeur « et de retenue, qui ont péché sans retenue et sans « pudeur. Qu'ils frappent à la porte, à la bonne « heure, mais qu'ils ne la rompent pas ; qu'ils vien- « nent à l'entrée de l'église, mais qu'ils n'aient pas « la témérité de vouloir passer outre ; qu'ils veillent « aux portes du camp céleste, mais armés de mo- « destie, comme doivent l'être des déserteurs ; « qu'ils reprennent leurs prières comme une trom- « pette spirituelle, mais que ce ne soit pas pour « sonner la charge ; qu'ils reprennent la cuirasse de « l'humilité et le bouclier de la foi, que la crainte

« gisteriis cœlestibus discimus obsequiis spiritualibus præ- « beamus. » (De Bono patientiæ.)

(1) « Maximè illis congruit verecundia, quorum in delic- « tis damnatur mens inverecunda. Pulsent sanè fores, sed « non utiquè confringant ; adeant ad limen ecclesiæ, sed « non utiquè transiliant. Castrorum cœlestium excubent « portis, sed armati modestiâ, quâ intelligant se desertores « fuisse : resumant precum suarum tubam, sed quâ non « bellicum clangant ; arment se quidem modestiæ telis, et « quem negando mortis metu fidei dimiserant clypeum, re- « sumant ; sed ut contra hostem diabolum vel nunc armati, « non contra ecclesiam, quæ illorum dolet casus, armatos « esse se credant. » (Cypr. ep. 31.)

« leur avoit fait abandonner lâchement, mais qu'ils « s'en croient armés pour combattre contre le diable « qui les a fait tomber, et non contre l'Eglise qui « pleure leur chute..... » On voit clairement dans tous ces exemples comment les choses qui paroissent semblables et presque les mêmes entre elles, sont néanmoins séparées par l'antithèse, et présentées comme toutes différentes les unes des autres (*).

De l'Antithèse dans les sentences ou dans le sens.

Il y a encore une espèce d'antithèse appelée en latin *contrarium in sententiis*, le contraire dans les sentences, que les dialecticiens mettent au rang des argumens qui se tirent des contraires. Mais parce que cette sorte de raisonnement a plus de grace et d'ornement que les autres, on la rapporte ici au nombre des figures d'éloquence. Tel est celle-ci : « Pourquoi pensez-vous que celui que vous avez re-

(*) Il est essentiel à un prédicateur d'éviter le trop fréquent usage des antithèses. L'agrément de cette figure est remarquable et saillant ; mais toutes les choses qui causent un plaisir plus vif, sont précisément celles dont on se dégoûte plus aisément. Aussi l'éloquence de Fléchier, quoique solide et judicieuse, est un peu déparée par ce tour uniforme d'antithèse qu'il donne presque à toutes ses pensées. Ce tour, en même temps qu'il est agréable, a quelque chose de petit. Il donne à penser que l'attention de celui qui parle ou qui écrit, se porte beaucoup vers les mots ; et c'est des choses que le ministre de Jésus-Christ doit s'occuper. Un peu de négligence dans le style avec un fonds de pensées vraies et nobles, marque dans l'orateur un esprit élevé : c'est le caractère de l'éloquence de Bossuet. (Rhét. de Crévier.)

« connu capable de trahison et de perfidie dans « l'amitié même, puisse jamais avoir de la fidélité « dans la division et dans les inimitiés qu'il entre- « tient ? » On rapporte aussi très bien à ce genre d'antithèse les argumens qui se tirent des choses inégales, c'est-à-dire du plus ou du moins, en cette manière : « Craignons-nous d'en venir aux mains « dans la plaine avec des gens que nous avons battus « dans les collines, et chassés de leurs retranche- « mens ? craignons-nous que ceux qui étant en plus « grand nombre n'ont pu soutenir les efforts du peu « que nous étions, soient plus forts que nous, main- « tenant que nous les avons réduits à un moindre « nombre. »

De l'Application par comparaison des contraires.

Cette figure (en latin *contentio*) est encore considérée comme une espèce d'antithèse fort approchante de la précédente, en ce qu'elle ne consiste pas autant dans la comparaison des choses contraires que des circonstances inégales dont elles sont revêtues, et elle est, comme elle, bien plus une figure de pensée que de mot. Toutefois parce qu'elle a une grande ressemblance avec l'antithèse, nous l'avons aussi jointe à ce genre.

Or on se sert ordinairement de cette figure, lorsque voulant prouver quelque chose, ou l'amplifier par comparaison ou par l'exemple d'un autre, on examine et l'on expose les circonstances de chacune, afin de montrer que celle que nous voulons persuader, est ou égale, ou moindre, ou plus grande. En

voici un exemple tiré de Cicéron : « (1) Vos ancêtres « ont souvent fait la guerre, pour venger des mar- « chands et des bateliers maltraités; vous donc, à la « nouvelle de tant de milliers de citoyens romains « égorgés sur un seul ordre, en un seul jour, quels « doivent être vos sentiments et vos résolutions ! « Parce qu'on avait parlé avec trop de hauteur aux « ambassadeurs de la république, vos pères crurent « devoir éteindre le flambeau de la Grèce, la ville « de Corinthe; et vous laisseriez impunie la bar- « barie d'un roi qui, après avoir chargé de chaînes « un consulaire député par le peuple romain, l'a « fait périr à coups de verge et par toute sorte « de supplices ! Vos ancêtres n'ont pas souffert « qu'on donnât la moindre atteinte à la liberté des « citoyens romains; et vous verriez d'un œil indif- « férent qu'on leur arrache la vie ! Vos ancêtres « tirèrent une vengeance solennelle d'une parole « par laquelle on avait violé le droit de vos am- « bassadeurs; et vous laisseriez impunie la mort « d'un ambassadeur qu'on a fait périr au milieu des

(1) « Majores nostri sæpè, mercatoribus, aut naviculato- « ribus injuriosius tractatis, bella gesserunt; vos tot civium « Romanorum millibus uno nuntio, atque uno tempore ne- « catis, quo tandem animo esse debetis? Legati quòd erant « appellati superbiùs, Corinthum patres vestri totius Græ- « ciæ lumen extinctum esse voluerunt : vos eum regem « inultum esse patiemini, qui legatum populi romani con- « sularem, vinculis ac verberibus, atque omni supplicio « excruciatum necavit ! Illi libertatem civium romanorum « imminutam non tulerunt : vos vitam ereptam negligetis ! « Jus legationis verbo violatum illi persecuti sunt : vos le- « gatum populi romani omni supplicio interfectum inultum

« tortures ! Craignez qu'autant qu'il fut honorable « pour vos aïeux de vous transmettre tant de gloire « et un empire si florissant, autant il soit honteux « pour vous de ne pouvoir soutenir et conserver ce « que vous avez reçu. »

Nous traiterons plus amplement de cette figure, lorsque nous expliquerons l'usage des argumentations par similitude et par exemple.

De l'Antimétabole (*).

Cette figure (en latin *commutatio*) est encore une espèce d'antithèse, qui se fait lorsque deux sentences ou deux propositions sont transportées par un retour de l'une à l'autre, en sorte que c'est de la première que naît la dernière qui lui est contraire, en cette manière : « (1) Vous devez manger pour « vivre, et non vivre pour manger. (2) Si la poésie « est une peinture parlante, il faut que la peinture « soit une poésie muette ». En voici une tirée de l'Ecriture sainte : « (3) Dieu n'a pas choisi le peuple « à cause du temple, il a choisi au contraire le « temple à cause du peuple. »

« relinquetis ! Videte ne ut illis pulcherrimum fuit tantam « vobis imperii gloriam relinquere, sic vobis turpissimum « sit, id quod accepistis, tueri et conservare non posse. » (Pro lege Manilia.)

(*) Passage ou retour d'une proposition dans une autre.

(1) « Esse oportet ut vivas, non vivere ut edas. »

(2) « Si poema loquens pictura est, pictura tacitum poe- « ma debet esse. »

(3) « Non propter locum, gentem, sed propter gentem, « locum Deus elegit. » (2. Machab. c. 5. v. 19.)

CHAPITRE XII.

Quatrième ordre. Des figures de mot qui ne semblent pas consister dans la proportion et le rapport des mots entre eux, comme les précédentes.

Encore que les figures de mot de ce quatrième ordre ne paroissent pas consister dans cette proportion et dans ce rapport qui se découvre si visiblement dans celles des trois précédents, elles n'en sont pas néanmoins tout-à-fait privées; car la principale différence entre les figures de mot et les figures de pensée, vient de ce que les premières consistent dans un certain arrangement de mots, où il paroît toujours quelque sorte de proportion qui fait la beauté et l'agrément du discours. C'est aussi pour cela que ces sortes de figures contribuent beaucoup à inspirer aux auditeurs l'attrait qui leur fait écouter l'orateur avec plaisir; ce qui est l'une des trois parties de l'éloquence. Nous mettrons entre les figures de mot de ce quatrième ordre, comme les plus remarquables, celles qui suivent :

De la Connexion ou Assemblage.

Cette figure (en grec *zeugma*, en latin *adjunctio*) s'emploie lorsque plusieurs sentences ou propositions

se rapportent à un seul verbe qui est placé au commencement ou à la fin de la période, et dont chacune de ces propositions auroit besoin, si elle étoit exprimée seule. Le verbe étant au commencement tout le reste s'y rapporte en cette manière : « (1) La pas-« sion triomphe de la pudeur; l'audace, de la crainte, « et la folie, de la raison même. » Lorsqu'il est à la fin de plusieurs autres qui en dépendent, il en forme et détermine seul le sens, en cette autre manière : « (2) En effet, Catilina, ni la pudeur dans vos in-« fames brutalités, ni la crainte dans les occasions « les plus périlleuses, ni la raison dans la fureur « de vos emportemens, n'ont jamais pu vous arrê-« ter. » Un même verbe mis au milieu suffit quelquefois pour exprimer ce qui le précède et ce qui le suit, comme : « (3) L'éclat de la beauté se ter-« nit, ou par la maladie ou par la vieillesse. »

De la Disjonction.

Cette figure (en latin *disjunctio*) est contraire à la précédente, en ce qu'elle joint et applique à chaque membre du discours ou de la période un verbe particulier, lors même qu'un seul pourrait suffire pour tout le discours; et comme la première abrége le dis-

(1) « Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem « amentia. »

(2) « Neque enim is es Catilina, ut te aut pudor unquam à « turpitudine, aut metus à periculo, aut ratio à furore re-« vocaverit. »

(3) « Formæ dignitas aut morbo defloruit aut vetus-« tate. »

cours, celle-ci le rend aussi plus élégant et plus orné, comme cet endroit de saint Cyprien : « (1) Pourquoi « attaquez-vous la chair qui est si faible ? Combattez « contre l'esprit, détruisez la force et la solidité de « ses preuves, renversez notre foi, et surmontez-« nous par la raison, si vous le pouvez » ; et cet autre encore du même Père : « (2) Nous avons tous les « jours à combattre contre les vices. Avons-nous sur-« monté l'avarice, la volupté nous tente. Avons-« nous réprimé les mouvements de la volupté, « l'ambition lui succède. L'ambition est-elle repous-« sée, la colère s'irrite et nous emporte. »

De la Distribution.

La distribution (en latin *distributio*) se fait, ou dans le sens ou dans les paroles : celle qui est dans le sens est une figure de pensée dont nous parlerons en son lieu ; l'autre, qui est dans les paroles, trouve ici son rang, parce qu'elle approche fort de la précédente, sinon qu'elle a beaucoup plus de grace et d'éclat. La disjonction répète en effet plusieurs verbes, mais qui signifient tous une même chose ; et la distribution applique aux choses divers termes,

(1) « Quid cum terrenæ carnis imbecillitate contendis? « cum animi vigore congredere, virtutem mentis infringe, « fidem destrue; disceptatione, si potes, vince, vince ra-« tione. » (Contra Demetrianum.)

(2) « Obsessa mens hominis et undique diaboli infesta-« tione vallata vix occurrit singulis, vix resistit. Si avaritia « prostrata est, exurgit libido ; si libido compressa est, « succedit ambitio ; si ambitio contempta est, ira exaspe-« rat. » (De Mortalitate.)

soit verbes, soit noms, qui leur sont très propres. Saint Cyprien, se sert très souvent et très élégamment de cette figure, comme dans sa lettre à Donat, où il parle de la persuasion où il était avant sa conversion, qu'il ne pourroit jamais vaincre ses mauvaises habitudes : « (1) Il faut, disoit-il, que ceux qui ont « vécu long-temps sous l'empire de leurs passions « en soient encore dominés, que la passion pour le « vin les entraîne, que l'orgueil les enfle, que la « colère les enflamme, que l'avarice les tourmente, « que la vengeance les anime, que l'ambition les « charme, que la volupté les précipite. »

Dans son traité de la Conduite des Vierges, il parle en ces termes de l'image de l'homme céleste, que saint Paul nous exhorte de porter : « (2) La vir- « ginité porte cette image, la chasteté la porte, la « sainteté et la vérité la portent; enfin ceux qui se « souviennent des commandemens de Dieu la por- « tent, et ceux qui ont sa crainte devant les yeux, qui « sont justes, religieux, fermes dans la foi, humbles « par le sentiment de leur foiblesse, patiens dans « toute sorte de souffrances, doux dans le support

(1) « Tenacibus semper illecebris necesse est, ut sole- « bat, [illegible]molentia invitet, inflet superbia, iracundia in- « flammet, rapacitas inquietet, crudelitas stimulet, ambitio « delectet, libido præcipitet. » (Cypr. Ep. 1.)

(2) « Portemus imaginem cœlestis. Hanc imaginem virgi- « nitas portat, portat integritas, sanctitas portat et veritas. « Portant disciplinæ Dei memores, justitiam cum religione « retinentes, stabiles in fide, humiles in timore, ad omnem « tolerantiam fortes, ad sustinendam injuriam mites, ad « faciendam misericordiam faciles, fraternâ pace unanimes « atque concordes. » (De Habitu Virginum.)

« des injures, toujours prêts à exercer la miséri-
« corde, soigneux d'entretenir l'union et la concorde
« avec leurs frères. »

Ce même Père dans son traité contre Démétrien, lui dit dans le même style : « (1) Vous qui entre-
« prenez de juger les autres, jugez-vous enfin vous-
« même : rentrez dans le fond de votre conscience
« (ou plutôt, puisque vous faites vanité de mal faire,
« reconnoissez au moins en vous ce que tout le
« monde y voit) : vous êtes enflé d'orgueil, passion-
« né pour les rapines de l'avarice, abandonné aux
« plus cruels emportemens de la colère, grand
« joueur, sujet aux excès de vin, envieux, impur
« jusqu'à la brutalité, plein de violence et de cruau-
« té; et vous vous étonnez que Dieu augmente et
« multiplie les effets de sa colère et de sa ven-
« geance, tandis que les crimes augmentent et se
« multiplient tous les jours ! »

Dans son traité de la Patience, où il enseigne par l'exemple de Dieu, qu'il faut faire du bien à ceux mêmes qui en sont indignes, il se sert encore de cette figure en ces termes : « (2) Si Dieu, dit-il,
« est notre maître et notre père, imitons la patience

(1) « Qui alios judicas, aliquando et tu esto tuî judex.
« Conscientiæ tuæ latebras intuere imò (quia nullus jam
« delinquendi metus vel pudor est) qui perspicuus et nudus
« videris à cunctis, et ipse te respice : aut enim superbiâ in-
« flatus es, aut avaritiâ rapax, aut iracundiâ sævus, aut
« aleâ prodigus, aut vinolentiâ temulentus, aut livore in-
« vidus, aut libidine incestus, aut crudelitate violentus; et
« miraris in pœnas generis humani iram Dei crescere, cum
« crescat quotidie quod puniatur ! »

(2) « Si Dominus nobis et pater Deus est, sectemur pa-

« avec laquelle il souffre que les hommes bâtissent « des temples, dressent des autels, et offrent des « sacrifices impies, sans cesser pour cela de faire « lever son soleil sur les bons et sur les méchants, « et d'arroser également de ses pluies les terres des « uns et des autres. C'est par un effet de cette même « patience que nous voyons les saisons et les élé- « mens servir indifféremment par son ordre à l'uti- « lité des coupables et des innocents, des hommes « pieux et des impies, des ames reconnoissantes et « des ingrates ; c'est pour les uns comme pour les « autres que les vents soufflent, que les fontaines « coulent, que les blés croissent, que les raisins « mûrissent, que les arbres se chargent de fruits, « que les forêts se couvrent de feuilles, et les prai- « ries de verdures et de fleurs. »

« tientiam Domini pariter et patris. Qualis verò in Deo et « quanta patientia quòd in contumeliam suæ majestatis et « honoris instituta ab hominibus profana templa et terrena « figmenta et sacra sacrilega patienter sustinens, super bo- « nos et malos æqualiter facit diem nasci et lumen solis « oboriri ; et cum imbribus terras rigat, nemo à beneficiis « ejus excluditur quominùs justis similiter et injustis indis- « cretas pluvias largiatur. Videmus inseparabili æqualitate « patientiæ nocentibus et innoxiis, religiosis et impiis, « gratias agentibus et ingratis, Dei nutu tempora obsequi, « elementa famulari, spirare ventos, fontes fluere, gran- « descere copias messium, fructus maturescere vinearum, « exuberare pomis arbusta, nemora frondescere, prata « florere. »

De l'Interprétation.

L'interprétation (appelée en grec *synonymia*) est aussi une figure de mot qui consiste à employer, ou pour ainsi dire, à entasser ensemble plusieurs mots de même signification, pour appuyer plus fortement, ou pour étendre, et quelquefois même pour exprimer plus clairement les choses. C'est ce que fait très bien saint Cyprien dans cet endroit de son traité *de ceux qui sont tombés pendant la persécution* : « (1) Je m'afflige avec vous, mes frères, je m'afflige « avec vous..... J'entre dans tous les sentiments de « votre cœur, et je partage avec vous le poids de « votre tristesse. Je gémis avec ceux qui gémissent, « je pleure avec ceux qui pleurent, et il me semble « que je suis couché par terre avec ceux que l'en- « nemi a terrassés. Je suis percé des mêmes traits, « dont vous avez été percés, et les épées qui vous ont « blessés, ont passé au travers de mes entrailles. »

Et dans cet endroit de son traité de l'Envie : « (2) Si les ténèbres se sont retirées de votre cœur, si « la nuit en est chassée, si ses noires vapeurs sont « dissipées, si le jour l'a éclairé, si vous avez com-

(1) « Doleo, fratres, dolco vobiscum... Cum singulis pec- « tus meum copulo : mœroris et funeris pondera luctuosa « participo. Cum plangentibus plango ; cum deflentibus « defleo ; cum jacentibus jacere me credo. Jaculis illis gras- « santis inimici mea membra simul percussa sunt ; sævien- « tes gladii per mea viscera transierunt. »

(2) « Si recesserunt de pectore tuo tenebræ, si nox indè « discussa est, si caligo detersa est, si illuminavit sensus

« mencé à être un homme de lumière, appliquez-
« vous à faire des œuvres de Jésus-Christ; car
« Jésus-Christ est le jour et la lumière. Pourquoi
« vous précipitez-vous dans les ténèbres de l'envie ?
« pourquoi vous enveloppez-vous dans le nuage
« obscur de ce vice ? pourquoi éteignez-vous de ses
« vapeurs malignes le flambeau de la paix et de la
« charité ? »

Voici un autre exemple tiré du même Père :
« (1) Lorsque vous vous parez magnifiquement;
« que paraissant avec éclat en public, vous attirez
« sur vous les yeux et les soupirs de la jeunesse;
« que vous allumez dans les cœurs le feu de l'amour;
« que vous y excitez des désirs criminels; en sorte
« que, bien que vous ne vous perdiez pas vous-
« même, vous perdez les autres, et que vous êtes
« à leur égard plus dangereuse que le fer et le poi-
« son; c'est en vain que vous allégueriez pour ex-
« cuse que rien de tout cela n'altère la chasteté et
« la pureté de votre cœur.... »

Il est bon d'avertir ici le prédicateur de ne point exprimer le sens d'une chose par plusieurs termes

« tuos splendor diei, si homo lucis esse cœpisti, quæ sunt
« Christi, gere; quia lux et dies Christus est. Quid in zeli te-
« nebras ruis? quid te nubilo livoris involvis? Quid invidiæ
« cæcitate omne pacis et charitatis lumen extinguis? »

(1) « Si tu te sumptuosius comas, et per publicum nota-
« biliter incedas, oculos in te juventutis illicias, suspiria
« adolescentum post te trahas, concupiscendi libidinem nu-
« trias, suspirandi fomenta succendas, ut et si ipsa non
« pereas, alios tamen perdas, et veluti gladium te et ve-
« nenum videntibus præbeas, excusari non potes quasi
« mente casta sis et pudica. » (De Habitu Virginum.)

synonymes ou de même signification, à moins que ce ne soit ou pour amplifier la chose et la relever davantage, ou pour éclaircir le sens de quelque pensée obscure, qui ne puisse être clairement exprimée que par ce moyen ; car il y en a qui entassent sans raison les uns sur les autres, plusieurs mots qui n'ont tous qu'un même sens, et qui n'expriment qu'une même chose. Qu'ils sachent qu'ils sont ainsi cause eux-mêmes qu'on ajoute moins de foi à ce qu'ils disent, parce qu'ils font paroître en cela beaucoup d'affectation, et comme une vaine ostentation d'éloquence.

Du Synathrisme.

Cette figure (en latin *congeries*), dont nous avons déja parlé en expliquant les diverses manières d'amplifier, a du rapport avec l'interprétation, et elle n'en diffère qu'en ce que celle-ci est la multiplication d'un mot par plusieurs autres de même signification, et que le synathrisme est comme un assemblage ou un amas de plusieurs choses, qui a coutume de servir principalement dans les sujets qu'on veut étendre et amplifier. Cet amas, appelé synathrisme, se fait ou de plusieurs verbes ou de plusieurs petits membres du discours liés entre eux par des conjonctions interposées, ou tout dégagés sans conjonctions ; ce qui donne beaucoup plus de vivacité au discours, comme en celui-ci de saint Cyprien contre Démétrien : « (1) Vous privez de leurs maisons, vous dépouil-

(1) « Innoxios, justos, Deo charos, domo privas, pa-

« lez de leurs biens, des hommes justes, des in-
« nocents, des amis de Dieu. Vous les chargez de
« chaînes; et vous les mettez en prison; vous les ex-
« posez aux bêtes; vous les faites périr par le fer,
« par le feu. »

Ce même Père parlant de l'unité et de l'amour qui doit régner entre les chrétiens, s'exprime ainsi : « (1) Quelle unité, quel amour se trouve en celui « qui, transporté d'une fureur séditieuse, divise l'E-« glise, renverse la foi, trouble la paix, détruit la « charité, profane le mystère de la foi ? »

On peut rapporter à cette même figure cet endroit d'Isaïe : « (2) En ce jour-là le Seigneur ôtera aux « filles leurs chaussures magnifiques, leurs croissans « d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs « brasselets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, « leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boetes « de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, « leurs robes magnifiques, leurs écharpes, et les « autres instruments de leur vanité et de leur luxe. »

Celui-ci de l'Apôtre doit s'y rapporter de même :

« trimonio spolias, catenis premis, carcere includis, gladio,
« bestiis, ignibus punis. »

(1) « Quam vero unitatem servat, quam dilectionem cus-
« todit aut cogitat, qui discordiæ furore vesanus ecclesiam
« scindit, fidem destruit, pacem turbat, charitatem dissi-
« pat, sacramentum profanat? » (De Unit. eccles.)

(2) « In die illâ auferet Dominus ornamentum calceamen-
« torum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas,
« et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murenulas.
« et olfactoriola, et inaures...., et mutatoria, et palliola...»
(Is. c. 3. v. 18.)

« (1) Jusqu'à cette heure nous endurons et la faim, « et la soif, et la nudité et les mauvais traitemens ; « nous n'avons point de demeure stable ; nous tra- « vaillons avec beaucoup de peine de nos propres « mains. »

Mais il semble que cette figure, qui approche beaucoup de la fréquentation dont il sera parlé ci-après, appartient plus proprement aux figures de pensée. Quant à son usage, il consiste à relever et à amplifier les choses; cette manière d'amplification est très naturelle et très facile aux moins habiles, son effet étant de montrer qu'il y a dans un sujet plusieurs choses qui le relèvent et qui l'agrandissent.

Nous avons jusqu'ici suffisamment parlé des figures de mot, passons maintenant aux figures de pensée, dans lesquelles, si l'on trouve moins de plaisir et d'agrément, on y trouvera aussi une force et une vivacité d'éloquence beaucoup plus grande et plus solide.

(1) « Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et « nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus, « et laboramus operantes manibus nostris. » (1. Cor. c. 4. v. 11.)

CHAPITRE XIII.

Des figures de pensée, et de leur effet dans le discours.

Les trois parties du prédicateur étant, comme dit saint Augustin, d'enseigner, de plaire et de toucher, on peut dire que c'est par toutes les différentes figures de mot et de pensée employées à propos, qu'il opère ces trois grands effets. La transition, par exemple, qui sert particulièrement pour enseigner, expose en peu de mots ce qu'on a déja dit et ce que l'on doit dire encore, afin qu'il y ait de l'ordre et de la clarté dans le discours; elle apporte aussi en même temps de la force et de la vivacité, en cette manière : « (1) Vous avez entendu des « crimes très énormes, vous allez en entendre de « plus énormes encore. »

Il y a des figures entre les autres qui sont plus propres pour plaire ou pour se faire écouter avec plaisir, que pour enseigner ou pour toucher, et faire de fortes impressions dans les esprits. Telles sont les figures de mot; il y en a néanmoins quelques-unes entre elles qui sont très vives et très véhémentes, comme la répétition, le redoublement, l'interprétation, le synathrisme et les antithèses,

(1) « Audistis gravissima, audietis graviora. »

comme on le voit par les exemples que nous en avons rapportés, qui ont non seulement beaucoup de grace et de beauté, mais aussi de la force et de la vivacité.

Pour ce qui est des figures de pensée, elles ont peut-être moins d'effet pour plaire, mais elles en ont beaucoup pour instruire et éclairer, et pour toucher les esprits; c'est pourquoi, afin d'en parler avec plus d'ordre et plus de clarté, nous les diviserons en deux ordres, dont le premier contiendra les figures de pensée qui sont les plus propres pour enseigner; et l'autre, celles qui servent davantage pour toucher, c'est-à-dire, pour presser et pour émouvoir les auditeurs par de fortes et vives impressions, quoiqu'à vrai dire, elles contribuent la plupart à tous ces effets ensemble. Ainsi les exemples et les comparaisons servent quelquefois à rendre les choses claires et intelligibles, quelquefois à orner le discours et à le rendre agréable, et quelquefois aussi à l'amplifier et à l'étendre; et c'est dans cette vue que nous les avons mis au nombre des manières d'amplifier. Les descriptions des choses et des personnes sont d'un grand secours, non seulement pour toucher et pour faire de vives impressions dans les esprits, ce qui est leur effet principal, mais aussi quelquefois pour enseigner avec plus de clarté, et pour se faire écouter avec plus de plaisir.

Premier ordre. Des figures de pensée les plus propres pour enseigner. — 1° De la définition.

Il est constant que la définition est du nombre des lieux et des sources d'où se tirent les preuves et les

argumens. Mais elle a aussi son rang entre les figures de pensée, parce qu'elle sert beaucoup, non seulement pour l'évidence et la clarté, qui est son propre effet; mais aussi pour l'ornement du discours. Elle consiste à renfermer entièrement dans une expression claire et abrégée, les qualités propres de la chose qu'on traite. Voici l'exemple qu'en donne Cicéron (lib. 2. de Orat. n. 39.) : « Si la majesté de « l'état consiste dans la grandeur et la dignité, c'est « se rendre coupable de lèse-majesté que de livrer « une armée de la république aux ennemis. » On a raison de regarder comme fort commode et fort avantageuse cette sorte de figure, parce qu'elle propose et qu'elle explique de la manière la plus courte et la plus claire, toute la force et toute la nature du sujet.

Cette manière courte et abrégée de définir les choses, est tirée de la dialectique ; mais il y en a encore une autre plus ample et plus étendue, qui regarde plus la rhétorique, et dont on se sert particulièrement pour les sujets de louange et de blâme: pour le blâme, comme quand saint Cyprien dit, parlant de Novatien : « (1) Il suit plutôt les maximes « cruelles d'une philosophie séculière, que les mou- « vemens doux et paisibles de la sagesse et de la « doctrine de notre Seigneur. C'est un déserteur de « l'Eglise, un ennemi de la miséricorde, un meur- « trier de la pénitence, un docteur de l'orgueil, un

(1) « Magis durus (est) sæcularis philosophiæ pravitate, « quam philosophiæ dominicæ lenitate pacificus : desertor « ecclesiæ, misericordiæ hostis, interfector pœnitentiæ,

« corrupteur de la vérité, un destructeur de la cha-
« rité. » Dans un autre endroit parlant de Donat :
« (1) C'est, dit ce Père, un homme qui aime la nou-
« veauté, qui est rempli d'une avarice insatiable,
« extrêmement vain et arrogant, qui a toujours été
« en mauvaise réputation parmi les évêques, et qu'ils
« ont toujours condamné tout d'une voix comme un
« hérétique, et comme un scélérat. Il veut tout
« savoir pour trahir, il flatte pour tromper, il est
« perfide et infidèle ; c'est un flambeau de discorde
« et de division, c'est un tourbillon qui fait faire
« naufrage, et un ennemi du repos, de la paix et
« de la tranquillité. »

Voici un exemple de la définition ample et étendue, en matière de louange ; il est tiré du même saint Cyprien, parlant de la discipline ou de la bonne conduite : « (2) La discipline, qui est la gardienne de
« l'espérance, l'ancre de la foi, le guide du chemin
« du salut, qui cultive et qui augmente les avantages
« du bon naturel, et qui est la maîtresse de la vertu,

« doctor superbiæ, veritatis corruptor, perditor charitatis.» (Ep. 57. ad Cornel. pap. exul.)

(1) « Novatus rerum novarum semper cupidus, avaritiæ « inexplebilis rapacitate furibundus, arrogantia et stupore « superbi tumoris inflatus, semper istic episcopis malè « cognitus, quasi hæreticus semper et perfidus omnium sa- « cerdotum voce damnatus, curiosus semper ut prodat, ad « hoc adulatur ut fallat, nunquam fidelis ut diligat, fax et « ignis ad conflanda seditionis incendia, turbo et tempestas « ad fidei facienda naufragia, hostis quietis, tranquillitatis « adversarius, pacis inimicus. » (Ep. 49. ad Cornel.)

(2) « Disciplina custos spei, retinaculum fidei, dux iti- « neris salutaris, fomes ac nutrimentum bonæ indolis,

« nous fait invariablement demeurer en Jésus-Christ « et vivre en Dieu, et nous conduit enfin aux ré- « compenses célestes et divines qui nous ont été « promises. » Le même saint Père, pour relever les préceptes de l'Evangile dans son traité de l'Oraison dominicale, le commence par cette définition : « (1) Les préceptes de l'Evangile sont des ensei- « gnemens divins, les fondemens de notre espé- « rance, les appuis de notre foi, la nourriture qui « soutient et qui fortifie la vie du cœur, des guides « pour nous conduire, des secours pour nous sau- « ver; car en instruisant sur la terre les esprits « dociles des fidèles, ils les mènent au royaume des « cieux. »

2° De la Division.

La division est mise au rang des lieux et des sources d'argumens, comme la définition; mais parce qu'elle donne tout ensemble et de la clarté et de l'ornement au discours, on la range aussi entre les figures de pensée. Elle se fait tantôt d'un genre en ses espèces, tantôt d'un tout en ses parties.

Entre cette division et celle qui est la troisième des

« magistra virtutis, facit in Christo manere semper, ac ju- « giter Deo vivere, et ad promissa cœlestia, et ad divina « præmia pervenire. » (De Habitu Virg.)

(1) « Evangelica præcepta nihil sunt aliud, quam magis- « teria divina, fundamenta ædificandæ spei, firmamenta « corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi cordis, guber- « nacula dirigendi itineris, præsidia obtinendæ salutis; quæ « dum dociles credentium, mentes in terris instruunt, ad « cœlestia regna perducunt. » (De Orat. dom.)

parties du discours oratoire dont il a été parlé ailleurs, il y a cette différence, que la dernière se fait en exposant en détail et par dénombrement les choses dont on doit traiter dans tout le discours; au lieu que celle dont nous parlons se développe d'abord entièrement, et orne le discours en joignant des raisons à deux ou à plusieurs de ses parties, de cette manière proposée par Cicéron : « (1) Il falloit dans « une affaire qui intéressoit le salut de la république, « ou obéir au sénat, ou former un autre conseil, ou « agir de son propre mouvement. Former un autre « conseil, c'eût été présomption ; n'écouter que soi, « arrogance : il falloit donc obéir au sénat. »

Il y a encore une espèce de division particulière dans ces paroles de saint Cyprien : « (2) Confesser « hautement le Seigneur, lorsqu'on est pris et livré « aux païens, c'est le plus haut degré de la victoire; mais éviter le péril par une discrète et prudente retraite, et se réserver ainsi pour le service « du Seigneur, c'est un second degré qui conduit « aussi à la gloire. L'un est une confession publique, « et l'autre une confession particulière. »

(1) « Aut senatui parendum de salute reipublicæ fuit, aut « aliud consilium instituendum, aut suâ sponte faciendum. « Aliud consilium, superbum; suum, arrogans; utendum « igitur fuit consilio senatus. » (Lib. 2. de Orat. n. 39.)

(2) « Gentilium manibus apprehensum Dominum confi- « teri, primus est victoriæ gradus. Cautâ secessione sub- « tractum, secundus ad gloriam gradus est, Domino re- « servari : illa publica, hæc privata confessio est. »

« nous fait invariablement demeurer en Jésus-Christ « et vivre en Dieu, et nous conduit enfin aux ré- « compenses célestes et divines qui nous ont été « promises. » Le même saint Père, pour relever les préceptes de l'Evangile dans son traité de l'Oraison dominicale, le commence par cette définition : « (1) Les préceptes de l'Evangile sont des ensei- « gnemens divins, les fondemens de notre espé- « rance, les appuis de notre foi, la nourriture qui « soutient et qui fortifie la vie du cœur, des guides « pour nous conduire, des secours pour nous sau- « ver; car en instruisant sur la terre les esprits « dociles des fidèles, ils les mènent au royaume des « cieux. »

2° De la Division.

La division est mise au rang des lieux et des sources d'argumens, comme la définition; mais parce qu'elle donne tout ensemble et de la clarté et de l'ornement au discours, on la range aussi entre les figures de pensée. Elle se fait tantôt d'un genre en ses espèces, tantôt d'un tout en ses parties.

Entre cette division et celle qui est la troisième des

« magistra virtutis, facit in Christo manere semper, ac ju- « giter Deo vivere, et ad promissa cœlestia, et ad divina « præmia pervenire. » (De Habitu Virg.)

(1) « Evangelica præcepta nihil sunt aliud, quam magis- « teria divina, fundamenta ædificandæ spei, firmamenta « corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi cordis, guber- « nacula dirigendi itineris, præsidia obtinendæ salutis; quæ « dum dociles credentium, mentes in terris instruunt, ad « cœlestia regna perducunt. » (De Orat. dom.)

parties du discours oratoire dont il a été parlé ailleurs, il y a cette différence, que la dernière se fait en exposant en détail et par dénombrement les choses dont on doit traiter dans tout le discours; au lieu que celle dont nous parlons se développe d'abord entièrement, et orne le discours en joignant des raisons à deux ou à plusieurs de ses parties, de cette manière proposée par Cicéron : « (1) Il falloit dans « une affaire qui intéressoit le salut de la république, « ou obéir au sénat, ou former un autre conseil, ou « agir de son propre mouvement. Former un autre « conseil, c'eût été présomption ; n'écouter que soi, « arrogance : il falloit donc obéir au sénat. »

Il y a encore une espèce de division particulière dans ces paroles de saint Cyprien : « (2) Confesser « hautement le Seigneur, lorsqu'on est pris et livré « aux païens, c'est le plus haut degré de la victoire ; mais éviter le péril par une discrète et prudente retraite, et se réserver ainsi pour le service « du Seigneur, c'est un second degré qui conduit « aussi à la gloire. L'un est une confession publique, « et l'autre une confession particulière. »

(1) « Aut senatui parendum de salute reipublicæ fuit, aut « aliud consilium instituendum, aut suâ sponte faciendum. « Aliud consilium, superbum; suum, arrogans; utendum « igitur fuit consilio senatus. » (Lib. 2. de Orat. n. 39.)

(2) « Gentilium manibus apprehensum Dominum confiteri, primus est victoriæ gradus. Cautâ secessione subtractum, secundus ad gloriam gradus est, Domino reservari : illa publica, hæc privata confessio est. »

« mais ce n'est pas une peine, puisqu'on y est cou-
« ché avec Jésus-Christ. Ils sont couverts d'immon-
« dices; mais au lieu de bains qui nettoieroient les
« souillures du dehors, l'ame est nettoyée au de-
« dans par les eaux spirituelles de la grace. On
« n'y donne du pain qu'à très petite mesure; mais
« l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit aussi
« de la parole de Dieu. On n'y a point d'habits
« pour se couvrir contre le froid; mais celui qui a
« été revêtu de Jésus-Christ, a des habits suffisam-
« ment et pour le besoin et pour l'ornement. On y a
« les cheveux en désordre; mais puisque Jésus-Christ
« est le chef de l'homme, tout sied bien à celui que
« la confession du Seigneur rend illustre et véné-
« rable. Toute cette difformité fait maintenant hor-
« reur aux païens; mais de quelle splendeur ne
« sera-t-elle pas récompensée! »

« sed refrigerio et solatio Christi. Humi jacent fessa labo-
« ribus viscera; sed pœna non est cum Christo jacere.
« Squalent sine balneis membra situ et sorde deformia;
« sed spiritaliter intus abluitur, quod foris carnaliter sordi-
« datur. Panis illic exiguus; at non in solo pane vivit ho-
« mo, sed in sermone Dei (Matth. c. 4. v. 4.). Vestis
« algentibus deest; sed qui Christum induit, et vestitus
« abundanter et cultus est. Semitonsi capitis capillus hor-
« rescit; sed cum sit caput viri Christus, qualecunque ca-
« put illud deceat necesse est, quod ob Domini nomen
« insigne est. Omnis ista deformitas detestabilis et tetra
« gentilibus, quasi splendore pensabitur? » (Ep. 77. ad Nemes. et alios martyr.)

4° De la Distribution.

La distribution que nous avons mise au nombre des figures de mot, approche assez de la division. Mais il n'en est pas de même de celle que nous mettons avec les figures de pensée. Elle consiste à partager certains sujets à plusieurs choses ou à plusieurs personnes différentes.

Saint Cyprien, dans son traité de ceux qui étoient tombés pendant la persécution, parlant de la corruption des mœurs de son temps, emploie ainsi cette figure : « (1) Il n'y avoit plus de vraie piété dans les « prêtres, plus de foi vive dans les ministres, plus « de charité parmi les chrétiens, plus de sage con- « duite dans leurs mœurs. Les hommes se pei- « gnoient la barbe, les femmes se fardoient le vi- « sage, et l'on corrompoit ainsi l'ouvrage de Dieu « par ces déguisemens affectés. On usoit de fraude « et d'artifice, et l'on ne cherchoit qu'à se surprendre « l'un l'autre. On se marioit avec les infidèles, et « l'on prostituoit aux païens les membres de Jésus- « Christ. On méprisoit insolemment les prélats; on « s'entredéchiroit par des médisances envenimées,

(1) « Non in sacerdotibus religio devota ; non in ministris « fides integra, non in operibus misericordia, non in mo- « ribus disciplina; corrupta barba in viris, in fœminis forma « fucata ; ad decipienda corda simplicium callidæ fraudes ; « circumveniendis fratribus subdolæ voluntates. Jungere « cum infidelibus vinculum matrimonii, prostituere gen- « tilibus membra Christi; præpositos superbo tumore con- « temnere, venenato sibi ore maledicere, odiis pertinacibus « invicem dissidere. »

« et l'on nourrissoit les uns contre les autres des « haines opiniâtres. »

C'est de même que le prophète Ezéchiel (ch. 22) décrit les divers crimes et les abominations qui se commettoient de son temps, et qu'il représente la corruption et le déréglement des mœurs de toutes sortes de personnes dans leurs différens états; et l'Apôtre, dans le cinquième et le sixième chapitre de son épître aux Ephésiens, se sert du même style, pour exhorter toutes sortes de personnes de divers états, c'est-à-dire ceux qui sont mariés, les hommes, les femmes, les enfans, les pères et les mères, les maîtres et les serviteurs, à se rendre mutuellement les devoirs qui sont dûs à chacun selon son état. Plût à Dieu que les prédicateurs en usassent aujourd'hui de même très souvent dans leurs sermons! en sorte que chacun apprît de leur bouche quels sont ses devoirs envers les autres, et comment il doit s'en acquitter dans l'état où il a plu à Dieu de l'engager.

Et cette espèce de distribution dont on se sert souvent dans la description, n'est pas sans élégance non plus que l'autre. Aussi saint Cyprien les joint toutes deux dans la peinture qu'il fait des tribunaux païens : « (1) Les vices y règnent de toute part, et « y répandent leur pernicieux venin par d'adroites « fourberies déguisées sous toute sorte de formes. « Celui-ci suppose un testament; cet autre falsifie

(1) « Flagrant ubique delicta, et passim multiformi ge- « nere peccandi per improbas mentes nocens virus ope- « ratur. Hîc testamentum subjicit, ille falsum capitali « fraude conscribit. Hic arcentur hereditatibus liberi; illic

« un acte public ; ici l'on arrache aux enfans la succession de leur père ; là des étrangers sont mis à « la place des héritiers légitimes ; les uns y sont « trahis par des ennemis secrets, les autres décriés « par des calomniateurs, et d'autres, accablés par « de faux témoins et par des bouches vénales prostituées au mensonge. »

5° Du Raisonnement figuré.

La figure appelée raisonnement (*ratiocinatio*) est de deux sortes : l'une est celle dont il a déja été parlé (t. 1er, p. 279) et qui sert à l'amplification ; l'autre, que nous mettons ici au nombre des figures de pensée, est fort semblable à la subjection ou réponse à soi-même, qui vient d'être expliquée plus haut ; si ce n'est que la subjection a lieu entre les formes des argumens, à cause qu'elle fait comme un dénombrement de toutes les parties, par des interrogations, pour arriver à celle où l'on tend ; mais le raisonnement dont nous parlons présentement, n'a aucune liaison nécessaire avec le dénombrement des parties, quoique les interrogations et les réponses dans lesquelles il consiste, lui en donnent quelque apparence ; car, par cette figure du raisonnement, nous nous demandons compte à nous-mêmes de chaque chose que nous disons. En voici un exemple :

« C'est une loi que nos ancêtres ont sagement

« bonis donantur alieni. Inimicus insimulat : calumniator « impugnat : testis infamat, utrobique grassatur in mendacium criminum prostitutæ vocis venalis audacia. » (1. Ep. ad Donat.)

« établie, de ne jamais ôter la vie à un roi qu'on « fait prisonnier à la guerre. Pourquoi ? Parce qu'il « semble que ce soit une injustice que de faire servir « l'avantage dont la fortune nous a favorisés, au sup- « plice de ceux que cette même fortune avoit un peu « auparavant élevés à une très haute dignité. Mais « s'il a osé marcher à la tête d'une armée contre « nous ? C'est de quoi je ne me souviens plus. D'où « vient un tel oubli ? Il vient de ce que c'est le « propre d'un homme vraiment généreux de regar- « der ceux qui lui disputent la victoire les armes à « la main comme ses ennemis, et ceux qu'il a vain- « cus, comme des hommes qu'il doit traiter hu- « mainement, afin que, comme il détruit la guerre « par sa valeur, il établisse aussi la paix par sa « bonté. Mais si ce roi étoit demeuré vainqueur, en « auroit-il usé de même ? Non sans doute, il n'au- « roit pas été aussi sage ni aussi modéré. Pourquoi « donc l'épargnez-vous ainsi ? Parce que c'est ma « coutume de mépriser une telle folie, et non de « l'imiter. »

Cette figure sert à rendre l'esprit de l'auditeur attentif, non seulement par l'agrément qu'elle répand dans le discours, mais par l'attente même des raisons qu'elle suspend. On voit assez par l'exemple que nous avons rapporté comment chacun peut s'interroger et se répondre à soi-même. Cette figure est encore très utile pour la prédication, en ce qu'elle est comme une espèce de dialogue qui fait que les esprits des auditeurs, au lieu d'être fatigués, comme il arrive quelquefois, à suivre le fil d'un discours impétueux, se trouvent agréablement soulagés par cette

variété. Elle réveille même de plus en plus leur attention, lorsqu'entendant les doutes et les difficultés que le prédicateur se propose à lui-même, ils sont comme contraints d'entrer avec lui dans les mêmes doutes, et d'en attendre la réponse avec quelque sorte d'avidité, se laissant ainsi attirer et gagner par l'agrément de cette variété de demandes et de réponses. D'ailleurs la diversité des tons que l'on prend dans la prononciation, et les différentes inflexions de voix, occupent agréablement l'attention des auditeurs ; en sorte qu'entre plusieurs autres avantages de ce raisonnement figuré, ce n'est pas un des moins considérables que cette grande variété dans la prononciation, aussi bien que dans les choses mêmes, qui paroissent alors moins être traitées dans un sermon, que représentées devant les yeux.

6° De la Diminution.

On appelle diminution ou atténuation, lorsque parlant de quelque excellent avantage de la nature ou de la fortune qui est en nous ou chez ceux dont nous avons pris la défense, ou de quelque talent considérable qu'eux ou nous avons acquis par notre travail et par notre industrie, nous évitons de donner aucune marque d'ostentation, en le diminuant ou en l'atténuant par notre discours, en cette manière : « (1) Je vous le dis, Messieurs, puisqu'il le faut « pour la défense de mon droit : j'ai tâché, par mon

(1) « Nam hoc, sed pro meo jure, judices, dico : me la- « bore et industriâ curasse, ut disciplinam militarem, non « in postremis tenerem. »

« travail et par mon industrie, de n'être pas des « moins habiles dans l'art de la guerre. » Si dans cette occasion il avoit dit : « (1) J'ai tâché d'être « très habile », quand même il auroit dit la vérité, il auroit néanmoins passé pour un orgueilleux ; mais c'en est assez de ce qu'il a dit pour éviter l'envie et pour s'attirer la louange.

On voit encore très bien l'usage de cette figure dans ces autres paroles : « (2) Dites-nous donc si « c'est l'avarice ou l'indigence qui l'a porté au « crime dont vous l'accusez ? Est-ce l'avarice ? mais « il a toujours été magnifique et généreux envers « ses amis ; ce qui est la marque d'une vertu toute « contraire à ce vice. Est-ce l'indigence ou la pau- « vreté ? certes je ne veux rien dire ici de trop, « mais son père ne lui a pas laissé un patrimoine « fort médiocre. » On voit dans ces dernières paroles qu'on évite de dire un riche ou un très grand patrimoine.

Tel est encore cet endroit de saint Cyprien dans sa lettre à Donat : « (3) Mais que pouvez-vous tirer « de moi qui soit capable de remplir le désir de « votre cœur et de vous satisfaire ? La médiocrité

(1) « Ut optimè tenerem. »

(2) « Age, dic igitur, utrum avaritiæ causâ, aut egesta- « tis accessit ad maleficium? Avaritiæ ? at largissimus fuit « in amicos, quod signum liberalitatis est, quæ avaritiæ « est contraria. Egestatis? huic quidem pater, nolo ni- « mium dicere, non tenuissimum patrimonium reliquit. »

(3) « Cæterum quale vel quantum est, quod in pectus « tuum veniat ex nobis ? Exilis ingenii angusta mediocritas « tenues admodum fruges parit ; nullis ad copiam fœcundi

« de mon esprit n'est pas suffisante pour produire « de grandes choses, ainsi n'attendez pas de re- « cueillir une moisson bien riche; je m'efforcerai « néanmoins de vous contenter selon mon pouvoir. »

7° De la Fréquentation.

Cette figure est presque la même chose que la récapitulation dont il a été parlé (t. 1er, p. 394), puisqu'elle consiste, aussi bien que la récapitulation, à rassembler en peu de mots les choses qui sont dispersées dans toutes les autres parties du discours ou dans toute l'étendue d'un sujet, afin d'insinuer avec plus de poids et avec plus de force et de vivacité ce qu'on veut persuader; ce qui peut se faire de cette manière : « (1) Dans quels vices enfin cet homme « n'est-il point plongé? et que voyez-vous en lui, « Messieurs, qui vous porte à vouloir le délivrer? « c'est un infame qui s'est honteusement prostitué, « et qui dresse des embûches à la chasteté des « autres, un homme brutalement abandonné à ses « passions, intempérant, effronté, enflé d'orgueil, « impie envers son père et sa mère, ingrat envers « ses amis, ennemi de ses proches, rebelle à ses

« cespitis culminibus ingravescit. Aggrediar tamen facultate « quâ valeo. »

(1) « A quo tandem abest iste vitio? Quid est, judices, « cur velitis eum liberare? Suæ pudicitiæ proditor est, in- « sidiator alienæ; cupidus, intemperans, petulans, su- « perbus, impius in parentes, ingratus in amicos, infestus « in cognatos, in superiores contumax, in æquos et pares « fastidiosus, in inferiores crudelis, deniquè in omnes in- « tolerabilis. »

« supérieurs, plein d'insolence et de mépris pour « ses égaux, inhumain envers ses inférieurs, en un « mot, insupportable à tout le monde. »

On peut se servir de cette figure à la fin d'un sermon, surtout dans le genre délibératif, où il s'agit de persuader ou de dissuader, en recueillant en peu de mots les preuves et les argumens qui sont répandus dans tout le discours; afin que, fondant tout ensemble et comme en escadron dans l'esprit des auditeurs, ils les forcent en quelque sorte à céder à leur impression; et non seulement à la fin d'un sermon, mais aussi dans ses autres parties, après s'être assez étendu sur quelque preuve ou avoir achevé quelque long raisonnement, on peut par cette figure rafraîchir la mémoire des auditeurs, non seulement pour les en faire mieux souvenir, mais encore pour les convaincre par la force de toutes les preuves et de tous les argumens ensemble; et pour cela il faut recueillir, non seulement les raisons et les preuves qui ont plus de poids et de solidité, mais aussi les plus légères, parce que si elles n'écrasent pas comme la foudre, elles frappent au moins comme la grêle.

Cette même figure sert encore pour l'amplification, en ramassant ensemble toutes ces choses qui augmentent et qui agrandissent un sujet; et en cela elle approche tout-à-fait du synathrisme dont il a été parlé ci-devant.

8° De la Briéveté.

Cette figure a lieu lorsqu'on dit beaucoup de choses en peu de paroles. En voici un exemple tiré

du Commentaire de saint Ambroise sur l'Evangile de saint Luc : « (1) Ce ne sont pas seulement les anges « et les pasteurs qui ont rendu témoignage à la « naissance du Seigneur, ce sont aussi les anciens « du peuple et les justes. La foi de ce mystère est « établie par des personnes de tout âge et de tout « sexe, et par des événemens miraculeux : une vierge « devient mère, une femme stérile enfante, un « muet parle, Elisabeth prophétise, les Mages ado- « rent le nouveau-né ; Jean encore enfermé dans le « sein de sa mère, tressaille de joie, une veuve « rend à Jésus des hommages publics, et un juste « le reconnoît pour le Sauveur du monde. » On peut aisément voir en cet exemple que l'on n'a renfermé tant de choses en si peu de paroles, que parce que c'en étoit assez pour expliquer et faire entendre tout ce qui regardoit le sujet qu'on s'étoit proposé; et plus ce style est court et abrégé, plus il est fort et puissant pour étendre et pour agrandir ce qu'on veut faire entendre.

(1) « Non solùm ab angelis et pastoribus, sed etiam à « senioribus et justis generatio Domini accepit testimonium. « Omnis ætas, et uterque sexus, eventuumque miracula « fidem astruunt. Virgo generat, sterilis parit, mutus lo- « quitur, Elisabeth prophetat, magus adorat, utero clau- « sus Joannes exultat, vidua confitetur, justus spectat. »

CHAPITRE XIV.

SECOND ORDRE. Des figures de pensée qui ont plus de force et de vivacité.

Entre les figures de pensée, celles de ce second ordre sont particulièrement propres à émouvoir les esprits, parce qu'elles ont plus de véhémence et plus de vivacité que les précédentes. Nous en commencerons donc l'explication par celle qui est le plus en usage, et qui sert à plus de différens effets :

De l'Interrogation.

Cette figure est ou simple ou figurée. La simple est une demande que l'on fait simplement en cette manière : « (1) Bon maître, quel bien faut-il que « je fasse pour acquérir la vie éternelle? » L'interrogation est figurée lorsqu'on l'emploie, non pas tant pour s'informer de quelque chose, que pour presser plus vivement ceux à qui l'on parle. En voici quelques exemples de saint Cyprien. Ce Père dans son traité de l'Envie adresse cette apostrophe aux envieux: « (2) Pourquoi vous précipitez-vous dans les ténè-

(1) « Magister bone, quid boni faciam ut habeam vitam « æternam? » (Matth. c. 19. v. 16.)

(2) « Quid in zeli tenebras ruis? quid te nubilo livoris

« bres épaisses et malignes de l'envie ? pourquoi vous « enveloppez-vous dans les noirs tourbillons de ce « vice ? pourquoi éteignez-vous le flambeau de la « paix et de la charité ? pourquoi retournez-vous au « démon, à qui vous aviez renoncé ? pourquoi vous « rendez-vous semblable à Caïn ? »

Voici encore une interrogation de ce même Saint, qui n'est pas moins pressante : « (1) Pensez-vous pou- « voir bientôt fléchir le Seigneur, après l'avoir re- « nié lâchement, après lui avoir préféré un peu de « bien, après avoir violé son temple ? pensez-vous « qu'il vous pardonne aisément, après que vous « l'avez désavoué pour votre Dieu ? »

Et un peu auparavant il pousse encore l'interrogation avec plus de véhémence, en cette sorte : « (2) Peut-on croire que celui-là s'afflige de tout son « cœur, et qu'il implore la clémence de Dieu par « des jeûnes, par des soupirs et des larmes, qui, « depuis qu'il a commis le crime, n'a cessé de « prendre le bain tous les jours, de se traiter splen-

« involvis ? quid invidiæ cæcitate omne pacis et charitatis « lumen extinguis ? quid ad diabolum, cui renuntiaveras, « iterum redis ? quid Cain similis existis ? »

(1) « Putasne tu Dominum citò posse placari, quem ver- « bis perfidis abnuisti, cui patrimonium præponere ma- « luisti, cujus templum sacrilegâ contagione violasti ? Pu- « tasne eum facilè misereri tuî, quem tuum non esse « dixisti ? » (De Lapsis.)

(2) « Lamentari eum putamus ex toto corde, jejuniis, « fletibus, planctibus Dominum deprecari, qui ex primo « criminis die lavacra quotidie celebrat, qui epulis af- « fluentibus pastus et sagina largiore distentus cruditates « suas postridie ructat, nec cibos et potus suos cum pau-

« didement, de se remplir de vin et de viande avec « excès, sans donner la moindre partie de ses biens « aux pauvres ? Comment celui-là pleure-t-il la mort « de son ame, qui porte toujours la gaîté sur son « visage, qui peint sa barbe, qui se farde et qui « tâche de plaire aux hommes, pendant qu'il déplaît « à Dieu ? Cette femme-là gémit-elle, qui peut en- « core songer à se vêtir magnifiquement, et qui ne « songe point qu'elle est dépouillée de Jésus-Christ, « dont elle étoit revêtue ? qui se pare d'ornemens « précieux et de riches colliers, et qui ne pleure « point la perte qu'elle a faite des ornemens célestes « et divins ? »

Tous ces exemples sont propres à exciter de l'indignation, et en marquent dans celui qui parle. C'est pourquoi il faut en joindre ici quelque autre, qui serve plus à l'admiration et au souhait. Tel est donc celui-ci du même saint Cyprien : « (1) Quelle sera « la gloire de ceux qui exercent des œuvres de cha-

« perum necessitate communicat ? Qui hilaris ac lætus in- « cedit, quomodo mortem suam deflet ? Cùmque scriptum « sit : « non corrumpetis effigiem barbæ vestræ », barbam « vellit et faciem suam comit ? Et placere nunc cuiquam « studet, qui Deo displicet ? An illa ingemiscit et plangit, cui « vacat cultum pretiosæ vestis induere, nec indumentum « Christi quod perdidit cogitare, accipere pretiosa orna- « menta et monilia elaborata, nec divini et cœlestis ornatus « damna deflere. » (Cyp. de Lapsis.)

(1) « Quæ illa erit, fratres charissimi, operantium glo- « ria, quam grandis et summa lætitia, cùm populum suum « Dominus cœperit recensere, et meritis atque operibus « nostris præmia promissa contribuens, pro terrenis cœles- « tia, pro temporalibus sempiterna, pro modicis magna « præstare ! » (De Eleemos.)

« rité ! dans quel excès de joie ne seront-ils pas « plongés, lorsque le Seigneur faisant la revue de « son peuple, et récompensant, selon ses promesses, « nos mérites et nos bonnes œuvres, nous donnera « des biens célestes pour des biens terrestres, des « richesses éternelles pour des passagères, et beau- « coup pour très peu ! »

Tel est encore celui-ci; mais l'interrogation y paroît plus vive et plus pressante : « (1) Qui est l'é- « tranger qui n'ait point d'empressement de re- « tourner dans sa patrie, quel est le passager qui ne « désire avec ardeur un bon vent, pour revoir au « plus tôt ses parens et ses amis? Nous croyons tous « que le Paradis est notre patrie, nous y avons les « saints patriarches qui sont nos parens : pourquoi « donc ne nous hâtons-nous point d'aller voir notre « patrie, et d'embrasser nos parens? Grand nombre « de nos amis, de nos frères, de nos enfans nous y « attendent assurés de leur salut, encore en peine

(1) « Quis non peregrè constitutus properaret in patriam « regredi? quis non ad suos navigare festinans ventum « prosperum cupidiùs optaret, ut velociter charos liceret « amplecti? Patriam nostram paradisum computamus, pa- « rentes patriarchas habere jam cœpimus; quid non pro- « peramus et currimus, ut patriam nostram videre, ut « parentes salutare possimus? Magnus illic nos carorum « numerus expectat parentum, fratrum, filiorum frequens « nos et copiosa turba desiderat, jam de suâ immortalitate « secura, et adhuc de nostrâ salute sollicita. Ad horum « conspectum et complexum venire, quanta et illis et no- « bis in commune lætitia est! Qualis illic cœlestium regno- « rum voluptas sine timore moriendi et cum æternitate « vivendi! quàm summa et perpetua felicitas! » (De Mor- talitate.)

« pour le nôtre ; quelle joie pour eux et pour nous « de nous voir et de nous embrasser ! quel plaisir « de jouir d'une vie éternelle, sans être traversés « d'aucune crainte de la mort, et d'être toujours et « souverainement bienheureux ! »

Au reste, l'ornement d'un discours consistant principalement en ce qu'il ne soit ni mou, ni languissant, mais plein d'action et de vivacité, c'est par les figures, et surtout par les interrogations, qu'on peut y contribuer davantage ; car elles empêchent, et celui qui parle, et celui qui écoute, de tomber dans l'assoupissement. La raison en est que ce qui est prononcé par interrogation, est bien plus vif que ce qui est dit tout simplement ; et cette figure est d'autant plus belle et plus véhémente, qu'elle est continuée plus long-temps. Tel est cet admirable discours de l'Apôtre, qui s'étend à une si grande diversité d'exemples et de comparaisons : « (1) Qui « est, dit-il, celui qui va à la guerre à ses dépens ? « qui est celui qui plante une vigne et qui n'en mange « point de fruit ? ou quel est le pasteur qui ne mange « point de lait du troupeau ? Ce que je dis n'est-il « appuyé que de la coutume des hommes, et n'est-« ce pas la loi même qui le dit ? » Tout le reste qui suit ces paroles, aussi bien que ce qui les précède, est animé et soutenu de même par cette figure.

(1) « Quis militat suis stipendiis unquam ? quis plantat « vineam, et de fructu ejus non edit ? quis pascit gregem, « et de lacte gregis non manducat ? Numquid secundùm « hominem hæc dico ? an et lex hæc non dicit ? » (1. Cor. c. 9. v. 7.)

De l'Omission.

L'omission feinte (*prætermissio*) est lorsque, feignant de passer sous silence certaines choses, et de ne vouloir point en parler, on ne laisse pas de les dire, de telle sorte que c'est alors qu'on les fait mieux entendre, comme en cet endroit de saint Cyprien : « (1) Je passe sous silence, dit-il (parlant de Fortunat, de Félicissime et de quelques autres évêques hérétiques), les vols qu'ils ont faits à l'Eglise, leurs conjurations, leurs adultères, et beaucoup d'autres sortes de crimes ; je ne parlerai que d'un seul, parce qu'il ne s'y agit point de mon intérêt ni de celui des hommes, mais de l'intérêt de Dieu même. Dès le premier jour de la persécution, les plaies de ceux qui étoient tombés étant encore toutes récentes, leurs mains et leurs bouches fumant encore des sacrifices abominables, aussi bien que les autels du démon, ils n'ont point cessé de communiquer avec eux, et d'empêcher qu'ils ne fissent pénitence. »

(1) « Taceo de fraudibus ecclesiæ factis; conjurationes et adulteria, et varia delictorum genera prætereo. Unum illud in quo non mea, neque hominum, sed Dei causa est, de eorum facinore non puto esse reticendum : quod à primo statim persecutionis die cum recentia delinquentium facinora ferverent, et sacrificiis nefandis non tantùm diaboli altaria, sed adhuc manus ipsæ lapsorum atque ora fumarent, communicare cum lapsis, et pœnitentiæ agendæ intercedere non destiterunt. » (Ep. 54 ad Cornel.)

De la Précision.

La précision est lorsqu'ayant commencé à dire quelque chose, on laisse tout d'un coup aux auditeurs à juger du reste. C'est ainsi que le prophète-roi exprime avec quelle ardeur il attendoit le secours du Seigneur : « (1) Mon ame est extrêmement troublée, « mais, Seigneur, jusques à quand ? »

Saint Jérôme, reprenant tacitement les vices de quelques personnes, sans exposer ouvertement ce qu'il vouloit faire entendre, a terminé sa pensée par cette courte précision : « (2) Le lecteur qui a de « la prudence, entend assez ce que je passe sous « silence, et ce que je dis plus fortement en ne le « disant pas. »

Lorsqu'un prédicateur s'élève contre des vices, il peut, par cette même figure, couper tout d'un coup, et demeurer un peu sans rien dire, au plus fort et dans la chaleur de son discours, en marquant par son silence l'horreur qu'il a d'en parler davantage. Ce qui se faisant du fond du cœur et dans la vérité, ne manque point d'émouvoir très vivement les auditeurs.

(1) « Anima mea turbata est valdè, sed tu, Domine, us-« quequò ? » (Ps. 6. v. 3.)

(2) « Prudens mecum lector intelligit quid taceam, et quid « magis tacendo loquar. »

De l'Emphase.

L'emphase, qui approche de la précision, sert à donner une idée des choses plus noble et plus relevée, que celle que les paroles en présentent par elles-mêmes à l'esprit. On distingue deux sortes d'emphase : l'une qui signifie plus qu'elle ne dit, et l'autre qui fait entendre même ce qu'elle ne dit pas. Cicéron nous donne un exemple de la première, dans ces paroles : « (1) Que si dans une si haute fortune, vous « n'aviez pas autant de douceur et de clémence, « que vous en avez par vous-même; par vous-même, « dis-je, je m'entends bien. » Il a passé sous silence, en cet endroit, ce que nous y comprenons néanmoins, qu'il y avoit plusieurs personnes qui poussoient César vainqueur à user de vengeance.

Il y a de l'emphase dans les mots et dans les expressions même les plus communes, comme dans l'Ecriture quand Job dit : « (2) L'homme né de la « femme »; il y a dans cette dernière parole : *de la femme*, une emphase, que saint Grégoire explique en disant : « (3) Quelle force peut avoir celui « qui est né de la foiblesse ? » Quand l'Apôtre dit à Timothée : « (4) Méditez ces vérités, soyez en tou-

(1) « Quod si in tantâ fortunâ, bonitas tanta non esset, « quam tu per te, per te, inquam, obtines : intelligo quid « loquar. » (Pro Ligario.)

(2) « Homo natus de muliere. » (Job. c. 14. v. 1.)

(3) « Quid in se habet fortitudinis, qui natus est ex in- « firmitate ? »

(4) « Hæc meditare, in his esto. » (1. Tim. c. 4. v. 15.)

« jours occupé », par ce seul mot, *esto*, il comprend beaucoup de choses, comme l'étude, les soins, l'affection, l'attachement, et d'autres semblables ; car l'Apôtre veut que laissant toutes les autres choses, il emploie toutes les forces de son ame et tout son temps à ce qu'il lui recommande.

C'est encore une emphase, quand Absalon donnant à ses officiers l'ordre de tuer Amnon son frère, leur dit : « (1) Ne craignez point, car c'est moi qui « vous le commande.... »; ce mot, *c'est moi*, a de l'emphase. Il y en a également dans ces paroles du Sauveur : « (2) Et moi je vous dis : aimez vos « ennemis..... »

De même quand l'Apôtre dit : « (3) Que le sei- « gneur lui fasse la grace de trouver miséricorde « devant lui en ce jour-là », il y a une emphase dans ce pronom, *illâ*, qui ce rapporte au jour du jugement. Cette figure se rencontre souvent dans l'Ecriture, et il ne faut pas être peu instruit dans la théologie pour savoir bien la développer.

Du Doute.

Le doute est lorsque l'orateur semble être comme irrésolu et en suspens, et chercher laquelle de deux choses ou de plusieurs il doit plutôt dire ou faire ;

(1) « Nolite timere, ego enim sum qui præcipio vobis. » (2. Reg. 13. v. 28.)

(2) « Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros. » (Matth. c. 5. v. 44.)

(3) « Det illi Dominus misericordiam invenire in illâ die. » (2. Tim. c. 1. v. 18.)

les exemples en sont très fréquens dans les écrits des saints Pères. Saint Jérôme parlant des docteurs de l'Eglise : « (1) Ils ont, dit-il, tellement rempli « leurs livres des ornemens de l'éloquence, qu'on « ne sait ce qu'on doit y admirer le plus, ou la « sagesse du siècle, ou la science des saintes Ecri- « tures. »

Saint Grégoire parlant de la conversion de sainte Madeleine, se sert de cette figure : « Qu'admi- « rons-nous, mes frères, dit-il, et qu'est-ce qui « nous étonne le plus dans cette conversion ? ou « Marie qui vient trouver le Seigneur, ou le Seigneur « qui la reçoit ? Dirai-je qui la reçoit ou qui l'attire ? « disons mieux, qui l'attire à lui et qui la reçoit. »

Par cette figure nous cherchons ce que nous devons dire, et par où nous devons commencer, ainsi que l'a fait élégamment saint Cyprien par ces paroles : « (2) Que dois-je faire ici, mes très chers frères ? « je ne sais à quoi me résoudre. Que dirai-je ou de « quelle manière parlerai-je ? il est plus besoin de « larmes que de paroles, pour exprimer notre dou- « leur..... »

(1) « Ità eloquentiæ virtutibus suos refarcierunt libros, « ut nescias quid in eis priùs mirari debeas, an eruditionem « seculi, an scientiam scripturarum. »

(2) « Quid hoc loco faciam, dilectissimi fratres, fluc- « tuans vario mentis æstu ? quid aut quomodo dicam ? « Lacrymis magis quàm verbis opus est. » (De Lapsis.)

De la Concession.

La concession est lorsque voulant prouver et persuader quelque chose à ceux qui ont des désirs et des dispositions contraires, on leur accorde une partie de leurs prétentions, en sorte néanmoins que cela ne nuise pas aux nôtres, ou du moins que cela ne leur serve de rien pour refuser de se rendre à ce que nous leur disons. Ainsi ayant à faire à des personnes passionnées pour l'honneur, pour les richesses, pour les divertissements et les plaisirs du siècle, nous leur accordons qu'il faut aimer l'honneur, mais l'honneur véritable et solide, et non l'honneur vain et trompeur; qu'il faut rechercher les richesses, non des richesses fragiles et périssables, mais celles qui dureront éternellement; qu'un homme sage doit avoir de l'ardeur pour les plaisirs, non pour les plaisirs impurs qui réduisent l'homme à la condition des bêtes, mais pour les plaisirs chastes et spirituels, qui le rendent semblable aux anges.

C'est ainsi que saint Eucher exhortoit son peuple à l'amour de la véritable vie, par ces paroles : « (1) Le plaisir qui nous attache aux choses pré- « sentes, vient de l'amour que nous avons pour la « vie. Nous exhortons donc à la vie ceux qui aiment « la vie. C'est un vrai moyen de vous persuader,

(1) « Cupiditas vitæ nos delectatione rei præsentis in- « nexuit. Ergò amantes vitam hortamur ad vitam; vera « ratio est persuadendi, cùm id poscitur, ut impetremus à « vobis quod concupiscitis. Pro vitâ quam diligitis legatione « apud vos fungimur, et hanc, quam omnes exiguam ama-

« lorsqu'on ne demande de vous que ce que vous « désirez. Or, nous faisons envers vous la charge « d'ambassadeurs de Jésus-Christ, pour vous pro- « curer la vie que vous aimez : au lieu que vous « l'aimez courte et passagère, nous vous pressons « et nous vous sollicitons de l'aimer éternelle. Mais « comment l'aimer éternelle, si nous ne désirons « pas que celle que nous aimons, soit la plus belle « et la plus glorieuse ? Que ce qui nous plaît étant « très court et très borné, nous plaise donc davan- « tage pouvant être éternel, et que ce qui nous « est précieux, ayant une fin, nous le soit infiniment « davantage pouvant être sans fin. »

Saint Cyprien se sert aussi souvent de cette figure, comme en cet endroit : « (1) Vous dites que vous « êtes riche, et vous prétendez devoir vous servir « des biens que Dieu vous a donnés. Servez-vous en « donc, mais pour votre salut; servez-vous de vos « richesses pour en faire de bonnes œuvres, et pour « accomplir les commandemens de Dieu et les le- « çons de notre Seigneur. Que les pauvres et les in-

« tis, insinuamus ut ametis æternam. Quam quo pacto ame- « mus, nescio, si non hanc quam amamus, esse quam spe- « ciosissimam cupimus. Itaque istud quod cùm arctum sit, « placet, placeat magis si potest esse perpetuum ; et quod « apud nos pretium habet, cùm finem habeat, sit nobis « suprà pretium, si potest esse sine fine. »

(1) « Locupletem te esse dicis et divitem, et utendum « putas iis, quæ possidere te Deus voluit : utere, sed ad « res salutares ; utere, sed ad bonas artes ; utere, sed ad « illa quæ Deus præcipit, quæ Dominus ostendit. Divitem « te esse sentiant pauperes, locupletem te sentiant indi- « gentes. Patrimonium tuum Deo fœnera, Christum ciba.

« digents sentent que vous êtes riche. Donnez à « usure votre patrimoine à Dieu, et nourrissez-en « Jésus-Christ. Acquérez des héritages, mais des « héritages célestes, dont les fruits soient à couvert « des injures des hommes et des saisons, et qui ne « soient sujets, ni à la rouille, ni à la grêle, ni aux « ardeurs de l'été, ni aux pluies de l'hiver. »

Ce même Père, dans un autre endroit, dit encore dans ce même style, parlant de la disposition où doit être un chrétien pour la mort : « (1) Que celui- « là craigne de mourir, qui n'ayant point été régé- « néré par l'eau et par l'esprit, est destiné aux « flammes éternelles. Que celui-là craigne de mou- « rir, qui n'est point marqué du signe de la croix « et de la passion de Jésus-Christ. Que celui-là « craigne de mourir, qui passera de cette première « mort dans une seconde, qui ne sortira de la vie du « siècle, que pour entrer dans les tourmens éternels « de l'enfer, et à qui il est avantageux que la vie soit « longue, afin que ses supplices soient différés. »

« Possessiones tibi, sed cœlestes magis compara, ubi fruc- « tus tuos juges ac perennes, et ab omni contactu injuriæ « secularis immunes, nec rubigo atterat, nec grando cæ- « dat, nec sol urat, nec pluvia corrumpat. » (De Habitu Virginum.)

(1) « Mori planè timeat, sed qui ex aquâ et spiritu non « renatus, gehennæ ignibus mancipatur. Mori timeat, qui « non Christi cruce et passione censetur. Mori timeat, qui « ad secundam mortem de hâc morte transibit. Mori timeat, « quem de seculo recedentem perennibus pœnis æterna « flamma torquebit. Mori timeat, cui hoc morâ longiore « confertur, ut cruciatus ejus et gemitus interim differa- « tur. » (De Mortalitate.)

De l'Exhortation.

L'exhortation, comme le mot même le porte, a lieu lorsque joignant de suite plusieurs remontrances et plusieurs préceptes dans une même suite de discours, nous pressons par son impétuosité ceux à qui nous parlons de faire quelque chose, ou nous les en détournons. Cette exhortation est une espèce de conclusion semblable à celle dont on se sert ordinairement après avoir prouvé ou amplifié un sujet, ou bien encore à la fin du discours, comme il a été dit de l'épilogue des sermons du genre persuasif. Telle est l'exhortation du Seigneur même au peuple d'Israel, lorsqu'après avoir exposé leurs crimes, il leur représente les remèdes à leurs maux passés et à venir, en ces termes : « (1) Lavez-vous, purifiez-« vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de « vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à « faire le bien, examinez tout avant de juger, assis-« tez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez « la veuve, et après cela venez et soutenez votre « cause contre moi, dit le Seigneur. »

Saint Cyprien conclut de même son discours contre Démétrien par cette exhortation : « (2) Pen-« sez donc à vous sauver tandis qu'il en est encore

(1) « Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitatio-« num vestrarum ab oculis meis, quiescite agere perversè, « discite benefacere, quærite judicium, subvenite oppresso, « judicate pupillo, defendite viduam; et venite, et arguite « me, dicit Dominus. » (Is. c. 1. v. 16.)

(2) « Respicite itaque, dùm tempus est, ad veram et

« temps; craignez Dieu, et convertissez-vous à lui « de tout votre cœur. Cherchez-le enfin, quoique « tard, puisqu'il y a long-temps qu'il vous y ex- « horte par son prophète : Cherchez Dieu, dit-il, « et votre ame vivra (Amos, c. 5, v. 6.). Croyez « en celui qui ne trompe jamais; croyez en celui « qui donnera la vie éternelle pour récompense à « ceux qui croiront; croyez en celui qui précipitera « les incrédules dans les supplices éternels du feu « de l'enfer. »

Ce même Père dans son traité de l'Envie, après avoir amplement expliqué les excès de ce vice et les déréglements de cette maladie, conclut ainsi son discours : « (1) C'est par ces sortes de méditations, « mes très chers frères, que nous devons fortifier « notre cœur; c'est par ces saints exercices que « nous devons travailler à le rendre invulnérable aux « traits de l'ennemi. Lisons soigneusement la sainte « Ecriture, pensons souvent à Jésus-Christ, prions « sans cesse, et persévérons constamment dans une

« æternam salutem, et ad Dominum Deum mentes vestras « Dei timore convertite. Deum vel serò quærite, quia jam- « pridem per prophetam prænonens hortatur, et dicit : *Quæ-* « *rite Deum, et vivet anima vestra.* Credite illi, qui om- « ninò non fallit; credite illi, qui credentibus vitæ æternæ « præmium dabit; credite illi, qui incredulis æterna sup- « plicia gehennæ ardoribus irrogabit. »

(1) « His meditationibus corroborandus est animus, fra- « tres dilectissimi, ejusmodi exercitationibus contra omnia « diaboli jacula firmandus. Sit ante oculos divina lectio, in « manibus bona operatio, in sensibus dominica cogitatio. « Oratio jugis omninò non cesset. Salutaris operatio perse- « veret. Spiritualibus semper actibus occupemur, ut quo-

« continuelle pratique des œuvres saintes et spirituelles; afin que quand l'ennemi s'approchera pour « nous attaquer, il trouve toutes les entrées de notre « cœur fermées et en état de défense..... « Vomissez, dit-il un peu après, le fiel et le poison « de la discorde, purifiez votre esprit du venin dont « l'ancien serpent l'a infecté, et que Jésus-Christ « par sa douceur, ôte toute l'amertume de votre « ame.... Aimez ceux que vous haïssiez auparavant, « et que vous avez noircis et décriés par d'injustes « calomnies. Imitez les gens de bien, et si vous n'a- « vez pas le courage de les imiter, réjouissez-vous « au moins de ce qu'ils sont meilleurs que vous. « Unissez-vous à eux d'affection, afin d'avoir part à « leur mérite, et que le lien de la charité fraternelle vous fasse leurs cohéritiers. Vos dettes vous « seront remises, quand vous remettrez ce qu'on « vous doit; et Dieu recevra vos sacrifices, lorsque vous approcherez de lui avec un esprit de « paix. »

« tiescumque inimicus accesserit, quoties adire tentaverit, « et clausum adversùm se pectus inveniat et armatum..... « Venena fellis evome, discordiarum virus exclude; purge- « tur mens quam serpentinus livor infecerat; amaritudo « omnis quæ intus insederat, Christi dulcedine leniatur.... « Ama eos quos ante oderas, dilige illos quibus injustis ob- « trectationibus invidebas. Bonos imitare, si sectari potes; « si autem eos sectari non potes, collætare certè et gratu- « lare melioribus; fac te illis adunatâ dilectione participem, « fac te consortio caritatis et fraternitatis vinculo cohære- « dem. Dimittentur tibi debita, quando ipse dimiseris: ac- « cipientur sacrificia tua, cum pacificus ad Deum veneris.» (De Zelo et Livore.)

De la Suspension.

La suspension (*sustentatio*) est une figure par laquelle l'orateur, après avoir tenu l'esprit de l'auditeur long-temps suspendu dans l'attente de ce qu'il veut dire, expose enfin quelque chose d'extraordinaire auquel on ne s'attend point, comme en cet endroit de Cicéron contre Verrès : « (1) Qu'arriva-« t-il ensuite, et que pensez-vous qu'il fit? quelque « vol ou quelque brigandage? Attendez-vous à la « plus détestable action que vous puissiez imaginer, « et ce que vous entendrez, surpassera encore toute « votre attente. »

Quelquefois aussi cette figure a un effet tout contraire; ce qui arrive, lorsque l'orateur, après avoir mis chacun dans l'attente de quelque chose de très grand et de très essentiel, descend dans le détail de quelque fait très peu important. Nous pouvons par ce moyen faire sentir la sottise des pharisiens, qui faisoient un crime aux apôtres du Sauveur de ce qu'ils mangeoient sans se laver auparavant les mains; car on expose premièrement la dignité des docteurs de la loi et des pharisiens, et le rang qu'ils tenoient parmi le peuple, et principalement ceux de Jérusalem, qui vinrent trouver le Sauveur, et qui lui exposèrent avec beaucoup de force le crime dont ils accusoient ses disciples : « Pourquoi, lui dirent-ils, vos

(1) « Quid deindè? quid censetis? furtum fortasse, aut « prædam expectatis aliquam? expectate facinus quàm vul-« tis improbum, vincam tamen expectationem vestram. » (Orat. 10. in Verrem.)

« disciples violent-ils la tradition des anciens ? (1) » Il s'agit sans doute d'un crime très grand et très énorme, car il est écrit : « (2) Ne passez point les anciennes bornes qui ont été posées par vos pères. » Mais voyons quel est ce crime, et quel est ce violement de la tradition des anciens. « C'est, disent-ils, « que vos disciples ne se lavent point les mains, « lorsqu'ils prennent leurs repas. » Que peut-on entendre de plus ridicule que cette accusation ? Voilà le crime pour lequel tant de docteurs assemblés viennent faire une plainte si vive.

Par ces deux exemples il est aisé de voir qu'on se sert de cette figure en deux rencontres : lorsqu'on veut faire paraître une chose très légère, et lorsqu'on en veut relever et amplifier une autre qui est en effet très grande.

De l'Ironie.

L'ironie est une figure de pensée très agréable et très propre à s'insinuer dans les esprits. Lorsqu'elle ne consiste qu'en peu de mots, ou dans un seul, ce n'est qu'un trope, dont on voit un exemple dans les paroles de Dieu même; car, après avoir chassé Adam et Eve du paradis terrestre, il leur fit des habits de peau d'animal, dont il les revêtit, afin qu'ils se souvinssent qu'ayant été créés pour être

(1) « Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem se-« niorum ? non enim lavant manus suas cùm panem man-« ducant. (Matth. c. 15. v. 2.)

(2) « Ne transgrediaris terminos antiquos, quos posue-« runt patres tui. » (Prov. c. 22. v. 28.)

semblables à Dieu par la sainteté de leur vie, ils s'étoient rendus semblables aux bêtes par leur péché; et pour leur faire sentir cette vérité si humiliante et si propre à leur inspirer la douleur de leur désobéissance, il leur dit : « (1) Voilà Adam devenu comme « l'un de nous. »

Lorsque l'ironie est continuée et soutenue dans une longue suite de paroles, on la met au nombre des figures de pensée. Telle est celle-ci de saint Cyprien contre Florence Pupien, qui lui refusoit la qualité d'évêque dans l'Eglise : « (2) Si nous ne nous « justifions pas devant vous, et si nous ne sommes « pas absous par votre jugement, il faut compter « déja six ans que nos frères n'ont point d'évêque, « ni le peuple de prélat, ni le troupeau de pasteur, « ni notre église de conducteur, ni Jésus-Christ de « pontife, ni Dieu de grand-prêtre. Il faut que Pu- « pien vienne au secours, qu'il prononce sa sen- « tence, et qu'il ratifie le jugement de Dieu même « et de Jésus-Christ. Sans cela ce grand nombre de « fidèles qui sont sortis de ce monde sous notre pon- « tificat, sont morts sans espérance de paix et de

(1) « Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est. » (Gen. c. 3. v. 22.)

(2) « Nisi apud te purgati fuerimus, et sententiâ tuâ ab- « soluti, ecce jam sex annis nec fraternitas habuerit epis- « copum, nec plebs præpositum, nec grex pastorem, nec « ecclesia gubernatorem, nec Christus antistitem, nec « Deus sacerdotem : subveniat Pupianus, et sententiam di- « cat : judicium Dei et Christi in apertum referat, ne « tantus fidelium numerus, qui sub nobis accersitus est, « sine spe salutis et pacis exisse videatur. Annue aliquando « et dignare pronuntiare de nobis, et episcopatum nos-

« salut ; tous ceux que nous avons baptisés n'ont « point reçu la grace du baptême, ni le Saint-Esprit ; « et la communion que nous avons accordée à tant « de pénitens, est nulle et invalide. Ayez donc en- « fin la bonté de prononcer maintenant en notre « faveur, et de vouloir bien confirmer notre élec- « tion par votre autorité, afin que Dieu et son Christ « puissent vous rendre grace de ce que, par vous, « un évêque est rendu à son autel et à son peuple. »

Un peu après, sur ce que Pupien avoit dit qu'il étoit tombé contre saint Cyprien dans un scrupule qu'il falloit lui ôter de l'esprit, ce saint docteur pousse et continue encore agréablement la même ironie par ces paroles : « (1) Pourquoi des martyrs « remplis du Saint-Esprit, et sur le point de pa- « roître devant Dieu et devant son Christ, ne sont- « ils pas tombés dans ce scrupule, et ont-ils écrit de « la prison des lettres qu'ils adressoient à l'évêque « Cyprien, comme le reconnoissant pour l'évêque « établi de Dieu ? pourquoi ce scrupule n'est-il point « venu dans l'esprit de tant d'évêques mes collègues, « qui ont été proscrits ou mis en prison, et char-

« trum cognitionis tuæ autoritate firmare, ut Deus et « Christus ejus agere tibi gratias possint, quòd per te an- « tistes et rector altari eorum pariter et plebi restitutus « sit. » (Ep. 69. ad Flor. Pupian.)

(1) « Quare in hunc scrupulum non inciderunt martyres « sancto Spiritu pleni et ad conspectum Dei et Christi ejus « passione jam proximi, qui ad Cyprianum episcopum lit- « teras de carcere direxerunt, sacerdotem Dei agnoscentes « et contestantes ei? Quare in hunc scrupulum non incide- « runt tot coepiscopi collegæ mei, qui vel cum de medio « recederent proscripti sunt, vel apprehensi in carcere et

« gés de chaînes, ou qui sont morts en exil, ou sont « tombés sous le glaive des persécuteurs? pour- « quoi, dans l'église que Dieu m'a confiée, tant d'il- « lustres confesseurs et tant de vierges, tant de « saintes veuves, pourquoi enfin toutes les églises « qui sont unies avec nous dans tout le monde par « les liens d'une même communion, ne sont-elles « point tombées dans ce scrupule? si ce n'est, comme « vous l'avez écrit, que toutes ces personnes qui « communiquent avec moi soient souillées par ce « commerce, et déchues par là de l'espérance de la « vie éternelle, et qu'il n'y ait que le seul Pupien « qui n'a point voulu s'unir à nous, qui soit pur, saint « et inviolable, et qui entre dans le Paradis? »

Salomon emploie aussi l'ironie quand il dit : « (1) « Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre « adolescence, que votre cœur soit dans l'alégresse « pendant votre premier âge; marchez selon les

« catenis fuerunt; aut qui in exilium relegati illustri itinere « ad Dominum profecti sunt; aut qui quibusdam locis « animadversi cœlestes coronas de Domini clarificatione « sumpserunt? Quare in hunc scrupulum non inciderunt « de plebe ista nostra quæ apud nos est, et nobis de Dei « dignatione commissa est, tot confessores quæstionati et « torti, et insignium vulnerum et cicatricum memoriâ glo- « riosi, tot virgines integræ, tot laudabiles viduæ, ec- « clesiæ denique universæ per totum mundum nobiscum « unitatis vinculo copulatæ? Nisi si omnes isti communi- « cantes mecum, secundùm quod scripsisti, polluto nostro « ore polluti sunt et spem vitæ æternæ communicationis « nostræ contagione perdiderunt. Pupianus solus integer, « inviolatus, sanctus, pudicus, qui nobis miscere se no- « luit, in paradiso atque in regno cœlorum solus habitabit.»

(1) « Lætare ergo, juvenis, in adolescentiâ tuâ et in

« voies de votre cœur, et selon les regards de vos « yeux. »

De l'Exemple.

L'exemple et la similitude ou comparaison sont à la vérité des lieux d'où se tirent des argumens ; mais parce qu'ils donnent beaucoup de grace et d'ornement au discours, on les met aussi au rang des figures, surtout lorsqu'on ne les emploie que pour relever davantage et pour embellir quelque chose ou pour le rendre plus clair et plus intelligible. Comme ces deux figures ont beaucoup de liaison et de rapport entre elles, et qu'elles se traitent presque d'une même manière, nous expliquerons ici l'une et l'autre en même temps.

L'exemple est la narration de quelque action, ou la citation de quelque parole, avec le nom de celui à qui on l'attribue, ou de l'auteur qui l'a rapportée. On se sert de l'exemple comme de la ressemblance ou de la comparaison, et pour les mêmes raisons. Il relève et embellit le discours, lorsqu'il n'y est employé que pour lui donner plus de dignité. Il lui donne de la clarté, lorsqu'il éclaircit ce qu'il y avoit d'obscur ; et il le rend plus croyable lorsqu'il en augmente la vraisemblance. Il met comme devant les yeux ce que l'on veut faire entendre, lorsqu'il exprime tout si clairement, qu'il semble qu'on touche au doigt la chose dont on parle.

« bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ, et ambula in « viis cordis tui, et in intuitu oculorum tuorum. » (Eccle. c. 11. v. 9.)

Les exemples anciens et illustres de la patrie, de la maison ou de la famille d'où l'on est, touchent d'ordinaire plus vivement, et font plus d'impression dans les esprits ; il en est de même des exemples de vigueur et de fermeté qui se tirent des personnes foibles ou viles, comme d'une femme, d'un enfant, d'un serviteur, d'une personne sans secours et sans appui. Les exemples sont tirés de choses ou semblables, ou différentes, ou contraires, et encore de choses ou plus grandes, ou moindres, ou égales ; la différence ou l'inégalité est dans les circonstances du genre, du mode, du temps, du lieu, et presque dans toutes les autres que nous avons ci-devant expliquées en détail.

On peut étendre plus ou moins les exemples, selon la manière dont on veut les proposer ; car on peut le faire, en commençant par quelque éloge de l'auteur qui les rapporte, ou des personnes à qui on les attribue. Si, par exemple, on veut citer un exemple de Plutarque, on peut commencer par dire que c'est le plus estimable de tous les auteurs païens, et qu'il a su parfaitement allier la plus sublime connoissance de la philosophie avec l'éloquence des historiens ; en sorte que l'on admire en lui, non seulement la fidélité de l'histoire, mais encore tout le poids et toute la solidité d'un très savant et très sublime philosophe ; ou bien, si l'on vouloit rapporter l'exemple de Régulus, qui revint se livrer lui-même aux ennemis, on peut le faire de cette manière : « Parmi « tant de grandes et illustres actions qui ont rendu « le courage et la vertu des Romains admirables « à toute la terre, il n'y en a jamais eu de plus

« belle ni de plus éclatante que celle de Régulus. »

Ces sortes de louanges, qui se donnent ainsi par manière d'avant-propos, peuvent être plus longues ou plus courtes, selon que le sujet le demande. Mais il faut prendre garde surtout, qu'elles conviennent au sujet dont il s'agit; c'est pourquoi, si l'on proposoit pour exemple un fait dont on peut douter, il faudroit relever d'abord le mérite et la fidélité de l'auteur; ou si vous vouliez faire passer pour une action de piété ce que vous apportez pour exemple, il faudroit en relever le mérite par la piété de celui qui l'auroit faite.

Quant à la manière de traiter un exemple, elle peut être quelquefois courte, lorsque la chose est assez connue pour n'avoir pas besoin d'un long discours, comme en cet endroit de saint Jérôme : « (1) Souvenez-vous de Darez et d'Entelle. » Elle peut aussi être longue, comme celle dont le même saint Jérôme, dans sa préface qui est à la tête de l'Écriture sainte, traite l'exemple du voyage de Pythagore, de Platon et d'Apollonius en Égypte, afin de relever par là l'étude de la sagesse. Mais quand les exemples sont de choses inégales ou dissemblables, c'est alors qu'on peut les étendre davantage par des comparaisons, en montrant que ce que nous apportons pour raison et en faveur de notre sujet, est semblable ou différent, ou contraire, ou égal, ou plus ou moins grand; et cette sorte de comparaison se prend de toutes les circonstances, et des choses et des personnes; elle est aussi appuyée et soutenue par

(1) « Memento Daretis et Entelli. »

le secours de l'art, lorsqu'on se sert avec un sage discernement de termes et de figures convenables pour abaisser les unes et pour élever les autres.

Nous en avons un excellent modèle dans la Vie de saint Malachie, archevêque d'Irlande, où saint Bernard, qui l'a écrite, compare la conduite de ce saint prélat avec les mœurs des autres évêques de son temps; et parce qu'il se présente très souvent des occasions d'user de ce style, nous en proposerons ici quelques autres exemples pour en expliquer plus clairement l'usage. Si donc quelqu'un, pour consoler un père affligé de la perte de son fils, vouloit se servir de l'exemple de quelque veuve, même païenne, qui auroit supporté la perte de plusieurs fils avec une force et une fermeté d'esprit très grandes; après avoir exposé le fait, il compareroit les circonstances des deux pertes, et des personnes qui les souffrent, de cette manière :

« Vous qui êtes un homme, vous ne pourrez pas « souffrir ce qu'une femme faible a souffert sans « s'ébranler ! Elle s'est élevée généreusement au « dessus et de la faiblesse de son sexe, et de sa « tendresse de mère; et vous succomberez à une « passion moins forte ! Elle a porté avec un courage « invincible la perte de plusieurs fils; et vous vous « abandonnerez à la douleur et aux larmes pour un « seul qui vous est mort ! Ajoutez que tous ses fils « ensemble sont péris par un même naufrage, c'est- « à-dire tous à la fois sans honneur et sans gloire; « au lieu que le vôtre est mort glorieusement, les « armes à la main, dans le combat. Tous ses fils « sont véritablement perdus pour elle, et entière-

« ment perdus ; le vôtre vivra dans la gloire immor-
« telle. Cette femme rendoit grace à la nature de
« ce qu'elle l'avoit enfin faite mère de tant d'enfans ;
« et vous ne voulez vous souvenir que d'avoir perdu
« un fils ! Il ne lui restoit plus d'espérance de ré-
« parer la perte de ses enfans, étant trop âgée pour
« pouvoir en mettre d'autres au monde ; mais vous
« avez une épouse encore très jeune, et vous êtes
« dans un âge plein de force et de vigueur. Une
« simple femme et une étrangère a donc fait plus
« que vous prétendez ne pouvoir faire, vous qui êtes
« un homme et un Romain ! Ce qu'une femme sans
« lettres et sans sciences a su mettre au dessous
« d'elle, vous abat entièrement, vous qui êtes un si
« grand philosophe ! Enfin une femme et une païenne
« fait admirer dans sa conduite une force et une fer-
« meté de courage, qu'un homme et un homme
« chrétien ne peut montrer dans la sienne ! Elle croit
« qu'il ne reste plus rien de l'homme après sa mort,
« et néanmoins elle juge que c'est une lâcheté que
« d'en pleurer la perte ; et vous qui êtes instruit par
« la foi, et qui croyez que ceux-là vivent enfin véri-
« blement, qui sont sortis louablement de cette vie,
« vous ne laissez pas de crier sans cesse que vous
« avez perdu un fils ! Et ce que cette femme a rendu
« à la nature avec un esprit égal et tranquille, vous
« refuserez de le rendre de même à Dieu, qui vous
« le redemande ! Elle s'est généreusement soumise
« à cette nécessité, et vous résisterez opiniâtrement
« à Dieu ! »

Il me semble qu'on voit assez aisément par ce modèle comment il faut comparer les exemples, quoi-

qu'il soit encore plus facile de s'étendre sur les faits véritables, parce qu'on y trouve une plus abondante diversité de circonstances. Il y a ici une chose à remarquer en passant : c'est qu'on peut donner plus de force et plus de grace au discours par ces sortes de parallèles et de comparaisons, en y mêlant à propos des sentences ou des épiphonêmes, comme dans ce même exemple, après ce commencement de comparaison : « Ce qu'une femme faible a souffert sans « s'ébranler, un homme ne peut le souffrir ! » On auroit pu ajouter ces sentences : « (1) La nature a « mis une grande différence entre les deux sexes, « et vous n'y en faites paroître aucune quant à la « force d'esprit. (2) Personne n'attend d'une femme « le mérite de la force et de la fermeté d'esprit. « (3) Un homme sans fermeté est indigne du nom « d'homme. (4) Il est honteux à un homme de se « laisser vaincre en force de cœur et d'esprit par « une femme. » Et de même encore après cet autre endroit : « Tous ses fils sont véritablement perdus « pour elle, et entièrement perdus; mais le vôtre « vivra toujours dans une gloire immortelle », il y avoit lieu d'ajouter : « (5) La réputation d'honneur « et de vertu est une vie sans comparaison plus heu- « reuse que la vie commune de tout ce qui respire :

(1) « Natura discernit sexum, tu non discernis animum.»
(2) « A muliere nemo fortitudinis laudem expectat. »
(3) « Vir nisi fortis sit animo, nec viri nomine cen- « setur. »
(4) « Turpiter barbam gestat, qui pectoris robore supe- « ratur à fœminâ. »
(5) « Longè felicius honestâ famâ, quam hoc communi

« cette vie du corps est pleine de misère, toujours « très courte, sans parler même de tant d'accidens « qui l'abrégent souvent; elle est enfin commune « aux hommes avec les bêtes. Celle-là au contraire « est illustre et éternelle, et donne rang aux hommes « dans la société des esprits célestes. » Enfin on pouvoit ajouter de pareilles sentences à chaque partie de ces comparaisons, en la même manière; mais c'est assez d'avoir montré en passant ces modèles, qui suffisent pour faire comprendre la nature et l'usage de cette figure.

Au reste, lorsqu'on est obligé de traiter un sujet, et qu'il y a lieu de l'orner de cette sorte de comparaison, il faut l'étendre plus ou moins, selon la nature et les circonstances des choses que l'on compare entre elles.

De la Comparaison.

Dans le genre démonstratif, nous comparons une personne avec une autre, soit pour louer, soit pour blâmer; et cette sorte de comparaison peut être mise au rang des exemples. C'est ainsi que saint Grégoire de Nazianze, faisant l'éloge du grand saint Basile, dans une de ses homélies, le compare aux hommes les plus illustres de l'ancien et du nouveau Testament, et fait voir qu'il a suivi leurs traces : « Comme « il y a eu, dit-il, et dans l'ancienne alliance et dans

« spiritu vivitur. Corporis vita et calamitosa est, et omninò « ut nihil accidat, brevis; denique cum pecudibus com- « munis : illa clara sempiternaque homines in cœlestium « consortium referens. »

« la nouvelle, beaucoup de grands hommes qui se « sont signalés dans une haute piété, des législateurs, « des généraux d'armée, des prophètes, des doc- « teurs, des martyrs intrépides, comparons-leur « notre illustre Basile, afin de juger plus évidemment « par là quelle a été l'excellence de sa vertu et de « sa piété. »

Il y a aussi une semblable espèce de comparaison, qui se fait d'une chose avec une ou plusieurs autres. Comme si quelqu'un, voulant louer la science des saintes Écritures, la comparoit aux sciences les plus importantes et les plus relevées; et dans chacune de ces sortes de comparaisons, il y a deux effets à considérer : car, on rabaisse les avantages d'une partie et on élève ceux de l'autre, ou bien on exagère beaucoup les louanges de l'une, en sorte néanmoins qu'on lui préfère ou qu'on lui égale celle qu'on a entrepris de louer particulièrement; et lorsqu'il s'agit de blâmer, on expose de même avec une grande force les vices d'une partie, mais de sorte que l'autre qu'on blâme, paroisse aussi méchante et aussi détestable.

Ce qui est à observer ici, c'est que ce qu'on apporte ou ce qu'on emploie pour comparaison, soit constamment vrai et remarquable; comme si, parlant d'un bon prince, vous le compariez à Trajan ou à Antonin le Philosophe, ou si vous en compariez un méchant à Néron ou à Caligula, ou un voluptueux à Sardanapale.

La comparaison sera encore beaucoup plus ample et plus abondante, si, pour louer ou pour blâmer quelque personne ou quelque chose, on la compare non seulement avec une, mais avec plusieurs per-

sonnes ou plusieurs choses. C'est ainsi que saint Sidoine Apollinaire compare Claudien Mamert aux plus célèbres philosophes, aux plus grands des orateurs, et aux plus illustres des saints Pères : « (1) Il pense, « dit-il, comme Pythagore, il divise comme Socrate, « il explique comme Platon, il lie et enveloppe comme « Aristote, il flatte comme Eschine, il remue les « passions comme Démosthène, il conseille comme « Caton, il persuade comme Cicéron.... Et si nous « voulons le comparer aux saints Pères, il instruit « comme Jérôme, il réfute comme Lactance, il « prouve comme Augustin, il s'élève comme Hilaire, « il s'abaisse comme Chrysostôme, il reprend comme « Basile, il console comme Grégoire de Nazianze, « il narre comme Eusèbe, il touche comme Eucher, « il presse comme Paulin, il se soutient comme « Ambroise. » Outre l'élégance de ces comparaisons multipliées, ce morceau est remarquable par la justesse et la précision avec laquelle saint Sidoine peint, d'un seul mot, le caractère de chacun des auteurs dont il parle.

De plus, si l'on veut inspirer de l'horreur pour

(1) « Sentit ut Pythagoras, dividit ut Socrates, explicat « ut Plato, implicat ut Aristoteles, ut Æschines blanditur, « ut Demosthenes irascitur, suadet ut Cato, persuadet ut « Tullius.... Jam si ad sacrosanctos patres pro comparatione « veniatur, instruit ut Hyeronimus, destruit ut Lactantius, « astruit ut Augustinus, attollitur ut Hilarius, summittitur « ut Joannes (Chrysostomus), ut Basilius corripit, ut Gre- « gorius (Nazianzenus) consolatur, ut Eusebius narrat, ut « Eucherius sollicitat, ut Paulinus provocat, ut Ambrosius « perseverat. » (Biblioth. max. Patrum, tom. 6, p. 1093, D. E.)

quelque vice, par exemple pour la colère, comparez-la à l'ivresse, à la frénésie ; ou si l'on veut exhorter à fuir les langues médisantes, comparez-les aux pestiférés, ou aux exhalaisons mortelles de certains lacs, qui font mourir subitement ceux qui respirent l'air qui en est infecté.

Des quatre fins de la Comparaison.

La comparaison, aussi bien que l'exemple, est d'un très grand poids. C'est une figure par laquelle on rapporte et l'on fait passer à un sujet quelque chose qui lui ressemble dans un autre tout différent. On s'en sert ou pour l'ornement du discours, ou pour la preuve, ou pour un plus grand éclaircissement de ce qu'on dit, ou pour le mettre plus vivement devant les yeux ; comme on se sert donc de la comparaison pour ces quatre fins ou motifs, on l'exprime aussi en quatre manières : par contrariété, par négation, par parallèle, et par briéveté.

La comparaison pour orner et embellir, se fait par contrariété, en cette manière : « Il n'en est « pas de l'amitié comme d'une maison, ou d'un « vaisseau, ou même d'un habit, qui étant nou- « vellement fait, vaut toujours mieux qu'un vieux « qui a servi long-temps : la fidélité d'un nouvel « ami est encore douteuse et peu assurée ; mais celle « d'un ancien est éprouvée comme l'or par le feu. »

Pour prouver, la comparaison se fait par négation, comme celle-ci : « Une terre, quelque bonne qu'elle « soit, ne produit que des ronces et des épines si « elle n'est point cultivée ; de même l'homme qui

« néglige de cultiver son esprit et son cœur, ne par-
« viendra ni à la science ni à la vertu. »

Pour donner plus de jour à ce que l'on dit, elle s'exprime par briéveté, en cette manière : « Il n'est « pas à propos, dans les devoirs de l'amitié, comme « de se contenter, dans les exercices de la course, « de pouvoir parvenir jusqu'où il est nécessaire; « mais il faut, quelque avancé que vous y soyez, « que vous étendiez encore au delà les effets de « cette vertu avec une ardeur toujours égale. »

Par cette comparaison, on fait entendre plus clairement qu'on doit louer la conduite des personnes qui, après la mort de quelqu'un de leurs amis, se chargent du soin de ses enfans; parce qu'il ne faut de la force et de la vitesse à celui qui court dans la carrière, que pour pousser sa course jusqu'au bout, au lieu que dans un ami, l'ardeur de la bienveillance doit être si grande, qu'elle s'étende au delà même de ce que son ami peut en connoître.

Pour représenter une chose vivement comme devant les yeux, la comparaison se fait par un parallèle, par exemple : « Si un joueur de harpe se pré-
« sentoit sur le théâtre, superbement vêtu d'une « robe d'or, avec un manteau de pourpre enrichi « d'une broderie de différentes couleurs, ayant « même sur la tête une riche et brillante couronne, « et tenant en sa main une harpe très magnifique, « relevée d'un émail d'or et d'ivoire, et qu'outre « cela il fût lui-même d'une beauté et d'une taille « proportionnée à la dignité de son personnage; si, « dis-je, après avoir, par cet éclat extérieur, ex-
« cité l'attente de tout le peuple, il commençoit, au

« milieu d'un profond silence, à pousser tout d'un « coup des tons de voix très aigres et très rudes, « avec des mouvemens de corps indécens, il seroit « sifflé de tout le monde, avec d'autant plus de « mépris et de dérision, qu'il auroit été richement « paré et long-temps attendu. Ainsi, lorsqu'un « homme est établi dans un poste élevé, ou dans « de grandes et riches possessions, et que dans la « plus grande affluence des dons de la fortune et « de la nature, il n'a ni vertu, ni science, il est « rejeté de la société des gens de bien, comme un « objet de dérision et de mépris. »

Cette comparaison met la chose comme devant les yeux, par le parallèle de la folie de l'un avec la stupidité de l'autre, et parce que toutes les choses qui y sont rapportées l'une à l'autre sont égales, on dit qu'elle se fait par parallèle.

Il faut observer avec soin que l'objet dont nous tirons la comparaison, doit nous fournir aussi des mots propres à marquer sa ressemblance avec l'objet auquel nous le comparons; par exemple : « Comme « les hirondelles se trouvent toujours près de nous « durant les beaux jours du printemps et de l'été, « et qu'aussitôt qu'elles sentent le froid de l'hiver, « elles se retirent..... » Cette comparaison étant ainsi proposée, nous en tirons par métaphore des termes propres à marquer la ressemblance de la chose à laquelle nous l'appliquons, de cette manière : « Ainsi « les faux amis sont assidus auprès de nous durant « les beaux jours de notre vie; mais ils ne voient pas « plus tôt arriver l'hiver de notre fortune, qu'ils s'en- « volent tous et nous abandonnent. »

On trouvera facilement des comparaisons, si l'on a soin de considérer souvent avec attention la nature et les propriétés de toute sorte de créatures animées ou inanimées, sauvages ou apprivoisées qui se trouvent sur la terre, dans l'air et dans la mer, et tous les divers ouvrages et toutes les différentes productions de la nature, de l'art et du hasard même, et de s'étudier à en tirer des comparaisons qui puissent servir à expliquer, faire entendre, mettre dans un beau jour et comme devant les yeux ce qu'on veut persuader; car il n'est pas nécessaire qu'une chose soit semblable en tout à une autre pour lui être comparée, il suffit qu'elle ait quelque rapport ou quelque ressemblance avec elle.

Il faut bien prendre garde de ne jamais tirer aucune comparaison des choses viles, basses ou impures, parce que le discours en seroit souillé; ni des choses obscures, trop subtiles ou difficiles à entendre, parce qu'elles ne serviroient qu'à l'obscurcir et à l'embrouiller, et qu'ainsi l'un et l'autre auraient un effet tout contraire à celui pour lequel la comparaison a été inventée.

Quant à la manière de traiter les comparaisons, il en est comme des exemples que l'on étend ou que l'on abrége, tantôt plus et tantôt moins, car on les exprime quelquefois par un seul mot; comme : « (1) Ne voyez-vous pas qu'il vous faut tourner « voile ?.... (2) Cessez de laver une tuile. » En sorte que c'est alors une métaphore. Quelquefois on leur

(1) « Non intelligis tibi vertenda vela? »
(2) « Desine lavare laterem. »

donne plus d'étendue et une application plus évidente, comme en cet endroit de Cicéron : « (1) Quand « les matelots sortent du port, ceux qui y sont rentrés après une longue navigation, ont coutume de « les instruire avec le plus grand soin sur les tempêtes, les corsaires, les écueils, parce qu'un sentiment naturel nous intéresse pour ceux qui s'exposent aux mêmes dangers que nous avons courus. « Me voyant près du port, après de grandes agitations, dans quelle disposition dois-je donc être « pour un homme qui est sur le point de soutenir de « violentes secousses dans le gouvernement de la « république ! »

Saint Jérôme semble avoir imité cette comparaison de Cicéron dans une de ses lettres à Héliodore : « (2) Quand je vous donne ces avis, je ne me flatte « pas de n'avoir jamais essuyé de tempêtes, et d'être « toujours arrivé heureusement au port, sans avoir « souffert aucun dommage, ni dans mon vaisseau « ni dans sa charge. Au contraire, ce n'est qu'après « avoir échoué depuis peu sur la côte, que, tout

(1) « Quod si è portu solventibus, iiqui jam in portum ex « alto invehuntur, prædicere summo studio solent tempestatum rationem, et prædonum, et locorum; quod natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus « nos perfuncti sumus, ingrediuntur : quo tandem me « animo esse oportet, propè jam ex magnâ jactatione terram videntem, in hunc cui video maximas reipublicæ « tempestates esse subeundas? » (Orat. pro Muræna. n. 4.)

(2) « Et ego non integris rate vel mercibus moneo, sed « quasi nuper naufragio ejectus in littus timidâ navigaturis « voce denuntio : in illo æstu Charybdis luxuriæ salutem « vorat : ibi ore virgineo ad pudicitiæ perpetranda naufra-

« effrayé encore du naufrage que je viens de faire, « j'avertis ceux qui veulent s'embarquer sur cette « mer orageuse des périls où ils vont être exposés, « et que je leur dis d'une voix encore toute trem- « blante : Prenez garde à vous ; car dans ce golfe, « qui est presque toujours agité de tempêtes, l'amour « du plaisir, comme une autre Charybde, attire les « voyageurs, et les fait périr sans ressource. Ici « l'impureté, semblable au fameux écueil de Scylla, « paroît sous le visage agréable d'une personne dan- « gereuse par ses attraits, et fait faire à l'innocence « de funestes naufrages. Cette côte que vous voyez « est habitée par une nation cruelle et barbare ; le « démon avec ses soldats court la mer comme un « pirate, portant les chaînes qu'il a préparées pour « ceux qui tomberont en sa puissance. Soyez donc « toujours sur vos gardes ; car quoique cette mer « paroisse à vos yeux aussi calme qu'un étang, et « que le vent remue à peine la superficie de ses « eaux, néanmoins cette surface, si unie en appa- « rence, est pleine d'écueils, l'ennemi est caché, « le péril est au dedans. Préparez donc vos cordages, « déployez vos voiles ; imprimez sur votre front le sign

« gia Scylla ceu renidens libido blanditur. Hìc barbarum « littus, hic diabolus pirata cum sociis portat vincula ca- « piendis. Nolite credere, nolite esse securi ; licet in mo- « dum stagni fusum æquor arrideat, licet vix summa ja- « centis elementi spiritu terga crispentur, magnos hic « campus montes habet. Intus inclusum est periculum, « intus est hostis. Expedite rudentes, vela suspendite. Cru- « cis antenna figatur in frontibus. Tranquillitas illa tem- « pestas est. »

« de la croix pour vous servir de défense; car ce « calme apparent est une véritable tempête. »

Si l'on veut comparer ici premièrement tous les divers périls dont la pureté des mœurs est menacée dans la vie du siècle par les vices et les passions des méchans, avec tous ceux auxquels la vie des gens de mer est exposée, et ensuite montrer ce qu'il y a de plus ou de moins, de différent ou de contraire en chacun de part et d'autre, et y joindre en dernier lieu l'ornement des sentences et des épiphonêmes, on étendra sans doute la comparaison d'une manière très pleine et très abondante, dont voici un exemple : « Comme plus une chose est précieuse, plus on a « d'ordinaire d'attachement à la conserver, et plus « on la ménage avec circonspection; ainsi n'y ayant « rien de plus cher ni de plus précieux que le temps, « on doit prendre garde, avec un extrême soin, de « n'en laisser passer aucun moment qui ne soit uti- « lement employé : si donc on donne des curateurs « à ceux qui, ayant de l'or, de l'argent, des pierres « précieuses et d'autres semblables richesses, les « dissipent par de folles dépenses, combien est-ce « une plus grande folie de perdre honteusement, « dans l'oisiveté ou en des occupations criminelles, « le temps, qui est le don le plus beau et le plus « important dont nous soyons redevables à Dieu ? « car, que perdez-vous en perdant le temps, sinon la « vie même? Cependant vous appelez la perte d'une « perle ou d'une pierre précieuse une grande perte, « et vous ne comptez pour rien la perte de tout « un jour, c'est-à-dire d'une bonne partie de votre « vie; et vous ne considérez pas que ce que vous

« appelez une grande perte peut se réparer d'ail-
« leurs, et que celle du temps est irréparable; de
« plus, la perte que vous faites de ces sortes de
« choses est souvent un gain pour d'autres; mais le
« temps que vous perdez ne passe au profit de per-
« sonne : il n'arrive point de perte dont quelqu'un
« ne tire quelque utilité, hors celle du temps.
« Ajoutez à cela que la perte des richesses a été
« la cause du salut de plusieurs, parce qu'elles
« servent souvent de matière aux vices, et qu'ainsi
« il leur a été plus avantageux de les avoir dissipées
« par des profusions téméraires, que de les avoir
« conservées avec beaucoup de ménagement. Plus
« il y a d'honneur à bien user d'une chose, plus il
« est honteux de la prodiguer inutilement; or, qu'y
« a-t-il de plus beau et de plus important que de
« bien employer notre temps? Quant aux richesses,
« quelque soin que nous ayons de les ménager uti-
« lement, elles nous sont néanmoins souvent dé-
« robées, ou par quelque accident, ou par l'injustice
« des hommes; et cette perte qui nous arrive malgré
« nous, nous est un sujet de misère seulement, et
« non de honte et de confusion; mais la perte du
« temps qui n'arrive que par notre propre faute,
« nous rend misérables et infames tout ensemble;
« le plus détestable genre d'infamie est lorsque la
« faute ne peut être rejetée que sur celui qui en
« souffre la peine. Avec de l'or et de l'argent, vous
« pouvez acheter des fonds de terre et des héri-
« tages, et avec le temps vous pouvez, outre les
« autres ornemens de l'ame, acquérir l'immortalité.
« Il n'y a point de partie de la vie si courte, ni si

« petite, où l'on ne puisse s'avancer toujours de « quelque degré considérable vers la félicité; enfin « vous devez peut-être rendre compte à quelqu'un, « comme à votre père, du mauvais usage de vos « richesses; mais c'est à Dieu même que vous le « rendrez de toutes les heures de votre vie que vous « avez mal employées. »

Je n'ai traité cet exemple avec tant d'étendue, que pour mieux montrer combien on peut amplifier un discours, par cette figure, en comparant de cette sorte les diverses circonstances; mais lorsqu'on est véritablement dans l'action, il faut être plus serré, en sorte néanmoins que lorsque la comparaison est tirée du moins ou du plus, cette inégalité soit rendue très claire et très évidente, afin que la force du raisonnement en paroisse aussi plus grande. Prenons pour exemple cet argument du moins au plus : « Si un « maître punit sévèrement son esclave, lorsqu'il fait « mal, pourquoi Dieu n'en usera-t-il pas de même « envers l'homme qui l'offense? » Voilà sans doute comment un homme sans éloquence diroit simplement cette comparaison; mais voyez, je vous prie, combien saint Cyprien lui donne un tout autre tour dans son excellent traité contre Démétrien, en un passage que nous avons déja rapporté dans le tome premier, page 277.

Mais, encore que l'usage des exemples et des comparaisons soit d'un grand secours pour faire entrer les esprits dans ce que nous voulons persuader, c'est néanmoins lorsqu'on les emploie par induction, qu'elles ont plus de force pour cet effet.

Saint Cyprien emploie une comparaison par in-

duction dans les paroles suivantes : « (1) L'Église « est une, et elle se répand par sa fécondité en plu- « sieurs personnes, comme il y a plusieurs rayons « de soleil, mais qu'il n'y a qu'une lumière ; comme « un arbre s'étend en plusieurs branches, mais n'a « qu'un tronc et qu'une racine ; comme une source « se divise en plusieurs ruisseaux, mais conserve « toujours son unité dans son origine. Vous ne sau- « riez séparer un rayon du corps du soleil ; une « branche d'arbre rompue ne peut plus porter au- « cun fruit, et un ruisseau retranché de sa source « se dessèche aussitôt. Ainsi l'Église, tout éclatante « de la lumière du Seigneur, répand ses rayons par « toute la terre ; et cependant ce n'est qu'une seule « lumière qui est ainsi répandue de toute part, sans « que l'unité du corps soit divisée ; elle étend ses « branches par tout le monde, et fait couler ses « ruisseaux de tous côtés, et néanmoins c'est un

(1) « Ecclesia una est, quæ in multitudinem latiùs in- « cremento fœcunditatis extenditur : quomodo solis multi « radii, sed lumen unum ; et rami arboris multi, sed ro- « bur unum tenaci radice fundatum : et cùm de fonte uno « rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur « exundantis copiæ largitate, unitas tamen servatur in ori- « gine. Avelle radium solis à corpore, divisionem lucis « unitas non capit. Ab arbore frange ramum, fractus ger- « minare non poterit. A fonte præscinde rivum, præcisus « arescet. Sic et ecclesia Domini luce perfusa per orbem to- « tum radios suos porrigit ; unum tamen lumen est, quod « ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur. Ramos « suos in universam terram copiâ ubertatis extendit ; pro- « fluentes largiter rivos latius expandit ; unum tamen caput « est, et origo una, et una mater fœcunditatis successibus « copiosa. » (De Unit. eccles.)

« seul tronc, une seule origine, et une seule mère « toujours féconde et abondante. »

Conclusion de ce chapitre.

Nous avons jusqu'ici expliqué, dans ce cinquième livre, les divers tours ou changemens des mots et des expressions, et toutes les figures de mot et de pensée qui donnent de la force, de la clarté et de l'ornement au discours, sans néanmoins nous arrêter aux vaines contestations des auteurs grecs et latins qui sont très partagés dans leurs opinions touchant le nombre et les noms de ces divers ornemens de l'éloquence; non seulement il s'en trouve plusieurs qui ont sur cela des sentimens très différens; mais ce qui est plus étonnant, Cicéron même, le père de l'éloquence, et qui en a si exactement prescrit les règles et les préceptes, ne s'accorde pas en cela avec lui-même. Sans donc nous embarrasser dans ces sortes de questions fort peu importantes, nous nous hâtons de passer à des choses vraiment utiles.

CHAPITRE XV.

De l'usage des figures.

C'est peu de savoir les noms et les définitions des figures, si l'on n'en connoît pas aussi l'usage, c'est-

à-dire si l'on ne sait pas bien de quelle façon, en quelles rencontres et dans quels sujets on doit s'en servir principalement. C'est ce qu'on peut conclure des trois parties principales du prédicateur, qui sont : la première d'enseigner, l'autre de plaire, et la troisième de toucher. Il faut de la clarté pour instruire, de la douceur pour plaire et gagner la bienveillance, et de la force pour toucher. Or, entre les figures, quelques-unes sont propres pour enseigner et pour faire bien comprendre les choses; d'autres, pour plaire ou pour se faire écouter avec plaisir; et d'autres enfin, pour émouvoir les esprits, et pour les porter à se rendre à ce qu'on veut persuader.

Les figures particulièrement propres pour enseigner sont celles que nous avons mises au rang des formes d'argumens, auxquelles on peut encore joindre le raisonnement figuré, que nous venons de placer ci-devant entre les figures de pensée, et quelques autres encore qui servent ou à prouver les choses avec plus de force, ou à les exposer dans un plus beau jour; on peut aussi fort bien y comprendre la transition, qui, en exposant ce qui a été dit et ce qui est à dire ensuite, donne de l'ordre et de la clarté au discours, et quelquefois même de la force et de la vivacité.

Les figures qui servent à le rendre agréable, et à faire qu'il soit écouté avec plaisir, sont entre autres celles du deuxième et du troisième ordre des figures de mot, qui consistent dans le rapport et la proportion des choses semblables ou contraires entre elles; la plupart des autres figures, soit de mot, soit de pensée, ont beaucoup de force et de vivacité,

et servent ainsi particulièrement à toucher et à faire de vives impressions dans les esprits.

Il y en a néanmoins quelques autres, et même en assez grand nombre, qui produisent seules tous ces divers effets; car il est constant déja que les descriptions des choses et des personnes, des lieux et des temps, servent tantôt à plaire, tantôt à amplifier, et quelquefois aussi à instruire. Nous avons dit la même chose des antithèses, dont la force et la vivacité sont d'ordinaire accompagnées de beaucoup de grace et d'agrément. Pour ce qui est des exemples, et surtout des comparaisons, quels effets ne produisent-ils pas? Y a-t-il rien qui apporte plus de jour et d'éclaircissement que les comparaisons dans les choses obscures? Qu'y a-t-il qu'on ne puisse par elles amplifier, et mettre comme devant les yeux des auditeurs? Combien, outre cela, la comparaison proposée par induction a-t-elle d'agrément et de beauté pour plaire?

Il est du devoir du prédicateur qui veut sincèrement se rendre éloquent, de savoir bien, non seulement le nombre, les noms et la nature des figures et des ornemens de l'art, mais plus particulièrement encore leur usage; en sorte qu'il se serve toujours, dans chaque partie de son sermon, de celles qui y entreront le plus à propos; et comme une même chose peut être expliquée diversement, et pour ainsi dire revêtue et ornée de plusieurs figures, il est aussi de l'adresse du prédicateur de choisir principalement celle qui explique sa pensée plus nettement, en moins de paroles et avec plus de justesse.

CHAPITRE XVI.

De la composition du style.

Après avoir exposé les tropes et les figures, il reste à parler de la troisième partie de l'ornement du discours, qui consiste dans la composition ou dans l'arrangement des paroles, ce qui demande aussi le tour de la période. Saint Augustin dit de cette composition du style, que les prédicateurs ne doivent point la négliger, quoiqu'elle se trouve rarement dans les saintes Ecritures. Voici ses paroles (De Doctr. christ. lib. 4. cap. 20.) : « Il faut convenir que cet ornement du discours, qui consiste, « à la fin d'une période, dans le nombre et dans « la cadence, ne se rencontre point dans les auteurs « des livres saints. De dire maintenant si le traducteur en est la cause, ou bien si c'est à dessein (comme je le crois plutôt) qu'ils ont évité ce « qui d'ordinaire attire l'applaudissement, je n'ose « l'assurer, car je confesse ne pas le savoir. Ce que « je sais seulement, c'est que si quelque homme « habile dans l'art de ces périodes mesurées, accommodoit le tour et le repos de chaque période « aux règles que les orateurs profanes ont observées (ce qui seroit fort aisé à faire, en substituant « quelques autres termes qui ont la même significa-

« tion, ou en y donnant seulement un autre arran-
« gement), il reconnoîtroit que ces hommes di-
« vins n'ont manqué d'aucun de ces talens qui
« s'acquièrent dans les écoles de grammaire et de
« rhétorique, et il y trouveroit plusieurs façons de
« parler d'une beauté si merveilleuse dans notre
« langue, mais encore plus dans la langue origi-
« nale, qu'il n'y a rien qui en approche dans ces
« ouvrages profanes qui attirent tant de vains ap-
« plaudissemens à leurs auteurs. Mais il faut pren-
« dre garde qu'en voulant donner plus de cadence
« et de nombre à ces maximes divines, on ne leur
« ôte de leur gravité et de leur poids. L'art de la
« musique où l'on s'instruit à fond de ces me-
« sures, a si peu manqué à nos prophètes, que le
« savant prêtre Jérôme (in prolog. super Joan.) cite
« les vers de quelques-uns dans la langue hébraïque
« seulement, qu'il n'a point traduits exprès pour
« en conserver la beauté et la vérité dans les paroles
« mêmes. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon
« sentiment, je suis bien aise qu'on sache que,
« de même que dans mes discours je tâche, autant
« que je crois pouvoir le faire sobrement, de ne
« point omettre ces sortes de cadences à la fin des
« périodes, aussi rien ne me plaît plus que de les
« trouver rarement dans les oracles du Saint-Esprit. »

Quiconque a dessein d'écrire ou de composer avec élégance, peut suivre l'exemple de ce grand saint; car le discours a tant de grace et de force, lorsqu'il est distribué en différentes parties, et que l'ordre qu'on lui donne est accompagné de l'harmonie des nombres, que sans aucun éclat de paroles il répand

dans l'esprit du lecteur un plaisir secret dont la douceur le charme, sans qu'il puisse en rendre raison. Cette même composition du style soulage encore beaucoup l'esprit, quand la liaison et la mesure, ou la proportion des membres du discours entre eux, sert à le rendre plus clair et plus évident; ceci regarde spécialement la manière d'écrire ou de composer.

Mais pour ce qui est de parler devant le peuple, ou de prêcher, cette composition du style, qui demande les nombres et le tour de la période, est assez peu nécessaire, comme l'avouent ceux mêmes qui en ont écrit. C'est pourquoi, laissant à part les règles que les rhéteurs ont prescrites en grand nombre sur ce sujet, je finirai cette partie en peu de mots. Cornificius en parle en ces termes : « La composition « du style est un arrangement ou une structure de « mots, qui rend toutes les parties du discours éga- « lement polies. »

On y parviendra aisément si l'on a soin d'éviter : 1° les hiatus, ou fréquentes rencontres des voyelles; 2° une trop longue continuation du son d'une même lettre, comme : « Le sommeil t'abat, tant tu t'es « tiré tard du jeu »; 3° ou d'un même mot, comme en cet endroit déja cité au sujet de la répétition (t. 2, page 78) : « On n'a pas raison d'ajouter foi à une « raison dont on ne voit pas la raison »; et, en un mot, si l'on a soin de prendre garde que ce qui précède et ce qui suit soient joints et liés de telle manière, que le concours des lettres n'ait rien de trop âpre ni de trop ouvert; 4° de ne pas mettre de suite plusieurs mots qui se terminent par une même ca-

dence; 5° de ne pas embarrasser le discours par des transpositions de mots, et de n'en faire aucune, à moins qu'elle n'y donne de la justesse et de l'ornement; 6° enfin, il faut éviter de continuer de suite une longue période qui fatigue l'auditeur, et fasse perdre haleine à l'orateur.

CHAPITRE XVII.

Du style simple et du style composé.

Quiconque désire se former le style (ce qui est nécessaire pour écrire avec art et avec justesse), doit savoir qu'il faut en distinguer deux sortes : l'un, simple; l'autre, double ou composé. Le simple est un style libre et dégagé de la règle des mesures ou des nombres, et des longues périodes; on s'en sert dans les entretiens ordinaires, et il est aussi en usage dans l'Écriture sainte, en plusieurs endroits, parce que la vérité, qui est simple, aime la simplicité du langage. Tel est le commencement de la Genèse : « (1) Au commencement Dieu créa le ciel et la terre; « la terre étoit informe et toute nue; les ténèbres « couvroient la face de l'abyme, et l'esprit de Dieu « étoit porté sur les eaux. Or, Dieu dit : Que la

(1) « In principio creavit Deus cœlum et terram. Terra « autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super fa-

« lumière soit faite, et la lumière fut faite »; ou, comme porte plus énergiquement le texte hébreu : « Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Le style composé, qui s'éloigne de cette simplicité, est un certain tour ou circuit de discours plus étendu, et dont il est nécessaire d'expliquer les parties et comme les membres, afin que la connoissance que nous en donnerons, rende plus aisée celle du tout qu'elles composent. Comme donc, dans une main, nous considérons premièrement la main même comme un tout, ensuite chaque doigt comme un de ses membres, et enfin les articles du doigt comme ses diverses parties, nous remarquerons aussi dans le discours des parties et des membres; car ses parties courtes et dégagées qu'on appelle en latin *cæsa* ou *incisa*, et en grec, *commata*, sont comme les articles des membres du discours; celles qu'on appelle en grec *cola*, membres, en sont en effet comme les membres; et les périodes, appelées en latin *ambitus*, *comprehensiones*, *circumscriptiones*, des tours ou des circuits de paroles, sont comme des touts ou des corps composés de plusieurs membres.

Or, pour faire entendre toutes ces choses par des exemples, nous nous servirons ici de ceux mêmes que saint Augustin (de Doctr. chr. l. 4. c. 7.) a tirés de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens, chapitre onzième. Nous donnerons comme lui, pour exemples de ces petits articles détachés, appelés en latin *cæsa* ou *incisa*, et en grec *commata*, ces quatre parties

« ciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas. Dixit-« que Deus : Fiat lux, et facta est lux. »

courtes et dégagées : « (1) J'ai plus souffert de tra-
« vaux, plus reçu de coups, plus enduré de prison,
« je me suis souvent vu tout près de la mort »; et ces autres encore qui suivent, au nombre de quatorze : « (2) J'ai souvent été dans les voyages, dans
« les périls sur les fleuves, dans les périls des vo-
« leurs, dans les périls de la part de ceux de ma
« nation, dans les périls de la part des païens, dans
« les périls au milieu des villes, dans les périls au
« milieu des déserts, dans les périls sur la mer,
« dans les périls entre les faux frères; j'ai été dans
« toutes sortes de travaux et de fatigues, dans les
« veilles fréquentes, dans les tourmens de la faim
« et de la soif, dans l'austérité des jeûnes réitérés,
« dans le froid et la nudité. » Ces deux-ci sont des membres : « (3) Qui est foible, sans que je m'affoi-
« blisse avec lui? Qui est scandalisé, sans que je
« brûle? »

Pour ce qui est des périodes, ce même saint docteur nous propose, comme une de deux membres, cet endroit de la même épître : « (4) Étant sages

(1) « In laboribus plurimis, in carceribus abundantiùs, « in plagis suprà modum, in mortibus frequenter.» (v. 23.)

(2) « In itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis « latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, « periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in « mari, periculis in falsis fratribus, in labore et ærumnâ, « in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in « frigore et nuditate. » (v. 26 et 27.)

(3) « Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scanda-« lizatur, et ego non uror? » (v. 29.)

(4) « Libenter suffertis insipientes, cùm sitis ipsi sa-« pientes. » (v. 19.)

« comme vous êtes, vous souffrez sans peine les im-
« prudens »; et pour une de trois membres, cet autre qui suit un peu après : « (1) Mais puisqu'ils « sont si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux bien « faire une imprudence en me rendant aussi hardi « qu'eux »; et encore pour une de quatre membres, ce qu'il a dit un peu auparavant en ces termes : « (2) Quant à ce que je dis, croyez, si vous voulez, « que je ne le dis pas selon le Seigneur, mais que « je fais paroître de l'imprudence, en ce que je m'en « fais un sujet de gloire. » La période peut encore avoir plus de quatre membres; mais lorsque ces membres sont composés d'un nombre de syllabes égal ou à peu près, on les met au rang des figures de mot, comme il a été remarqué ci-devant (t. 2, p. 54).

Le même saint Augustin, après avoir fait un merveilleux éloge de l'éloquence toute divine de cet endroit de saint Paul, et remarqué l'excellente beauté de ses expressions, relève surtout l'admirable variété de son discours, en ce qu'il s'étend et se distribue tantôt par des parties courtes et dégagées, tantôt par des membres entiers, et tantôt par des tours de période pleins et finis, et que les périodes y sont mêlées, tantôt après de petits membres détachés, et tantôt après d'autres membres entiers, d'une manière qui en diversifie agréablement le style, empêche l'ennui du lecteur, et lui donne le temps de respirer et de reprendre haleine.

(1) « In quo quis audet, in insipientiâ dico, audeo et ego. » (v. 21.)

(2) « Quod loquor, non loquor secundùm Deum, sed quasi « in insipientiâ, in hâc substantiâ gloriæ. » (v. 17.)

Il est constant que l'Apôtre n'a point acquis ce style si grand et si relevé par le secours de l'art, mais qu'on doit le considérer comme l'effet propre de sa divine sagesse, dont la vraie éloquence est comme une suite nécessaire, ou plutôt comme une compagne inséparable. En effet, il appartient à la sagesse de bien concevoir, peser et estimer les choses selon leur mérite et leur dignité, et à l'éloquence d'exposer par un discours juste et proportionné ce qu'on a ainsi conçu, pesé et estimé dans son esprit. D'où il arrive que la sagesse est d'ordinaire suivie et accompagnée de l'éloquence véritable et naturelle, comme on le voit dans plusieurs saints et hommes apostoliques qui, sans le secours de l'art, sont très ingénieux et très éloquens dans leurs discours. Aussi un sage disoit avec raison : « (1) Si vous concevez « fortement une chose, vous ne manquerez ni de « paroles ni d'éloquence pour la bien dire. » Saint Ambroise a cette même variété de style dans son livre de la Virginité, lorsqu'il rapporte en détail les vertus de la très sainte Vierge ; car il y mêle avec le même agrément des périodes de deux ou de trois membres, liés avec des nombres, tantôt après plusieurs parties courtes et dégagées, tantôt après des membres détachés, avec certaines conclusions où l'esprit se repose un moment de temps en temps, comme on pourra le voir dans le chapitre suivant.

Il faut savoir encore qu'il y a deux sortes de périodes, l'une où le discours s'étend et est distribué

(1) « Si rectè rem conceperis, nec facundia dicendi, nec « sermo te deseret ullus. »

par parties ou par membres, *cæsim vel membratim*; et l'autre, où il est borné, c'est-à-dire renfermé depuis le commencement jusqu'à la fin, *circumscriptè*, avec des pauses et des reprises dans un certain tour ou circuit de paroles dont le sens ne s'achève qu'à la fin; en sorte qu'il a toute l'apparence ou d'un parfait raisonnement, ou quelquefois d'une hypothèse, et plus ou moins d'étendue, selon que le requiert le dessein qu'on s'est proposé, ou l'état de la chose dont il s'agit. C'est ce que l'on comprendra aisément par ces exemples de la seconde épître de l'Apôtre aux Corinthiens, que nous venons de rapporter après saint Augustin.

Il faut remarquer que la période par laquelle nous parlons avec mesure, *circumscriptè*, et où le commencement, comme dit Aristote, répond si bien à la fin, que l'élocution y a toujours un tout plein et fini dans le sens et dans les nombres; il faut remarquer, dis-je, qu'elle est quelquefois plus courte, et quelquefois plus longue. Celle-ci, par exemple, de saint Cyprien, est courte : « (1) Que personne, mes très « chers frères, ne diminue la gloire que les chrétiens « fermes dans la foi ont si justement acquise; que « personne ne rabaisse malicieusement leurs avan- « tages. Lorsque le temps porté par les édits pour « renier la foi est expiré, quiconque dans ce temps « n'a point renoncé Jésus-Christ, l'a confessé. »

(1) « Nemo, fratres dilectissimi, nemo hanc confessorum « gloriam mutilet. Cùm dies negantibus præstitutus exces- « sit, quisquis professus intrà diem non est, christianum « se esse confessus est. » (De Lapsis.)

Mais en voici une autre, plus longue, par laquelle ce même Père commence son traité de la Patience : « (1) Ayant à vous parler de la patience, mes très « chers frères, et à vous en montrer les fruits et « les avantages, par où puis-je commencer plus à « propos qu'en vous faisant remarquer que vous avez « besoin de patience pour m'écouter, en sorte que « vous ne sauriez même en entendre parler sans en « avoir. »

Une période plus longue suit un peu après, en ces termes : « (2) De tous les moyens que la doctrine « céleste de notre religion nous fournit pour ac- « quérir les divines récompenses qui sont les objets « de notre foi et de notre espérance, je n'en vois « point de meilleur ni de plus utile pour la bonne « vie et pour la gloire de ceux qui tâchent, comme « nous, d'observer en toute chose les commandemens « divins avec crainte et avec piété, que de s'établir « et de se fortifier principalement dans la patience. »

Les particules ou conjonctions adversatives *quoique*, *encore que*, *néanmoins*, *toutefois*, etc., et les comparatives *comme*, *ainsi*, *de même*, etc.,

(1) « De patientiâ locuturus, fratres dilectissimi, et uti- « litates ejus, et commoda prædicaturus; undè potius in- « cipiam, quàm quòd nunc quoque ad audientiam vestram, « patientiam video esse necessariam, ut nec hoc ipsum « quod auditis, et discitis, sine patientiâ facere possitis. »

(2) « Nec invenio inter cæteras cœlestis disciplinæ vias, « quibus ad consequenda divinitùs præmia spei ac fidei nos- « træ secta dirigitur; quid magis sit vel utilius ad vitam, « vel majus ad gloriam, quam ut qui præceptis dominicis « obsequio, timoris ac devotionis imitemur, patientiam « maximè totâ observatione tueamur. »

servent très souvent à la construction de ces sortes de périodes, parce que, dans quelque élocution qu'elles entrent, le sens n'en est achevé qu'à la fin ; ce qui est le propre de la période, par laquelle nous énonçons les choses avec mesure dans nos discours. Les participes ont aussi été inventés afin de pouvoir renfermer plusieurs verbes dans un seul tout ou circuit de diction, car ils ont la force des verbes mêmes.

On ajoute à ces trois espèces de style ou d'élocution par parties, par membres, et par périodes, une quatrième appelée en grec *péribole*, c'est-à-dire un circuit, un tour d'élocution plus étendu et composé de plus de membres ou de parties que la période ordinaire. Elle présente un enchaînement, une longue tirade de paroles et de pensées, disposées néanmoins de telle sorte, qu'on peut se reposer un moment et reprendre haleine de temps en temps. Plus elle est longue, plus aussi elle a d'élégance et de beauté, pourvu toutefois qu'il y ait de l'ordre et de la mesure dans sa longueur et son étendue. Nous en rapporterons ici pour exemple un endroit de saint Cyprien, où il défend sa dignité d'évêque contre quelques hérétiques qui la lui refusoient et q' décrioient sa conduite et son élection par d'absurdes calomnies : « (1) Je le dis, et je le dis avec regret, « je le dis avec douleur, et parce qu'on m'oblige « à le dire : Quand un évêque est substitué à la « place de celui qui est mort, quand il est élu du-

(1) « Cæterum (dico enim provocatus, dico dolens, dico « compulsus), quando episcopus in locum defuncti substi- « tuitur, quandò populi universi suffragio in pace deligitur,

« rant la paix par les suffrages de tout le peuple, « quand il est particulièrement protégé de Dieu « pendant la persécution, quand il est inviolablement « uni à tous ses collègues, et approuvé de « tout son peuple, pendant quatre années d'épiscopat; quand il observe exactement la discipline « durant le calme; quand il est proscrit durant la « persécution, demandé tant de fois par son nom « et tout ensemble par celui de sa dignité, dans le « cirque et dans l'amphithéâtre, pour être exposé « aux lions; quand un tel évêque est attaqué par « des gens perdus et désespérés, et qui sont hors « de l'Eglise, on voit aisément, mon très cher frère, « d'où vient cette persécution, on voit aisément « qu'elle ne vient pas de Jésus-Christ, qui établit « et protége les évêques, mais de l'ennemi de « Jésus-Christ et de son Eglise, lequel suscite cette « guerre à celui qui en a la conduite; afin que n'y « ayant plus de pilote, il puisse piller et faire cou-

« quandò Dei auxilio in persecutione protegitur, collegis « omnibus fideliter junctus, plebi suæ jam quadriennio in « episcopatu probatus, in quiete serviens disciplinæ, in « tempestate proscriptus, applicito et adjuncto episcopatus « sui nomine, totiès ad leonem petitus, in circo, in amphitheatro dominicæ donationis testimonio honoratus: « cum talis, frater carissime, à quibusdam desperatis et « perditis, et extra ecclesiam constitutis, impugnari videtur: apparet quis impugnet, non scilicet Christus, qui « sacerdotes aut constituit aut protegit; sed ille qui Christi « adversarius, et ecclesiæ ejus inimicus, ad hoc ecclesiæ « præpositum suâ infestatione persequitur, ut gubernatore « sublato, atrocius atque violentius circa ecclesiæ naufragia « grassetur. » (Ep. 55. ad Cornel.)

« ler à fond le vaisseau avec plus de violence et de « cruauté. »

Nous devons donc nous servir de ces quatre espèces de constructions selon la nature des choses que nous traitons, en sorte que nous évitions adroitement par cette variété le dégoût, qui vient ordinairement d'une continuelle uniformité, et que nous revêtions, pour ainsi dire, chaque chose de la couleur et de l'ornement qui lui sont propres et convenables. Il est de la prudence de l'orateur, de bien examiner quand il doit se servir de l'une plutôt que de l'autre, n'étant pas possible d'en donner aucune règle certaine. Ce qu'il y a de constant, c'est que pour presser et faire instance, on se sert souvent de parties courtes et de membres détachés, et qu'on emploie les périodes dans les raisonnemens, et plus souvent encore dans les exordes, où elles sont d'ordinaire plus longues.

La péribole est plus propre pour les narrations historiques et pour les amplifications ; et à vrai dire, toutes ces sortes d'élocutions différentes peuvent aussi entrer fort à propos dans les autres parties du discours.

CHAPITRE XVIII.

Des bienséances du discours, ou manière de parler à propos.

Nous avons traité jusqu'à présent, dans ce livre, des trois premières qualités principales de l'élocution, savoir : de la pureté, de la clarté, et de l'ornement, soit pour les mots en particulier, soit pour les figures, soit pour la composition du style; il reste à parler des bienséances.

Cicéron les explique en ces termes (de Orat. lib. 3, n. 55.) : « Après avoir ouvert, ou du moins in-« diqué les sources de tous les ornements du dis-« cours, je dois dire un mot des convenances ou « bienséances oratoires. Mais n'est-il pas évident que « toute espèce de discours ne convient pas à toute « espèce de sujet, et qu'il faut avoir égard aux « temps, aux lieux, aux personnes? Une affaire « qui intéresse la vie d'un homme ne veut pas être « traitée comme une cause civile de peu d'impor-« tance, et les délibérations publiques, les pané-« gyriques, les plaidoyers, les entretiens, les con-« solations, les invectives, les discussions, l'histoire, « n'admettent pas le même ton. Il n'est pas moins « nécessaire d'examiner si l'on parle devant le senat, « devant le peuple, ou devant les juges; si l'on « s'adresse à un auditoire nombreux, à peu de per-

« sonnes, ou à un seul homme ; si l'on est en paix « ou en guerre ; si l'affaire est pressante ou si elle « peut souffrir des délais ; enfin, l'orateur doit avoir « égard à son âge, à son rang, et à la considération « dont il jouit. On ne peut, je crois, donner sur ce « point d'autre règle que de choisir dans les trois « genres de style celui qui convient le mieux au « sujet, et d'employer les ornements du discours, « tantôt avec réserve, tantôt avec plus d'éclat. En « toute chose pouvoir faire tout ce qui convient, « c'est le triomphe de l'art, joint à la nature ; le « savoir, c'est l'effet du discernement et du goût. »

« Il faut, dit Quintilien, que l'orateur tâche sur- « tout de bien connoître quels sont les moyens les « plus propres pour plaire aux juges, pour les in- « struire, et pour les toucher, et qu'il examine « quel est le but qu'il doit se proposer dans chaque « partie de son discours. Quand il fera ses ré- « flexions, il comprendra facilement qu'il ne doit « ni employer dans l'exorde, dans la narration et « dans les arguments, aucun de ces mots qui ont « vieilli, ou qui frappent par leur nouveauté, ou « qui sont tirés d'une métaphore ; ni affecter de « l'esprit, de l'élégance, et un long circuit de pa- « roles cadencées dans la division ; ni se servir d'un « style bas et familier, ou mal soutenu et négligé « dans les épilogues et la péroraison ; ni réjouir « l'auditeur par des plaisanteries, et sécher ses « larmes, quand au contraire il faut les exciter, « l'attendrir, et le remplir de commisération. Car « tout ornement est moins tel par lui-même que « par rapport aux choses auxquelles on l'applique ;

« et s'il n'importe que ce que nous disons soit ou « beau, ou agréable, il importe bien plus qu'il soit à « sa place. Mais l'art de parler avec convenance ne « tient pas moins à l'invention qu'à l'élocution. En ef- « fet, si les seuls mots ont tant de force, combien les « choses mêmes doivent-elles en avoir davantage ! »

Celui qui désire ne manquer en rien aux convenances et aux bienséances, doit observer principalement dans son discours quatre choses : que tout y convienne parfaitement à celui qui parle, à ceux qui écoutent, aux choses qu'il traite, à la dignité du ministère qu'il exerce, c'est-à-dire, qu'il faut bien examiner quelle est la personne qui parle, celle à qui l'on parle, la chose dont on parle, et ce à quoi tend principalement le discours : ce qui est du ressort, non seulement de l'art, mais particulièrement de la prudence, à qui il n'appartient pas moins de règler ce qu'on doit dire, que ce qu'on doit faire. Nous allons traiter présentement par ordre les bienséances à observer à l'égard de chacune de ces quatre choses que nous avons marquées.

Il faut donc premièrement avoir égard à l'état de celui qui parle ; car le même style ne convient pas à toute sorte de personnes. Les jeunes gens doivent parler autrement que des personnes vénérables par leur âge, les simples prêtres autrement que les évêques et les prélats, parce qu'il est des expressions qui sont bien placées dans la bouche des uns, et qui ne le seroient pas de même dans celle des autres. Pour rapporter ici un exemple tiré de l'histoire profane, je citerai ce qu'on raconte de Socrate, que Lisias ayant lu devant lui une oraison qu'il avoit faite pour

sa défense, ce philosophe, après l'avoir entendue, lui dit : « (1) Elle est très belle sans doute, et très élé-« gante, mais elle ne convient point à Socrate. » Cette oraison sentoit plus l'éloquence du barreau, que les sentimens magnanimes d'un philosophe tel que Socrate, pour qui elle avoit été composée. Lisias lui demandant alors pourquoi, la trouvant bonne et bien faite, il la rejetoit néanmoins comme ne lui convenant point? « Est-il étrange ou impossible, lui « répondit ce grand homme, qu'une chaussure qui « est belle ne soit pas propre à chausser les pieds « de chacun? »

Toutefois il est de la bienséance généralement pour toute sorte de personnes, de ne jamais rien dire dont ceux à qui l'on parle aient lieu de s'offenser, c'est-à-dire de ne jamais parler fièrement, ni avec arrogance, ni avec audace ou effronterie, jamais injurieusement, ni avec mépris, jamais d'une manière bouffonne, ni badine, ni basse, mais de faire en sorte que tout le discours, comme le portrait de l'orateur, par un certain caractère de sentimens et d'expressions, représente une grande modestie, un cœur sensible, une douceur et une bonté naturelle pour tout le monde, et qu'on paroisse aussi animé du feu de la charité, du zèle pour le salut de tous, et d'une fervente piété : ce caractère de douceur et de modestie sied fort bien dans toutes les parties du discours oratoire, mais plus particulièrement encore dans les exordes.

(1) « Præclara sanè et elegans oratio est, sed non con-« venit Socrati. »

C'est ce que saint Cyprien a particulièrement fait paroître dans tous ses discours, où l'on ne voit pas un seul mot que l'on puisse attribuer à la moindre pensée d'ostentation. L'air et le style de son discours sont tels qu'on s'aperçoit partout que celui qui parle est un évêque vraiment chrétien et destiné à la gloire du martyre. Son cœur est tout enflammé d'une charité vraiment évangélique, et son discours en exprime parfaitement l'ardeur et les sentimens par la fréquente répétition de ces paroles de tendresse : mes très chers frères, et surtout dans son traité de ceux qui sont tombés pendant la persécution, lorsqu'il dit à son peuple : « (1) «Que ferai-je ici, mes très chers « frères? j'en suis extrêmement en peine. Que dirai- « je, ou de quelle manière parlerai-je ? Certes, il « est plus besoin de larmes que de paroles pour « exprimer notre douleur, pour pleurer nos bles- « sures, pour déplorer la ruine d'un peuple au- « trefois si nombreux; car qui seroit si dur et si « impitoyable, que de demeurer les yeux secs au « milieu d'une si grande désolation, et de voir ses « frères tombés d'une chute mortelle, sans faire « retentir le ciel de ses cris ? Je m'afflige avec vous,

(1) « Quid hoc loco faciam, dilectissimi fratres? Fluc- « tuans vario mentis æstu quid aut quomodo dicam? Lacry- « mis magis quàm verbis opus est ad exprimendum dolorem « quo corporis nostri plaga deflenda est, quo populi ali- « quando numerosi multiplex lamentanda jactura est. Quis « enim sic durus aut ferreus, quis sic fraternæ caritatis « oblitus, qui inter suorum multiformes ruinas et lugubres « ac multo squalore deformes reliquias constitutus siccos « oculos tenere prævaleat, nec erumpente statim fletu, prius

« mes frères, je m'afflige avec vous ; et je ne me con-
« sole point sur ce que je suis demeuré moi-même
« sain et entier, puisqu'un véritable pasteur ressent
« plus vivement les plaies de son troupeau que son
« troupeau même. J'entre dans tous les sentimens
« de votre cœur, et je partage avec vous le poids de
« votre tristesse. Je gémis avec ceux qui gémissent,
« je pleure avec ceux qui pleurent, et il me semble
« que je suis couché par terre avec ceux que l'enne-
« mi a terrassés. »

Qui ne reconnoîtroit dans ces paroles et dans ces expressions, un courage, un zèle vraiment apostolique, un cœur tout rempli d'une ardente charité, et d'une tendresse plus que paternelle ? C'est cet esprit et ce courage, c'est cette douleur et ce vif sentiment de la perte de tant d'ames, que les prédicateurs doivent s'efforcer de faire paroître dans leur discours autant qu'il est possible.

Mais ne nous attachons pas autant ici à faire voir notre zèle qu'à éviter les vices ; car l'un approche fort de la vaine ostentation, quand il y a le moindre excès ; mais il ne peut jamais y en avoir en l'autre. Or entre tous les vices qu'on doit fuir, Quintilien marque principalement celui de l'ostentation d'un

« gemitus suos lacrymis quàm voce depromat ? Doleo, fra-
« tres, doleo vobiscum, nec mihi ad leniendos dolores
« meos integritas propria et sanitas privata blanditur,
« quando plus pastor in gregis sui vulnere vulneretur. Cum
« singulis pectus meum copulo, mœroris et funeris pon-
« dera luctuosa participo. Cum plangentibus plango, cum
« deflentibus defleo, cum jacentibus jacere me credo. »
(Cyp. de Lapsis.)

orateur qui parle de ses talens ou de ses vertus. « Nous avons tous, dit-il, je ne sais quelle fierté « naturelle qui fait que nous ne pouvons souffrir « de supérieur. C'est pourquoi nous élevons plus « volontiers ceux qui sont dans un état abject, ou « qui s'abaissent eux-mêmes, parce que cela nous « donne un air de grandeur; et du moment que « notre mérite vrai ou prétendu n'est plus en con- « currence, à la jalousie qu'excitoit cette concur- « rence, succède aussitôt un sentiment de bonté. « Mais celui qui s'en fait trop accroire, blesse notre « orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous ra- « baisse, qu'il nous méprise, et qu'en effet il « semble moins se faire plus grand qu'il n'est, que « faire les autres plus petits qu'ils ne sont.

« De là naît l'envie dans les ames foibles; car « c'est le vice de ceux qui ne veulent pas céder « l'avantage aux autres, et qui pourtant n'ont pas « la force de le disputer : ils prennent le parti de « tourner en ridicule ceux qui sont au dessus d'eux, « et de censurer le mérite qu'ils ne peuvent se don- « ner. Or, on remarque que ceux qui sont si pleins « de vanité, se trompent d'ordinaire dans la bonne « opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. »

Ceux-là ne sont pas fort exempts de ce vice, qui pour faire parade de leur esprit et de leur savoir, traitent dans leurs sermons des questions difficiles et relevées, qui ne servent de rien pour le salut des ames, car ils ne cherchent en cela qu'à se faire valoir et à se glorifier eux-mêmes devant le peuple. On peut mettre encore de ce nombre ceux qui voulant passer pour éloquens font de grands amas de

paroles inutiles, qui ne signifient rien qu'une même chose, qu'ils entassent et débitent sans discernement dans leurs discours, pour s'attirer, par cette impétueuse volubilité de leur langue, et par cette grande facilité à parler, l'admiration d'un peuple très souvent grossier et ignorant, quoiqu'il n'y ait rien de plus opposé à l'éloquence que ce grand flux de paroles. Voilà ce que celui qui parle, doit en partie éviter, et en partie observer, pour garder la bienséance à son égard dans ses discours.

Mais cela ne suffit pas. La raison même veut qu'il considère encore quelles sont les personnes qu'il a pour auditeurs. Autre est la manière de parler devant les gens du commun, devant des personnes grossières et des paysans, et autre est celle de parler devant des hommes savans et éclairés, devant des personnes nobles, et les premiers d'un état ou d'une ville, qui ont l'oreille fine et délicate ; car il faut pour ceux-ci un style poli, et pour les autres un style plus commun et plus familier. Autre est encore la manière de parler à des personnes religieuses et consacrées à Dieu, à des hommes destinés à la contemplation des choses divines, et autre est celle de parler à des gens qui s'abandonnent à toute sorte de crimes, sans aucune crainte de Dieu. Enfin il faut diversifier son discours, selon la diversité des personnes et de leurs états, et selon la différence des vices qui règnent parmi le peuple. Nous avons pour guide sur cela, l'Apôtre même, qui, prescrivant à Timothée son disciple les devoirs de sa charge, lui marque en particulier comment il doit en user dans ses instructions avec les maris et avec les femmes,

envers les vieillards et envers les jeunes gens, à l'égard des riches et des puissans, à l'égard des prêtres mêmes et des diacres.

Il faut donc diversifier ses discours selon la différence des personnes devant qui l'on parle, et les accommoder à la disposition, à l'état et à la portée de chacun. C'est à quoi prennent peu garde ceux qui, prêchant devant une assemblée de peuple où il n'y a ni gouverneur de ville, ni magistrat, ni avocat, ni procureur, ni officier de justice, ne laissent pas de crier à pleine tête, de tonner et de fulminer contre eux, sans prendre garde que ce n'est pas là instruire le peuple, mais plutôt l'aigrir et augmenter l'indignation et la haine qu'ils ont peut-être déja conçue contre ces personnes; ce qui est sans doute très opposé à l'esprit du christianisme et à la vraie piété : voilà pour ce qui regarde les auditeurs.

Considérons maintenant ce que demandent les bienséances de la part des choses mêmes que l'on traite. Comme cela ne regarde pas moins l'invention que l'élocution, nous avons déja donné en quelque sorte à connoître ce qu'il faut observer à cet égard, en traitant de la manière d'inventer. Mais afin de ne point passer cet endroit sans en toucher quelque chose, nous dirons que, quant à la manière de trouver de quoi prouver, soutenir et amplifier un discours, celui-là parle avec justesse et bienséance, qui, selon la qualité du sujet qu'il traite, dit des choses très convenables, très avantageuses, et qui y viennent très à propos, sans s'en écarter par des digressions à des lieux communs, ou à des choses amenées de loin, ou à des objets qui ne servent

de rien pour la matière qu'il traite ; car, encore que celui qui s'écarte de cette sorte, s'énonce peut-être assez élégamment, il n'y a néanmoins ni convenance ni bienséance dans son discours, parce qu'il s'écarte du but qu'il s'étoit proposé d'atteindre.

C'est la faute que commettent ordinairement certains prédicateurs, lesquels, oubliant le principal devoir de leur ministère, qui consiste à corriger et à régler les mœurs des hommes, traitent des questions très éloignées de cet objet et qui n'y servent en aucune manière ; de sorte que les pauvres auditeurs qui croient remporter de leurs sermons des lumières et des instructions pour le réglement de leur vie, sont obligés de s'en retourner chez eux aussi affamés et aussi vides qu'ils y sont venus. Cette observation dans les choses mêmes, comme il vient d'être dit, regarde la manière d'inventer.

Pour ce qui est du style ou du genre d'élocution qui convient aux diverses matières, selon la nature et la différence de chacune, en quoi consiste principalement la difficulté de cet art? c'est ce que nous allons expliquer dans la suite de ce livre ; car tout ce que nous avons dit jusqu'ici, peut être aisément connu et pratiqué par quelque prédicateur que ce soit, pourvu qu'il ait un peu de tact et de pénétration d'esprit, surtout s'il est animé d'une charité vraiment chrétienne et fraternelle. Mais ce qui suit est beaucoup plus difficile, et dépend moins des règles communes de la prudence, que de celles de l'art, d'une grande maturité de jugement, et d'un grand exercice dans la science d'écrire et de parler.

CHAPITRE XIX.

Quelle sorte de style demandent les différentes matières des discours, et les divers devoirs des prédicateurs.

Il faut savoir d'abord qu'un même style ne peut pas convenir à toute sorte de sujet; car ce seroit comme si l'on vouloit adapter une même sorte de vêtement pour les divers états, savoir, pour les maîtres et les serviteurs, pour les hommes et les femmes, pour les personnes religieuses et consacrées à Dieu, et pour les laïques ou les séculiers; au lieu qu'il est constant que chacune de ces personnes a une espèce d'habillement et de parure qui lui est propre, et particulière à son état et à sa condition. Ainsi les petites choses demandent une sorte de discours, les médiocres une autre, et les grandes encore une autre. Sur quoi voici ce que dit Quintilien : « Lorsqu'on a acquis la facilité d'écrire, « de penser, et de plaider même sur-le-champ s'il « en est besoin, notre premier soin sera d'apprendre « à parler de chaque chose avec convenance; ce qui « est, selon Cicéron, la quatrième perfection que l'é- « locution doit avoir, et qui, à mon avis, est absolu- « ment nécessaire. Car le discours étant susceptible « de toute sorte d'ornemens, qui sont fort divers et « dont les uns conviennent à un genre et les autres à

« un autre, il est clair que s'ils ne sont proportion-
« nés aux personnes et aux choses, non seulement
« ils n'embelliront pas le discours, mais ils l'étouf-
« feront, et que, bien loin de lui donner de la
« force, ils l'affoibliront. Que sert en effet que les
« mots soient purs, élégans, significatifs, nom-
« breux même et figurés, s'ils ne répondent ni aux
« choses que nous voulons persuader aux juges,
« ni aux sentimens que nous avons dessein de leur
« inspirer, si notre style est pompeux et magnifique
« dans les petites causes, exact et poli dans les
« grandes, fleuri et enjoué dans celles qui veulent
« être contestées avec plus d'opiniâtreté, menaçant
« et fier lorsqu'il faudroit recourir aux prières et aux
« supplications, humble et soumis quand la fougue et
« la vivacité siéroient bien, violent et emporté où
« il est besoin d'agrément et de douceur? Comme
« si une robe traînante, un collier de perles et de
« pierreries, qui sont les ornements des femmes,
« pouvoient servir de parure à des hommes, et
« comme si nos habits de triomphe, qui sont si
« majestueux, pouvoient convenir à des femmes. »
« Écoutons maintenant les excellens avis que donne
sur cet objet saint Augustin : « (1) Un maître de
« l'éloquence (Cicéron) a dit autrefois, et avec rai-
« son, qu'un orateur est obligé d'instruire, de plaire
« et d'émouvoir; et il ajoute ensuite : Pour remplir
« son devoir, il faut qu'il instruise ; pour plaire, il

(1) « Dixit ergò quidam eloquens, et verum dixit, ità di-
« cere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flec-
« tat. Deinde addidit : docere necessitatis est, delectare
« suavitatis, flectere victoriæ. Horum trium quod primo

« faut qu'il ait de la douceur; pour vaincre, il faut « qu'il sache émouvoir. La première de ces trois « qualités, savoir, l'obligation d'instruire, regarde « les choses que nous disons; les deux autres re- « gardent la manière de les dire. Ainsi, que celui « qui parle dans le dessein d'instruire, ne croie pas, « tant qu'il n'est point entendu, avoir rien dit à celui « qu'il veut enseigner. Quoique lui-même comprenne « ce qu'il a dit, il n'est point encore censé l'avoir « dit à celui qui ne l'a pas compris; mais s'il s'est « fait entendre, de quelque manière qu'il ait dit la « chose, il a atteint son but. Que si, outre cela, il veut « plaire à celui à qui il parle, ou même l'émouvoir, « tout style indifféremment ne suffit pas; mais pour « réussir, il doit en étudier la manière. Car, comme « il faut plaire à l'auditeur pour le retenir dans l'at- « tention, aussi il faut l'émouvoir pour l'animer à « l'action; et comme il est touché quand vous lui « parlez avec agrément, de même il est ému s'il « aime ce que vous lui promettez, s'il craint le mal

« loco positum est, hoc est docendi necessitas, in rebus « est constituta, quas dicimus; reliqua duo in modo, quo « dicimus. Qui ergò dicit cùm docere vult, quandiu non in- « telligitur, nondum se existimet dixisse quod vult ei quem « vult docere. Quia etsi dixit quod ipse intelligit, nondum « illi dixisse putandus est, à quo intellectus non est : si « verò intellectus est, quocumque modo dixerit, dixit. « Quod si etiam delectare vult eum, qui dicit, aut flectere, « non quocumque modo dixerit faciet sed interest quo- « modo dicat ut faciat. Sicut est autem ut teneatur ad au- « diendum, delectandus auditor, ità flectendus, ut moveа- « tur ad agendum. Et sicut delectatur si suaviter loquaris; « ità flectitur si amet quod polliceris, timeat quod mina-

« dont vous le menacez, s'il hait ce que vous re-
« prenez, s'il va au devant de ce que vous esti-
« mez, s'il s'afflige des maux dont vous gémissez,
« s'il est sensible à la joie où vous l'invitez, s'il a
« pitié de ceux dont vos paroles mettent les mi-
« sères devant ses yeux, s'il fuit ceux dont vous
« faites craindre la fréquentation et le commerce :
« en un mot, si vous employez tout ce qu'une su-
« blime éloquence a de plus fort pour agiter les
« cœurs des auditeurs, non pour leur apprendre ce
« qu'il faut qu'ils fassent, mais pour qu'ils pratiquent
« ce qu'ils savent déja bien qu'ils devraient faire.

« Que s'ils ne le savent pas encore, il est certain
« qu'il faut les instruire avant de les émouvoir ; et
« peut-être qu'à la seule connoissance des choses,
« ils seront tellement émus, qu'il ne sera pas be-
« soin d'avoir recours à de plus grands efforts d'é-
« loquence pour les déterminer. Si néanmoins on
« voit qu'il en soit besoin, il ne faut pas y manquer.
« Or, cette nécessité a lieu quand ils savent ce qu'il

« ris, oderit quod arguis, quod commendas amplectatur,
« quod dolendum exageras doleat, cùm quid lætandum
« prædicas gaudeat, misereatur eorum quos miserandos
« ante oculos dicendo constituis, fugiat eos quos caven-
« dos terrendo proponis, et quidquid aliud grandi eloquen-
« tiâ fieri potest ad commovendos animos auditorum, non
« quid agendum sit ut sciant, sed ut agant quod agendum
« esse jam sciunt. Si autem adhuc nesciunt, priùs utique
« docendi sunt quàm movendi. Et fortasse rebus ipsis cog-
« nitis ità movebuntur, ut eos non opus sit majoribus elo-
« quentiæ viribus jam moveri. Quod tamen cùm opus est,
« faciendum est : tunc autem opus est, quandò cùm sci-
« rent quid agendum sit, non agunt. Ac per hoc docere

« faut faire, et qu'ils ne le font pas ; car les hommes « peuvent faire ou ne pas faire ce qu'ils savent. Mais « qui pourroit dire qu'ils sont obligés de faire ce « qu'ils ne savent pas ?

« Ainsi il n'est pas toujours nécessaire d'émouvoir, « parce que cette nécessité ne subsiste plus quand « l'instruction et le plaisir suffisent pour gagner l'au- « diteur. Voilà d'où vient que pour vaincre il faut « émouvoir ; car il peut arriver qu'on soit instruit et « qu'on soit touché, et que cependant on ne soit pas « absolument persuadé. Or, à quoi pourroient servir « ces deux choses, si la dernière vient à manquer ? »

Ce même saint infère de ces trois parties de l'orateur chrétien qu'il y a trois genres d'éloquence ou trois sortes de style qui leur répondent.

« (1) Ainsi, que celui qui travaille à persuader le « bien par ses paroles, et qui ne néglige ni d'instruire, « ni de plaire, ni d'émouvoir, ait soin de prier, « et qu'il fasse en sorte, comme nous l'avons déja « dit, qu'on l'écoute avec clarté, avec plaisir et « avec docilité. Quand il le fait comme il faut, « quoique l'auditeur lui résiste et n'acquiesce point,

« necessitatis est. Possunt enim homines et agere et non « agere quod sciunt. Quis autem dixerit eos agere debere « quod nesciunt? Et ideò flectere necessitatis non est, quia « non semper opus est, si tantum docenti vel etiam delec- « tanti consentit auditor. Idcò autem victoriæ est flectere, « quia fieri potest ut doceatur et delectetur, et non assen- « tiatur. Quid autem illa duo proderunt, si desit hoc ter- « tium ? » (De Doctr. christ. lib. 4. c. 12.)

(1) « Qui ergò nititur dicendo persuadere quod bonum « est, nihil horum trium spernens, ut scilicet doceat, ut « delectet, ut flectat, oret atque agat, ut quemadmodum

« il doit être toujours reconnu pour véritablement « éloquent; car c'est à ces trois talens, c'est-à-dire « d'instruire, de plaire, et d'émouvoir, qu'il semble « que le maître de l'éloquence romaine a voulu rap- « porter ces trois autres, quand il a dit (Cicero de « oratore) : « Celui-là sera éloquent qui parlera sim- « plement des petites choses, des médiocres modé- « rément, et des grandes avec grandeur », comme « si, pour expliquer sa maxime, il eût dit, en y ajou- « tant les trois dispositions dont nous avons parlé : « La véritable éloquence est de parler simplement « des petites choses pour instruire, des choses mé- « diocres modérément pour plaire, et de celles qui « sont sublimes, excellemment, pour émouvoir et « pour persuader. »

Il est clair par ces paroles de saint Augustin, que ces trois styles ou genres d'éloquence (le simple, le médiocre et le sublime), se rapportent aux trois par- ties ou fonctions de l'orateur : enseigner, plaire, et toucher. Mais comme il n'y a rien de petit dans les

« suprà diximus, intelligenter, libenter obedienterque au- « diatur. Quod cùm aptè et convenienter facit, non imme- « ritò eloquens dici potest, etsi non cum sequatur auditoris « assensus. Ad hæc enim tria, id est ut doceat, ut delectet, « ut flectat, etiam tria illa videtur pertinere voluisse idem « ipse romani auctor eloquii, cùm itidem dixit : Is igitur « erit eloquens, qui poterit parva submissè, modica tem- « peratè, magna granditer dicere : tanquam si adderet illa « etiam tria, et sic explicaret unam eamdemque sententiam « dicens : Is erit igitur eloquens, qui ut doceat, poterit « parva submissè; ut delectet, modica temperatè; ut flec- « tat, magna granditer dicere. » (De Doctr. christ. lib. 4. cap. 17.)

choses dont un orateur chrétien ou un prédicateur doit parler, il est bon d'apprendre ici du même saint Augustin, qu'il ne doit pas néanmoins toujours dire les choses même les plus grandes d'un style sublime, mais d'un style simple quand il enseigne, d'un style médiocre quand il loue ou qu'il blâme, et que, quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui en ont de l'éloignement, c'est alors qu'il faut employer un style sublime, des paroles fortes et propres à entraîner, comme il sera expliqué plus bas (chap. 21), en parlant des choses à l'égard desquelles on doit, suivant le sentiment de ce saint docteur, user de ces trois styles.

CHAPITRE XX.

Des trois styles, et des ornemens ou figures qui conviennent particulièrement à chacun.

Puisque ces trois devoirs du prédicateur que nous venons d'exposer, demandent diverses sortes de style, il faut dire maintenant combien il y en a de sortes, et quels sont les ornemens et les figures qui leur conviennent, selon la doctrine de saint Augustin, qui a traité cette matière à fond dans son quatrième livre de la Doctrine chrétienne.

Il y a trois sortes de styles, comme il vient d'être dit: l'un, simple, où l'on emploie des paroles propres

à faire comprendre ce que l'on veut enseigner; l'autre, élevé, grand, sublime, riche et majestueux, où l'on emploie des paroles fortes et véhémentes pour remuer les esprits (*); et le troisième, médiocre et comme

(*) Le genre élevé en renferme deux que l'on confond ordinairement, le pathétique et le sublime. Il est vrai qu'ils ont quelque chose de commun, savoir, un caractère d'élévation qui frappe l'esprit de l'auditeur, le saisit, l'enlève et le transporte. Ils sont néanmoins distingués par leur nature et dans leurs effets.

Le pathétique, qui est un style véhément, passionné, exprime la passion, et l'excite. Le sublime est tout différent; il ne porte point le trouble et l'agitation dans l'ame, mais il y excite l'admiration. On distingue deux espèces de sublime : le sublime d'idée, et le sublime de sentiment.

Le sublime d'idée consiste dans une idée grande, noble, qui élève l'ame, et qui excite son admiration. C'est ainsi que le Prophète, après avoir peint la prospérité de l'impie, exprime la brièveté de sa gloire par ces courtes paroles : « (1) J'ai passé, et voilà qu'il n'étoit plus; je l'ai cherché, « et je n'ai pu trouver la place où il étoit. »

Le sublime de sentiment excite, comme le premier, l'admiration, mais par la grandeur du sentiment plutôt que par celle de la pensée. Telle est la réponse de saint Paul aux fidèles qui le prioient de ne point aller à Jérusalem : « (2) Que « faites-vous, leur dit-il, de pleurer ainsi et de m'atten- « drir le cœur? Je vous déclare que je suis tout prêt à « souffrir à Jérusalem, non seulement la prison, mais la « mort même pour le nom du Seigneur Jésus. »

Il ne faut point confondre le *sublime* et le *style sublime*. Le style sublime est composé d'expressions grandes, ma-

(1) «Transivi, et ecce non erat; et quæsivi eum, et non est inventus « locus ejus.» (Ps. 36. v. 38.)

(2) « Quid facitis flentes, et affligentes cor meum? ego enim non « solum alligari, sed et mori in Jerusalem paratus sum, propter no- « men Domini Jesu. » (Act. c. 21. v. 13.)

tempéré, tenant le milieu entre les deux autres, où l'on emploie des paroles brillantes et choisies pour plaire, et qui n'a ni la simplicité du premier, ni le poids et la force du second, mais beaucoup d'ornement.

C'est ce que Quintilien a fort bien exprimé dans le chapitre dix du livre douzième de l'Institution de l'orateur : « (1) Il y a, dit-il, une division du style « qui distingue fort bien, ce me semble, les différens genres d'éloquence; car le premier, suivant « cette division, est un genre délié; le second est « un genre véhément, et le troisième un genre « moyen selon quelques-uns, parce qu'il participe « des deux autres, et selon d'autres un genre fleuri; « car le mot grec ἀνθηρόν signifie cela. Ces trois

jestueuses, pleines de noblesse et de force, et c'est par là qu'il fait sur l'esprit une impression profonde. Au contraire, le sublime d'idée ou de sentiment est ordinairement exprimé en termes très simples. Ainsi, dans les quatre vers suivans de Racine, les trois premiers sont du style tempéré; le quatrième est du style simple, mais renferme un sentiment sublime :

> Celui qui met un frein à la fureur des flots,
> Sait aussi des méchans arrêter les complots.
> Soumis avec respect à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

(1) « Altera est divisio, quæ in tres partes et ipsa discedit, qua discerni posse etiam recte dicendi genera inter « se videntur. Namque unum subtile, quod ἰσχνὸν vocant. « Alterum grande atque robustum, quod constituunt ἁδρόν. « Tertium alii medium ex duobus : alii floridum (namque id « ἀνθηρὸν appellant) addiderunt : quorum tamen ea fere

« genres partagent les différens devoirs de l'orateur ; « le premier étant destiné à instruire, le second à « toucher, le troisième, quel que soit son nom, à « plaire ou à se concilier les esprits, si l'on aime « mieux lui donner cet emploi. Or, il faut de la net- « teté pour instruire, de la douceur pour plaire ou « pour se concilier les esprits, de la force pour « émouvoir et pour toucher. C'est pourquoi ce genre « délié est particulièrement d'usage dans la narration « et dans la preuve ; de manière qu'indépendam- « ment de toute autre qualité, il suffit seul pour lui- « même.

« Le genre moyen est plus rempli de métaphores, « plus orné de figures ; il cherche à plaire par de « riantes digressions, par le brillant des pensées, « par l'élégance de la composition. Il coule douce- « ment néanmoins, semblable à une belle rivière « dont l'eau est claire et pure, et que de vertes « forêts ombragent des deux côtés.

« Pour ce qui est du genre véhément, il entraîne

cc ratio est, ut primum docendi, secundum movendi, ter- cc tium illud utrocunque nomine, delectandi, sive aliud in- cc terconciliandi præstare videtur officium. In docendo autem cc acumen, in interconciliando lenitas, in movendo gravitas cc videatur. Itaque illo subtili præcipue ratio narrandi pro- cc bandique consistit ; sed quod etiam detractis cæteris vir- cc tutibus, suo genere plenum sit.

cc Medius hic modus, et translationibus crebrior, et fi- cc guris erit jucundior, egressionibus amœnus, composi- cc tione aptus, sententiis dulcis, lenior tamen, ut amnis cc lucidus quidam, et virentibus utrinque sylvis inum- cc bratus.

cc At ille, qui saxa devolvat, et pontem indignetur, et

« les auditeurs malgré eux. En vain font-ils résis-
« tance : il faut qu'ils cèdent. Tel un fleuve im-
« pétueux emporte tout, jusqu'aux pierres et aux
« rochers, s'indigne dans sa fureur, qu'on veuille
« franchir son étendue, rompt ses ponts et ses
« digues, ne connoît d'autres rives que celles qu'il
« fait lui-même, s'enfle et s'irrite de plus en plus
« dans son cours.

« C'est là que l'orateur évoque les morts de leurs
« tombeaux pour les introduire sur la scène, comme
« Cicéron introduit ce sage aveugle, Appius; c'est là
« que la patrie fait entendre sa gémissante voix pour
« se plaindre d'un mauvais citoyen qu'elle nourrit
« dans son sein, comme nous le voyons dans une de
« ces oraisons que Cicéron prononça contre Catilina.
« C'est là que nous élevons notre discours par la force
« de l'amplification et par la hardiesse des hyper-
« boles : « Quel gouffre plus insatiable que l'avarice
« de cet homme? Non, Messieurs, l'Océan même,
« l'Océan avec ses abymes..... »

Enfin ce genre d'éloquence a le pouvoir et la force de soulever toute sorte de passions, et de les remuer selon la nature du sujet sur lequel il se déploie. Mais

« ripas sibi faciat, multus et torrens judicem vel nitentem
« contra, feret cogetque ire qua rapit.

« Hic orator et defunctos excitabit, ut Appium Cæcum:
« apud hunc et patria ipsa exclamabit, aliquemque (ut apud
« Ciceronem in oratione contra Catilinam in senatu) allo-
« quetur. Hic et amplificationibus extollet orationem, et
« vi superlationum quoque eriget : Quæ Charybdis tam vo-
« rax? et : Oceanus mediusfidius ipse. » (De Instit. orat. lib. 12. c. 10.)

pour ce qui est du choix des mots, il n'en veut que de grands et de magnifiques, si ce n'est dans les choses atroces et cruelles qu'il aime à exprimer par des termes rudes et durs à l'oreille, et comme raboteux; et entre les tropes et les expressions figurées, il aime aussi particulièrement les métaphores éclatantes, les épithètes hardies, les hyperboles et d'autres semblables, tels que sont ces paroles du prophète : « (1) J'enivrerai mes flèches du sang des « hommes, et mon épée se rassasiera de leur chair »; et celles-ci qu'il dit un peu auparavant: « (2) Ma fu- « reur s'est allumée comme une flamme impétueuse, « elle pénétrera jusqu'au fond des enfers; elle brû- « lera la terre sans y laisser les moindres herbes; « elle embrasera les montagnes jusque dans leurs « racines et dans leurs fondemens. » Enivrer ses flèches de sang et rassasier son épée de chair, ce sont là de ces métaphores hardies et éclatantes dont nous avons parlé; et une fureur qui dévore ou qui brûle la terre, et qui embrase les montagnes jusque dans leurs racines et leurs fondemens, c'est une espèce d'hyperbole qui est très propre à peindre la chose avec énergie. Les épithètes et les adverbes qui marquent de l'accroissement, sont aussi de ce genre.

Tout cela se voit clairement et en abrégé dans ce

(1) « Inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus « devorabit carnes. » (Deut. c. 32. v. 42.)

(2) « Ignis succensus est in furore meo, et ardebit us- « que ad inferni novissima, devorabitque terram cum ger- « mine suo, et montium fundamenta comburet. » (Ibid. v. 22.)

discours de saint Cyprien : « (1) Les païens, les « juifs, les hérétiques, et généralement tous ceux « dont le démon obsède le cœur et l'esprit, nous « menacent et font paroître tous les jours par des « clameurs furieuses la rage envenimée qu'ils ont « conçues contre nous, et néanmoins il ne faut pas « céder à leurs menaces ; et, parce que l'ennemi « usurpe un si grand pouvoir en ce monde, il ne « faut pas croire qu'il soit plus puissant que Jésus- « Christ. Nous devons toujours conserver, mon très « cher frère, une foi immobile, et un courage ferme « et invincible, contre lequel, comme contre un ro- « cher inébranlable, viendra se briser tout l'effort « des flots écumans et des vagues les plus impé- « tueuses. »

Quant aux figures de mot et de pensée, celles que nous avons remarquées avoir plus de force et de vivacité, et surtout les descriptions des choses et des personne, la *prosoposée* et le *synathrisme*, appartiennent toutes à ce genre sublime.

Pour la composition du style, elle demande de longues périodes, et des tours d'expression qui

(1) « Gentiles et Judæi minantur, et hæretici, et omnes « quorum pectora et mentes diabolus obsedit. venenatam « rabiem suam, quotidiè furiosâ voce testantur ; non ta- « men idcircò cedendum est, quia minantur ; aut ideò ad- « versarius et inimicus major est Christo, quia tantum « sibi assumit et vindicat in sœculo. Manere debet apud « nos, frater carissime, fidei robur immobile, et stabilis « atque inconcussa virtus contra omnes incursus atque « impetus oblatrantium fluctuum, velut petræ objacentis « fortitudine et mole debet obsistere. » (Epist. 54. ad Cornel.)

renferment plusieurs parties courtes et dégagées, et plusieurs membres, comme nous l'avons ci-devant expliqué par divers exemples de saint Cyprien. Toutes les manières d'amplifier que nous avons aussi traitées plus haut, servent encore dans ce genre de discours, où il est même quelquefois à propos, selon la grandeur et la dignité du sujet, de tonner et de fulminer pour ainsi dire, d'invoquer le ciel et la terre, et d'attester ce qu'il y a de plus sacré, comme fait Isaïe dans cet exorde : « (1) Cieux « écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le « Seigneur qui a parlé » ; et Jérémie : « (2) O cieux ! « frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel, « et soyez inconsolables..... »

CHAPITRE XXI.

Dans quelles sortes de sujets on doit se servir de ces trois espèces de styles.

Comme toutes ces espèces de styles ne conviennent pas à toute sorte de sujets, il est dans l'ordre que nous fassions maintenant connoître quelles sont les matières qui sont propres à chacune. Mais saint

(1) « Audite cœli, et auribus percipe terra, quoniam Do- « minus locutus est. » (Is. c. 1. v. 2.)

(2) « Obstupescite, cœli, super hoc ; et portæ cœli, de- « solamini vehementer. » (Jer. c. 2. v. 12.)

Augustin nous a heureusement épargné ce travail et cette recherche par le soin qu'il a eu de traiter à fond cette partie de la rhétorique, et de nous laisser d'excellents préceptes et des règles très judicieuses sur l'usage de ces différents styles et sur la manière de les varier, qu'il a fort bien expliquées par divers exemples choisis des Ecritures saintes et des Pères des premiers siècles.

Ce saint docteur ayant donc exposé, selon la pensée de Cicéron, que celui-là est vraiment éloquent qui sait dire les petites choses d'un *style simple* pour *instruire*, les médiocres d'un *style plus relevé* pour *plaire*, et les grandes d'un *style sublime*, fort et véhément, pour *toucher* et émouvoir les esprits, continue ainsi : « L'orateur séculier peut faire « entrer ces trois genres différens d'éloquence dans « les discours du barreau; mais cela ne peut avoir « lieu dans les matières de la religion, dont nous « traitons ici pour former l'orateur chrétien. Car « dans les sujets profanes, on appelle parler des « petites choses, quand il ne s'agit que des biens « de la fortune; parler de choses importantes, quand « il y va de la vie ou de la mort des hommes; et « lorsqu'il n'est question de rien de tout cela ni de « porter l'auditeur à rien faire ou à rien déterminer, « mais seulement de lui plaire, ces matières tenant « le milieu entre les unes et les autres, on a pour « cette raison donné le nom d'éloquence moyenne « ou tempérée au style qui est employé pour en « parler; car la manière dont on les a traitées leur « a donné le nom de moyenne.

« Mais dans ce que nous avons à traiter et à dire

« au peuple, surtout quand nous le disons du haut « de la tribune, comme nous devons le rapporter « non à la vie du temps, mais à celle de l'éternité, « et à faire éviter la mort éternelle, tout doit passer « pour grand. De sorte que tout ce que dit le prédi- « cateur de la manière d'acquérir ou de perdre les « biens de la fortune, n'est jamais petit; car dans « l'administration des plus petits biens il y a une « justice à conserver qui n'est pas petite, suivant ce « qu'a dit le Sauveur : « (1) Celui qui est fidèle dans « les petites choses le sera aussi dans les grandes. » « Ainsi ce qui est petit est petit; mais être fidèle dans « ce qui est petit, c'est quelque chose de grand. La « rondeur qui consiste en ce que toutes les lignes qui « vont du centre à la circonférence soient égales, « est toujours la même dans un petit cercle comme « dans un grand, de même la justice dans ses plus « petits ouvrages ne perd rien de sa grandeur.....

« Cependant quoique cet orateur doive toujours « dire de grandes choses, il ne doit pas toujours les « dire avec la même grandeur. Il suffit de parler « simplement quand il faut instruire, modérément « quand il faut louer ou blâmer; mais quand il est « question de faire agir et de vaincre ceux à qui nous « parlons et qui résistent, alors il faut parler des « grandes choses avec élévation et de la manière la « plus propre à ébranler les cœurs et à les gagner. « Quelquefois, sur la même chose qui est grande, « on parle d'un style commun si l'on enseigne,

(1) « Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est. » (Luc. c. 16. v. 10.)

« d'un style médiocre si on loue, et d'un style sublime s'il s'agit d'y tourner ou d'y ramener un « cœur qui s'en éloigne et qui s'y oppose. Car qu'y « a-t-il de plus grand que Dieu même ? faut-il pour « cela ne rien dire de lui ? Or, celui qui enseigne « le mystère de l'adorable Trinité, doit le faire cependant d'un style facile et commun, afin qu'un « mystère si difficile en lui-même se puisse comprendre suivant la mesure de lumière qu'il plaît à « Dieu de nous donner. Ce sont des enseignemens « et non des ornemens qu'on cherche en pareille « rencontre. Il n'y a rien là sur quoi il faille émouvoir l'auditeur pour le faire agir; il ne faut simplement que l'instruire.

« De plus, quand on loue Dieu en lui-même ou « dans ses ouvrages, quelle foule d'idées pour un « style agréable et brillant naissent alors dans l'esprit de celui à qui il est permis de louer de toute « l'étendue de son pouvoir un Dieu que personne « ne peut louer dignement, et que tout être en sa « manière loue néanmoins nécessairement !

« Mais si Dieu n'est point adoré, ou si l'on adore « avec lui, ou au lieu de lui, quelque idole, ou « des démons, ou d'autres créatures, assurément « on ne sauroit trop s'élever dans son discours pour « faire voir l'énormité de ce mal et pour en détourner les hommes.

« Pour rapporter quelque chose de clair, nous avons « dans saint Paul un exemple du style simple et « ordinaire, à l'endroit où il parle ainsi : « (1) Dites-

(1) « Dicite mihi qui sub lege vultis esse, legem non le-

« moi, je vous prie, vous qui voulez être sous la « loi, n'avez-vous point lu ce que dit la loi ? Car « il est écrit qu'Abraham a eu deux fils, l'un de « la servante, et l'autre de la femme libre; mais celui « qui naquit de la servante, naquit selon la chair, « et celui qui naquit de la femme libre, naquit par « la vertu de la promesse de Dieu. Tout ceci est « une allégorie, car ces deux femmes sont les deux « alliances, dont la première, qui a été établie sur « le mont Sina, et qui n'engendre que des esclaves, « est figurée par Agar; car Sina, montagne d'Arabie, « représente la Jérusalem d'ici-bas qui est esclave « avec ses enfans, au lieu que la Jérusalem d'en « haut est vraiment libre, et c'est elle qui est notre « mère. » Et voici encore quelque chose de pareil « dans un autre endroit, où le même Apôtre raisonne « ainsi : « (1) Mes frères, je me servirai de l'exemple « d'une chose commune et très ordinaire. Lorsqu'un « homme a fait un testament autorisé par les lois, « personne ne peut le casser ni y ajouter. Or les pro-

« gistis? Scriptum est enim : Quoniam Abraham duos filios « habuit, unum de ancilla, et unum de libera : sed qui de « ancilla, secundùm carnem natus est; qui autem de libera, « per repromissionem : quæ sunt per allegoriam dicta. Hæc « enim sunt duo Testamenta ; unum quidem in monte Sina, « in servitutem generans, quæ est Agar. Sina enim mons « est in Arabia, qui conjunctus est ei, quæ nunc est Je- « rusalem, et servit cùm filiis suis. Illa autem quæ sursum « est Jerusalem, libera est, quæ est mater nostra... » (Gal. c. 4. v. 21.)

(1) « Fratres, secundùm hominem dico : tamen hominis « confirmatum testamentum nemo spernit, aut superordi- « nat. Abrahæ dictæ sunt promissiones et semini ejus. Non

« messes de Dieu ont été faites à Abraham et à sa « race. L'Ecriture ne dit pas : à ceux de sa race, « comme s'il eût voulu en marquer plusieurs, mais « à sa race, c'est-à-dire à un seul de sa race, qui est « Jésus-Christ. Ce que je veux donc dire, c'est que « Dieu ayant fait un testament confirmé par ser- « ment, la loi qui n'a été donnée que quatre cent « trente ans après, n'a pu le rendre nul ni anéan- « tir la promesse faite à Abraham; car si c'est par « la loi que l'héritage nous est donné, ce n'est donc « plus par la promesse. Or c'est par la promesse que « Dieu l'a donnée à Abraham. » Et parce que celui « qui entendroit ce raisonnement pourroit penser : « Pourquoi donc la loi a-t-elle été donnée, si l'hé- « ritage n'en vient pas ? l'Apôtre se fait cette objec- « tion, et il dit comme par interrogation : « (1) Pour- « quoi donc la loi a-t-elle été établie ? » Ensuite il « répond : « Ç'a été pour faire connoître les trans- « gressions jusqu'à l'avénement de ce fils d'A- « braham, auquel la promesse avoit été faite; et « cette loi a été donnée par le ministère des anges

« dicit seminibus, quasi in multis, sed quasi in uno, et « semini tuo, qui est Christus. Hoc autem dico, testa- « mentum confirmatum à Deo, quæ post quadringentos « et triginta annos facta est lex, non irritum facit ad eva- « cuandam promissionem. Nam si ex lege hæreditas, jam « non ex promissione. Abrahæ autem per repromissionem « donavit Deus. » (Gal. c. 3. v. 15.)

(1) « Quid igitur lex? Propter transgressiones posita est, « donec veniret semen cui promiserat, ordinata per an- « gelos in manu mediatoris. Mediator autem unius non « est, Deus autem unus est. Lex ergò adversùs promissa « Dei? Absit. Si enim data esset lex, quæ posset vivificare,

« et par l'entremise d'un médiateur. Mais il n'y a « point de médiateur quand un seul agit; or quand « Dieu a fait la promesse, il étoit seul. » Il y avoit « encore là à faire l'objection qu'il se propose : « La « loi est-elle donc contre les promesses ? Nulle- « ment», répond-il, et il en rend la raison en di- « sant : « Car si la loi qui a été donnée, avoit pu « donner la vie, on pourroit dire alors avec vérité « que la justice s'obtiendroit par la loi. Mais l'Ecri- « ture (c'est-à-dire la loi écrite) a comme renfermé « tous les hommes sous le péché, afin que ce que « Dieu avoit promis fût donné par la foi de Jésus- « Christ à ceux qui croiroient en lui..... »

« Voici des paroles de l'Apôtre dont le style est « médiocre et modéré : « (1) Ne reprenez pas les « vieillards avec rudesse, mais avertissez-les comme « vos pères, les jeunes hommes comme vos frères, les « femmes âgées comme vos mères, les jeunes filles « comme vos sœurs. » Et celles-ci : « (2) Je vous con- « jure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, « que vous lui offriez vos corps comme une hostie « vivante, sainte, et agréable à ses yeux. » Presque « tout cet endroit où il exhorte les fidèles, est d'un

ier

« verè ex lege esset justitia. Sed conclusit Scriptura omnia « sub peccato, ut promissio ex fide Jesu Christi daretua « credentibus..... » (Gal. c. 3. v. 19.)

(1) « Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem, « juvenes ut fratres, anus ut matres, juvenculas ut sorores.» (1. Tim. c. 5. v. 1.)

(2) « Obsecro itaque vos fratres per misericordiam Dei, « ut exhibeatis corpora vestra hostiam vivam, sanctam, « Deo placentem. » (Rom. c. 12. v. 1.)

« style doux et orné. Ce qu'il y a de plus beau, « c'est qu'à chaque chose les propriétés naturelles « se rencontrent et marchent avec grace, accom- « pagnée chacune de l'assortiment qui lui convient, « comme on le verra dans ces paroles : « (1) Ayant « tous des dons différens, selon la grace qui nous a « été donnée, que celui qui a reçu le don de pro- « phétie, en use selon la règle de la foi; que celui « qui est appelé à être ministre ecclésiastique, s'at- « tache à son ministère; que celui qui est chargé « d'enseigner, instruise; que celui qui a pour fonc- « tion d'exhorter, prêche avec zèle; que celui qui « distribue les aumônes, le fasse avec simplicité; « que celui qui a la conduite de ses frères, s'en ac- « quitte avec vigilance; que celui qui exerce les « œuvres de miséricorde, le fasse avec joie; que « la charité soit sans déguisement. Ayez le mal en « horreur, et attachez-vous fortement au bien. Que « chacun s'aime d'une charité vraiment fraternelle. « Prévenez-vous les uns les autres par des témoi- « gnages de déférence. Ne soyez point lâches dans « votre devoir. Conservez-vous dans la ferveur de « l'esprit. C'est le Seigneur que vous servez. Ré- « jouissez-vous dans l'espérance des biens éternels.

(1) « Habentes donationes secundùm gratiam quæ data « est nobis differentes; sive prophetiam, secundùm ra- « tionem fidei; sive ministerium in ministrando; sive qui « docet in doctrina; qui exhortatur in exhortando; qui « tribuit in simplicitate; qui præest in sollicitudine; qui « miseretur in hilaritate. Dilectio sine simulatione; odientes « malum; adhærentes bono : caritate fraternitatis invicem « diligentes, honore invicem prævenientes, sollicitudine non

« Soyez patiens dans les maux, persévérans dans « la prière, charitables pour soulager les nécessi- « tés des saints, prompts à exercer l'hospitalité. « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez- « les et ne faites point d'imprécations contre eux. « Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, « et pleurez avec ceux qui pleurent. Tenez-vous « tous unis dans les mêmes sentimens. » Mais avec « quelle beauté ce torrent de paroles s'arrête et se « termine par ces deux excellens avis : « N'aspi- « rez point à ce qui est élevé; mais accommodez- « vous à ce qu'il y a de plus bas. » Il dit encore « un peu après : « (1) Sans cesse occupez-vous à « remplir tous vos devoirs ; rendez à chacun ce qui « lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, les « impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à « qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous de- « vez l'honneur. » Toutes ces choses, qui ont été « dites par autant d'articles séparés, se terminent par « une période qui réunit deux petits membres ainsi : « (2) Faites en sorte de ne devoir rien à personne,

« pigri, spiritu ferventes, Domino servientes, spe gauden- « tes, in tribulatione patientes, orationi instantes, neces- « sitatibus sanctorum communicantes, hospitalitatem sec- « tantes. Benedicite persequentibus vos, benedicite et nolite « maledicere. Gaudere cum gaudentibus, flere cum flenti- « bus : idipsum invicem sentientes. Non alta sapientes, sed « humilibus consentientes..... » (Rom. c. 12. v. 6.)

(1) « In hoc ipsum servientes, reddite ergo omnibus debita ; « cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal ; cui timorem, « timorem ; cui honorem, honorem. » (Rom. c. 13. v. 6, 7.)

(2) « Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem dili- « gatis. » (Ibid. v. 8.)

« si ce n'est l'amour qu'on se doit toujours les uns « aux autres..... »

« Quant au genre sublime de l'éloquence, il « diffère du style orné et tempéré en ce qu'il est « moins accompagné de délicatesses et d'agrémens « dans le langage, mais qu'il est plus fort et plus « véhément par les mouvemens de l'ame. Ce n'est « pas qu'il ne soit susceptible de ces sortes d'or- « nemens ; mais quand il ne les a pas, il ne les « emprunte point. Car de sa propre force il se sou- « tient et s'élève ; et si les ornemens du style se « présentent, il les saisit plutôt par la grandeur de « son sujet, que par ses soins et dans la vue de « l'embellir. C'est assez pour lui de s'appliquer à « son objet, pour que les termes convenables soient « moins choisis par les subtilités du langage, que « placés d'eux-mêmes suivant les mouvemens dont le « cœur est animé. Qu'un homme courageux ait une « épée enrichie d'or et de pierreries, il n'est pour- « tant attentif qu'à se battre. Il en fait ce qu'il en « veut faire, non parce qu'elle est précieuse, mais « parce qu'elle est une épée. Il est toujours le « même, et n'en a pas moins de courage quand il « n'est armé que de sa seule valeur, et que sa co- « lère lui fait prendre pour armes tout ce qu'il « trouve.

« Saint Paul traite de la patience avec laquelle « tous les maux de cette vie doivent être soufferts « dans le ministère évangélique, en vue des conso- « lations et des graces que Dieu y attache. Ce sujet « est grand. Il le traite aussi d'une manière su- « blime, et les ornemens du discours n'y manquent

« pas : « (1) Voici maintenant, dit-il, le temps fa-
« vorable, voici maintenant les jours du salut. Et
« nous, prenons garde aussi nous-mêmes de ne
« donner à personne aucun sujet de scandale, afin
« que notre ministère ne soit pas déshonoré ; mais
« agissant en toutes choses comme de fidèles mi-
« nistres de Dieu, nous nous rendrons recomman-
« dables par une grande patience dans les maux,
« dans les nécessités pressantes, dans les extrêmes
« afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans
« les séditions, dans les travaux, dans les veilles,
« dans les jeûnes, par la pureté, par la science,
« par une douceur persévérante, par la bonté, par
« les fruits du Saint-Esprit, par une charité sin-
« cère, par la parole de vérité, par la force de Dieu,
« par les armes de la justice pour combattre à
« droite et à gauche, parmi les honneurs et l'igno-
« minie, dans la bonne et la mauvaise réputation;
« comme des séducteurs, quoique sincères et véri-
« tables; comme inconnus, quoique connus; comme

(1) « Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies
« salutis. Nemini dantes ullam offensionem, ut non vitu-
« peretur ministerium nostrum : sed in omnibus exhi-
« beamus nos metipsos sicut Dei ministros, in multa pa-
« tientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis,
« in plagis, in carceribus, in seditionibus, in laboribus,
« in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in lon-
« ganimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in caritate
« non ficta, in verbo veritatis, in virtute Dei : per arma
« justitiæ à dextris et à sinistris, per gloriam et igno-
« bilitatem, per infamiam et bonam famam ; ut seduc-
« tores, et veraces ; sicut qui ignoti, et cogniti ; quasi
« morientes, et ecce vivimus ; ut castigati, et non mortifi-

« toujours mourans, et vivant néanmoins ; comme « châtiés, mais non jusqu'à être tués ; comme « tristes, et toujours dans la joie ; comme pauvres, « et enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et « possédant tout. »

« Voyez encore la véhémence des paroles sui- « vantes : « O Corinthiens ! ma bouche s'ouvre et « mon cœur se dilate par l'affection que j'ai pour « vous »; et le reste qu'il seroit trop long de con- « tinuer.

« Il exhorte aussi les Romains à surmonter les « persécutions de ce monde par la charité, et par « une confiance inébranlable dans le secours de « Dieu. Il traite cet endroit avec sublimité et avec « ornement : « (1) Nous savons, dit-il, que tout « contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, qu'il « a appelés selon son décret pour être saints; car « ceux qu'il a connus par sa préscience, il les a « prédestinés pour être conformes à l'image de son « Fils, afin qu'il fût l'aîné entre plusieurs frères ; « et ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; et « ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, et ceux « qu'il a justifiés, il les a glorifiés. Après cela que

« cati; quasi tristes, semper autem gaudentes ; sicut egen- « tes, multos autem locupletantes : tanquam nihil haben- « tes, et omnia possidentes. Os nostrum patet ad vos, ô « Corinthii : cor nostrum dilatatum est.... » (2. Cor. c. 6. v. 2.)

(1) « Scimus autem, quoniam diligentibus Deum omnia « cooperantur in bonum, iis qui secundùm propositum vo- « cati sunt sancti. Nam quos præscivit, et prædestinavit « conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus « in multis fratribus. Quos autem prædestinavit, hos et

« devons-nous dire ? Dieu est pour nous, qui sera « contre nous ? S'il n'a pas épargné son propre Fils, « et s'il l'a livré à la mort pour nous tous, que ne « nous donnera-t-il point avec lui? Qui accusera les « élus de Dieu ? c'est Dieu même qui les justifie. « Qui osera les condamner ? sera-ce Jésus-Christ qui « non seulement est mort, mais qui est ressuscité, « qui est à la droite de Dieu, qui même intercède « pour nous ? Qui donc nous séparera de l'amour de « Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, « ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la per- « sécution, ou le fer, ou la violence ? selon qu'il est « écrit : « On nous égorge tous les jours pour l'a- « mour de vous, Seigneur; on nous regarde comme « des brebis destinées à la boucherie. » (Ps. 43. « v. 22.) Mais parmi tous ces maux, nous demeu- « rons victorieux par celui qui nous a aimés; car je « suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les princi- « pautés, ni les puissances, ni les choses présentes,

« vocavit; et quos vocavit, hos et justificavit; quos autem « justificavit, illos et glorificavit. Quid ergò dicemus ad hæc? « Si Deus pro nobis, quis contra nos? Qui etiam proprio « Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, « quomodo non etiam cum illo nobis omnia donavit? Quis « accusabit adversùs electos Dei? Deus qui justificat? Quis « est qui condemnet? Christus Jesus qui mortuus est, uno « qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam « interpellat pro nobis? Quis ergo nos separabit à caritate « Christi? Tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, « an periculum, an persecutio, an gladius? Sicut scrip- « tum est: Quia propter te mortificamur tota die, æsti- « mati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus « superamus propter eum qui dilexit nos. Certus sum enim « quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque prin-

« ni les futures, ni tout ce qu'il y a au plus haut « des cieux ou au plus profond des enfers, ni au- « cune autre créature, ne pourront jamais nous sé- « parer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre « Seigneur..... »

« Dans l'épître aux Galates, quoiqu'elle soit en- « tièrement écrite dans le style commun, à la ré- « serve de la fin dont le style est orné, il insère « un endroit qui, dans une certaine disposition « d'esprit qui l'agite, et quoique sans aucun des « ornemens semblables à ceux que nous venons de « rapporter, ne peut cependant être dit que dans « un style élevé : « (1) Vous observez, dit-il, comme « les juifs, les jours et les mois, les saisons et les « années. J'appréhende pour vous que je n'aie tra- « vaillé en vain parmi vous. Soyez envers moi comme « je suis envers vous, je vous en prie, mes frères. « Vous ne m'avez jamais offensé en aucune chose. « Vous savez que lorsque je vous ai annoncé au- « trefois l'Evangile, ç'a été parmi les persécutions « et les afflictions de la chair, et que vous ne m'a-

« cipatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, « neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, ne- « que creatura alia poterit nos separare à caritate Dei, quæ « est in Christo Jesu Domino nostro. » (Rom. c. 8. v. 28.)

(1) « Dies observatis et menses, et tempora, et an- « nos. Timeo vos ne fortè sine causa laboraverim in vobis. « Estote sicut ego, quia et ego sicut vos : fratres obsecro « vos, nihil me læsistis. Scitis autem quia per infirmitatem « carnis evangelizavi vobis jam pridem, et tentationem « vestram in carne mea non sprevistis, neque respuistis; « sed sicut angelum Dei excepistis me, sicut Christum Je- « sum. Ubi est ergo beatitudo vestra? Testimonium enim

« vez point méprisé ni rejeté à cause de ces épreu-
« ves que je souffrois dans ma chair ; mais vous
« m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme
« Jésus-Christ même. Où est donc le temps au-
« quel vous vous estimiez si heureux de m'avoir
« avec vous? car je puis vous rendre ce témoignage
« que vous étiez prêts alors, s'il eût été possible,
« à vous arracher les yeux pour me les donner.
« Suis-je donc devenu votre ennemi, parce que je
« vous ai dit la vérité ? Ils s'attachent fortement à
« vous ; mais ce n'est pas d'une bonne affection,
« puisqu'ils veulent vous séparer de nous, afin que
« vous vous attachiez fortement à eux. Il est bon
« de s'attacher aux personnes, quand c'est pour le
« bien, et de les aimer en tout temps, et de ne
« m'aimer pas seulement quand je suis présent par-
« mi vous. Mes petits enfans, pour qui je sens de
« nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce
« que Jésus-Christ soit formé dans vous, je vou-
« drois maintenant être avec vous pour diversifier
« mes paroles selon vos besoins ; car je suis en peine
« comment je dois vous parler. « Où trouve-t-on
« dans tout ce discours de justes antithèses, des

« perhibeo vobis, quia si fieri posset, oculos vestros eruis-
« setis, et dedissetis mihi. Ergò inimicus vobis factus sum
« verum prædicans? Æmulantur vos non benè, sed ex-
« cludere vos volunt, ut illos æmulemini. Bonum autem
« æmulamini in bono semper, et non tantùm cùm præsens
« sum apud vos, filioli mei, quos iterum parturio donec
« formetur Christus in vobis. Vellem autem esse apud vos
« modo, et mutare vocem meam, quoniam confundor in
« vobis. » (Gal. c. 4. v. 10.)

« gradations bien liées et bien suivies, des phrases « coupées, des périodes et des tours ? Cependant « nous sentons bien la grande ardeur dont tout ce « langage est animé, et quoique dépouillé de ces « ornemens frivoles, il n'en est pas pour cela plus « languissant.

« Mais si tous ces passages de l'Apôtre que nous « venons de rapporter renferment des expressions « claires, ils n'en sont pas moins profonds; et de la « manière dont ils sont écrits, et dont on peut les « retenir dans la mémoire, il ne suffit pas de les lire « et de les entendre, mais, supposé qu'on ne se « contente pas de les connoître superficiellement, et « qu'on veuille les approfondir, il est encore besoin « d'un interprète pour les expliquer. C'est pourquoi, « examinons ces différens genres de style dans ceux « qui, par la lecture de ces auteurs sacrés, ont fait « de grands progrès dans la science des choses di- « vines, et en ont ensuite éclairé l'Eglise.

« Saint Cyprien emploie le style simple dans le « livre où il traite du *Sacrement du calice*; car il « y résout une question où l'on demande si le ca- « lice du Seigneur doit avoir de l'eau pure ou mêlée « de vin. Mais il faut en tirer quelque chose pour « exemple. Après les premières paroles de l'épître, « commençant à résoudre la question proposée : « (1) Sachez, dit-il, que nous sommes avertis d'ob- « server dans l'offrande du calice la tradition du Sei- « gneur, et que rien ne doit être fait par nous que

(1) « Admonitos autem nos scias, ut in calice offe- « rendo dominica traditio servetur, neque aliud fiat à no-

« ce que le Seigneur a fait le premier pour nous,
« savoir, que le calice qui s'offre en mémoire de
« lui, s'offre avec de l'eau mêlée de vin; car Jé-
« sus-Christ disant : « Je suis la véritable vigne »,
« le sang de Jésus-Christ n'est pas certainement de
« l'eau, mais du vin; et le sang par lequel il nous a
« rachetés et vivifiés ne peut pas paroître dans le ca-
« lice, quand dans ce calice il n'y a point de vin qui
« puisse montrer le sang de Jésus-Christ, qui nous
« est annoncé par le mystère et le témoignage de
« toutes les Ecritures. Aussi nous voyons dans la
« Genèse la même chose prédite mystérieusement
« en la personne de Noé, et une figure de la pas-
« sion de notre Seigneur bien expresse. Il est dit
« que Noé but du vin, qu'il s'enivra, qu'il parut
« nu dans sa tente, qu'il s'endormit le corps nu et
« découvert, que cette nudité fut aperçue par son

« bis, quam quod pro nobis Dominus prior fecerit, ut ca-
« lix qui in commemorationem ejus offertur, vino mixtus
« offeratur. Nam cùm dicat Christus : « Ego sum vitis »
« (Jean. c. 15. v. 1.); sanguis Christi, non aqua est uti-
« que, sed vinum; nec potest videri sanguis ejus, quo re-
« dempti et vivificati sumus, esse in calice, quando vinum
« desit calici, quo Christi sanguis ostenditur; qui Scriptura-
« rum omnium sacramento ac testimonio prædicatur. Inve-
« nimus enim et in Genesi circa sacramentum Noe hoc idem
« præcucurrisse, et figuram dominicæ passionis illic exti-
« tisse, quòd vinum bibit, quòd inebriatus est, quòd in
« domo sua nudatus est, quòd fuit recubans nudis et pa-
« tentibus femoribus; quòd nuditas illa patris à medio filio
« denotata est et foras nunciata : à duobus verò majore et
« minore contecta, et cetera quæ necesse non est exsequi,
« cùm satis sit hoc solum complecti, quòd Noe typum fu-
« turæ veritatis ostendens, non aquam sed vinum biberit;

« second fils, et que ses deux autres fils le cou-
« vrirent..... Il est inutile de poursuivre, puis-
« qu'il suffit de rapporter seulement ce qui sert à
« prouver que Noé, montrant en sa personne une
« figure de la vérité, ne but pas de l'eau, mais du
« vin, et qu'il fut dans cette action une figure de
« la passion du Sauveur. Nous voyons encore dans
« le prêtre Melchisédech une prédiction mysté-
« rieuse du sacrifice de notre Seigneur, selon ce
« que témoigne l'Ecriture qui dit : « Melchisédech,
« roi de Salem, offrit du pain et du vin. Or, il étoit
« le prêtre du grand Dieu, et il bénit Abraham. »
« Que Melchisédech ait été la figure de Jésus-Christ,
« le Saint-Esprit le déclare dans les Psaumes quand
« le Père éternel dit à son Fils : « Vous êtes le
« prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

« Cet endroit, aussi bien que la suite de cette
« épître, est écrit d'un style commun, comme il
« est facile aux lecteurs de s'en apercevoir.

« Saint Ambroise ayant aussi à traiter une grande
« matière, puisqu'il s'agissoit de prouver l'égalité
« du Saint-Esprit avec le Père et le Fils, emploie

« et sic imaginem dominicæ passionis expresserit. Item in
« sacerdote Melchisedech sacrificii dominici sacramentum
« præfiguratum videmus, secundùm quod Scriptura divina
« testatur et dicit : « Et Melchisedech rex Salem protulit
« panem et vinum. Fuit autem sacerdos Dei summi, et be-
« nedixit Abraham (Gen. c. 14. v. 18.). » Quòd autem Mel-
« chisedech typum Christi portaret, declarat in psalmis
« Spiritus sanctus, ex persona Patris ad Filium dicens :
« Ante Luciferum genui te, tu es sacerdos in æternum se-
« cundùm ordinem Melchisedech (Ps. 109. v. 4.). » (Ep. 63.
ad Cæcil.)

« néanmoins le style simple, parce que le sujet « qu'il avoit entrepris ne demandoit pas des orne- « mens de paroles, ni des mouvemens extraordi- « naires pour toucher les cœurs, mais des ensei- « gnemens simples et clairs.

« Entre autres, il dit dans le commencement de « cet ouvrage : « (1) Gédéon, frappé d'étonnement « par les paroles de l'oracle qui lui apprenoient « que quand plusieurs milliers d'hommes périroient, « Dieu étoit assez puissant pour délivrer son peuple « de ses ennemis avec un seul homme, lui offrit « en sacrifice un chevreau, dont, suivant le com- « mandement de l'ange, il mit la chair sur une « pierre avec des pains sans levain, qu'il arrosa du « jus de cette viande. Aussitôt que l'ange l'eût tou- « chée de l'extrémité de la baguette qu'il tenoit, il « sortit avec impétuosité du feu de la pierre, qui « consuma le sacrifice qui étoit offert. Et par ce « signe, il semble qu'il fut déclaré que cette pierre « étoit la figure du corps de Jésus-Christ; car il « est écrit : « Ils buvoient de l'eau de la pierre qui « les suivoit. Or, cette pierre étoit la figure de Jé-

(1) « Commotus oraculo Gedeon, cùm audisset quòd « deficientibus licèt populorum millibus, in uno viro Do- « minus plebem suam ab hostibus liberaret, obtulit hædum « caprarum, cujus carnem, secundùm præceptum angeli, « et azyma supra petram posuit, et ea jure perfudit : quæ « simul ut virgæ cacumine, quam gerebat, angelus Dei « contigit, de petra ignis erupit, atque ità sacrificium quod « offerebatur absumptum est. Quo indicio declaratum vi- « detur quòd petra illa typum habuerit corporis Christi, « quia scriptum est : « Bibebant de spiritali consequente

« sus-Christ. » Ce qui certainement n'a pu être rapporté à sa divinité, mais à sa chair qui, par de continuels ruisseaux de sang, a inondé les cœurs altérés de tous les peuples. Alors donc il a été déclaré par ce mystère que le Seigneur Jésus dans sa chair effaceroit les péchés de tout le monde, lorsqu'il seroit mis en croix, et non seulement les péchés qu'ils auroient commis, mais aussi les mauvais désirs de leurs cœurs; car la chair du chevreau représente les péchés d'action, et le jus qui en sortit représente les désirs de la cupidité. Aussi il est écrit : « Mon peuple a conçu de très mauvais désirs, en disant : Qui nous donnera de la chair pour nous nourrir ? » De sorte que quand l'ange étendit sa baguette et toucha la pierre d'où le feu sortit, il fit voir que la chair du Seigneur, remplie de l'esprit divin, devoit brûler et consumer tous les péchés inséparables de notre état en cette vie. C'est ce qui fait que le Seigneur a dit : « Je suis

« cos petra. Petra autem erat Christus (1. Cor. cap. 10. v. 4.). » Quod utique non ad divinitatem ejus, sed ad carnem relatum est, quæ sitientium corda populorum perenni rivo sui sanguinis inundavit. Jam tunc igitur in mysterio declaratum est, quia Dominus Jesus in carne sua, totius mundi peccata crucifixus aboleret, nec solùm delicta factorum, sed etiam cupiditates animorum. Caro enim hædi ad culpam facti refertur; jus ad illecebras cupiditatum, sicut scriptum est : « Quia concupivit populus cupiditatem pessimam, et dixerunt, quis nos cibabit carne (Nomb. c. 11.) ? » Quòd igitur extendit angelus virgam, et tetigit petram, de qua ignis exiit, ostendit quòd caro Domini spiritu repleta divino, peccata omnia humanæ conditionis exureret. Undè et Dominus ait :

« venu allumer le feu sur la terre (Luc. cap. 12. « v. 49.) », et le reste où ce Père s'attache particulièrement à l'instruction et à la preuve de son « sujet.

« Voici un exemple du style orné pris de saint « Cyprien dans l'Eloge de la Virginité : « (1) Nous « adressons maintenant la parole aux vierges ; car « nous devons en avoir d'autant plus de soin, que la « gloire de leur état est plus éclatante. La virginité « est la plus belle fleur qui croisse dans le champ « de l'Eglise, le triomphe et l'ornement de la grace « du Saint-Esprit, l'heureux caractère de l'honneur « et de la vertu, un ouvrage pur et accompli, l'i- « mage de Dieu la plus ressemblante à la sainteté « de Jésus-Christ, la plus illustre portion de son « troupeau. Elles font la joie de l'Eglise, et cette « joie redouble à mesure que le nombre de ces « vierges augmente, et qu'elles font fleurir partout « la merveilleuse fécondité de leur mère..... »

« Il dit dans un autre endroit sur la fin de la même « lettre : « *Comme nous avons porté l'image de*

« Ignem veni mittere in terram. » (Ambros. lib. 1. de Spiritu sancto.)

(1) « Nunc nobis ad virgines sermo est, quarum « altio sublimior gloria est, major et cura. Flos est ille ecclesiastici « germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritalis, læta « indoles laudis et honoris, opus integrum atque incorruptum, Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, « illustrior portio gregis Christi. Gaudet per illas atque in « illis largiter floret ecclesiæ matris gloriosa fecunditas : « quantoque plus copiosa virginitas numero suo addit, tanto plus gaudium matris augescit....

« Quomodo portavimus imaginem ejus qui de limo est,

« *l'homme de la terre, portons l'image de l'homme* « *du ciel* (1. Cor. c. 15. v. 49.). La virginité la « porte cette image, la pureté, la sainteté, la vé- « rité la portent. Ceux qui, se souvenant des pré- « ceptes du Seigneur, sont fidèles à tous les devoirs « de la religion et de la justice, ne la portent pas « moins, étant fermes dans la foi, humbles dans « la crainte, courageux à tout souffrir, doux à sup- « porter les injures, prompts à faire miséricorde, « conservant l'union et la paix avec le prochain. « Vierges sages, voilà vos obligations. Vous devez « les aimer, vous devez les remplir, vous qui êtes « tout occupées de Dieu et de Jésus-Christ, et « qui par le mérite et le bonheur de votre choix, « marchez les premières dans la voie du Seigneur « à qui vous vous êtes consacrées. Vierges âgées, « instruisez les jeunes; et vous, jeunes encore, « rendez service aux plus âgées, et enflammez de « zèle toutes vos compagnes. Animez-vous, exhor- « tez-vous, encouragez-vous mutuellement, vous

« sic portemus et imaginem ejus qui de cœlo est (1. Cor. « cap. 15. v. 49.) Hanc imaginem virginitas portat, portat « integritas, sanctitas portat et veritas; portant disciplinæ « Dei memores, justitiam cum religione retinentes, sta- « biles in fide, humiles in timore, ad omnem tolerantiam « fortes, ad sustinendam injuriam mites, ad faciendam mi- « sericordiam faciles, fraterna pace unanimes atque con- « cordes. Quæ vos singula, ô bonæ virgines, observare, « diligere, implere debetis, quæ Deo et Christo vacantes, « ad Dominum cui vos dicastis, et majore et meliore parte « præceditis. Provectæ annis, junioribus facite magisterium; « minores natu, præbete majoribus ministerium, compa- « ribus incitamentum; hortamentis vos mutuis excitate,

« instruisant de la vertu comme à l'envi les unes les « autres. Excitez-vous à la véritable gloire; persé- « vérez courageusement; avancez spirituellement; « parvenez heureusement; souvenez-vous seulement « de nous quand vous commencerez à vous voir sur « le trône où la virginité vous aura placées..... »

« Saint Ambroise aussi, dans le même style, pro- « pose à celles qui ont embrassé l'état de virginité « un exemple qu'elles doivent suivre, et tâcher d'ex- « primer dans leurs mœurs : « (1) Marie, leur dit-il, « étoit vierge non seulement de corps, mais d'es- « prit. Elle n'altéroit la pureté de ses sentimens « par aucun artifice ni par aucun détour; humble « de cœur, sérieuse dans ses discours, sage dans « ses pensées, avare de ses paroles, appliquée à « la lecture, se confiant non dans les richesses « périssables, mais dans la prière du pauvre, atta- « chée à son ouvrage, ornée de sa pudeur dès « qu'on lui parloit, fidèle à choisir Dieu et non les « hommes pour juges et témoins de ses sentimens, « accoutumée à ne désobliger personne, à souhaiter

« æmulis de virtute documentis ad gloriam provocate; « durate fortiter, spiritaliter pergite, pervenite feliciter; « tantùm mementote tunc nostri, cùm incipiet in vobis « virginitas honorari. » (Cypr. de Habitu virginum.)

(1) « Virgo erat, non solùm corpore, sed etiam mente, « quæ nullo doli ambitu sincerum adulteraret affectum: « corde humilis, verbis gravis, animi prudens, loquendi « parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed « in prece pauperis spem reponens, intenta operi, verecunda « sermoni; arbitrum mentis solita non hominem, sed Deum « quærere; nullum lædere, bene velle omnibus, adsurgere « majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactan-

« du bien à tous, à respecter les plus âgées, à « n'être point jalouse de ses égales, à fuir l'osten- « tation, à suivre la raison, à aimer la vertu. Quand « a-t-il paru seulement sur son visage rien qui pût « déplaire à ses parens ? quand s'est-elle brouillée « avec ses proches ? quand a-t-elle dédaigné la mi- « sère, raillé la foiblesse, évité l'indigent ? Elle ne « voyoit jamais parmi les hommes que ceux que sa « charité compatissante eût rougi de ne pas secou- « rir, et qu'elle auroit eu honte de négliger. Rien « de rude et de méprisant dans les regards, rien « d'aigre dans les paroles, rien de hardi dans les « actions, rien d'indolent dans les gestes, rien de « trop libre dans la démarche, rien d'impétueux « dans la voix : de manière que la beauté du dehors « étoit une image fidèle de la bonté de son cœur. « Dès le vestibule d'une maison bien bâtie, on en « juge, et l'on connoît qu'il n'y a rien d'obscur, de « même qu'une lumière enfermée ne laisse pas d'é- « clairer au dehors. Que dirai-je encore de sa so- « briété pour se nourrir, et de ses soins pour servir

« tiam, rationem sequi, amare virtutem. Quando ista vel « vultu læsit parentes ? quando dissensit à propinquis ? « quando fastidivit humilem ? quando risit debilem ? quando « vitavit inopem ? Eos solos solita cœtus virorum invisere, « quos misericordia non erubesceret, neque præteriret ve- « recundia. Nihil torvum in oculis, nihil in verbis procax, « nihil in actu inverecundum; non gestus fractior, non in- « cessus solutior, non vox petulantior, ut ipsa corporis spe- « cies simulacrum fuerit mentis, et figura probitatis. Bona « quippe domus in ipso vestibulo debet agnosci, ac primo « prætendat ingressu, nihil intus latere tenebrarum, tan- « quam lucernæ lux intus posita, foris luceat. Quid ego

« le prochain ? Elle alloit pour lui au delà des forces « de la nature ; et pour elle, à peine alloit-elle jus- « qu'à ses besoins. Pas un moment de son temps « n'étoit vide de la charité, pas un de ses jours n'é- « chappoit au jeûne ; et si quelquefois sa tempé- « rance étoit obligée de céder au besoin de la nour- « riture, le premier aliment offert lui suffisoit, et « elle le prenoit plutôt pour fermer le passage à la « mort, que pour l'ouvrir au plaisir... »

« J'ai cité cet endroit pour exemple du style « orné, particulièrement parce qu'il ne s'agit point « là d'exhorter au vœu de virginité celles qui ne « l'ont pas encore fait, mais des qualités que doivent « avoir celles qui s'y sont déja consacrées ; car pour « faire entrer l'esprit dans une aussi courageuse ré- « solution, il doit y être excité et animé par l'élo- « quence la plus sublime. Dans ces deux exemples « que nous venons de rapporter, le martyr saint « Cyprien parle seulement de l'état des vierges, et « n'a point en vue d'exhorter à l'embrasser ; mais « pour l'évêque Am broise, il tâche par la force de « son éloquence à les exciter à entrer dans une si « belle carrière.

« Je rapporterai maintenant des passages de ces « deux grands hommes, pour donner des exemples « du genre sublime. Ils ont écrit avec véhémence

« exsequar ciborum parcimoniam, officiorum redundan- « tiam, alterum ultra naturam superfuisse, alterum ipsi « naturæ penè defuisse ? Illic nulla intermissa tempora, hîc « congeminati jejunio dies ; et si quando reficiendi succes- « sisset voluntas, cibus plerunque obvius qui mortem ar- « ceret, non delicias ministraret..... » (De Virg. lib. 1.)

« contre les femmes qui, par artifice, veulent donner de l'éclat à leur teint, ou, pour mieux dire, « le lui ôter; et voici, entre autres choses, comme « saint Cyprien s'en explique le premier :

« (1) Si un savant peintre, par des couleurs assez « hardies pour disputer avec la vivacité de la nature, avoit représenté la beauté du visage et la « taille avantageuse de quelque personne, et qu'après avoir achevé et perfectionné son ouvrage, « un autre se croyant plus habile que lui y portât « la main pour réformer cette image déja peinte et « déja finie, l'outrage fait au premier maître sembleroit insupportable, et son indignation très juste. « Vous pensez donc pouvoir cacher impunément « l'excès d'une témérité si monstrueuse et l'injure « faite au céleste ouvrier! Quand même vous ne « seriez pas impudique devant les hommes, ni déshonorée par ces couleurs, qui sont pourtant et les « interprètes et les amorces de la lubricité, aux « yeux de Dieu dont vous avez profané et violé tous « les dons, vous paroissez plus coupable qu'une

(1) « Si quis pingendi artifex vultum alicujus et speciem, « et corporis qualitatem æmulo colore signasset; et signato « jam consummatoque simulacro, manus alius inferret, ut « jam formata, jam picta quasi peritior reformaret, gravis « prioris artificis injuria et justa indignatio videretur. Tu te « existimas impunè laturam tam improbæ temeritatis audaciam, Dei artificis offensam! Ut enim impudica circa « homines, et incesta fucis lenocinantibus non sis, corruptis violatisque quæ Dei sunt, pejor adulterâ detineris. « Quòd ornari te putas, quòd putas comi, impugnatio est « ista divini operis, prævaricatio est veritatis. Monentis « apostoli vox est : « Expurgate vetus fermentum, ut sitis

« adultère. Ce que vous prenez pour une parure, « ce que vous regardez comme un ornement, « c'est une insulte au divin ouvrage, c'est une « apostasie de la vérité. La voix de l'Apôtre vous « avertit et vous dit : « Purifiez-vous du vieux le- « vain, afin que vous soyez une pâte nouvelle et « toute pure, comme vous devez être purs; car Jé- « sus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour « nous. C'est pourquoi, célébrons cette fête, non « avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice « et de la corruption d'esprit, mais avec les pains « sans levain de la sincérité et de la vérité. » Quand « vous corrompez la pureté de votre visage par des « couleurs étrangères, et que vous ensevelissez la vé- « rité sous le mensonge, vous flattez-vous que la vé- « rité et la sincérité puissent subsister? Le Seigneur « a dit : « Vous ne pouvez rendre un de vos cheveux « blanc ou noir » ; et, vous, pour contredire cet « arrêt irrévocable du Souverain, vous prétendez par « de téméraires efforts vous rendre plus belle que

« nova conspersio, sicut estis azymi. Etenim pascha nos- « trum immolatus est Christus. Itaque epulemur, non in « fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequi- « tiæ ; sed in azymis sinceritatis et veritatis (1. Cor. c. 5. « v. 7.). » Num sinceritas perseverat et veritas, quando « quæ sincera sunt polluuntur, colorum adulteriis, et me- « dicaminum fucis in mendacium vera mutantur? Domi- « nus tuus dicit : « Non potes facere capillum unum album « aut nigrum (Matth. c. 5. v. 36.) »; et tu ad vincendam « Domini tui vocem vis te esse potiorem. Audaci conatu et « sacrilego contemptu crines tuos inficis, malo præsagio « futurorum capillos jam tibi flammeos auspicaris. » (De Habitu virginum.)

« vous n'êtes, et par un sacrilége mépris de sa pa-
« role, vous osez peindre vos cheveux qui devien-
« nent un funeste présage de la chevelure ardente
« et enflammée que vous aurez un jour....» Il se-
« roit trop long de rapporter la suite.

« Voici ce que dit saint Ambroise sur un pareil
« sujet : « (1) C'est là ce qui donne naissance à
« tous les vices : de manière que ces femmes, dans
« la crainte de déplaire à leurs maris, ont recours
« aux artifices et aux couleurs pour se peindre le
« visage, et préparent dans l'altération de leur teint
« celle de leur chasteté. Quel excès de folie d'em-
« ployer l'art à défigurer la nature, et dans le même
« temps que l'on craint pour sa beauté le jugement
« désavantageux d'un mari, de témoigner soi-même
« publiquement qu'on s'en défie; car celle qui veut
« changer ce qu'elle est naturellement, est la pre-
« mière à prononcer contre elle-même. Ainsi elle
« ne prend tant de soin pour plaire aux autres que
« parce qu'elle s'est déplu à elle-même auparavant.
« Quel juge moins suspect chercherions-nous de
« votre laideur, que vous-même qui craignez si fort
« qu'on ne vous voie ? Si vous êtes belle, pourquoi

(1) « Hinc illa nascuntur incentiva vitiorum, ut quæsitis
« coloribus ora depingant, dum viris displicere formidant,
« et de adulterio vultûs meditentur adulterium castitatis.
« Quanta hæc amentia, effigiem mutare naturæ, picturam
« quærere : et dum verentur maritale judicium, prodere
« suum ? Prior enim de se pronuntiat, quæ cupit mutare
« quod nata est : ità dum alii studet placere, priùs ipsa sibi
« displicet. Quem judicem, mulier, veriorem requiremus
« deformitatis tuæ, quàm teipsam, quæ videri times ? Si
« pulchra es, cur absconderis ? Si deformis, cur te for-

« vous cachez-vous ? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi « voulez-vous feindre de l'être, puisque vous n'au- « rez le plaisir ni d'ignorer ce que vous êtes, ni de « vous consoler par l'erreur d'autrui ; car votre mari, « bien loin de s'y tromper, en aime une autre que « vous. Vous tâchez à votre tour de plaire à un « autre qu'à lui, et vous vous irritez cependant de « ce qu'il est infidèle, vous qui lui donnez des le- « çons d'infidélité. Pouvez-vous être si peu habile « que de lui apprendre à vous mépriser, et que de « servir à ses passions ? Jamais femme n'aima un tel « emploi, pas même celle qui souffre volontiers « qu'on l'exerce pour elle, et quelque abandonnée « qu'elle soit, elle ne fait pourtant pas le crime « pour le plaisir d'autrui, mais pour le sien. Il « semble même que dans l'adultère les fautes y « soient en quelque façon plus supportables ; car, si « dans ce vice on corrompt la pureté, dans celui « de se farder on corrompt la nature même..... »

« Il paroît assez, ce me semble, que par ce « torrent d'éloquence les femmes sont fortement « excitées à la pudeur et à la crainte, et à ne point « se parer de charmes imposteurs. C'est par là que « ce genre d'éloquence n'est ni simple ni seulement

« mosam esse mentiris, nec tuæ conscientiæ, nec alieni « gratiam erroris habitura ? Ille enim alteram diligit, tu « alteri vis placere : et irasceris si amet alteram, qui adul- « terare in te docetur. Mala magistra es injuriæ tuæ. Leno- « cinari enim refugit, etiam quæ est passa lenonem : ac « licèt vilis mulier, non alteri tamen, sed sibi peccat. To- « lerabiliora propemodum in adulterio crimina sunt : ibi « enim pudicitia, hîc natura adulteratur.» (De Virg. lib. 1.)

« orné, mais que nous y découvrons tant de sublimité et de grandeur. Dans ces deux docteurs « qu'entre tous les autres j'ai voulu proposer pour « exemple, et dans les autres auteurs ecclésiastiques « qui ont si bien traité des vrais biens, et qui en « ont parlé clairement, agréablement et vivement, « selon que le sujet le demandoit, ces trois genres « d'éloquence peuvent se remarquer dans la plupart « de leurs écrits ; et par l'assiduité qu'on aura à les « lire, à les entendre, et à s'y exercer, on pourra de « plus en plus les acquérir.

« Mais que personne ne s'imagine qu'il est contre « les règles de mêler ensemble ces différentes manières d'éloquence; bien au contraire, autant qu'on « peut le faire convenablement, il faut varier le discours par tous ces styles différens ; car quand il « est trop long dans un seul genre, il attache moins « l'auditeur ; mais si l'on passe de l'une à l'autre « manière, quoiqu'en un seul genre il parût déja « trop long, il se continue ensuite avec plus de « grace, outre que dans le langage des orateurs « chaque genre a aussi ses diversités pour prévenir « l'indifférence et la langueur de ceux qui écoutent. « Cependant il est plus aisé de souffrir long-temps « le genre simple que le sublime ; car plus il est « nécessaire d'émouvoir l'ame pour la convaincre, « moins on doit la retenir dans cette émotion quand « elle a été suffisamment excitée. C'est pour cela « qu'il faut prendre garde qu'en voulant élever trop « haut un esprit déja assez élevé, tout-à-coup il ne « descende de l'élévation où les efforts de l'éloquence l'avoient porté. Mais en mêlant les choses

« qui doivent être dites plus simplement, on revient « mieux à celles qu'il faut dire avec grandeur, afin « que la violence et l'impétuosité du discours aille « et vienne comme le flux et le reflux de la mer : « d'où il arrive que quand il faut long-temps parler « dans le style sublime, il ne doit pas être em- « ployé seul, mais varié par le mélange des deux « autres styles, attribuant néanmoins tout le corps « du discours au genre d'éloquence qui y a été le « plus employé.

« Il importe qu'un style qui est inséré dans un « autre, ne soit employé qu'en certains endroits où « cela est nécessaire. Dans le sublime, les commen- « cemens doivent en être toujours ou presque tou- « jours tempérés; et il dépend de l'orateur de dire « même simplement certaines choses qu'on pour- « roit dire avec plus d'élévation, afin que celles qui « sont traitées dans un style sublime paroissent en- « core plus sublimes et plus merveilleuses, quand « elles sont comparées aux autres qui sont placées « comme des ombres pour leur donner plus d'éclat. « Or, dans toute sorte de genre d'éloquence, il y a « des questions difficiles qu'il faut résoudre. Alors on « a besoin de subtilité et de pénétration; ce qui re- « garde proprement le style simple. C'est pour cela « qu'il faut s'en servir dans les deux autres genres, « quand il s'y rencontre de ces questions. Mais s'il « s'y rencontroit quelque chose qu'il fallût louer ou « blâmer, et qu'il ne s'agît là ni de condamner, ni de « délivrer personne, ni de le déterminer à quelque « action, il faudroit employer dans cet endroit le style « orné et tempéré. Dans le genre sublime, les deux

« autres y trouvent leur place, et dans le simple pa-
« reillement. Pour l'éloquence ornée, elle a besoin,
« non pas toujours à la vérité, mais quelquefois de
« l'éloquence simple, s'il s'y rencontre, comme je l'ai
« déja dit, quelque question à résoudre, ou quand
« quelques endroits qu'on pourroit orner ne s'ornent
« point, mais se disent simplement et sans art, et
« servent alors, pour ainsi dire, de piédestal pour
« faire paroître plus élevés les ornemens qu'on veut
« y mettre. Le style orné n'exige point le sublime,
« car on ne l'emploie que pour plaire à l'esprit, et
« non pas pour l'émouvoir.

« Il ne faut assurément pas juger du sublime de
« l'orateur par les fréquentes et fortes acclamations
« qu'on fait à son discours (*); les subtilités de l'élo-
« quence simple et les ornemens d'un style tem-
« péré font le même effet. Mais pour l'ordinaire, le
« poids du sublime étouffe la voix et fait couler les
« larmes. Voulant un jour à Césarée, ville de Mauri-
« tanie, dissuader les peuples de ce qu'ils appeloient
« caterva, *la ville attroupée*, qui étoit un combat
« des citoyens les uns contre les autres, et plus
« même que des citoyens, car les alliés, les frères,
« les parens, les pères et les enfans, divisés en deux
« partis pendant quelques jours de suite en un cer-
« tain temps de l'année, se battoient solennelle-
« ment à coups de pierre, et chacun tuoit celui
« qu'il pouvoit tuer; je m'y pris le plus vivement

(*) C'étoit l'usage des anciens d'interrompre par des acclamations l'orateur même sacré, lorsqu'on étoit content de son discours.

« et avec le plus d'élévation que je pus, pour ar-
« racher de leur cœur et de leurs usages un mal
« si ancien et si cruel, et pour le bannir entière-
« ment par mes paroles. Cependant je ne crus pas
« avoir réussi quand j'entendis leurs acclamations et
« leurs louanges, mais lorsque je vis couler leurs
« larmes; car leurs acclamations marquoient bien
« qu'ils étoient instruits et satisfaits, mais les pleurs
« témoignoient qu'ils étoient touchés. Je ne me fus
« pas plus tôt aperçu qu'ils pleuroient, qu'avant même
« que l'événement me le fît voir, je regardai comme
« détruite et comme abolie cette coutume barbare
« qu'ils avoient reçue de leurs pères et de leurs
« aïeux, et qui, par une tradition si ancienne, as-
« siégeoit en ennemi leurs cœurs, ou plutôt y com-
« mandoit et y dominoit absolument. Dès que le
« discours fut fini, j'invitai tous les cœurs et toutes
« les bouches à rendre graces à Dieu, et il y a
« déja presque huit ans, ou même un peu plus,
« que, par la miséricorde de Jésus-Christ, il ne s'est
« dans ce lieu rien entrepris et rien renouvelé de
« semblable.

« Il y a beaucoup d'autres expériences qui nous
« apprennent que les hommes ont fait voir bien
« moins par leurs acclamations et leurs éloges, que
« par leurs gémissemens, par leurs larmes et par
« le changement de leur vie, les effets que produit
« en eux la sublimité du discours d'un homme sage.
« Le style simple en a aussi changé plusieurs; mais
« en leur enseignant ce qu'ils ne savoient pas, et
« en leur faisant croire ce qui leur sembloit in-
« croyable, et non en leur faisant faire ce qu'ils con-

« noissoient déja et ce qu'ils ne vouloient pas faire; « car pour pénétrer et amollir une telle dureté, il « faut parler avec force et avec élévation. Quand on « loue ou qu'on blâme avec éloquence, quoique dans « un style tempéré, quelques gens en sont tellement « touchés, que non seulement ils se plaisent à en- « tendre louer et blâmer éloquemment, mais qu'ils « vont jusqu'à souhaiter de vivre d'une manière « exempte de blâme. Mais tous ceux qui se plaisent « à entendre ces choses, ne les imitent pas toujours, « et ne sont pas changés; au contraire, dans le su- « blime, tous ceux qui sont émus agissent, et dans « le simple, tous ceux qui sont instruits deviennent « savans et croient comme une vérité certaine ce « qu'ils ne savoient pas auparavant.

« Il est aisé de voir par la fin qu'on se propose « dans ces deux genres de style, qu'ils sont extrême- « ment nécessaires à ceux qui veulent parler avec « éloquence et avec sagesse. Pour le style tempéré « qui consiste à plaire, il ne faut pas s'en servir pré- « cisément pour lui-même, mais afin que l'audi- « teur étant déja persuadé et touché de la dignité et « de l'utilité du sujet, le plaisir lui enlève et lui « détermine un peu plus promptement le cœur, et « l'attache plus fortement aux choses sur lesquelles « il n'est plus besoin de l'émouvoir ni de l'instruire. « Car, comme le devoir général de l'éloquence est « d'employer ces trois sortes de style selon qu'il est « à propos pour persuader ce qu'on dit, et que la fin « précise est de persuader ce qu'on a particulière- « ment en vue dans le discours, de quelque genre « des trois que se serve l'orateur, il emploie ce qui

« est propre à la persuasion ; mais s'il ne persuade, il « ne parvient point à la fin de l'éloquence. Dans le « simple, on persuade que ce qu'on dit est vrai; dans « le sublime, on persuade de faire ce qu'on savoit déja « qu'il faut faire, et qu'on ne faisoit pourtant pas ; « mais dans le style orné, on persuade qu'on parle « poliment et agréablement.

« Et qu'avons-nous à faire de cette fin? C'est à ceux « qui mettent leur gloire dans le beau langage, à « s'efforcer de s'y rendre habiles, et ils le font aussi « beaucoup valoir dans les panégyriques et dans des « discours semblables où il ne s'agit ni d'instruire ni « d'émouvoir l'auditeur, mais de lui plaire seule- « ment. Pour nous, rapportons cette fin à une autre « meilleure, savoir, à vouloir faire sur les hommes, « par cette sorte de style, ce que nous faisons par « le sublime, qui est de leur inspirer la réforme « et le réglement de leurs mœurs, s'ils y sont « assez disposés ; et supposé qu'il ne soit pas be- « soin d'une plus forte éloquence pour les presser, « ou s'ils sont déja dans la régularité, pour les y « affermir davantage et les y faire persévérer avec « constance. De cette manière, nous nous servons « de cette éloquence ornée, non par ostentation, « mais par prudence, ne nous contentant pas de « sa fin précise, qui est de réjouir l'auditeur, mais « tâchant plutôt qu'il en soit aidé pour faire le bien « que nous lui persuadons de faire. »

CHAPITRE XXII.

De la matière du genre sublime.

Comme il n'y a rien de plus propre que le style sublime au but principal du prédicateur, qui est de remuer les esprits et de toucher les cœurs, il doit avoir soin dans tous ses sermons de choisir un ou plusieurs points qu'il puisse traiter dans ce genre d'éloquence. Or la matière qui convient et qui appartient proprement à ce style sublime, est, selon les exemples que saint Augustin nous en donne, tout ce qui est grand en son genre et capable d'émouvoir fortement les esprits, tels que sont certains sujets que nous nous contenterons de marquer ici en peu de mots, laissant à la prudence des prédicateurs de les représenter dans leurs discours avec toute l'énergie dont ils sont capables.

On rapporte donc à ce style sublime tout ce qui se dit de la redoutable sévérité du dernier jugement, de la grandeur et de l'éternité des peines que les méchants souffrent dans l'enfer, et de l'énormité du péché mortel. Tous ces objets étant bien développés, nous donnent lieu de nous élever par de fortes et véhémentes invectives contre les pécheurs. Nous nous livrons de même à des mouvemens d'indignation contre ceux qui, pour des sujets très légers, comme pour un

petit gain ou plaisir passager, ne craignent point d'offenser la divine Majesté, ni de perdre sa grace et son amitié. C'est aussi ce que le Seigneur relève dans Jérémie, lorsqu'il dit: « (1) O cieux! frémissez d'éton-« nement; pleurez, portes du ciel, et soyez inconso-« lables, car mon peuple a fait deux maux..... »

C'est encore de cette sorte que nous faisons sentir l'effroyable péril de ces gens qui aussitôt après leur confession retombent dans les mêmes péchés dont ils s'étoient accusés, et se font ainsi toute leur vie un jeu de la confession; et de tant d'autres qui retardent de jour en jour leur conversion, et bien plus particulièrement encore de ceux qui remettent à la fin de leur vie à faire pénitence; comme aussi de ceux qui sont accoutumés au péché par une longue habitude d'en commettre. L'état d'endurcissement du cœur et d'aveuglement de l'esprit où la longue habitude du péché réduit l'homme, est sans doute ce qu'il y a de plus périlleux et de plus épouvantable, et il faut les plus grands efforts de l'art et de l'éloquence, pour en tirer ceux qui y sont malheureusement engagés.

Nous devons peindre aussi de la manière la plus touchante et la plus énergique le bienfait inestimable de la rédemption, et la bonté infinie par laquelle le Créateur, le Maître souverain de toute chose, a daigné souffrir le très cruel supplice de la croix, et répandre pour nous son sang précieux et adorable,

(1) « Obstupescite, cœli, super hoc; et portæ ejus, de-« solamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fe-« cit populus meus. » (Jer. c. 2. v. 12.)

afin de nous faire entrer dans la participation de sa divinité même et de sa gloire ; tout est si grand dans cet ineffable bienfait, qu'il est impossible de rien ajouter à la grandeur des choses qu'il renferme, c'est-à-dire, et du mérite de ce sacrifice, et des biens immenses qu'il nous procure, et de la dignité de celui qui communique un tel don aux hommes, et de l'indignité des hommes qui le reçoivent. De là vient que nous tournons alors toute la force et l'impétuosité du discours contre la malice des pécheurs qui ne peuvent être détournés du péché par une si merveilleuse bonté de leur Seigneur, et contre l'ingratitude des hommes qui négligent de rendre de dignes actions de grace à ce souverain Rédempteur, pour un si grand et si admirable bienfait.

C'est de la même manière qu'on célèbre les autres bienfaits de Dieu, et qu'on déplore l'ingratitude des hommes, et principalement de ceux qui, non seulement ne font pas servir à la gloire du Seigneur les dons de sa divine libéralité, mais, ce qui est beaucoup plus indigne, en abusent, pour le déshonorer d'une manière plus honteuse et plus criminelle. Moïse animé de l'esprit, non d'un orateur, mais d'un prophète vraiment zélé pour la gloire du Seigneur, traite cette sorte de sujet avec une grande sublimité d'éloquence, dans le cantique qui commence par ces paroles : « (1) Cieux, écoutez ce que je vais dire, que « la terre entende les paroles de ma bouche.... » Ce grand serviteur de Dieu commence par célébrer toutes

(1) « Audite, cœli, quæ loquor ; audiat terra verba oris « mei. » (Deut. c. 32. v. 1.)

les graces que Dieu avoit répandues, et qu'il étoit prêt de répandre encore sur son peuple ; ensuite il expose l'extrême ingratitude de ce peuple, et l'énormité de ses crimes, et enfin il fait une très vive description des effroyables supplices dont la sévérité de la justice de Dieu, irrité et armé de tous les foudres de sa colère, punira les méchans et les impies. Ezéchiel traite aussi le même sujet et dans le même ordre, dans une allégorie contre Jérusalem qu'il représente sous la personne d'une femme abandonnée, que Dieu a prise sous sa protection, honorée de la dignité de son épouse, et comblée de toute sorte de biens ; et qui après cela n'a pas laissé de violer la foi qu'elle devoit à un tel époux, et de s'abandonner de nouveau à de honteuses prostitutions. C'est encore dans le style sublime que le prophète Amos s'écrie contre les grands et les princes du peuple d'Israel : « (1) Malheur à vous qui vivez « à Sion dans l'abondance de toutes choses, et qui « mettez votre confiance en la montagne de Samarie, grands, qui êtes les chefs des peuples, qui « entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israel. »

Saint Augustin admire l'éloquente sublimité de cet endroit, et en fait remarquer les divers ornemens, qu'il explique à fond dans son quatrième livre de la Doctrine chrétienne.

Les exemples que nous avons exposés pour mieux

(1) « Væ vobis qui opulenti estis in Sion, et confiditis in « monte Samariæ, optimates capita populorum, ingredientes « pompaticè domum Israel. » (Amos. c. 6. v. 1.)

faire entendre cette matière, regardent particulièrement les moyens d'exciter des mouvemens d'indignation. C'est un genre d'amplification où domine principalement la figure appelée par les Grecs *dynose*, dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Toutefois il ne faut pas que ces exemples donnent lieu à personne de croire que ce genre d'éloquence ne soit propre qu'à exciter cette passion; car tout ce qui est capable d'inspirer une très grande joie, et aussi tout ce qui est extrêmement triste, affligeant et déplorable, doivent être traités de ce style.

Le très éloquent saint Cyprien nous fournit des exemples de l'un et de l'autre dans son livre de ceux qui sont tombés pendant la persécution, où il traite au commencement le sujet d'une extrême joie; car il exhorte tous les fidèles à se réjouir avec l'Eglise de la gloire des illustres confesseurs qui avoient signalé leur courage et leur fermeté en soutenant glorieusement la foi de Jésus-Christ devant les juges; et ensuite il déplore la perte et l'inconstance malheureuse de ceux qui par la crainte des tourmens avoient abandonné la foi :

« (1) Enfin, mes très chers frères, la paix a été « rendue à l'Église, et ce qui paroissoit naguère « difficile aux incrédules et impossible aux apostats, « Dieu l'a fait par sa puissance souveraine. Nous « commençons à reprendre nos esprits, l'orage est

(1) « Pax ecce, dilectissimi fratres, ecclesiæ reddita est, « et quod difficile nuper incredulis, ac perfidis impossibile « videbatur, ope atque ultione divinâ securitas nostra re- « parata est. In lætitiam mentes redeunt, et tempestate « pressuræ ac nube discussâ, tranquillitas ac serenitas reful-

« passé, et le calme a succédé à la tempête. Louons-
« en Dieu, et remercions-le d'une faveur si signa-
« lée, quoique nous n'ayons cessé de célébrer ses
« louanges au plus fort de la persécution; car l'en-
« nemi n'est pas assez puissant pour faire que ceux
« qui aiment le Seigneur de tout leur cœur comme
« nous, ne le louent et ne le bénissent pas en tout
« temps. Ce jour tant désiré de tout le monde est
« venu, et après les horribles et affreuses ténèbres
« d'une longue nuit, Dieu a fait paraître les rayons
« favorables de sa bonté. Nous contemplons main-
« tenant avec plaisir ces confesseurs glorieux que
« leur foi et leur courage ont rendus illustres, et
« nous ne saurions nous lasser de les embrasser.
« Voici la troupe éclatante des soldats de Jésus-
« Christ, qui ont rompu par leur fermeté les plus
« violens efforts de la persécution, et qui étoient prêts
« à souffrir toutes les rigueurs de la prison et de
« la mort. Vous avez généreusement résisté au siècle,

« serunt. Dandæ laudes Deo, et beneficia ejus ac munera
« cum gratiarum actione celebranda, quamvis agere gra-
« tias nostra vox nec in persecutione cessaverit. Neque
« enim tantum inimico licere potest ut non qui Dominum
« toto corde et animâ et virtute diligimus, benedictiones
« ejus et laudes semper et ubique cum gloriâ prædicemus.
« Exoptatus votis omnium dies venit, et post longæ noc-
« tis horribilem tetramque caliginem Domini luce radiatus
« mundus eluxit. Confessores præconio boni nominis cla-
« ros et virtutis ac fidei laudibus gloriosos lætis conspec-
« tibus intuemur, sanctis osculis adhærentes, desideratos
« diù inexplebili cupiditate complectimur. Adest militum
« Christi cohors candida, qui persecutionis urgentis fero-
« ciam turbulentam stabili congressione fregerunt; parati

« braves athlètes de Jésus-Christ, vous avez donné « à Dieu un spectacle magnifique et un grand « exemple à tous les chrétiens. Votre voix a fidèle- « ment confessé Jésus-Christ et ne s'est point dé- « mentie depuis qu'elle a une fois fait profession « de croire en lui. Vos mains illustres, qui ne s'occu- « poient qu'à des œuvres saintes et divines, ont re- « jeté courageusement des sacrifices impies; votre « bouche sanctifiée par des mets célestes, après avoir « reçu le corps et le sang du Seigneur, a eu horreur « de se souiller de viandes offertes aux idoles; votre « tête n'a point été couverte de ce voile profane « dont on couvroit les têtes captives de ceux qu'on « obligeoit de sacrifier aux fausses divinités; un « front consacré par le signe de la croix n'a pu souf- « frir la couronne du démon, et s'est réservé pour « celle du Seigneur. Avec quels transports de joie « l'Eglise votre mère ne vous reçoit-elle pas mainte- « nant dans son sein au retour du combat? Avec quel

« ad patientiam carceris, armati ad tolerantiam mortis. « Repugnastis fortiter sæculo, spectaculum gloriosum præ- « buistis Deo, secuturis patribus fuistis exemplo. Religio- « sa vox Christum locuta est, in quem se semel credidisse « confessa est. Illustres manus quæ non nisi divinis operi- « bus assueverant, sacrificiis sacrilegis restiterunt. Sanc- « tificata ora cœlestibus cibis, post corpus et sanguinem « Domini, profana contagia et idolorum reliquias respue- « runt. Ab impio sceleratoque velamine quo illic velaban- « tur sacrificantium capita captiva, caput vestrum liberum « mansit. Frons cum signo Dei pura diaboli coronam ferre « non potuit, coronæ se Domini reservavit. Quàm vos lætè « sinu suo excipit mater ecclesia de prælio revertentes! « Quàm beata, quàm gaudens portas suas aperit, ut adu-

« contentement et quelle alégresse ne vous ouvre-
« t-elle point ses portes, afin que vous entriez en
« troupes, chargés des dépouilles de l'ennemi ter-
« rassé ! les femmes mêmes ont part au triomphe
« des hommes, et elles ont vaincu le monde en
« vainquant leur sexe. Les vierges l'accompagnent
« aussi ornées de l'honneur d'une double victoire,
« avec les enfants qui ont surmonté par leur courage
« la foiblesse de leur âge; ensuite vient la troupe
« de ceux qui sont demeurés debout, et qui vous
« suivent de près dans la gloire de votre triomphe.
« Ils ont la même fidélité que vous, et le même at-
« tachement à la foi. Appuyés sur les fondemens
« inébranlables des divins préceptes et des lois de
« l'Evangile, ils ont regardé sans effroi les bannisse-
« mens, la perte de leurs biens, et les supplices les
« plus cruels. On leur donnoit du temps pour tâcher
« d'ébranler leur foi, mais celui qui a renoncé au
« siècle se moque de tous ces délais artificieux, et

« natis agminibus intrètis, de hoste prostrato trophæa re-
« ferentes ! Cum triumphantibus viris et feminæ veniunt,
« quæ cum sæculo dimicantes, sexum quoque vicerunt.
« Veniunt et geminata militiæ suæ gloria virgines, et pueri
« annos suos virtutibus transeuntes. Necnon et cætera stan-
« tium multitudo vestram gloriam sequitur, proximis et
« penè conjunctis laudis insignibus vestigia vestra comita-
« tur. Eadem et in illis sinceritas cordis, eadem fidei tena-
« cis integritas. Inconcussis præceptorum cœlestium radi-
« cibus nixos et evangelicis traditionibus roboratos non
« præscripta exilia, non destinata tormenta, non rei fami-
« liaris damna, non corporis supplicia tenuerunt. Explo-
« randæ fidei præfiniebantur dies. Sed qui sæculo renuntiasse
« se meminit, nullum sæculi diem novit, nec tempora ter-

« celui qui aspire à l'éternité ne s'arrête point au « temps. Que personne, mes très chers frères, ne « diminue une gloire qu'ils ont si justement ac- « quise, que personne ne rabaisse malicieusement « leurs avantages. Lorsque le temps porté par les « édits pour renier la foi est expiré, quiconque dans « ce temps n'a point renié Jésus-Christ, l'a confessé. « Le premier degré d'honneur est de confesser notre « Seigneur quand on est pris, et le second c'est de « se retirer prudemment et de se réserver pour ce « qu'il plaira à Dieu d'ordonner de nous. La pre- « mière confession est publique, la seconde est par- « ticulière; celui-là demeure victorieux des juges du « monde, et celui-ci, se contentant d'avoir Dieu pour « juge, conserve sa conscience pure, en ne trahis- « sant pas les sentimens de son cœur; l'un témoigne « plus de courage, et l'autre plus de prudence; le « premier se trouve prêt lorsque son temps est venu, « le second est peut-être réservé pour un autre temps,

« rena jam computat qui æternitatem de Deo sperat. Nemo, « fratres dilectissimi, nemo hanc gloriam mutilet, nemo « incorruptam stantium firmitatem maligna obtrectatione « debilitet. Cum dies negantibus præstitutus excessit, quis- « quis professus intra diem non est christianum se esse con- « fessus est. Primus est victoriæ titulus, gentilium manibus « apprehensum Dominum confiteri. Secundus ad gloriam « gradus est, cauta se cessione subtractum Domino reser- « vari. Illa publica, hæc privata confessio est. Ille judicem « sæculi vincit, hic contentus Deo suo judice conscientiam « puram cordis integritate custodit. Illic fortitudo promp- « tior, hic sollicitudo securior. Ille appropinquante hora sua « jam maturus inventus est. Hic fortasse dilatus est qui, « patrimonio derelicto, idcirco secessit, quia non erat ne-

« et puisqu'il s'est retiré, qu'il a abandonné ses biens « pour ne point renier Jésus-Christ, c'est une marque « qu'il auroit confessé, s'il avoit été pris. Mais au « milieu de la joie que nous causent le triomphe « des martyrs, la gloire des confesseurs et le cou- « rage de ceux qui sont demeurés fermes, il y a « une chose qui nous afflige sensiblement : c'est « que la fureur de l'ennemi nous a arraché une « partie de nos entrailles, et en a terrassé plusieurs « d'entre nous. »

Il y a encore d'autres sujets qui demandent ce genre d'éloquence ; mais il est facile à chacun de les connoître et d'en faire le discernement, si l'on fait attention à ce que nous avons dit. Il faut néanmoins remarquer ici que l'amplification d'un sujet nous conduit souvent à nous étendre sur un autre. Par exemple après avoir représenté la redoutable sévérité du dernier jugement, ou les tourmens de l'enfer, nous pouvons nous élever avec force contre l'aveuglement et l'insensibilité de plusieurs qui croient ces vérités et ne craignent point cependant de se précipiter dans toute sorte de crimes, et par là dans les supplices de l'enfer.

« gaturus. Confiteretur utique, si fuisset et ipse detentus. « Has martyrum cœlestes coronas, has confessorum glo- « rias spiritales, has stantium fratrum maximas eximiasque « virtutes mœstitia una contristat, quod evulsam nostrorum « viscerum partem violentus inimicus populationis suæ « strage dejecit. » (De Lapsis.)

CHAPITRE XXIII.

De l'énergie, ou vive représentation d'une chose.

Outre les quatre sortes d'ornemens du discours, qui sont les tropes, les figures, la composition du style, et l'observation des bienséances, il y en a quelques autres que nous allons toucher présentement en peu de mots.

La première et la principale est l'énergie, *evidentia*, la vive peinture d'une chose qui la met comme devant les yeux. Voici ce qu'en dit Quintilien : « C'est « un grand talent de savoir énoncer les choses dont « nous parlons, d'une manière si claire et si vive, qu'il « semble qu'elles se passent sous les yeux. Telle « est, dans Cicéron, la description d'un repas où règnent la crapule et la débauche. « (1) Il me sem- « bloit voir les uns entrer, les autres sortir; quelques- « uns si ivres qu'ils ne pouvoient se soutenir; d'autres « qui cuvoient encore le vin qu'ils avoient bu avant « la nuit; au milieu de ces honnêtes gens, vous eus- « siez vu le beau Gallius, parfumé d'essences et cou-

(1) « Videbar videre alios intrantes, alios vero exeuntes, « quosdam ex vino vacillantes, quosdam hesterna potatione « oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus,

« ronné de fleurs. Le champ de bataille étoit propre, « comme on peut penser, tout jonché des mêmes « fleurs qui leur avoient servi de couronnes, tout « inondé de vin. Ce n'étoit partout que monceaux « d'écailles et d'arrêtes de poisson. » Qui fût entré « dans la salle du festin en aurait-il vu davantage ? « C'est par un semblable détail que nous nous sen- « tons attendrir au récit du sac d'une ville ; car un « orateur qui nous diroit qu'une ville a été prise d'as- « saut, ne feroit pas beaucoup d'impression sur notre « esprit, en exprimant la chose d'une manière si « vague et si succincte, quoique après tout cette ex- « pression comprenne tous les malheurs que peut « rassembler un pareil sort. Mais s'il développe cette « idée, quels maux n'exposera-t-il pas à nos yeux ? « Une ville naguère florissante, qui va être réduite « en cendres ; l'embrasement des maisons et des « temples ; le renversement des édifices ; un bruit « confus et universel que forment mille et mille cla- « meurs ; les uns fuyant à l'aventure, sans savoir où « ils vont ; les autres qui embrassent pour la dernière « fois leurs parens, et qui veulent mourir entre leurs « bras ; d'un côté, des femmes et des enfans qui gé- « missent ; de l'autre, des vieillards qui n'ont vécu « si long-temps que pour être témoins de la désola- « tion de leur patrie ; le pillage de tout ce qu'il y a « de profane et de sacré ; l'avidité du soldat qui court « après sa proie ; de malheureux citoyens chargés de « fers qui marchent devant leur vainqueur ; des

« redemitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, « coronis languidulis, et spinis cooperta piscium. »

« mères, arrachant leurs enfans d'entre les mains « du soldat cruel qui veut les égorger ; enfin le com- « bat recommence entre les vainqueurs à la moindre « espérance de butin. Tout cela comme j'ai dit, est « compris dans l'idée d'une ville prise d'assaut; ce- « pendant il y a bien de la différence entre dire la « chose en gros et l'exposer en détail.» (De l'Orat. liv. 8. c. 3.)

On voit par ces paroles et par cet exemple, de Quintilien, que les descriptions des choses et des personnes, dont nous avons traité dans le troisième livre, appartiennent principalement à la diction énergique, c'est-à-dire qui anime le discours et rend comme présente l'action qu'on décrit ; car elles servent à mettre si bien les choses devant les yeux, qu'il semble que celui qui parle, les peint au vif, au lieu de les dire; et que ceux qui l'écoutent les voient comme peintes, au lieu de les entendre simplement.

C'est encore à l'énergie qu'on rapporte ce genre de comparaison qui sert à expliquer les choses obscures et cachées, et à les tirer comme d'une profonde nuit pour les mettre au grand jour par le rapport qu'elles ont avec d'autres qui sont très connues ; car il nous est naturel, comme dit Aristote, lorsqu'il s'agit de connoître les choses, de passer de celles qui nous sont plus connues, et que les sens mêmes nous découvrent, à d'autres qui nous sont plus cachées et inconnues, et que l'entendement seul peut comprendre. Cette sorte de comparaison est fréquente dans l'Ecriture sainte, qui s'en sert d'une manière tantôt courte et abrégée, et tantôt plus étendue. Telle est, entre les

courtes, celle-ci du prophète Isaïe : « (1) Il sera mené « à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il « demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, « comme un agneau devant celui qui le tond » ; et cette autre de Jérémie : « (2) Qui est celui qui s'é- « lève comme un fleuve et qui s'enfle comme les « flots des grandes rivières ? L'Egypte se grossit « comme un fleuve, et ses vagues écument comme « celles des grandes rivières. » Telle est encore celle dont le Seigneur se sert dans l'Evangile : « (3) Com- « bien de fois ai-je voulu rassembler vos enfans « comme une poule rassemble ses petits sous ses « ailes, et vous ne l'avez point voulu ! »

Les plus étendues sont, comme dans Isaïe, celle-ci : « (1) Comme quand un lion ou un lionceau fond en « rugissant sur sa proie, si une troupe de bergers se « présentent devant lui, tous leurs cris ne l'étonnent « point, et leur multitude ne l'épouvante point ; ainsi

(1) « Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus « coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. » (Is. c. 53. v. 7.)

(2) « Quis est iste qui quasi flumen ascendit, et veluti « fluviorum intumescunt gurgites ejus ? Ægyptus fluminis « instar ascendet, et velut flumina movebuntur fluctus ejus. » (Jer. c. 46. v. 7.)

(3) « Quoties volui congregare filios tuos, quemadmo- « dum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti ! » (Matth. c. 23. v. 37.)

(4) « Quomodo si rugiat leo et catulus leonis super præ- « dam suam, cum occurrerit ei multitudo pastorum, à « voce eorum non formidabit, et à multitudine eorum non « pavebit ; sic descendet Dominus exercituum ut prælietur « super montem Sion et super collem ejus. » (Is. c. 31. v. 4.)

« le Seigneur des armées viendra pour combattre sur « la montagne de Sion et sur sa colline » ; et cette autre : « (1) Comme un homme qui a faim, songe « pendant la nuit qu'il mange, mais lorsqu'il est « éveillé il se trouve aussi vide qu'auparavant; et « comme celui qui a soif, songe qu'il boit, et après « que son sommeil est passé, il se lève encore aussi « fatigué et aussi altéré : ainsi se trouvera toute la « multitude de ces nations qui auront combattu « contre la montagne de Sion. »

L'emphase, que nous avons mise au rang des figures de mot, et qui signifie plus qu'elle ne dit, et quelquefois même ce qu'elle ne dit pas, et la précision, qui dit plus fortement les choses en les taisant qu'en les exprimant, et que nous avons placées entre les figures de pensée, appartiennent aussi particulièrement à l'énergie, selon que l'enseigne Quintilien.

De la Dynose ou Gravité.

Il y a une autre sorte de grace et d'ornement de diction appellée par les Grecs *dynosis*, c'est-à-dire le poids et la gravité, dont nous nous servons, lorsqu'il s'agit de montrer l'indignité d'une chose. On dit que Démosthène a excellé en cette sorte d'ornement, qui sert particulièrement à représenter toute l'indignité

(1) « Sicut somniat esuriens, et comedit; cum autem « fuerit expergefactus, vacua est anima ejus : et sicut som- « niat sitiens, et bibit; et postquam fuerit expergefactus, « lassus adhuc sitit.... ; sic erit multitudo omnium gentium « quæ dimicaverunt contra montem Sion. » (Is. c. 29. v. 8.)

de la chose qu'on blâme ou qu'on reprend. Oh! s'il plaisoit au Seigneur de nous accorder ce talent, lorsqu'il s'agit de faire connoître aux hommes l'énormité du péché, la rigueur des supplices où il les expose, l'engourdissement de la plupart des chrétiens, et le peu de soin qu'ils ont de leur salut, afin de pouvoir représenter ces vérités aussi terribles qu'elles le sont. Mais qu'elle force d'éloquence pourroit en relever l'horreur et l'indignité dans toute son étendue ? Il ne faut pas néanmoins que nous négligions d'employer tous nos efforts, pour les exposer de la manière la plus forte et la plus persuasive, afin d'ébranler par une crainte salutaire les esprits de ceux qui croupissent dans l'ignorance, et de les faire sortir de leur pernicieux sommeil.

De l'Abondance du Style.

L'abondance et la douce fécondité du style, telle que nous les trouvons dans saint Chrysostome, appartiennent encore à l'éloquence, comme un de ses plus grands ornemens ; car comme les personnes savantes et éclairées se plaisent à entendre exprimer les choses en peu de mots, ceux au contraire qui ont moins de science et de lumière, aiment surtout un discours où les choses sont développées avec étendue. Or pour réussir en cela il faut que tout ce qui peut se dire convenablement du sujet que l'on traite entre dans le discours qu'on en fait. Il faut de plus que tout ce qu'on y emploie soit traité d'un style non serré, mais abondant, en sorte que l'on tire du fonds des choses mêmes, et que l'on expose dans un beau jour

tout ce qu'elles cachent et renferment. C'est ce que nous avons dit être le propre de l'ornement, lorsque nous avons expliqué les cinq parties principales du raisonnement oratoire, dont la quatrième est l'ornement. On peut voir les exemples que nous avons cités de saint Cyprien, d'Eusèbe et de saint Grégoire de Nisse, qui servent admirablement à faire entendre la manière de rendre le discours agréable par sa fécondité.

Il est aussi bien essentiel d'éviter la *tautologie*, c'est-à-dire toute vicieuse répétition d'un même mot, dont il a été parlé ci-devant, qui vient de l'indigence de l'orateur, lorsqu'il n'a pas eu soin de se faire une assez bonne provision de termes et d'expressions pour signifier et faire entendre diversement une même chose ; car quiconque veut se former un style plein et abondant, doit avoir acquis auparavant un riche fonds, non seulement de bonnes choses, mais aussi de termes et d'expressions choisis, pour n'être pas obligé de répéter cent fois un même mot, comme le font plusieurs.

Enfin, comme la libéralité est immédiatement entre deux passions vicieuses, savoir, l'avarice, qui se refuse tout par une épargne cruelle à elle-même, et la prodigalité qui dissipe tout par des profusions indiscrètes ; ainsi, la fécondité dans le discours est opposée à deux défauts : l'un est la sécheresse du langage ou de la diction, qui est le défaut des personnes peu formées au talent de la parole, qui ne font entendre leurs pensées et leurs sentimens que par des expressions maigres et stériles. Tel est aussi le style de ceux qui ne considèrent pas que la prin-

cipale différence des discours dialectiques ou de l'école, d'avec ceux des orateurs, est, comme il a déja été dit, que ceux-là ne sont composés, pour ainsi dire, que d'os et de nerfs, au lieu que ceux-ci sont outre cela revêtus de peau, de chair et de sang, qui, se répandant partout, les anime et leur donne une couleur très vive et très agréable. L'autre défaut contraire à la fécondité du discours, est ce qu'on appelle *asiatisme*, parce que c'étoit un langage commun chez les orateurs de l'Asie, dont le discours étoit toujours très long sans nécessité, et rempli d'un amas confus de paroles inutiles. La *macrologie*, est aussi un défaut contraire à la fécondité du discours.

De la Variété.

La variété est encore d'un très grand ornement dans le discours. Le vice qui lui est opposé est l'*homilogie*, c'est-à-dire une manière de parler qui, étant toujours la même, rebute et fatigue étrangement l'auditeur par sa continuelle uniformité. Il faut donc premièrement avoir sur les sujets mêmes qu'on traite, une grande provision de toutes sortes de pensées, de termes et d'expressions choisis que peut fournir la différente lecture des Pères de l'Eglise et des auteurs ecclésiastiques, ou même profanes, afin que la diction soit remplie d'une agréable variété. C'est à quoi servent merveilleusement, non seulement les pensées et les tours ingénieux, mais aussi les exemples, les ressemblances ou comparaisons, et les apophtegmes, c'est-à-dire les

sentences courtes et remarquables. Il faut encore se servir pour cela de ces trois styles ou genres d'éloquence dont nous avons traité jusqu'ici, savoir, du style simple, du médiocre, et du magnifique et sublime, qui apportent une grande variété dans le discours.

Et lorsqu'il se trouve nécessairement plusieurs membres ou parties liées entre elles dans une même suite de discours, afin que le long dénombrement des choses se fasse sans ennuyer l'auditeur, on doit y employer une variété de figures qui éloigne du discours ce qu'il auroit d'ennuyeux et de fatigant. C'est à quoi sert principalement l'interrogation, comme on peut le voir dans l'endroit de saint Ambroise que nous avons rapporté ci-dessus d'après saint Augustin même, pour exemple des ornemens du style médiocre.

Enfin, toutes les figures de pensée et de mot servent à cette variété du discours; car, comme une même personne peut se parer tantôt d'un vêtement et tantôt d'un autre, ainsi une même pensée ou une même sentence peut être diversement revêtue et ornée de différentes figures.

CHAPITRE XXIV.

Des défauts contraires à la belle élocution, et qui en effacent l'éclat et les agrémens.

Après avoir traité jusqu'ici des qualités principales de l'élocution, et surtout de ses divers ornemens, il est à propos de dire aussi quelque chose des vices qui leur sont opposés, et qui en effacent l'éclat et la beauté. Comme nous avons dit au commencement de ce cinquième livre que les qualités de l'élocution se réduisent à quatre principales, qui sont *la pureté*, *la clarté*, *les ornemens*, et *les bienséances*, lorsque nous avons traité des deux premières qualités du discours, la pureté et la clarté, nous avons fait voir en même temps les défauts contraires à chacune. Mais parce que les défauts opposés aux ornemens et aux bienséances de l'élocution sont en plus grand nombre, et qu'il est difficile de les bien découvrir avant d'avoir compris et connu à fond ces deux qualités, nous avons réservé d'en parler à la fin de ce livre.

On doit regarder dans l'élocution comme défectueux et barbare, tout ce qui est contraire à ce que nous avons montré que demandent les ornemens et les bienséances du discours. Or, comme les or-

nemens demandent principalement trois choses, le choix de mots bien liés avec les choses, des figures de paroles et de sens qui leur conviennent, et un si juste arrangement de ce qui précède avec ce qui suit, qu'il en résulte un style doux, coulant et nombreux; on peut dire en général que tout ce qui pèche contre l'une ou l'autre de ces trois choses, est un défaut d'élocution. C'en est aussi un très grand lorsqu'on n'a pas dans le discours tous les égards qu'on doit avoir, soit pour les personnes, soit pour les choses.

Mais parce que cet avertissement renferme dans sa généralité diverses sortes de défauts, il est bon de les remarquer ici en détail, et l'un après l'autre par leur nom, afin de les faire connoître plus distinctement.

Nous commencerons donc par celui que tout honnête homme doit principalement éviter dans ses discours, et qu'on nomme en grec *cacemphaton*, c'est-à-dire toute parole que la pudeur ne permet pas de proférer, et en un mot ce que l'Apôtre défend aux chrétiens, quand il dit : « Que toute pa-« role déshonnête soit bannie de votre bouche (Col. 3. 8.). » La bienséance ne permet pas d'en apporter ici aucun exemple, parce que ce seroit tomber nous-mêmes dans le vice que nous enseignons d'éviter.

Mais lorsqu'il faut nécessairement exprimer des choses de cette nature, nous devons le faire par quelque trope ou mot figuré, ou par quelque tour d'expression qui joigne aux idées principales de ces choses, des idées accessoires qui en couvrent l'infa-

mie; car une même chose peut être exprimée honnêtement par un mot, et déshonnêtement par un autre, si l'un de ces mots y joint quelque autre idée qui en efface la difformité, et si l'autre, au contraire, la présente à l'esprit d'une manière impudente. Ainsi les mots d'adultère, d'inceste, de péché abominable, ne sont pas infames, quoiqu'ils représentent des actions de la dernière infamie, parce qu'ils ne les représentent que couvertes d'un voile d'horreur qui fait qu'on ne les regarde que comme des crimes; de sorte que ces mots signifient plutôt le crime de ces actions que les actions mêmes; au lieu qu'il y de certains mots qui les expriment sans en donner de l'horreur, et plutôt comme plaisantes que comme criminelles, et qui y joignent même une idée d'impudence et d'effronterie. Ce sont ces mots-là que nul honnête homme ne doit jamais proférer.

Le vice qui approche le plus de cette première difformité, est appelé *tapinosis*, ou expression basse et méprisable, c'est-à-dire, qui désigne les choses par des paroles et en des sens qui en diminuent la grandeur et la dignité, comme lorsqu'on donne à celles qui sont honorables et magnifiques des noms bas qui les avilissent. C'est aussi un défaut lorsque par un excès contraire on attribue à de petites choses des noms que l'usage a liés à d'autres plus grandes et plus étendues, comme si l'on donnoit à un homme malin le nom de parricide, ou celui de scélérat à un menteur.

La *tautologie*, c'est-à-dire vicieuse répétition d'un même mot qui se fait dans le discours sans au-

cune grace et par indigence, ou faute d'en savoir diversifier la signification ; ce qui vient de la sécheresse ou du défaut d'étude et d'exercice en plusieurs, qui ne font que rebattre les mêmes choses d'une même manière, et que pour ainsi dire répéter toujours une même chanson sur le même ton et sur une même corde ; ce qui a donné lieu à ce proverbe : « (1) Un choux servi deux fois dégoûte », comme il a été remarqué ci-devant (liv. II, chapitre IX). Il faut donc, lorsqu'une même chose se présente souvent à dire, user d'une abondante variété de mots pour l'exprimer diversement, en sorte que l'on ne trouve pas un même mot plusieurs fois répété dans un même discours.

Le *pléonasme* est lorsqu'on mêle dans le discours des mots superflus et inutiles.

La *macrologie* est une longueur de discours superflue.

La *brachilogie*, c'est-à-dire la diction succincte et coupée, *concisus sermo*, est un vice lorsqu'on parle d'une manière trop courte ou trop serrée dans un genre grave et important qui demande un discours plus grand et plus étendu. Que si l'orateur tendant à quelque autre chose qui l'occupe, ne peut pas alors le traiter autrement, il fera très bien de marquer en même temps la raison qui l'oblige à parler si brièvement d'un sujet si ample et de si grande étendue.

La miose, *miosis*, c'est-à-dire la diminution ou l'avilissement d'un sujet par la manière dont on en

(1) « Crambe bis posita naus

parle. Ce défaut a lieu quand on traite une chose grande et relevée d'un style plus bas et plus simple que la nature et la dignité du sujet ne le demandent; comme si quelqu'un traitant une matière sublime et importante, s'exprimoit d'une manière toute populaire, basse et rampante : ce qui est directement contraire à l'éloquence, dont le propre est de proportionner toujours son langage à la dignité des choses dont on parle.

La *bomphiologie*, c'est-à-dire la diction enflée, est un vice contraire au précédent; il consiste à dire des choses petites ou légères d'un style enflé, pompeux et magnifique; comme si parlant ou écrivant à des paysans ou à des personnes grossières et sans science, ou même familièrement à un ami, on affectoit de donner à son discours des tours périodiques, pleins et finis d'une manière majestueuse.

Quintilien s'élève en ces termes contre ce défaut : « Comme dans un procès criminel, où il ne s'agit « pas de moins que de la vie, il sied bien de mar- « quer de la crainte, de la précaution, et de mettre « en œuvre, s'il faut ainsi dire, toutes les ma- « chines qui peuvent donner plus de force au dis- « cours; de même en de petites choses, en des « jugemens de peu de conséquence, tout ce grand « appareil est vain et inutile, et l'on se moqueroit « avec raison d'un orateur qui, ayant à parler assis « devant un juge particulier sur une affaire de rien, « diroit avec Cicéron que non seulement il a l'es- « prit éperdu et troublé, mais qu'il tremble de tout « son corps. »

L'*asiatisme* est un discours excessivement étendu

en paroles et en figures, mais vide et sans solidité, qui étoit communément en usage parmi les orateurs d'Asie, d'où est venu le nom de ce défaut.

Qu'est-il besoin de dire ici qu'il faut éviter dans le discours la sécheresse, la barbarie, et tout ce qu'il peut y avoir de rampant ou de trop commun? tout le monde le sait assez. Mais chacun ne sait pas de même qu'on doit éviter avec autant de soin la *picilogie*, qui est un vice tout contraire où l'on tombe en voulant s'énoncer d'une manière trop ornée et trop fleurie.

« Car, comme dit Cicéron, quand un discours « est partout peigné et ajusté, et que le fard et « l'enjolivement y est si continuel, qu'on n'y trouve « rien de naïf ni de varié, ni même de négligé; « on ne peut pas s'y arrêter long-temps sans quel- « que dégoût, parce qu'en ce qui regarde l'élo- « quence, l'oreille n'est pas le seul juge, et que « l'esprit qui a droit d'en connoître, condamne « l'affectation partout où il la trouve. Ainsi, dit ce « grand orateur, je veux qu'on parle toujours d'une « manière bonne et solide, mais je ne veux pas « qu'on parle toujours d'une manière éclatante et « sublime. Je veux que l'éloquence engage l'audi- « teur à des exclamations, mais je veux aussi que « ces exclamations aient quelque relâche. Je veux « qu'on laisse des ombres dans le tableau, afin que « les couleurs en paroissent davantage. Les figures « de pensée et de mot, qui sont les ornemens du « discours, doivent y être distinguées comme des « fleurs et des brillans, et non pas s'y trouver con-

« tinuellement partout, afin que le discours plaise à « l'auditeur sans le fatiguer. »

C'est encore un défaut assez ordinaire que de traiter d'un style figuré les matières qui veulent un style simple, ou d'un style simple celles qui en veulent un figuré ; ce qui ne peut venir que de ce qu'on ne discerne pas assez quelles sont les matières propres à chacun de ces deux styles, ni la différence qu'il y a entre l'un et l'autre : c'est donc ce qu'il est à propos de remarquer ici en peu de mots.

Comme le style figuré signifie ordinairement avec les choses les mouvemens que nous ressentons en les concevant et en parlant, et que le simple ne contient que les idées des choses toutes pures, on peut juger par là de l'usage que l'on doit faire de l'un et de l'autre, et quels sont les sujets auxquels chacun des deux est propre ; car il est ridicule de se servir du style figuré dans les matières purement spéculatives, que l'on regarde d'un œil tranquille, et qui ne produisent aucun mouvement dans l'esprit, parce que si les figures expriment les moindres mouvemens de notre ame, on ne peut regarder celles que l'on mêle en des sujets où l'ame ne s'émeut point, que comme des mouvemens contre la nature, et des espèces de convulsions. De là vient qu'il n'y a rien de moins agréable que certains prédicateurs qui s'écrient indifféremment sur tout, et qui ne s'agitent pas moins sur des raisonnemens philosophiques que sur les vérités les plus étonnantes et les plus nécessaires pour le salut.

Au contraire, lorsque la matière que l'on traite

est telle qu'elle doit raisonnablement nous toucher, c'est un défaut que d'en parler d'une manière sèche, froide et sans mouvement, parce que c'est un défaut que de n'être pas touché de ce qui doit toucher. Ainsi, les vérités divines que l'on prêche, n'étant pas proposées simplement pour être connues, mais beaucoup plus pour être aimées et révérées par les hommes, il est certain que la manière noble, ornée et figurée dont les saints Pères les ont traitées, leur est bien plus proportionnée qu'un style simple et sans figures, puisqu'elle ne nous enseigne pas seulement ces vérités, mais qu'elle nous représente aussi les sentimens d'amour et de vénération avec lesquels les Pères en ont parlé, et que portant ainsi dans notre esprit l'image de cette sainte disposition, elle peut beaucoup contribuer à y en imprimer une semblable ; au lieu que le style simple ne contenant que les idées de la vérité toute nue, est moins capable de produire dans l'ame les mouvemens de respect et d'amour qu'on doit avoir pour les vérités chrétiennes ; ce qui le rend en ce point, non seulement moins utile, mais encore moins agréable, le plaisir de l'ame consistant plus à sentir des mouvemens qu'à acquérir des connoissances.

Quintilien, outre ces vices d'élocution, en remarque encore quelques autres contre l'ordre et la netteté du discours, l'arrangement et la distribution de ses parties, leur structure, leurs nombres et la situation des mots ; mais parce qu'il ne faut que de l'oreille et du bon sens pour en juger, nous dirons seulement, à l'égard de ces défauts et

des autres que nous avons marqués en détail, que comme on doit les éviter, on doit aussi pour cela s'exercer particulièrement aux qualités contraires, dont l'acquisition sera toujours aisée à quiconque s'appliquera sérieusement à observer ce que nous avons dit jusqu'ici des ornemens de l'élocution.

RHÉTORIQUE

ECCLÉSIASTIQUE.

LIVRE VI.

❀

DE LA PRONONCIATION.

Avant-propos.

Il nous reste présentement la partie la plus utile et en même temps la plus difficile à traiter de tout cet ouvrage, que les rhéteurs appellent communément l'action ou la prononciation, c'est-à-dire le geste et le mouvement du corps, les divers tons et les différentes inflexions de voix.

Depuis peu de jours, il m'est tombé entre les mains un livre français qui traite de la chasse, et qui descend dans un détail surprenant des règles de cet art, jusqu'à désigner et exprimer, par des notes de

musique ou de plein-chant, les divers cris ou tons de voix dont les chasseurs doivent se servir pour appeler et animer les chiens. Certes, je n'ai pu m'empêcher d'admirer en cela l'adresse et l'industrie des hommes, qui n'ont pas seulement trouvé des règles pour cette sorte d'exercice et de divertissement, mais qui ont encore entrepris d'enseigner, même par le moyen de l'écriture, cette manière de chant ou ces divers tons de voix qui servent à appeler les bêtes et à les exciter à divers mouvemens.

Que s'ils ont été si ardents à mettre leur application, leur travail et leur industrie dans une chose si vaine, pourquoi n'aurons-nous pas au moins autant d'ardeur à nous appliquer à rechercher, par tous les efforts de notre esprit, les moyens d'en enseigner une sans comparaison plus importante, et surtout très nécessaire aux prédicateurs? Mon dessein est donc, non seulement de proposer et d'expliquer, dans ce dernier livre, les règles et les diverses observations des plus fameux maîtres d'éloquence, sur le sujet que nous devons traiter, mais encore d'y joindre toutes celles que j'ai pu faire moi-même dans un long et continuel exercice de la prédication, et de les éclaircir toutes en même temps par divers exemples.

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité de la prononciation, et de son importance.

Il ne se trouve rien qui puisse mieux faire comprendre combien le talent de la bonne prononciation est nécessaire et avantageux, que ce qu'il m'arrive souvent de voir, et que chacun peut aussi voir très fréquemment, que beaucoup de prédicateurs qui ne manquent ni d'érudition pour approfondir les matières qu'ils traitent, ni d'éloquence pour écrire et composer, ni de zèle et de piété pour édifier par leur bonne vie, paroissent néanmoins si ennuyeux et si fatigans dans leurs sermons, qu'il n'y a presque personne qui ne se lasse de les entendre; ce qui ne peut venir sans doute que du seul défaut de cette faculté de bien prononcer, dont ils sont destitués. On dit communément d'eux parmi le peuple qu'ils sont savans et éclairés, mais qu'ils n'ont nulle grace en chaire, entendant par ce mot de grace les agrémens de l'action et de la prononciation qui leur manquent. C'est donc cette partie de l'orateur dont on peut toujours dire avec le plus éloquent de tous les orateurs romains, que sans elle on ne peut jamais devenir grand orateur, et qu'avec elle un orateur médiocre peut surpasser les plus habiles.

En effet, on a souvent vu des enfans remporter le prix de l'éloquence par la dignité de l'action qui excelloit en eux, et beaucoup d'hommes savans ont passé au contraire pour des enfans, à cause de la mauvaise grace et de la difformité qui paroissoit dans leur débit. La principale cause de cette différence vient, ce me semble, de la disposition des auditeurs, en qui les impressions des choses qu'on leur dit sont toujours plus fortes et plus vives lorsqu'elles sont appuyées sur le ton de la voix, sur l'air du visage, sur les gestes et sur les autres signes naturels qui diversifient, changent, diminuent ou augmentent la signification de nos paroles, en y joignant l'image des mouvemens, des jugemens et des opinions de celui qui parle. Le seul ton de la voix signifie souvent autant que les paroles mêmes; ce qui a fait dire à saint Bernard « (1) qu'un discours prononcé « de vive voix est bien plus insinuant qu'un simple « écrit; que la langue est bien plus efficace que la « lettre; et que la main qui écrit n'exprime pas aussi « bien les affections de l'ame que le visage. »

En effet, les hommes ne sont pas d'ordinaire aussi attentifs à ce qu'on leur dit, ni aux termes dans lesquels on le dit, qu'à l'air et à l'action avec lesquels on leur parle. Cela est si vrai, que si vous leur disiez la chose du monde la plus terrible d'une voix molle et traînante, ils la concevroient de même sans en être touchés; et si, au contraire, vous ex-

(1) « Solet acceptior esse sermo vivus, quàm scriptus; « et efficacior lingua, quàm littera; nec tam affectus ex- « primit scribens digitus, quàm vultus. » (Bern. Ep. 66.)

primez quelque légère injure d'un ton de voix vif et d'un air animé, vous exciterez un semblable mouvement dans l'esprit des auditeurs; tant il est vrai que la prononciation est comme la dernière forme du discours qui produit dans les esprits des auditeurs des mouvemens et des affections semblables à ce que représentent la voix, le visage, le geste, en un mot l'action de celui qui parle.

La prononciation juste et convenable n'a pas seulement une force très efficace pour les mouvemens de l'ame, mais aussi pour insinuer dans les esprits ce qu'on veut persuader. C'est ce que Cicéron fit voir plaisamment dans la défense de Gallus, accusé de poison par Callidius; car cet accusateur assurant qu'il prouveroit par la déposition des témoins, par des billets et des signatures privées, et par des interrogatoires, que l'accusé avoit voulu l'empoisonner, comme il avançoit ce fait si atroce d'un air froid, d'une voix lente et avec un geste négligé : « (1) Si ce « que vous avancez étoit vrai, lui dit alors Cicéron, « le diriez-vous de la sorte? vous verroit-on, au lieu « de remuer et d'échauffer les esprits, parler d'un « ton qui endort votre auditoire? »

Voici comme Quintilien parle des avantages d'une bonne prononciation et d'un heureux débit, dans le chapitre trois du onzième livre de l'Institution de l'Orateur. «Elle est, dit-il, d'une force merveilleuse « dans le discours; car il n'importe pas tant que ce « que nous avons écrit ou médité soit bien, qu'il

(1) « An ista si vera essent, dicerentur à te? Tantùm « abest, ut inflammes animos nostros, ut somnum isto « loco vix teneamus. »

« importe de le bien prononcer, parce qu'il ne fait « impression sur l'esprit de l'auditeur que selon « qu'il l'entend. C'est pourquoi de toutes les preuves « que l'orateur tire de son propre fonds, il n'y en « a pas une, si forte qu'elle soit, qui ne paroisse « foible, si elle n'est soutenue d'un certain ton af- « firmatif; et c'est une nécessité que les sentimens « et les passions languissent, si la voix, le visage et « tout l'extérieur de celui qui parle ne les embrasent, « pour ainsi dire.

« Que la prononciation ait des charmes si puis- « sans, nous en avons une preuve, même dans les « comédiens, qui ajoutent tant de graces aux pièces « les plus belles, que nous aimons encore mieux « entendre réciter ces pièces que d'en faire nous- « mêmes la lecture, et qui savent attirer de l'atten- « tion aux plus mauvaises et à des riens; en sorte « que telle pièce à qui nous ne daignerions pas « donner place dans nos bibliothèques, souvent ne « laisse pas de réussir au théâtre. Que si, en des « sujets que nous regardons comme de pures fic- « tions, l'action peut nous intéresser au point de « nous causer du trouble et de l'inquiétude, de nous « tirer des larmes des yeux, ou de nous enflammer « de passion, que ne doit-elle point faire en des « choses qui non seulement sont réelles et vraies, « mais auxquelles nous ajoutons foi ?

« Pour moi, je ne fais pas difficulté d'avancer « qu'un discours médiocre, qui sera soutenu de tou- « tes les forces, de tous les agrémens de l'action, « fera plus d'effet que le plus beau discours qui en « seroit dénué. »

C'est pourquoi Cicéron dit avec beaucoup de raison, et confirme par les témoignages de Démosthène et d'Eschine son rival, que l'action est ce qu'il y a de plus important dans l'éloquence. Dans son dialogue de l'Orateur, après avoir éloquemment expliqué les plus belles qualités de l'éloquence, il parle de celle-ci à la fin de tout l'ouvrage en ces termes : « Mais tous ces avantages, c'est l'action qui « les fait valoir. L'action domine dans l'art de la pa- « role : sans elle, le meilleur orateur n'obtiendra « aucun succès ; avec elle, un orateur médiocre « l'emporte souvent sur les plus habiles. On deman- « doit à Démosthène quelle étoit la principale qualité « de l'orateur, il répondit : l'*action* ; quelle étoit la « seconde, puis la troisième, et il répondit tou- « jours : l'*action*. C'est ce qui fait mieux sentir la « justesse de ce mot d'Eschine. Après la condam- « nation déshonorante qui le fit sortir d'Athènes, il « s'étoit retiré à Rhodes. Les Rhodiens le prièrent « de leur lire la belle harangue qu'il avoit prononcée « contre Ctésiphon, et dans laquelle il attaquoit « Démosthène ; il y consentit. Le lendemain on le « pria de lire aussi la réponse de Démosthène en fa- « veur de Ctésiphon ; il la lut avec un ton de voix plein « de force et de grace ; et comme tout le monde se « récrioit d'admiration : Que seroit-ce, dit Eschine, « si vous l'eussiez entendu lui-même ? Il montroit « assez par là quelle puissance il attribuoit à l'ac- « tion, lui qui croyoit que le même discours pou- « voit sembler tout autre dans une autre bouche. « D'où venoit cette célébrité que Gracchus avoit « dans mon enfance, et dont vous vous souvenez

« mieux que moi, Catulus ? Lorsqu'il s'écria : « Mi-
« sérable ! où irai-je ? quel asyle me reste-t-il ? le
« Capitole ? il est inondé du sang de mon frère ;
« ma maison ? j'y verrois une malheureuse mère
« fondre en larmes et mourir de douleur », son
« regard, sa voix, son geste furent, dit-on, si tou-
« chans, que ses ennemis eux-mêmes en versèrent
« des pleurs. »

Quintilien dit encore, d'après Cicéron, que c'est par la prononciation et le débit qu'Antoine et Crassus eurent de si grands succès dans leurs discours, et surtout Hortensius ; « et ce qui me le persuade à l'é-
« gard de celui-ci, ajoute Quintilien, c'est que ses
« écrits ne répondent pas tout-à-fait à sa haute ré-
« putation, bien qu'on l'ait regardé long-temps
« comme le premier orateur de son siècle, qu'en-
« suite il ait été le rival de Cicéron, et que sur la
« fin de ses jours il ait du moins occupé le second
« rang. Ainsi il faut bien qu'il y ait eu dans sa ma-
« nière de prononcer des charmes que nous ne
« trouvons point dans la lecture de ses ouvrages.
« Supposé en effet, comme on ne peut en douter,
« que les mots aient une force considérable par
« eux-mêmes, que la voix ait aussi une vertu par-
« ticulière qu'elle communique aux choses, et qu'il
« y ait pareillement dans le geste et dans les mou-
« vemens du corps une certaine expression, ne
« faut-il pas convenir que, quand tout cela conspire
« ensemble, il doit s'en former quelque chose d'ad-
« mirable et de parfait ?

« Cependant vous voyez des gens qui s'imaginent
« qu'une action où il n'entre point d'art, et telle

« que l'impétuosité naturelle d'un orateur peut la « produire, est plus forte, plus mâle, et la seule « qui convienne à un homme ; mais ces gens sont « d'ordinaire ceux-là mêmes qui voudroient bannir « de l'éloquence tout soin, tout art, toute élégance, « enfin tout ce qui s'acquiert par l'application et par « l'étude, traitant tout cela d'affectation ; ou c'en « sont d'autres qui, par une manière de parler bar- « bare et par une prononciation encore plus gros- « sière, affectent de ressembler aux anciens, comme « faisoit L. Cotta, au rapport de Cicéron. Qu'ils jouis- « sent à la bonne heure des avantages d'un sentiment « si commode, eux qui croient qu'il ne faut qu'être « né homme pour être orateur, et qu'ils excusent la « peine que nous prenons ici nous autres, qui ne « croyons pas qu'on puisse rien faire d'excellent « qu'autant que l'on cultive les dispositions natu- « relles.

« Je conviendrai pourtant volontiers qu'il faut « avant tout que la nature nous favorise de ses dons : « car certainement il est impossible qu'un orateur « prononce bien, s'il n'a ni mémoire pour rete- « nir ce qu'il écrit, ni facilité pour parler sur-le- « champ, quand il en sera besoin, ou s'il a dans la « conformation de la bouche et de la langue des ob- « stacles insurmontables. Le corps peut aussi être « contrefait et disgracié à tel point qu'il n'y ait pas « moyen d'y remédier. La voix enfin, si elle n'est « avantageuse, ne fera jamais une belle prononcia- « tion ; car si nous l'avons bonne et ferme, nous « la manierons comme nous voudrons ; au lieu que « foible et mauvaise, elle nous interdira bien des

« choses, comme d'élever le ton et de faire des ex-
« clamations à propos ; en même temps, elle nous
« forcera à d'autres, comme, à prendre un ton plus
« bas qu'il ne faut, à faire de fausses inflexions,
« et à soulager l'effort de nos poumons par un fausset
« désagréable. Mais nous supposons ici un orateur
« qui a tout ce qui est nécessaire pour profiter de
« nos enseignements.

« Or l'action étant composée, comme je l'ai dit,
« de deux parties, qui sont la voix et le geste, dont
« l'une frappe l'oreille et l'autre les yeux, deux sens
« par lesquels nous faisons passer les sentiments et
« les passions dans l'ame des juges, il s'ensuit qu'il
« nous faut en premier lieu traiter de la voix, d'au-
« tant plus que le geste s'y rapporte naturellement,
« et doit s'y conformer. »

Mais avant d'entrer dans le détail des observations et des règles particulières sur ces deux objets, il est à propos de montrer à quelle fin toutes ces choses doivent se rapporter, afin de mieux comprendre ensuite tous les moyens propres à nous y conduire.

CHAPITRE II.

Quelle est la fin ou le but des préceptes et des règles de la prononciation.

Toute cette grande diversité de préceptes et de règles, que les rhéteurs ont donnés sur la manière de bien prononcer, se rapporte à une seule fin, qui est de dire les choses comme la nature même nous l'enseigne et selon la manière commune et naturelle de parler. Comme il est contre la nature de s'éloigner de cette fin, cela est aussi contre les convenances ; car tout l'art ne consiste qu'à bien exprimer la manière naturelle de s'énoncer ; et c'est en quoi se trompent grossièrement ceux qui croient que leur voix, quand ils parlent en public, ou qu'ils prêchent, doit être toute autre que dans les entretiens particuliers ; au lieu que la nature, qui est la même dans les choses, demande partout une même espèce de geste et de prononciation pour les représenter; si ce n'est que dans la conversation, on doit parler d'une voix moins haute et moins forte, que lorsqu'on prêche, à cause de la grandeur du lieu et du nombre des auditeurs, qui obligent à la hausser, en sorte qu'elle soit entendue de tous. C'est ce qui donne plus lieu de s'étonner qu'il y ait si peu de prédicateurs qui veuillent prendre en cela la nature pour guide, n'y ayant rien qui

semble d'abord plus facile, que de suivre les mouvements qu'elle imprime dans tous les hommes.

Mais pour vous marquer plus évidemment sur ce sujet ce que j'en pense, et quel est mon véritable sentiment, je vous rapporterai ce qui m'est arrivé au sujet d'un prédicateur encore tout neuf, qui commençoit à prêcher. Ce jeune homme vint me prier d'aller l'entendre, et de lui faire connoître ensuite les défauts que j'aurois remarqués en sa manière de prêcher, afin qu'il pût s'en corriger avec plus de facilité, en étant averti. J'y allai; mais il prononça tout son sermon qu'il avoit appris mot à mot, avec une ennuyeuse et continuelle monotonie, sans varier le ton de sa voix; et lorsqu'après le sermon fini, je m'en retournois au couvent, je vis dans la rue deux femmes qui se querelloient fortement; et comme elles parloient toutes deux selon les véritables mouvemens de leur cœur, elles fléchissoient et diversifioient leur voix selon les différens mouvemens dont elles étoient animées; et cette diversité de tons produisoit en elles une prononciation variée, qui est l'agrément de l'action. Je ne pus m'empêcher de dire alors au religieux qui m'accompagnoit : Si ce prédicateur que nous venons d'entendre avoit vu ces femmes se disputer, et qu'il eût imité leur manière de prononcer, il ne lui manqueroit rien pour l'agrément de l'action, dont il est entièrement dépourvu.

Il suit de là que comme les peintres qui veulent représenter des arbres, des oiseaux, ou d'autres animaux, s'étudient principalement à les copier au vif et au naturel autant qu'il est possible, afin qu'en les

voyant on ne les prenne pas tant pour des images peintes, que pour les objets qu'elles représentent : ainsi le prédicateur doit observer avec soin la manière de parler la plus naturelle aux hommes, et surtout à ceux qui s'énoncent avec plus de justesse et plus de grace ; et cette seule observation lui apprendra tout ce que nous en enseignons ici dans un long discours. J'ai pris plaisir autrefois à considérer l'exactitude d'un peintre, lequel voulant représenter dans un tableau l'enfant Jésus tenant en sa main un moineau, avoit pris, pour exprimer plus au vif ce petit oiseau, un moineau tout vivant pour modèle ; et il l'imita si bien, que l'oiseau peint représentoit le véritable dans la dernière perfection. Il faut donc que nous observions de même, avec une exacte attention, la manière naturelle de prononcer dont se servent dans les entretiens familiers les personnes qui sont douées d'une conversation aisée, polie et agréable, et que nous nous la proposions pour modèle quand nous prêchons, afin de nous en former une toute semblable à force de l'imiter.

Mais quelque facile et naturelle que paroisse cette partie de l'éloquence, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent y atteindre, et surtout ceux qui apprennent par cœur et mot à mot tous leurs sermons, et vont les débiter ensuite, en les prononçant d'un même ton de voix, comme les aveugles qui demandent l'aumône. Je ne dis cela qu'afin que le prédicateur zélé comprenne plus aisément la fin à laquelle doivent uniquement se rapporter toutes les observations et toutes les règles de cette partie ; car elles tendent toutes, en effet, à nous enseigner à suivre

la manière de prononcer que la nature seule, et sans le secours d'aucun maître, enseigne à tous les hommes. Quiconque l'aura une fois bien acquise, n'aura pas grand besoin des préceptes que nous en donnons.

CHAPITRE III.

Que la prononciation doit avoir les quatre qualités que nous avons attribuées à l'élocution. — 1° Qu'elle soit correcte.

« La prononciation, dit Quintilien, doit avoir les « mêmes qualités que le discours ; et comme celui-« ci veut être régulier, clair, orné, convenable, « celle-là de même, en premier lieu, veut être cor-« recte, c'est-à-dire exempte de défauts ; et pour « cela il faut avoir un parler léger, facile, net, doux « et poli, j'entends, qui n'ait rien d'étranger ni de « rustique ; car ce n'est pas sans raison que l'on « demande d'un homme qui parle mal, s'il est « Grec ou barbare, les personnes se faisant con-« noître à leur manière de parler, comme une pièce « de monnoie au son qu'elle rend.....

« Il faut donc premièrement que la voix parte « d'un organe bien constitué ; en second lieu, qu'elle « ne soit ni sourde, ni grossière, ni effrayante « ni dure, ni roide, ni fausse, ni épaisse, ni trop dé-« liée, ni mal articulée, ni aigre, ni foible, ni molle

« ou efféminée ; troisièmement, que la respiration « soit libre et aisée, que les intervales en soient rai- « sonnablement longs, et qu'elle puisse continuer de « même un temps considérable.....

2° Qu'elle soit claire et distincte.

« Il ne suffit pas, ajoute Quintilien, que la pro- « nonciation soit correcte, il faut qu'elle soit claire ; à « quoi deux choses contribueront : la première, c'est « de bien articuler tous les mots, car souvent on « mange les uns, et l'on ne fait que glisser sur les « autres ; plusieurs même ne prononcent pas les « dernières syllabes, pendant qu'ils se plaisent à ap- « puyer sur les premières. Mais comme il est né- « cessaire de faire sonner chaque mot, aussi rien n'est « plus désagréable que d'épeler toutes les lettres, « comme si on les comptoit les unes après les au- « tres, d'autant plus que fort souvent les voyelles « souffrent élision, et qu'il y a des consonnes qui, « suivies d'une voyelle, perdent leur propre son. « J'ai déja donné des exemples de l'un et de l'autre. « De plus, il faut éviter le concours de certaines « lettres qui ont une prononciation rude et difficile, « ce qui fait qu'on les change en d'autres, comme « je l'ai dit ailleurs. C'est pourquoi on louoit particu- « lièrement Catulus de ce qu'il savoit choisir des lo- « cutions infiniment douces et aisées à prononcer.

« La seconde chose, c'est de bien distinguer « toutes les parties de l'oraison, en sorte que celui « qui parle donne à chacune tout ce qui lui appar- « tient, commençant et finissant précisément où il

« faut. On doit observer aussi quand il faut soute-
« nir ou pour mieux dire suspendre le sens, et
« quand il faut le terminer; par exemple, dans
« ces vers :

« Je chante les combats, et passe aux champs de Mars,
« En faveur du Troyen qui, par mille hasards,
« Généreux fugitif, aborda l'Ausonie;
« Et, vainqueur, éleva les murs de Lavinie.

« *En faveur du Troyen*, il faut soutenir, parce que
« ces mots se rapportent à ce qui suit; *qui par*
« *mille hasards*, il faut soutenir encore, et par
« la même raison; *généreux fugitif*, le sens est
« encore suspendu; *et*, *vainqueur*, *éleva*, autre
« suspension; *les murs de Lavinie*, ici finit le pre-
« mier sens. Il faut donc le distinguer de celui qui
« va suivre. Or, ces distinctions se font par le moyen
« des pauses, qui sont plus ou moins longues, sui-
« vant qu'elles terminent le sens ou le discours.
« Ainsi, après la distinction du premier sens, qui
« finit avec ce vers :

« Et, vainqueur, éleva les murs de Lavinie,

« je reprendrai mon haleine, et je passerai incon-
« tinent au sens qui suit. Mais quand je serai par-
« venu à la fin de ces deux vers :

« Par qui la gloire d'Albe est encore brillante,
« Le Tibre redoutable, et Rome triomphante,

« alors je rabaisserai ma voix, et je me reposerai,
« pour ensuite recommencer tout de nouveau.

« Quelquefois on s'arrête sans prendre sa respi-
« ration, je dis même dans les périodes, comme
« dans celle-ci : « (1) Mais aux yeux du peuple ro-
« main, un homme public, un homme constitué
« en dignité, un commandant général de la cava-
« leric..... » Car ces membres qui sont ainsi cou-
« pés renferment un sens; et comme cependant ils
« ne font qu'une seule période, il faut s'arrêter fort
« peu à chaque article, pour ne pas interrompre le
« fil de la période par des pauses trop sensibles.
« D'autres fois, au contraire, on reprend sa respi-
« ration, mais si subitement que l'auditeur ne s'en
« aperçoit pas; on la dérobe en quelque façon, parce
« que si on la reprenoit librement, cela causeroit
« autant d'obscurité qu'une distinction vicieuse et
« faite mal à propos. Or, de savoir ainsi distinguer
« ce que l'on récite, c'est ce que l'on regardera peut-
« être comme une bagatelle, et j'y consens, pourvu
« que l'on m'accorde que c'est pourtant une qualité
« sans laquelle nulle autre ne peut subsister. »

Il y a des prédicateurs qui pèchent considérable-ment contre cette règle, en ce que, soit par une vaine ostentation de savoir et de bel esprit, soit par une espèce de liberté trop hardie, ils commencent leur sermon d'une manière à faire juger d'abord qu'ils ne manquent pas de bonne opinion d'eux-mêmes.

Il y en a d'autres qui, dans leur exorde même, crient avec effort, et prennent une action véhémente.

(1) « In cætu vero populi romani, negotium publicum
« gerens, magister equitum.... »

Ce qui leur arrive principalement lorsqu'ils voient une foule de peuple qui se presse pour les entendre; car étant alors animés d'une ardeur plus grande et plus impétueuse, et voulant se faire entendre de tous, ils élèvent et poussent leur voix avec plus d'effort qu'il ne faut; ce qui fait que non seulement la voix, mais les forces mêmes leur manquent au milieu de leur discours, et que leurs forces et leurs mouvemens étant ainsi comme épuisés, ils sont contraints de finir d'une manière d'autant plus lente et languissante, qu'ils ont commencé avec plus de véhémence et de vivacité. Il faut donc que les prédicateurs prudens aient soin en ce temps-là d'arrêter l'ardeur et l'impétuosité de leur esprit, et d'en bien ménager et réserver les mouvemens pour les parties plus importantes et plus nécessaires.

« Pour ce qui est de la narration, il faut, dit encore « Quintilien, que la main s'étende en avant, que le « geste en soit diversifié, et que la voix se proportionne au discours; mais elle veut aussi le plus « souvent un ton de voix simple et ordinaire dans « les choses qui ne contiennent aucun mouvement « d'esprit, ni rien qui demande une action variée. » Il y a sans doute plus de difficulté pour l'action dans la narration, que dans la preuve et dans l'amplification; car dans ces deux dernières parties l'action est suffisamment soutenue et animée par l'ardeur de la dispute ou de l'amplification, et par les mouvemens qu'elle excite dans l'esprit; mais dans la narration, qui doit être moins active, l'action dépend uniquement de la prudence de celui qui parle. Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait quelquefois des narrations

susceptibles de mouvemens, car il y a besoin dans toute narration de savoir fléchir sa voix et en diversifier les tons, pour représenter chaque chose en la manière qu'elle est arrivée. S'il s'agit de narrer un fait ou une action de générosité, nous le ferons d'une manière un peu plus prompte et plus animée ; et si dans la narration il se rencontre des demandes, des réponses, et des paroles d'étonnement ou d'admiration sur les choses que nous disons, nous aurons soin d'exprimer de la voix les sentimens, les dispositions et les caractères des esprits de toutes les personnes, en prenant des manières tantôt aigres, tantôt adoucies, tantôt tristes et tantôt gaies, et changeant ainsi d'action et de prononciation, selon la diversité des paroles et des expressions.

Manière de prononcer pour la preuve ou la confirmation.

Cette partie demande d'ordinaire une action très diversifiée ; car pour la preuve il faut d'ordinaire une prononciation prompte, vive et pressante ; elle demande aussi un geste convenable à la diction, c'est-à-dire fort libre et dégagé. On doit insister sur certaines choses, et rallier pour cela les forces du discours ; et alors c'est comme une nécessité de donner plus d'étendue à la voix, d'en forcer le ton ordinaire, et de crier un peu haut, en sorte que la prononciation puisse suivre et égaler la force du discours dans toutes ses variations.

La manière d'affirmer ce que l'on emploie pour preuve dans la confirmation, a quelquefois plus de force sur les esprits que les preuves mêmes. Il faut

donc montrer de l'assurance et de la fermeté, particulièrement lorsqu'on est appuyé sur l'autorité de l'Eglise ou de la sainte Ecriture. Au reste, quand les preuves et les raisons sont tirées du fond de la philosophie ou de la théologie, et difficiles à entendre, on doit alors modérer l'impétuosité du discours, prendre une action tranquille, une voix claire et distincte, et s'arrêter par intervalles, afin de faire mieux envisager les choses, et de donner aux auditeurs le loisir de les comprendre; car la vitesse, la volubilité de la langue est ce qui empêche non seulement les esprits les plus lents, mais les plus vifs et les plus éclairés même, de bien entendre ce que l'on dit. Ainsi cette manière d'établir et de confirmer par raisonnement approche plus de l'exposition que de la preuve.

Manière de prononcer pour l'amplification.

L'amplification, qui renferme la troisième partie du discours, a principalement lieu dans les mouvemens des passions et des affections de l'ame, qui demandent, comme il vient d'être dit ci-devant, une espèce de voix et d'action aussi diversifiée, qu'ils sont eux-mêmes différens. Notre premier soin pour cela doit donc être de faire en sorte que nous soyons nous-mêmes émus et animés des mêmes sentimens et des mêmes affections que nous voulons exciter dans les autres; car c'est alors que les mouvemens inspirés par le cœur animent véritablement l'action et la voix, et font comme d'eux-mêmes par leur force propre et naturelle de vives impressions dans

conduite autant que possible, dans cette diversité de tons, avec une certaine douceur qui n'ait rien d'efféminé ni d'affecté, mais vraiment mâle et toute naturelle; ce qui dans le discours comme dans le chant occupe agréablement l'attention.

« C'est pourquoi, dit Quintilien, ne poussons jamais notre voix au delà de ses forces; car, outre « que cela pourroit entièrement la suffoquer, forcée « elle devient moins claire, souvent même elle succombe et dégénère en un certain glapissement « que les Grecs appellent du même nom (κλοσμος) « que le chant de ces jeunes coqs qui veulent chanter avant d'en avoir la force. »

« Parmi tout ce qui concourt à l'action oratoire, dit « Cicéron, ce qu'il y a de plus important, c'est la voix. « Une belle voix est à désirer, mais si cet avantage « nous manque, ne négligeons pas de former l'organe « que nous a donné la nature. Je ne prétends pas dire « ici comment on peut y parvenir, mais je pense « qu'il est fort utile de s'en occuper. Mon sujet me « ramène naturellement à une réflexion que j'ai déja « faite : c'est qu'ici, comme dans beaucoup d'autres « choses, ce qui est utile est en même temps « agréable. Rien ne soutient mieux en effet la voix « de l'orateur, que d'en varier les inflexions, rien « ne l'épuise plus vite qu'une déclamation tendue « et monotone. Qu'y a-t-il de plus propre à flatter « l'oreille et à rendre le débit agréable, que la succession variée des tons !.... »

Et un peu après il ajoute : « Chaque voix a un ton « qui lui est naturel; c'est de ce point qu'il faut « partir pour monter graduellement jusqu'aux tons

« les plus élevés. Cette méthode est tout à la fois « utile et agréable : elle est propre à fortifier la voix, « et d'ailleurs il y a une sorte de rusticité à crier dès « le commencement. Ensuite, dans les tons élevés « de la voix, il est un dernier point, voisin des sons « aigus, auquel la flute ne vous laissera jamais ar- « river que par degré. Cette variété et ce passage « successif de la voix par tous les tons, la conser- « vent, la soutiennent, et donnent de la grace au « débit. » (Cic. de Orat., lib. 3.)

On voit par là que l'ornement de la prononciation vient aussi de la manière de varier les tons de la voix et de les adapter aux choses mêmes.

4° Qu'elle soit convenable et bienséante.

Il nous reste à parler de la principale et la plus importante qualité de la prononciation, et qui consiste à prononcer convenablement et avec bienséance, c'est-à-dire, à proportionner sa voix aux choses mêmes que l'on dit, et à en varier les tons selon leurs différentes natures ; ce qui sert merveilleusement à réveiller l'attention des auditeurs, et à la soutenir sans les fatiguer ; parce qu'à chaque différente inflexion de voix, leur esprit, comme attaché à la bouche de celui qui parle, reçoit autant de différentes impressions, qu'il prend de différens tons ; car étant persuadés que ce n'est pas sans sujet qu'il diversifie sa manière de prononcer, ils se portent d'eux-mêmes à renouveler leur attention, et on leur évite le dégoût par cette variété.

« Il est temps, dit Quintilien, d'expliquer ce que

« c'est qu'une prononciation convenable. Sans doute « c'est celle qui sait se conformer aux choses dont « on parle, à quoi certainement rien ne contribue « autant que les mouvements intérieurs de l'ame, par « la raison que la voix se modifie suivant la déter- « mination de la volonté. Or il y a deux sortes de « mouvemens: les uns vrais, les autres feints et pu- « rement imités. Les vrais éclatent naturellement : « tels sont les mouvemens de douleur, de colère, « d'indignation, etc., mais ils ne dépendent point « de l'art, et n'ont nullement besoin de préceptes; « ceux au contraire qui ne sont que copiés dépen- « dent de l'art, mais la nature ne s'y trouve point. « C'est pourquoi, quant à ceux-ci, pour les bien ex- « primer il faut commencer par les ressentir, par se « représenter vivement les choses, et en être touché « comme si elles se passoient sous nos yeux. De cette « sorte, la voix, comme interprète de nos sentimens, « portera sans peine dans l'esprit des juges la même « disposition qu'elle aura prise dans le fond de notre « intérieur; car, fidèle image de notre ame, elle « reçoit toutes les impressions, tous les changemens « dont notre ame est susceptible elle-même.

« Ainsi dans la joie, la voix est pleine, simple, « légère, et coule gaiment elle-même. Dans le com- « bat, elle est fière et hardie, elle fait effort de tous « ses organes, et ramasse, pour ainsi dire, toutes « ses forces. La colère la rend rude, terrible, im- « pétueuse et entrecoupée, parce que, dans le trans- « port de cette passion l'air sortant des poumons « avec violence, il faut de nécessité que celui qui « parle soit à tout moment hors d'haleine. Veut-on

« inspirer de l'aversion pour quelqu'un, aussitôt la « voix s'accommode à cette disposition du cœur et « devient un peu lente, par la raison que c'est un « sentiment qui ne tombe d'ordinaire que dans l'ame « de ceux qui sont inférieurs aux autres. Mais veut-on « flatter, confesser sa faute, faire satisfaction, prier, « supplier, la voix est douce et soumise. Dans les « personnes qui conseillent, qui promettent, qui « consolent, elle est grave; dans celles qui sont re- « tenues par la crainte ou par la pudeur, elle est foible « et timide. S'agit-il d'exhorter, elle est véhémente; « de disputer, elle est ferme; de témoigner de la « compassion, elle est tendre et touchante, elle se « fait même obscure à dessein. Mais dans les di- « gressions, elle roule avec étendue, elle est claire « et assurée. Enfin dans les récits et dans le discours « familier elle est unie, tenant un certain milieu « entre le ton grave et l'aigu. Ajoutez que dans les « grands mouvemens, elle s'élève; que dans ceux « qui sont doux, elle s'abaisse, et tantôt plus haut, « tantôt plus bas, selon le degré de passion qu'elle « doit exprimer.....

« Ayons grand soin d'éviter ce que les Grecs ap- « pellent monotonie, qui consiste à prononcer tout « un discours comme d'une haleine, et sur un même « ton. Non seulement ne déclamons pas toujours « avec bruit : ce qui est d'un insensé, d'un furieux; « ni d'un ton de conversation : ce qui est froid et « languissant; ni à voix basse et comme en bour- « donnant : ce qui ôte à l'action toute sa vivacité, « tout son feu; mais prononçons de manière qu'un « même endroit, un même mouvement soit mêlé

« de certaines inflexions délicates, selon que le de-
« mande, ou la dignité des paroles, ou la beauté des
« pensées, ou le commencement d'une période, ou
« la chute de cette même période, ou enfin le pas-
« sage d'une chose à une autre. Imitons ces anciens
« peintres, qui, bien qu'ils ne se servissent que
« d'une seule couleur, ne laissoient pas de donner
« plus de relief à certaines parties de leur tableau,
« à d'autres moins, sans quoi ils n'eussent pas même
« donné à chacune ses justes proportions.

« En effet, remettons-nous devant les yeux le
« commencement de cette belle oraison de Cicéron
« pour Milon; qui ne voit que presque à chaque
« mot, du moins à chaque sens, quoique dans la
« même période, il faut changer de ton, et en quel-
« que façon de visage? « (1) Quoique j'appréhende,
« Messieurs, qu'il ne vous paroisse honteux de
« marquer de la crainte en vous parlant pour l'homme
« du monde le plus courageux, et qu'il n'y ait nulle
« bienséance à moi, pendant que Milon tremble
« bien plus pour la république que pour lui-même,
« de ne pouvoir apporter une pareille grandeur
« d'ame à la défense de sa cause, je vous avouerai
« pourtant que le spectacle nouveau qui accom-
« pagne ce nouveau jugement, épouvante mes yeux,
« qui, de quelque côté qu'ils se tournent, ne re-
« trouvent plus ici l'usage ordinaire du barreau, ni
« la forme accoutumée de vos jugemens. »

« Voilà des paroles qui, dans le dessein même

(1) « Etsi vereor, judices, ne turpe sit, pro fortissimo
« viro dicere incipientem timere..... »

« de l'orateur, sont modestes et timides; car c'est « un exorde, et l'exorde d'un homme qui étoit vé- « ritablement embarrassé. Cependant n'est-il pas « vrai qu'en prononçant ces mots : *pour l'homme « du monde le plus courageux*, Cicéron a bien « autrement appuyé qu'en disant ceux-ci : *quoique « j'appréhende, Messieurs*; ou ceux-ci : *qu'il ne « vous paroisse honteux*; ou ceux-ci encore : *de « marquer de la crainte*. Maintenant au second « membre, et en reprenant haleine, n'a-t-il pas dû « hausser le ton par un certain effort qui est na- « turel, et qui fait que l'on s'enhardit, que l'on se « met en train; et aussi pour marquer la fermeté de « Milon ? *et qu'il n'y ait nulle bienséance à moi, « pendant que Milon tremble bien plus pour la « république que pour lui-même.*

« Ensuite il prend un ton de plainte et de mé- « contentement contre sa propre personne : *de ne « pouvoir apporter une pareille grandeur d'ame « à la défense de sa cause;* ce qu'il ajoute est un « reproche qu'il fait aux juges, et il a dû par con- « séquent le faire sentir : *j'avouerai pourtant que « le spectacle nouveau qui accompagne ce nou- « veau jugement, épouvante mes yeux.* Le voici « maintenant qui parle avec assurance, et qui vogue, « comme on dit, à pleines voiles : *qui, de quelque « côté qu'ils se tournent, ne retrouvent plus l'u- « sage ordinaire du barreau, ni la forme accou- « tumée de vos jugemens.* Dans la suite il se donne « plus de carrière : *car votre audience n'est point « environnée d'une foule de peuple comme à l'or- « dinaire....*

« J'ai voulu faire cette observation pour montrer « que, non seulement dans les différentes parties « d'un discours, ou dans les membres d'une pé- « riode, mais même dans chaque article, la pronon- « ciation doit être variée, sans quoi il n'est pas « même possible de marquer la différence du plus « et du moins. »

CHAPITRE IV.

Quelle sorte de prononciation demande chacune des trois principales parties du discours, savoir : l'exposition, la preuve, et l'amplification.

Pour bien entendre ce que nous nous sommes proposé d'expliquer ici en premier lieu, il faut se souvenir de ce que nous avons déja dit au commencement de cet ouvrage, que tout discours consiste ou dans l'exposition, ou dans la preuve, ou dans l'amplification de ce qui en est le sujet. Or, c'est une chose constante aux moins habiles mêmes, que l'exposition demande une prononciation particulière, la preuve, une autre, et l'amplification encore une autre. Mais chacune de ces trois parties en contient d'autres sous elle; car l'exorde, la narration, la proposition et la division sont comme des espèces d'exposition. La preuve s'étend à confirmer nos raisons et à réfuter celles qui nous sont contraires;

ce qui se fait quelquefois d'une manière tranquille et sans mouvement, et quelquefois avec beaucoup de véhémence et de vivacité. Mais l'amplification renferme une plus grande variété ; car c'est par elle que nous relevons la grandeur et le mérite de diverses choses, et que nous tâchons d'émouvoir et d'exciter les esprits à des mouvemens d'amour, de haine, de joie, de tristesse, d'admiration, ou à d'autres semblables mouvemens qui se rapportent aux diverses passions de l'ame, entre lesquelles les rhéteurs mettent principalement l'indignation et la pitié. Il faut donc pour cela une action aussi variée, que ces mouvemens mêmes sont différens, comme nous le ferons voir en son lieu. Voyons maintenant et considérons ce que chacune de ces parties du discours demande, pour être prononcé avec toute la justesse qui lui convient.

1° Pour l'exposition, l'exorde et la narration.

La prononciation de l'exorde et de la narration a beaucoup de ressemblance avec celle de l'exposition, car toutes ces trois choses demandent une action qui ne soit ni trop vive, ni précipitée, mais douce et tranquille. A l'égard donc de l'exposition, lorsqu'il s'agit de représenter quelque chose ou de faire entendre quelque passage obscur, il faut une manière de prononcer douce et modérée, mais qui soit distinguée par intervalles, et un peu variée dans ses tons, selon la nature des sens que peuvent avoir les choses que nous voulons établir ; en sorte que la prononciation même semble les insinuer dans les esprits des auditeurs.

Quant à l'exorde, voici ce qu'en dit Quintilien :

« L'exorde, le plus souvent, demande une prononciation douce, parce que rien ne prévient tant en notre faveur que la modestie. Je dis *le plus souvent*, car il y a plusieurs sortes d'exordes, comme je l'ai montré en son lieu, et par conséquent différentes manières de les prononcer. Mais pour l'ordinaire un ton de voix modéré, un geste plein de retenue, un mouvement du corps presque insensible, un regard modeste et attaché au même endroit : voilà ce qui convient à l'exorde. »

Il y a des prédicateurs qui pèchent considérablement contre cette règle, en ce que, soit par une vaine ostentation de savoir et de bel esprit, soit par une espèce de liberté trop hardie, ils commencent leur sermon de manière à faire juger d'abord qu'ils ne manquent pas de bonne opinion d'eux-mêmes.

Il y en a d'autres qui, dans leur exorde même, crient avec effort, et prennent une action véhémente. Ce qui leur arrive principalement lorsqu'ils voient une foule de peuple qui se presse pour les entendre; car étant alors animés d'une ardeur plus grande et plus impétueuse, et voulant se faire entendre de tous, ils élèvent et poussent leur voix avec plus d'effort qu'il ne faut; ce qui fait que non seulement la voix, mais les forces mêmes leur manquent au milieu de leur discours, et que leurs forces et leurs mouvemens étant ainsi comme épuisés, ils sont contraints de finir d'une manière d'autant plus lente et languissante, qu'ils ont commencé avec plus de véhémence et de vivacité. Il faut donc que les prédicateurs prudens aient soin en ce temps-là d'arrêter

l'ardeur et l'impétuosité de leur esprit, et d'en bien ménager et réserver les mouvemens pour les parties plus importantes et plus nécessaires.

« Pour ce qui est de la narration, il faut, dit encore « Quintilien, que la main s'étende en avant, que le « geste en soit diversifié, et que la voix se proportionne au discours ; mais elle veut aussi le plus « souvent un ton de voix simple et ordinaire dans « les choses qui ne contiennent aucun mouvement « d'esprit, ni rien qui demande une action variée. » Il y a sans doute plus de difficulté pour l'action dans la narration, que dans la preuve et dans l'amplification ; car dans ces deux dernières parties l'action est suffisamment soutenue et animée par l'ardeur de la dispute ou de l'amplification, et par les mouvemens qu'elle excite dans l'esprit ; mais dans la narration, qui doit être moins active, l'action dépend uniquement de la prudence de celui qui parle. Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait quelquefois des narrations susceptibles de mouvemens, car il y a besoin dans toute narration de savoir fléchir sa voix et en diversifier les tons, pour représenter chaque chose en la manière qu'elle est arrivée. S'il s'agit de narrer un fait ou une action de générosité, nous le ferons d'une manière un peu plus prompte et plus animée ; et si dans la narration il se rencontre des demandes, des réponses, et des paroles d'étonnement ou d'admiration sur les choses que nous disons, nous aurons soin d'exprimer de la voix les sentimens, les dispositions et les caractères des esprits de toutes les personnes, en prenant des manières tantôt aigres, tantôt adoucies, tantôt tristes et tantôt gaies, et changeant

ainsi d'action et de prononciation, selon la diversité des paroles et des expressions.

2° Pour la preuve ou la confirmation.

Cette partie demande d'ordinaire une action très diversifiée; car pour la preuve il faut d'ordinaire une prononciation prompte, vive et pressante; elle demande aussi un geste convenable à la diction, c'est-à-dire fort libre et dégagé. On doit insister sur certaines choses, et rallier pour cela les forces du discours; et alors c'est comme une nécessité de donner plus d'étendue à la voix, d'en forcer le ton ordinaire, et de crier un peu haut, en sorte que la prononciation puisse suivre et égaler la force du discours dans toutes ses variations.

La manière d'affirmer ce que l'on emploie pour preuve dans la confirmation, a quelquefois plus de force sur les esprits que les preuves mêmes. Il faut donc montrer de l'assurance et de la fermeté, particulièrement lorsqu'on est appuyé sur l'autorité de l'Eglise ou de la sainte Ecriture. Au reste, quand les preuves et les raisons sont tirées du fond de la philosophie ou de la théologie, et difficiles à entendre, on doit alors modérer l'impétuosité du discours, prendre une action tranquille, une voix claire et distincte, et s'arrêter par intervalles, afin de faire mieux envisager les choses, et de donner aux auditeurs le loisir de les comprendre; car la vitesse, la volubilité de la langue est ce qui empêche non seulement les esprits les plus lents, mais les plus vifs et les plus éclairés même, de bien entendre ce que l'on dit.

Ainsi cette manière d'établir et de confirmer par raisonnement approche plus de l'exposition que de la preuve.

3° Pour l'amplification.

L'amplification, qui renferme la troisième partie du discours, a principalement lieu dans les mouvemens des passions et des affections de l'ame, qui demandent, comme il vient d'être dit ci-devant, une espèce de voix et d'action aussi diversifiée, qu'ils sont eux-mêmes différens. Notre premier soin pour cela doit donc être de faire en sorte que nous soyons nous-mêmes émus et animés des mêmes sentimens et des mêmes affections que nous voulons exciter dans les autres; car c'est alors que les mouvemens inspirés par le cœur animent véritablement l'action et la voix, et font comme d'eux-mêmes par leur force propre et naturelle de vives impressions dans l'esprit des auditeurs. Aussi l'art ne fait qu'imiter la nature; et quelque excellent et consommé qu'il soit, il ne peut pas atteindre à la dernière perfection. C'est pourquoi les plus grands orateurs ne feront jamais ce qu'ont pu faire par leurs discours des hommes vraiment saints, poussés et animés de l'esprit de Dieu, et excités par de véritables mouvemens de zèle et de charité. Quiconque sera ému et animé de cette sorte, connoîtra par ses sentimens et ses affections mêmes, par combien de différens tons de voix on doit remuer les cœurs et les passions des hommes. « Car la nature, dit Cicéron, a donné à chaque pas-« sion sa physionomie particulière, son accent, son

« geste. Notre corps tout entier, notre regard, notre « voix résonnent comme les cordes d'une lyre, au « gré de la passion qui nous ébranle ; et comme tous « les tons de l'instrument varient sous la main qui « le touche, ainsi l'organe de la voix produit des sons « aigus est graves, vifs et lents, hauts et bas, et « toutes les nuances intermédiaires. De là naissent « les différens tons, doux ou rudes, rapides ou pro- « longés, entrecoupés ou continus, mous ou heur- « tés, affoiblis ou pleins : toutes ces inflexions de la « voix ont besoin d'être employées avec art et ména- « gement. Elles sont pour l'orateur comme les cou- « leurs qui servent au peintre à varier son tableau.

« La colère a son accent, qui est prompt, vif et « coupé. La douleur et la pitié ont un autre ton ; il « est plein, touchant, entrecoupé, mêlé de gémis- « semens. La crainte s'exprime d'un ton bas, trem- « blant, soumis. Le ton de la violence est énergique, « impétueux, précipité, menaçant. L'accent de la « satisfaction est doux, tendre et plein d'abandon ; il « respire la joie et le calme. La douleur qui ne cher- « che point à inspirer la pitié, s'énonce d'un ton « grave et uniforme. »

CHAPITRE V.

De la manière de prononcer les diverses propositions ou sentences particulières, et les termes dont elles sont composées.

Il s'agit à présent d'observer quelle est la manière de prononcer les propositions ou sentences particulières, qui entrent dans chacune des trois principales parties du discours. Nous en avons déja dit quelque chose en expliquant la manière de prononcer avec bienséance : mais parce que cette partie renferme la principale qualité de la prononciation, nous en traiterons plus amplement dans les chapitres suivans, par une diversité d'exemples qui nous en rendront la connoissance et la pratique plus aisées.

Venons maintenant à ce qui nous reste à observer touchant la prononciation des termes ou des mots particuliers ; car il faut non seulement dans les sentences, mais souvent aussi dans les mots particuliers dont elles sont formées, fléchir sa voix, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre :

« Par exemple, dit Quintilien, quand nous di-
« sons : *Ce misérable*, *ce pauvre homme*, est-ce
« que ces mots ne demandent pas un ton de voix
« humble et soumis ? Quand au contraire nous di-
« sons : *Un audacieux*, *un voleur*, *un brigand*,
« est-ce que nous ne prononçons pas d'une voix

« plus forte et plus animée ? Aussi, à dire le vrai, « cette conformité de prononciation donne aux choses un degré de force et d'efficacité qu'elles n'ont « point autrement; sitôt qu'elle manque, nous ne « parlons plus que du bout des lèvres, et le cœur « dément la bouche.

« Ajoutez qu'un même mot, selon qu'il est pro- « noncé différemment, indique, nie, affirme, repro- « che, marque de l'étonnement, de l'indignation, « du mépris..., par exemple :

« Si je règne en ces lieux, c'est par *vous* que j'y règne (1).

« *Vous*, avoir mérité par vos chants un tel prix!

« Quoi, *vous*, ce même Enée?.....

« Tous ces *vous*-là ont des tons différents; et pour « ne pas perdre du temps inutilement, chacun peut « en soi-même examiner ces exemples, ou d'autres, « s'il veut, en les appliquant à toutes les sortes de « sentimens; il verra que ce que je dis est vrai. »

On peut voir dans l'Ecriture sainte beaucoup de termes et d'expressions que l'on doit prononcer de ce ton de voix menaçant. Telle est celle-ci : « (2) Ma « fureur s'est allumée comme une flamme impé- « tueuse; elle pénétrera jusqu'au fond des enfers;

(1) « Tu mihi quodcunque hoc regni. (Eneid. l. 1.)
« Cantando tu illum ! (Eclog. 3.)
« Tune ille Æneas? (Eneid. l. 1.)

(2) « Ignis succensus est in furore meo, et ardebit us- « que ad inferni novissima, devorabitque terram cum ger- « mine suo, et montium fundamenta comburet. » (Deut. c. 32. v. 22.)

« elle brûlera la terre, sans y laisser les moindres « herbes ; elle embrasera les montagnes jusque dans « leurs fondemens » ; et cette autre qui suit un peu après : « (1) J'enivrerai mes flèches du sang « des hommes, et mon épée se rassasiera de leur « chair. » Chacune de ces paroles demande une étendue de voix particulière et poussée avec force ; tel est aussi cet endroit de saint Jean Chrysostome : « (2) Nous sortons de la table sacrée de la commu- « nion, comme des lions enflammés et respirant un « feu qui nous rend terribles aux démons mêmes. » Mais il faut prendre garde en cela de ne pas affecter de se faire une grosse voix, comme en beuglant, jusqu'à forcer le ton ordinaire et naturel ; car rien ne plaît de tout ce qui est affecté.

CHAPITRE VI.

Du geste et du mouvement du corps.

« Il faut maintenant, dit Quintilien, parler du « geste, qui lui-même suit naturellement la voix, et, « conjointement avec elle, obéit à l'ame.

(1) « Inebriabo sagittas meas sanguine, et gladius meus « devorabit carnes. » (Deut. c. 32. v. 42.)

(2) « Ut leones ignem spirantes ab illâ mensâ discedimus, « terribiles dæmonibus effecti. »

« Pour voir de quelle importance est le geste, il « ne faut que considérer combien de choses il ex- « prime, même indépendamment de la parole ; car « non seulement les mains, mais les moindres signes « de tête suffisent pour déclarer notre volonté, et « tiennent même dans les muets lieu de langage. « Souvent un simple salut se fait entendre, et nous « touche sans qu'il soit accompagné d'un seul mot; « à la manière dont on voit entrer une personne, à « l'air de son visage, on connoît ce qu'elle a dans « l'ame; et les animaux, tout animaux qu'ils sont, « nous flattent, nous caressent ou nous menacent, « en un mot, nous marquent de la joie, de la tris- « tesse ou de la colère par le langage des yeux et « par d'autres mouvemens du corps. Et à dire le « vrai, il n'est pas étonnant que ces signes, qui après « tout sont animés, fassent tant d'impression sur « nous, puisque la peinture, ouvrage muet, et qui « ne varie point, excite de tels sentimens en nous « qu'elle semble avoir quelquefois plus de force et « d'expression que la parole même.

« Au contraire, si le geste et le visage démentent « le discours, si nous parlons d'une chose triste avec « gaité, si nous disons *oui* de l'air dont on dit *non*, « nous faisons perdre à nos paroles non seulement « toute autorité, mais même toute croyance. Cette « grace si nécessaire à un orateur vient aussi des « mouvemens du corps. C'est pourquoi Démosthène « avoit coutume de composer son action devant un « grand miroir : tant il étoit persuadé que, malgré « le défaut de ces images qui ont toujours quelque « chose de gauche par rapport à nous, il ne devoit

« pourtant se fier qu'à ses yeux de l'effet qu'il vouloit « produire.

« Or, comme la tête tient le premier rang entre « les parties du corps, aussi le tient-elle dans l'ac- « tion, contribuant plus qu'aucune autre, et à la « grace dont j'ai parlé, et aux autres agrémens de « la prononciation. Ce qu'il faut donc observer, c'est, « en premier lieu, d'avoir toujours la tête droite et « dans une assiette naturelle : car la tenir baissée « nous donne un air bas ; au contraire, la tenir « haute nous donne un air d'orgueil et de suffisance ; « la tenir penchée nous donne un air d'indolence ; « et la tenir roide et immobile sur les épaules, mar- « que je ne sais quoi de féroce.

« C'est, en second lieu, de conformer ses mouve- « mens à la prononciation même, afin qu'elle s'ac- « corde avec le geste, avec la main, avec toute « l'action de l'orateur; car elle doit toujours se tour- « ner du côté du geste, excepté dans les choses « qu'il faut ou réfuter, ou rejeter, ou que nous avons « en horreur et en exécration. Alors, en même « temps que nous repoussons de la main, nous dé- « tournons la tête pour marque d'aversion, comme « en prononçant ce vers :

« Détournez, justes dieux, ce malheur loin de nous (1),

ou celui-ci :

« Non, je ne fus jamais digne d'un tel honneur (2).

(1) « Dii talem terris avertite pestem. (Virg. Eneid. l. 3.)
(2) « Haud equidem tali me dignor honore. (Eneid. l. 1.)

« Un signe de tête peut faire entendre bien des « choses : car, outre que c'est une manière d'ac- « quiescer, de refuser, d'affirmer, de nier, par là on « témoigne encore de la pudeur, de l'incertitude, « de l'admiration, de l'indignation; et cette manière « est commune à tous les hommes. Cependant le « geste de la tête a toujours été regardé comme un « défaut, même par ceux qui ont un peu entendu « l'art du théâtre. On peut dire même que tout « branlement de tête est vicieux quand il est trop « fréquent : d'où l'on peut juger si de la jeter en « l'air ou de la renverser en la tirant par les che- « veux, c'est d'un homme sage, ou plutôt d'un fa- « natique et d'un furieux.

« Mais ce qui domine principalement dans cette « partie, c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvement « et de passion qu'il n'exprime; il menace, il ca- « resse, il supplie, il est triste, il est gai, il est « fier, il est humble, il témoigne aux uns de l'a- « mitié, aux autres de l'aversion; il fait entendre « une infinité de choses, et souvent il en dit plus « que ne pourroit en dire le discours le plus élo- « quent.....

« Mais le visage a lui-même une partie dominante, « qui sont les yeux. C'est par eux surtout que notre « ame se manifeste, jusque là que, sans même « qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, et la « tristesse les couvre comme d'un nuage. De plus, « la nature elle-même leur a donné les larmes, ces « fidèles interprètes de nos sentimens, qui s'ouvrent « impétueusement un passage dans la douleur, et « coulent doucement dans la joie. Que si les yeux

« ont tant de pouvoir, lors même qu'ils sont im-
« mobiles, on peut juger qu'ils en ont bien davan-
« tage, quand ils sont en mouvement; c'est alors
« que vous les voyez tantôt animés, tantôt froids,
« tantôt fiers, tantôt doux, tantôt rudes, tantôt ter-
« ribles, et l'orateur prendra toutes ces formes, sui-
« vant le besoin et l'occasion.....

« A l'égard des lèvres, elles pèchent lorsqu'elles
« sont ou fendues, ou trop avancées, ou trop serrées,
« ou tellement ouvertes qu'elles découvrent toutes les
« dents, ou repliées dédaigneusement l'une sur l'au-
« tre, ou nonchalamment pendantes, comme si elles
« ne daignoient pas se prêter à l'articulation des mots.
« Il est de mauvaise grace aussi de se les lécher,
« de se les mordre, et de les alonger soit en avant,
« soit vers l'oreille. Leur mouvement doit même
« avoir peu de part à la prononciation, parce qu'il
« faut parler de la bouche plutôt que des lèvres...

« Pour les mains, il est clair que sans leur secours
« l'action seroit comme invalide et tronquée. Mais il
« n'est pas aisé de dire toutes les sortes de mou-
« vemens dont les mains sont susceptibles, parce
« qu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient ja-
« louses d'exprimer. En effet, les autres parties du
« corps contribuent de quelque chose à l'action de
« parler : celles-ci font plus, elles parlent, ou peu
« s'en faut. Eh ! que ne disent-elles point? Deman-
« der, promettre, appeler, congédier, menacer, sup-
« plier, détester, interroger, avouer, nier, mar-
« quer de la crainte, de la tristesse, de la joie, de
« la pudeur, de l'incertitude, du repentir, prier,
« approuver, inciter, admirer, déclarer le temps,

« le nombre, la quantité, la manière, tout cela leur « est familier. Faut-il indiquer les personnes et les « lieux, je ne sais s'il y a adverbe ou pronom qui le « fasse mieux. En sorte qu'au milieu de cette prodi- « gieuse diversité de langues répandues entre tant « de peuples et de nations, le langage des mains est « comme une langue universelle, que la nature a « voulu qui fût commune à tous les hommes. »

Et c'est ce que Cicéron semble insinuer, lorsqu'ayant montré que le visage est ce qui a le plus de part dans l'action après la voix, et que les mains doivent servir comme d'instrument à la pensée, il ajoute ces paroles remarquables : « La nature a « donné à tout ce qui tient à l'action une force qui « frappe les ignorans, le vulgaire, et même les « étrangers. Pour que les mots fassent impression, « il faut que l'auditeur connoisse la langue de celui « qui parle; et souvent toute la finesse des pensées « vient échouer contre des esprits qui manquent de « finesse. Mais l'action, qui peint les mouvemens « de l'ame, parle un langage intelligible à tous les « hommes : car nous éprouvons tous les mêmes « passions; et nous les reconnoissons dans les au- « tres aux mêmes signes qui nous servent à les « exprimer. »

Quintilien enseigne beaucoup d'autres choses touchant la disposition et le mouvement des mains et des doigts même, que nous omettons à dessein, comme étant peu convenables à notre sujet. Nous ferons seulement en peu de mots les remarques suivantes : 1° que la disposition de la main et des doigts, par laquelle le second et le troisième sont joints en-

semble avec le pouce, est fort convenable; et de même lorsque le second doigt seul est droit et étendu, les autres étant fermés sous le pouce, cette seconde disposition s'accommode aussi presque à tout ce que nous disons; 2° qu'on peut tenir quelquefois le pouce fermé, et les autres doigts étendus et joints ensemble l'un contre l'autre, surtout lorsqu'on porte la main à la poitrine, ou que l'on rejette comme de devant soi quelque chose par aversion; 3° que la main gauche seule ne fait presque jamais bien aucun geste, mais qu'elle s'ajuste et concourt souvent de bonne grace avec la droite dans l'action, et principalement lorsque pour marquer plus distinctement certaines choses, on porte le second doigt de la droite sur le pouce, ou sur le second de la gauche, ou alternativement, tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre.

Les anciens maîtres de l'art ont ajouté ici avec raison, qu'il falloit que la main commençât et finît son action avec le sens de la phrase, parce qu'autrement le geste précéderoit la voix, ou dureroit encore après, et l'un et l'autre seroient une difformité. Il faut aussi prendre garde en prononçant, que le geste soit d'accord avec la voix, et la voix avec le geste, et que l'un n'ait rien de contraire à l'autre. C'est pour cela que Polémon, qui présidoit à la distribution des prix d'éloquence aux jeux Olympiques, exclut du nombre de ceux qui pouvoient y prétendre, un acteur de tragédie, en disant qu'il avoit fait un solécisme de la main, parce qu'il avoit invoqué Jupiter, en montrant la terre, et la terre en montrant le ciel.

CHAPITRE VII.

Des vices de la prononciation et du geste.

Le premier et le plus ordinaire des vices de la prononciation, est une certaine uniformité ou égalité de voix que les Grecs appellent *monotonie*, un même ton de voix, lorsque celui qui parle poursuit et prononce tout son discours d'un même ton, comme font d'ordinaire ceux qui récitent une leçon qu'ils ont apprise par cœur. C'est un vice où tombent souvent ceux qui sont pour ainsi dire tout neufs dans l'emploi de la prédication, parce que n'étant pas encore accoutumés à parler au milieu d'une infinité de personnes qui ont tous les yeux tournés et attentifs sur eux, ils se trouvent alors comme saisis d'une crainte qui fait qu'ils ne pensent presqu'à autre chose qu'à empêcher que ce qu'ils ont à dire ne leur échappe de la mémoire. Or, jamais personne ne parlera avec justesse s'il n'a l'esprit libre de crainte, et toujours présent pour prendre garde à ce qu'il dit, et comment il le dit.

Il y a une certaine inégalité de voix qui est un vice tout contraire, et où tombent quelquefois ceux qui tâchent d'éviter le premier; car il arrive souvent qu'en voulant éviter un vice, on tombe dans

un autre tout opposé. Il y en a donc qui, pour éviter la monotonie, conduisent leur voix par une grande diversité de tons, non selon la nature des choses, mais au hasard, tantôt en l'élevant jusqu'au fausset, tantôt en l'abaissant jusqu'au dernier degré; ce qui ne peut que blesser extrêmement les oreilles des auditeurs, et que marquer en même temps une folle et audacieuse liberté; et c'est aussi sans doute ce que les hommes graves et prudens, et tous les esprits bien faits, ont le plus en aversion.

Il y a une troisième espèce de vice qui paroît tenir de la nature de l'un et de l'autre des deux premiers; car l'égalité de voix et la diversité s'y trouvent jointes ensemble. Mais ce vice est si obscur et si caché, qu'il est presque impossible de le marquer clairement par des paroles. Il y en a donc qui, s'étudiant à fuir ce ton de voix simple et toujours égal et uniforme, prennent une certaine manière de prononciation qui a ses inflexions et ses tons de voix différens, et qui ne s'éloigne en rien de la manière commune et ordinaire de parler; mais ils l'appliquent néanmoins et la font servir également à toutes les différentes parties du discours. S'ils veulent narrer un fait, établir une preuve, pousser et appuyer un raisonnement, agrandir et amplifier quelque chose, ils gardent et retiennent toujours cette manière de prononcer, en conduisant leur voix par une même diversité de tons et d'inflexions; ce qui est la même chose que si l'on vouloit faire servir une même sorte de vêtement à toutes les différentes parties du corps. Il ne faut que l'oreille à ceux qui ont seulement un peu de bon sens pour

découvrir ce vice dans les prédicateurs qui y sont sujets. C'est par là qu'ils en connoissent mieux la difformité que nous avons beaucoup de peine à représenter ici par nos paroles.

Il y a encore un autre vice de prononciation, qui est une trop grande lenteur à parler. Rien n'est plus ennuyeux ni plus fatigant que d'entendre un prédicateur prononcer presque tout un sermon d'une voix lente, avec de fréquentes pauses, et par de longs intervalles ; ce qui, bien loin de toucher les auditeurs, ne sert souvent qu'à les endormir. La précipitation ou la trop grande vitesse à parler, est un vice tout opposé où un plus grand nombre de prédicateurs tombent, soit parce que se défiant de leur mémoire, ils craignent qu'elle ne leur manque s'ils ne débitent pas ainsi ce qu'ils ont à dire, soit qu'ils n'aient pas la présence et la liberté d'esprit avec laquelle parlent d'ordinaire ceux qui, n'étant inquiétés d'aucune crainte, se possèdent et sont toujours maîtres, et d'eux-mêmes, et de tout ce qu'ils veulent dire, et qui s'énoncent d'une voix tantôt prompte, tantôt lente, et par des intervalles tantôt plus longs, tantôt plus courts, selon la nature et la diversité ou la dignité des choses qu'ils traitent ; car prononcer toute chose d'une voix prompte ou d'une voix traînante, l'un comme l'autre est un grand vice. Il faut donc apporter de la variété dans la vitesse et dans la lenteur de la prononciation, comme dans les inflexions de la voix. S'il s'agissoit néanmoins de tomber dans une de ces deux extrémités, ce seroit peut-être une moindre faute de prononcer trop lentement que de le faire avec trop de vitesse. Au com-

mencement d'un discours, lorsque l'esprit de celui qui parle n'est point encore échauffé, comme ses sentimens et ses pensées sont pleins de douceur et de paix, son action ou sa manière de prononcer doit être aussi douce, tranquille, et distinguée par de plus longs intervalles, comme pour lui donner plus de loisir de penser à ce qu'il dit, et de peser plus exactement toute chose.

On remarque dans la vivacité et dans la langueur, comme dans la précipitation et dans la lenteur, des défauts forts semblables; car il y en a qui sont d'un esprit si vif, si véhément et si impétueux, qu'ils parlent dans tout un sermon comme s'ils étoient possédés et agités de quelque fureur : ce qui est même assez souvent l'effet de quelque sorte de crainte ou de trouble d'esprit; car, comme un arbre enté sur un autre en tire la sève et le suc qui le fortifient, il en est de même des passions et des affections de l'ame : elles tirent souvent leur force et leur impétuosité l'une de l'autre. Mais ce qui arrive de fâcheux pour ceux qui parlent de la sorte, c'est que quand ils s'élèvent contre quelque chose d'indigne et d'atroce avec cette force impétueuse et foudroyante, les auditeurs n'en sont ni plus émus ni plus touchés, parce qu'ils connoissent que c'est leur coutume de dire toute chose grande et petite avec la même impétuosité.

C'est pourquoi il est bon de savoir faire un sage discernement des choses qui demandent une prononciation douce et modérée, ou véhémente et animée, afin de donner à chaque chose l'air et comme l'ajustement qui lui convient naturellement. Je ne doute

pas néanmoins que ceux-là n'aient plus de talent et de disposition pour parler éloquemment, qui ont le plus d'ardeur et de vivacité, s'ils la savent bien régler, et s'ils s'en servent comme il faut en temps et lieu, mais de telle sorte que lors même qu'il est à propos et bienséant d'en user, on ne s'abandonne pas à toute son impétuosité, de peur que la gorge qui en seroit trop fatiguée ne rende la voix enrouée et aigre. Ces esprits vifs et ardens doivent aussi prendre garde de n'en pas venir d'abord au commencement de leur sermon, à éclater tout d'un coup avec cette impétuosité qui leur est naturelle, parce qu'alors les auditeurs n'étant pas encore préparés à cette sorte de mouvement, les prendroient pour des personnes qui exagèrent tout.

Comme il y a beaucoup de prédicateurs qui s'étudient à en imiter d'autres, et à se former sur le modèle non seulement de leur éloquence, mais aussi de leur action et de leur prononciation, afin de leur ressembler en tout, il faut ici les avertir de le faire avec circonspection et avec prudence; car, puisque la grace et la bienséance est ce que l'on considère principalement dans l'action, il est bon qu'ils sachent que toute chose n'est pas bienséante à tous. « En effet, dit Quintilien, telle chose sied « bien à l'un qui ne sied pas à l'autre; car le ta- « lent de plaire consiste dans un je ne sais quoi dont « il n'est pas possible de rendre raison; et comme « il est vrai de dire que le grand secret est de « mettre des graces à ce que l'on fait, aussi faut-il « convenir que ce secret a beaucoup d'art, et que « l'art néanmoins tout seul ne peut le donner. Dans

« quelques-uns les vertus sont sans agrément; dans « quelques autres, les défauts mêmes ne déplaisent « pas.

« Les deux plus grands acteurs que nous ayons « vus dans le comique, ont été Démétrius et Strato- « clès. Ils plaisoient tous deux par des qualités très « différentes. »

C'est pourquoi que chacun, pour former son action, consulte non seulement les règles et les maximes communes de l'art, mais aussi son naturel et son caractère.

De plus, ceux qui veulent se former sur le modèle des plus grands prédicateurs, doivent suivre le conseil que donne Quintilien : « Il ne faut pas qu'en « lisant les ouvrages des grands auteurs, on se « persuade d'abord que tout ce qu'ils ont dit soit « parfait. Ils font quelquefois des chutes, ils ne se « soutiennent pas toujours avec la même force, « leur esprit se fatigue et se lasse, puisque Cicéron « déclare nettement à l'égard de Démosthène, et « Horace de même à l'égard d'Homère, qu'ils s'en- « dorment quelquefois. Ce sont de grands génies, « mais ce sont aussi des hommes qui ont leurs dé- « fauts et leurs foiblesses ; et il arrive quelquefois à « ceux qui se font des lois et des règles d'éloquence « de tout ce qu'ils y trouvent, de n'imiter d'eux que « les moindres choses, parce que cela est d'ordinaire « plus facile, et ils s'imaginent leur ressembler beau- « coup quand ils ont attrapé leurs défauts. »

Des vices du geste.

1° Pour commencer par le geste des mains, il est de mauvaise grace, en portant la main en avant, d'avoir tous les doigts crochus et retirés à la manière de ceux qui demandent l'aumône.

2° Il y en a aussi quelques-uns qui tiennent leur main à demi fermée et les doigts serrés, comme font ceux qui veulent puiser de l'eau d'une fontaine avec la main, ce qui n'est pas une moindre faute que la précédente.

3° Il arrive aussi plus d'une sorte de difformité dans le geste des bras; car premièrement c'en est une lorsqu'en ouvrant le bras droit en avant, on agit et l'on prononce du coude; c'est un défaut que j'ai remarqué dans un prédicateur même fort habile. C'est encore une autre difformité dans les bras que de les porter trop haut ou trop bas, ou de les étendre de côté et d'autre en forme de crucifix. « C'est pour-
« quoi, dit Quintilien, les maîtres de l'art ne souf-
« frent point que la main s'élève au dessus des
« yeux, ni qu'elle s'abaisse au dessous de la poi-
« trine, et bien moins encore qu'elle parte comme
« de la tête, ou qu'elle s'abaisse au dessous du
« ventre; et il ajoute aussi que de battre des mains,
« c'est une action qui sent trop le comique, parce
« que bien qu'elle soit quelquefois reçue dans une
« chose grande et extraordinaire, si néanmoins on
« la fait souvent, cela ne manque point de blesser
« les yeux et les oreilles des auditeurs. » Ce n'est

pas un défaut moins désagréable de frapper des mains sur la chaire où l'on parle.

Quintilien nous marque le défaut des épaules par ces paroles : « C'est encore une très mauvaise habi-« tude que celle de hausser les épaules à tout mo-« ment. On dit que Démosthène y étoit sujet, et « que, pour s'en corriger, il s'exerçoit debout dans « une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une « hallebarde, afin que si, dans la chaleur de l'ac-« tion, ce mouvement venoit à lui échapper, la « pointe de cette hallebarde lui servît d'avertisse-« ment et de punition tout ensemble. »

Que dirai-je de ceux qui, par de fréquens mouvemens de pieds, de bras et de tout le corps, semblent plutôt se débattre que prononcer un discours. Tantôt ils se plient le corps tout entier, tantôt ils s'abaissent jusqu'au fond de la chaire, tantôt ils en sortent comme tout d'un coup en s'élevant en l'air. Autant une action languissante touche peu, autant celle qui est trop emportée et pleine de gestes est difforme. Il y a une certaine mesure à garder en toute chose; tout ce qui va au dessus ou au dessous s'écarte de ce qui est juste, et choque les auditeurs.

Il reste encore un autre vice que l'ignorance des auditeurs et le plaisir qu'ils y prennent fait passer pour une vertu : c'est d'imiter et de contrefaire les paroles et les actions, ou plutôt la manière d'agir et de parler des autres, en partie par les gestes, et en partie par la voix, comme font les comédiens et les bouffons sur le théâtre. « La main a quelquefois, « dit Quintilien, des gestes qui font entendre les

« choses en les imitant : comme, par exemple, si « l'on vouloit marquer qu'une personne est malade, « en contrefaisant le médecin qui tâte le pouls ; « qu'un autre sait jouer de la lyre, en posant les « mains et les doigts comme il convient pour jouer « de cet instrument. Ces derniers sont vicieux et « doivent être bannis de la prononciation : car un « orateur doit fuir tout ce qui sent le bouffon, et « rapporter par conséquent son geste au sens plutôt « qu'aux mots. Dans le comique, les acteurs qui « ont quelque réputation en usent ainsi eux-mêmes. « Comme donc je permets à un orateur de tourner « la main vers lui quand il parle de soi, ou de l'é- « tendre vers quelqu'un quand il est besoin de le « montrer, et quelques autres gestes semblables, « aussi ne veux-je point qu'il imite toute sorte de « posture, ni qu'il prenne à tâche de représenter « par son action généralement tout ce qu'il dit.

« Et ce n'est pas seulement à l'égard des mains « que cela se doit observer, mais à l'égard de tout « le geste et du ton de la voix ; car, ni dans ces « mots que j'ai déja cités ailleurs : « On voyoit un « préteur du peuple romain, chaussé et vêtu à la « grecque, se promener publiquement avec une « indigne créature, appuyé nonchalamment sur « elle », ni dans ceux-ci : « Un citoyen romain étoit « fouetté par la main du bourreau sur la place pu- « blique..... », un orateur ne doit pas copier l'at- « titude de Verrès, qui tient une vile courtisane « par dessous le bras, ni la posture et ce mouvement « de bras que demande l'action du bourreau, ni « les gémissemens et les cris que la douleur arrache

« à un patient. Je crois même qu'un comédien feroit « fort mal, si dans un rôle de jeune homme, ayant « par hasard à rapporter le discours d'un vieillard ou « d'une femme, il se faisoit, pour le mieux repré- « senter, une voix tremblante ou efféminée; ce qui « prouve qu'il y a une imitation vicieuse en ceux « mêmes dont tout l'art consiste dans l'imitation. »

Si Quintilien trouve que cette manière d'imiter et de contrefaire est indécente dans un orateur qui ne traite que des choses qui regardent l'usage de cette vie, combien plus l'auroit-il condamnée dans un prédicateur de l'Evangile, qui ne parle que de celles qui regardent le bonheur et le malheur éternel de l'autre? Pour moi, je ne suis point surpris de voir que les auditeurs applaudissent souvent à cette sorte d'imitation, sachant qu'ils n'estiment et qu'ils n'aiment que ce qui les divertit et les fait rire, comme on estime et on loue un baladin qui sait contrefaire au naturel la voix, l'action, et les divers caractères des hommes. C'est néanmoins ce que blâment toutes les personnes savantes et éclairées, et les plus considérées pour leur piété, dont nous devons bien plutôt suivre les sentimens que rechercher les applaudissemens du peuple. Ils n'estiment rien de si indigne de la gravité d'un docteur de l'Eglise et d'un prédicateur de l'Evangile, que de faire comme les bouffons toutes sortes de postures, et de contrefaire ainsi les gestes et les manières d'agir et de parler des autres.

CHAPITRE VIII.

Des différentes manières de prononcer les diverses phrases qui entrent dans le discours.

Nous avons tiré presque mot à mot de Quintilien, comme du premier d'entre les maîtres de l'art, tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la prononciation et du geste, sans néanmoins nous arrêter à beaucoup d'autres choses peu propres à notre dessein, et qui auroient pu causer du dégoût ou de l'obscurité au lecteur, parce que d'ailleurs ce que nous en avons choisi et rapporté, nous paroît suffire à tout prédicateur ayant quelque justesse et quelque pénétration d'esprit pour connoître le reste par lui-même ; mais parce que ce talent de la prononciation agréable et variée, comme il a été dit au commencement, est grand et important, et qu'il y a plusieurs à qui aucun travail ne paroîtra inutile pour l'acquérir entièrement, j'ai cru devoir aussi les satisfaire en cela. C'est pourquoi je me suis proposé d'expliquer en particulier les mêmes choses qui ont été traitées jusqu'ici en général touchant la manière de fléchir la voix et de la conduire par cette diversité de tons que demande la diversité des choses que l'on dit.

Toutefois, ce n'est nullement mon dessein de rien enseigner ici aux prédicateurs expérimentés, mais seulement d'aider ceux qui sont encore novices; car, comme les maîtres qui enseignent à lire ou à écrire aux enfans, ont coutume de commencer par les élémens mêmes ou les caractères particuliers de l'écriture, et de les conduire peu à peu et comme par degrés à ce qui est le plus difficile, afin qu'ils sachent enfin lire et écrire sans que rien les arrête; j'espère aussi que descendant dans un détail exact de plusieurs sortes de sentences et de figures, et montrant de quelle manière on doit fléchir, varier et conduire sa voix dans la prononciation de chacune, je donnerai par là une ouverture très aisée pour bien comprendre comment on doit prononcer toutes les autres. J'appliquerai donc ce que Quintilien a dit en général de la prononciation, à des sentences, des figures et des expressions spéciales et particulières, et je tâcherai de l'éclaircir ainsi par une grande diversité d'exemples, dans la prononciation desquels chacun pourra s'exercer pour acquérir ce talent si nécessaire à ceux qui doivent parler en public, et surtout aux orateurs chrétiens.

Je ne fais en cela même que suivre le sentiment de Quintilien, qui recommande particulièrement à ceux qui veulent réussir dans l'art de parler éloquemment, d'apprendre par cœur plusieurs endroits ou passages remarquables des auteurs éloquens, dans lesquels on peut s'exercer à une plus grande diversité de tons et d'inflexions de voix; et, bien qu'il enseigne en cet endroit, et même partout, que la manière de prononcer d'un orateur est toute dif-

férente de celle du théâtre, il déclare néanmoins que pour former un jeune rhétoricien, il faut le mettre comme entre les mains d'un acteur de théâtre qui soit habile, afin qu'il lui enseigne cette manière naturelle de prononcer. « C'est au comédien, dit-il, « à montrer comment on fait un récit, avec quelle « autorité on persuade, avec quelle impétuosité s'é- « lève pour ainsi dire la colère, quel ton il faut « prendre pour exciter la pitié ; et pour y réussir, « il choisira dans quelques comédies des endroits « convenables qui aient rapport à la manière du bar- « reau. Cela servira à plus d'une chose ; car en même « temps qu'un enfant apprend par là à bien pro- « noncer, il y trouve aussi de quoi nourrir son style « et son éloquence ; mais quand l'âge l'aura rendu « capable de plus grandes choses (car ceci n'est « qu'en attendant), quand il commencera à lire les « plaidoyers et les harangues des orateurs, et qu'il « en sentira déja les beautés, c'est alors qu'un maître « doit redoubler ses soins : c'est le temps, non seu- « lement de lui former l'esprit par la lecture, mais « de l'obliger à apprendre par cœur les plus beaux « endroits d'une pièce, et ensuite à les déclamer « comme s'il avoit véritablement à parler en public, « afin d'exercer sa voix et sa mémoire par la pro- « nonciation. »

Mais parce qu'il ne nous est point permis ni même bienséant de rien emprunter des comédies, ni encore moins d'en choisir les endroits les plus propres pour nous exercer et nous accoutumer à une prononciation variée, parce que ce sont d'ordinaire les plus passionnés, et par conséquent les plus remplis

du poison spirituel dont l'art du théâtre fait gloire d'infecter les ames, nous en proposerons quelques-uns des saintes Écritures, particulièrement choisis entre ceux qui approchent le plus des dialogues, et qui semblent aussi les plus avantageux pour s'exercer à acquérir ce talent et cette facilité de prononcer agréablement. Que si je m'arrête long-temps à cette diversité d'exemples, personne ne doit s'en plaindre ni le trouver mauvais; « (1) car étant, « comme dit l'Apôtre, également redevable aux sages « et aux simples, aux savans et aux ignorans », après avoir jusqu'ici fait voir aux uns, comme plus intelligens, la manière de bien prononcer, je dois présentement employer mes efforts pour la découvrir aussi aux autres, comme moins habiles.

Mais pour avouer ici franchement la vérité, ce qui m'a le plus fortement excité à cette entreprise, c'est que je vois très peu de prédicateurs qui sachent cette manière naturelle de s'énoncer. Ce qui est d'autant plus déplorable, que le défaut de ce talent pour le débit se rencontre en quelques-uns qui, possédant d'ailleurs toutes les autres parties de l'éloquence, ne laissent pas de perdre par ce seul défaut tout le fruit et toute l'utilité de leur travail.

(1) « Sapientibus et insipientibus debitor sum. » (Ep. ad Rom. c. 1. v. 14.)

CHAPITRE IX.

Divers exemples de sentences et de figures tirées de l'Ecriture sainte, pour mieux faire entendre les différentes manières de varier la prononciation.

Je commencerai par montrer en peu de mots ce que j'ai particulièrement dessein de traiter ici. Nous avons déja dit que la prononciation se divise généralement en trois parties, c'est-à-dire qu'il y a trois différentes manières de prononcer qui conviennent, l'une, aux trois principales parties du discours, savoir, l'exposition, la preuve, et l'amplification, dont il a été parlé ci-devant; l'autre, aux sentences et aux figures différentes qui entrent dans ces parties principales, et la troisième, aux termes particuliers dont ces figures et ces sentences sont composées. Or, comme la grace et la beauté de la prononciation consistent principalement à la varier avec justesse dans ces sortes de sentences, et que nous n'avons jusqu'ici touché cette partie que légèrement et en abrégé, nous la traiterons en ce lieu plus amplement, et la ferons connoître par une grande diversité d'exemples, avec le plus d'évidence et de clarté qu'il sera possible.

Mais auparavant j'avoue ici franchement que je ne trouve point en moi une force d'éloquence assez

grande pour pouvoir jamais exprimer les divers tons et les différentes inflexions de voix qui conviennent à chaque différente figure ou sentence, et souvent même à chacun des différens termes qu'elles contiennent. Je puis néanmoins toujours faire remarquer au lecteur sage et éclairé, dans les différentes parties de chaque figure ou sentence proposée, qu'il faut prendre en celle-ci un ton de voix, et en celle-là un autre; mais aussi, parce que ce seroit un travail presque infini que de parcourir toutes les sortes de figures et de sentences, et d'assigner à chacune la différente manière de prononcer qui lui est propre, j'ai pensé que la méthode la plus commode seroit d'exposer ici quelques figures de mot et de pensée choisies entre celles que nous avons traitées dans le livre précédent, et de bien examiner et faire entendre la manière de prononcer qui leur convient; car toutes les figures ayant, chacune, comme leur geste et leur manière d'élocution particulière, elles demandent aussi une prononciation spéciale qui leur convienne. Commençons donc par celles qui marquent expressément quelque passion ou quelque affection de l'ame, parce que c'est en elles que la bonne manière de prononcer paroît plus clairement.

La première qui se présente, est le souhait, *optatio*. Cette figure demande sa manière de prononciation propre, c'est-à-dire, un certain ton de voix qui marque le mouvement et le désir de l'ame. Tel est ce souhait de David : « (1) Qui me donnera des

(1) « Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, « et requiescam? » (Ps. 54. v. 6.)

« ailes comme à la colombe, pour que je puisse m'en-
« voler dans quelque désert, et me retirer dans
« quelque lieu écarté. » Il faut néanmoins en celui-ci, du prophète Jérémie, prendre un ton plein d'indignation : « (1) Qui me fera trouver dans le désert
« une cabane de voyageur, afin que j'abandonne
« ce peuple, et que je me retire du milieu d'eux;
« car ils sont tous des adultères, c'est une troupe
« de violateurs de la loi. » Mais une voix douce et accompagnée d'un mouvement de compassion, convient mieux à cet autre du même prophète : « (2)
« Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux
« une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit
« les enfans de la fille de mon peuple, qui ont été
« tués? » Il en est de même de ce troisième :
« (3) Oh! s'ils avoient un peu de sagesse et de lu-
« mière, et qu'ils prévissent la funeste fin qui les at-
« tend! » En tous ces souhaits on doit prendre comme un même ton de voix, avec quelque différence néanmoins, selon la différente nature des pensées.

L'imprécation, le contraire du souhait, demande une action véhémente et animée, comme celle-ci du saint homme Job : « (4) Que le jour auquel je suis né

(1) « Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum, et
« derelinquam populum meum et recedam ab eis? quia om-
« nes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum. » (Jer. c. 9. v. 2.)

(2) « Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem
« lacrymarum? et plorabo die ac nocte interfectos filiæ
« populi mei. » (Ibid. v. 1.)

(3) « Utinam saperent et intelligerent ac novissima pro-
« viderent? » (Deut. c. 32. v. 29.)

(4) « Pereat dies in quâ natus sum, et nox in quâ dic-
« tum est : conceptus est homo. » (Job. c. 3. v. 3.)

« périsse, et la nuit en laquelle il a été dit : un homme « est conçu ! »

La prière ou intercession par forme de souhait, et les bénédictions, qui sont si fréquentes dans les saintes Écritures, étant directement contraires à l'imprécation, demandent aussi un ton de voix tout différent, c'est-à-dire doux et attendrissant : tel est le souhait du Prophète-Roi pour celui qui a l'intelligence de la pauvreté de Jésus-Christ : « (1) Que le Sei- « gneur le conserve et le rende plein de vie ! qu'il le « rende heureux sur la terre, et qu'il ne le livre pas « au désir de ses ennemis!... » Tel est tout le Psaume dix-neuvième : « (2) Que le Seigneur vous exauce « dans le jour de l'affliction ! que le nom du Dieu « de Jacob vous protége puissamment... » Telle est enfin cette bénédiction d'Isaac pour Esaü : « (3) Voici « mon fils, qui répand une odeur semblable à celle « d'un champ que le Seigneur a comblé de ses bé- « nédictions : que Dieu vous donne une abondance « de blé et de vin, de la rosée du ciel et de la « graisse de la terre. »

La figure qui approche le plus de la précédente est la supplication, qui veut aussi pour cela un ton

(1) « Dominus conservet eum et vivificet eum, et bea- « tum faciat eum in terrâ, et non tradat eum in animam « inimicorum ejus. » (Ps. 40, v. 2.)

(2) « Exaudiat te Dominus in die tribulationis ; protegat « te nomen Dei Jacob..... »

(3) « Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui be- « nedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli et de pingue- « dine terræ abundantiam frumenti et vini. » (Gen. c. 27, v. 27.)

de voix touchant, mais qui n'ait rien d'efféminé, comme celle-ci de saint Paul à Philémon en faveur de son esclave Onésime qui s'étoit enfui : « (1) Moi « Paul, déja vieux, et maintenant prisonnier pour « Jésus-Christ, je vous conjure de recevoir comme « mes entrailles mon fils Onésime, que j'ai engendré « dans mes liens, et converti à la foi. »

L'action d'inviter à la justice et à la piété, comme approchant de la supplication, demande aussi une voix douce et suppliante. Telle est celle-ci du Seigneur même dans l'Évangile : « (2) Venez à moi, vous « tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je « vous soulagerai. » On doit prononcer de même d'une voix douce et aimable ce verset du Prophète-Roi : « (3) Venez, mes enfans, écoutez-moi; je vous « enseignerai la crainte du Seigneur. »

Il y a outre cela plusieurs autres sortes de mouvemens et d'affections de l'ame, dont l'expression demande une prononciation aussi diversement variée qu'elles sont différentes entre elles; car, quand nous nous plaignons et que nous déplorons notre sort, cette plainte doit se prononcer d'une manière triste; comme quand le prophète s'abandonnant au mouvement d'une sainte et pieuse douleur, fait à Dieu même

(1) « Paulus senex, nunc autem et vinctus Jesu Christi, « obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesi- « mo..... illum, ut mea viscera, suscipe. » (Ep. ad Philem. v. 9, 10 et 12.)

(2) « Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, « et ego reficiam vos. » (Matth. c. 11. v. 28.)

(3) « Venite filii, audite me, timorem Domini docebo vos. » (Ps. 33. v. 11.)

cette plainte : « (1) Jusqu'à quand, Seigneur, m'ou-
« blierez-vous ? sera-ce pour toujours ? Jusqu'à quand
« détournerez-vous de moi votre visage ? Jusqu'à quand
« remplirai-je mon ame de tant de desseins différens
« qui l'agitent et l'inquiètent ? et mon cœur sera-t-il
« chaque jour dans la douleur ? Jusqu'à quand mon
« ennemi sera-t-il élevé au dessus de moi ? » Le saint homme Job dit de même : « (2) Jusqu'à quand dif-
« férerez-vous de m'épargner et de me donner quel-
« que relâche, afin que je puisse un peu respirer ? » Mais la plainte du prophète Habacuc est bien plus véhémente, quand il dit : « (3) Jusqu'à quand, Sei-
« gneur, pousserai-je mes cris vers vous, sans que
« vous m'écoutiez ? Jusqu'à quand éléverai-je ma voix
« jusqu'à vous dans la violence que je souffre, sans
« que vous me sauviez ? » Il en est de même de cet endroit du prophète Michée : « (4) Malheur à
« moi, parce que je suis semblable à un homme
« réduit à cueillir des raisins à la fin de l'automne,

(1) « Usquequo, Domine, oblivisceris me ? in finem ? us-
« quequo avertis faciem tuam à me ? Quandiu ponam con-
« silia in anima mea, dolorem in corde meo per diem ?
« Usquequo exaltabitur inimicus meus super me. » (Ps. 12. v. 1.)

(2) « Usquequo non parcis mihi, nec dimittis me, ut glu-
« tiam salivam meam ? » (Job. c. 7. v. 18.)

(3) « Usquequo, Domine, clamabo, et non exaudies ? vo-
« ciferabor ad te vim patiens, et non salvabis ? » (Habac. c. 1. v. 2.)

(4) « Væ mihi, quia factus sum sicut qui colligit in au-
« tumno racemos vindemiæ : non est botrus ad comeden-
« dum : præcoquas ficus desideravit anima mea. Periit sanc-
« tus de terrâ, et rectus in hominibus non est. » (Mich. c. 7. v. 1.)

« après la vendange faite ; on ne trouve pas à man-
« ger une seule grappe, et j'ai désiré en vain quel-
« ques-unes de ces figues les premières mûres. On
« ne trouve plus de saint sur la terre, il n'y a plus
« personne qui ait le cœur droit. »

Nous nous servons de cette même interjection, *Væ*, malheur à, non seulement pour déplorer notre sort, mais aussi pour menacer les autres de supplices terribles. C'est ainsi qu'en use Amos en cet endroit : « (1) Malheur à vous qui vivez en Sion dans l'abon-
« dance de toutes choses, et qui mettez votre con-
« fiance en la montagne de Samarie ! grands qui
« êtes les chefs des peuples, qui entrez avec une
« pompe fastueuse dans les assemblées d'Israel ! » C'est ainsi qu'en use Jésus-Christ dans l'Evangile : « (2) Malheur à vous, dit-il, docteurs de la loi et
« pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le
« royaume du Ciel. »

Le mouvement d'indignation ayant beaucoup de rapport avec la menace, prend aussi un ton semblable, comme quand le Seigneur dit dans Ezéchiel : « (3) Je contenterai ma fureur ; je vous réduirai en
« un désert ; je vous rendrai l'objet des insultes des

(1) « Væ vobis, qui opulenti estis in Sion et confiditis in
« monte Samariæ, optimates capita populorum, ingredien-
« tes pompaticè domum Israel ! » (Amos. c. 6. v. 1.)

(2) « Væ vobis, scribæ et pharisei hypocritæ, quia clau-
« ditis regnum cœlorum ante homines. » (Matth. c. 23. v. 13.)

(3) « Et complebo furorem meum... et dabo te in deser-
« tum et in opprobrium gentibus quæ in circuitu tuo sunt,
« in conspectu omnis prætereuntis ; et eris opprobrium et

« nations qui sont autour de vous, à la vue de tous « les passans; et vous deviendrez à l'égard des peu- « ples qui vous environnent, un sujet de mépris et « de malédiction, et un exemple terrible et éton- « nant lorsque j'aurai exercé mes jugemens au milieu « de vous, dans ma fureur, dans mon indignation « et dans toute l'effusion de ma colère. C'est moi « qui suis le Seigneur, qui ai parlé; lors, dis-je, que, « je lancerai les flèches perçantes de la famine qui « seront mortelles... lorsque je ferai venir tout en- « semble la famine et les bêtes les plus cruelles pour « vous exterminer entièrement, que la peste et le « sang régneront parmi vous, et que je vous ferai « passer au fil de l'épée. C'est moi qui suis le Sei- « gneur, qui ai parlé. » On voit clairement dans ces paroles, que le vif sentiment qui inspire cette indignation, en demande un semblable dans la prononciation, afin que le ton de voix réponde à la force du discours et du sens qu'il renferme.

C'est encore ainsi que le prophète Isaïe parle en la personne du Seigneur même : « (1) Je me suis « tu, dit-il, jusqu'à cette heure, je suis demeuré « dans le silence, j'ai été patient, mais mainte-

« blasphemia, exemplum et stupor in gentibus quæ in cir- « cuitu tuo sunt, cùm fecero in te judicia in furore et in in- « dignatione et in increpationibus iræ : quæ ego Dominus « locutus sum. Quando misero sagittas famis pessimas in « eos quæ erunt mortiferæ.... et immittam in vos famem et « bestias pessimas usque ad internecionem, et pestilentia et « sanguis transibunt per te, et gladium inducam super te: « ego Dominus locutus sum. » (Ez. c. 5. v. 13.)

(1) « Tacui semper, silui, patiens fui; sicut parturiens « loquar; dissipabo et absorbebo simul; desertos faciam

« nant je me ferai entendre comme une femme qui « est dans les douleurs de l'enfantement; je détrui- « rai tout, j'abymerai tout; je rendrai désertes les « montagnes et les collines; j'en dessécherai jus- « qu'aux moindres herbes. »

C'est de cette sorte que le Seigneur parle encore dans le Deutéronome, quand il dit : « (1) Ma fureur « s'est allumée comme une flamme impétueuse, elle « pénétrera jusqu'au fond des enfers, elle brûlera « la terre sans y laisser les moindres herbes; elle « embrasera les montagnes jusque dans leurs fon- « demens; j'armerai contre eux les dents des bêtes « farouches et la fureur de celles qui rampent sur la « terre. »

Il s'y mêle aussi quelquefois, et même assez souvent, des mouvemens d'admiration, comme dans Isaïe : « (2) Qu'est devenu ce maître impitoyable? « comment ce tribut qu'il exigeoit si sévèrement a- « t-il cessé? » Et cet autre : « (3) Comment es-tu « tombé du ciel, Lucifer, toi qui paroissois si bril- « lant au point du jour? comment as-tu été renversé

« montes et colles, et omne gramen eorum exsiccabo. » (Is. c. 42. v. 14.)

(1) « Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque « ad inferni novissima devorabitque terram cum germine « suo, et montium fundamenta comburet.... Dentes bestia- « rum immittam in eos, cum furore trahentium super ter- « ram. » (Deut. c. 32. c. 22.)

(2) « Quomodo cessavit exactor, quievit tributum? » (Is. c. 14. v. 4.)

(3) « Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane orie- « baris? corruisti in terram, qui vulnerabas gentes! » (Ib. v. 12.)

« sur la terre, toi qui frappois de plaies les nations ? » Quelquefois aussi ce même mouvement se mêle à d'autres ; c'est ainsi que, dans le même prophète, il se trouve joint à l'indignation dans ces paroles : « (1) Com- « ment la Cité fidèle, pleine de droiture et d'équité « est-elle devenue une prostituée ? » et à la douleur, dans ces plaintes de Jérémie : « (2) Comment cette « ville si pleine de peuple, est-elle maintenant si « solitaire et si désolée ? » C'est ainsi que David le joint à la douleur, en déplorant la perte de Saül et de Jonathas : « (3) Comment, dit-il, les forts sont- « ils tombés ? comment la gloire des armes a-t-elle « été anéantie ? »

La précision, que nous avons mise au rang des figures de pensée, exprime souvent un grand sentiment ou une grande passion, non par la véhémence des paroles, mais par le silence. C'est ainsi que le Prophète-Roi exprime la vive douleur de son péché, dans ce verset : « (4) Mon ame est toute troublée ; « mais vous, Seigneur, jusques à quand...? » L'ardeur de son désir paroît à ce dernier mot s'arrêter tout d'un coup, comme étant retenue par l'excès de la douleur qui l'empêche de l'exprimer entièrement ; car il supprime cette parole : « Serez-vous en colère « contre moi », ou quelqu'autre semblable.

(1) « Quomodo facta est meretrix civitas fidelis, plena ju- « dicii ? » (Is. c. 1. v. 21.)

(2) « Quomodo sedet sola civitas plena populo ? » (Lam. Jer. c. 1. v. 1.)

(3) Quomodo ceciderunt robusti ? et perierunt arma bel- « lica ? » (2. Reg. c. 1. v. 28.)

(4) « Anima mea turbata est valde ; sed tu, Domine, us- « quequo ? » (Ps. 6. v. 3.)

On peut donc par cette précision faire paroître une grande affection ou un vif sentiment de l'ame, lorsqu'ayant porté à son plus haut point la dignité, ou, ce qui est plus ordinaire, l'indignité d'une chose, celui qui parle s'arrête tout d'un coup, comme ne trouvant plus de terme, d'expression assez forte pour se bien faire entendre. Ainsi, lorsqu'un prédicateur s'arrête et demeure comme frappé d'un profond étonnement sans rien dire, s'il est véritablement ému et touché lui-même, ce silence aura sans doute une force merveilleuse pour émouvoir et exciter les esprits de ses auditeurs; et quelquefois même la force de l'esprit divin peut être si grande dans un prédicateur, qu'il coupe et finisse son sermon même par cette sorte de précision, et laisse ainsi ses auditeurs comme suspendus et tout tremblans. Comme cette action seroit ridicule si elle n'étoit qu'une feinte et une adresse de l'orateur, elle est aussi très efficace pour toucher et émouvoir les esprits, lorsqu'elle vient d'un cœur vraiment animé de l'esprit de Dieu et du zèle de sa gloire.

Les figures que nous allons encore placer ici, se rapportent toutes à quelque mouvement ou affection particulière de l'ame, et surtout l'affirmation, laquelle, comme dit Quintilien, a quelquefois plus de force que les preuves mêmes; mais elle demande aussi pour cela une action très vive et très ferme dans le visage et dans la voix, qui marquent une confiance certaine en la cause qu'on soutient. Telle est celle-ci de saint Paul : « (1) Je vous dis, moi Paul, que si

(1) « Ecce ego Paulus dico vobis quoniam si circumcida-

« vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous « servira de rien; et de plus je déclare à tout homme « qui se fera circoncire, qu'il est obligé de garder « toute la loi. » Et cet autre encore : « (1) Si nous « n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette « vie, nous serions les plus misérables de tous les « hommes. » Et dans la même épitre : « (2) Ne vous « y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, « ni les adultères, ne seront point héritiers du « royaume de Dieu. »

Le serment demande aussi un ton affirmatif semblable, plein de force et de vivacité. C'est ainsi qu'en usa David envers le sage Abigaïl : « (3) Je vous jure, « dit-il, par le Seigneur, le Dieu d'Israel, qui m'a « empêché de vous faire du mal, que si vous ne « fussiez venu promptement au devant de moi, il ne « seroit resté en vie demain au matin dans la mai- « son de Nabal, ni homme, ni bête. »

L'exhortation ou l'action d'inciter et d'encourager, veut être animée d'un ton qui marque un poids et une

« mini, Christus vobis nihil proderit. Testificor autem rur- « sus omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est « universæ legis faciendæ. » (Gal. c. 5. v. 2.)

(1) « Si in hâc vitâ tantum in Christo sperantes sumus; « miserabiliores sumus omnibus hominibus.» (1. Cor. c. 15. v. 19.)

(2) « Nolite errare : neque fornicarii, neque idolis ser- « vientes, neque adulteri..... regnum Dei possidebunt. » (Ibid. c. 6. v. 9.)

(3) « Vivit Dominus Deus Israel, qui prohibuit me ne ma- « lum facerem tibi; nisi cito venisses in occursum mihi, non « remansisset Nabal usque ad lucem matutinam, mingens ad « parietem. » (1. Reg. c. 25. v. 34.)

autorité comme de maître, par une voix ferme et une prononciation prompte, comme est celle du Seigneur dans Isaïe : « (1) Examinez tout avant de ju-« ger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, « défendez la veuve »; et celle-ci encore dans le « même prophète : « (2) Rompez les chaînes de l'im-« piété, déchargez de leurs fardeaux ceux qui en « sont accablés, renvoyez libres ceux qui sont oppri-« més par la servitude, et brisez tout ce qui charge les « autres; faites part de votre pain à celui qui a faim. »

Les corrections et les réprimandes qui tendent à réveiller les hommes de l'assoupissement mortel où ils sont pour ce qui regarde le salut, sont peu différentes de l'exhortation, et demandent aussi une action grave et une voix ferme et animée, comme celle du Sage contre les paresseux, quand il dit : « (3) Jusques « à quand dormirez-vous, ô paresseux? quand vous « réveillerez-vous de votre sommeil? vous dormirez « un peu, vous sommeillerez un peu... et l'indigence « viendra vous surprendre... »; et cette autre encore contre les amateurs du monde : « (4) O en-« fans! jusques à quand aimerez-vous l'enfance?

(1) « Quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pu-« pillo, defendite viduam. » (Is. c. 1. v. 17.)

(2) « Dissolve colligationes impietatis; solve fasciculos « deprimentes; dimitte eos qui confracti sunt liberos, et « omne onus dirumpe, frange esurienti panem tuum. » (Ibid. c. 58. v. 6.)

(3) « Usquequo piger dormies? quando consurges è somno « tuo? paululum dormies, paululum dormitabis ..... et « veniet tibi quasi viator egestas. » (Prov. c. 6. v. 9.)

(4) « Usquequo, parvuli, diligitis infantiam, et stulti ea

« jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui « les perd, et les imprudens haïront-ils la science? »

L'exclamation et l'apostrophe servent aussi beaucoup à exciter des mouvemens et des affections, parce qu'elles ne sont pas bornées à exprimer seulement quelque passion particulière, mais qu'elles s'étendent et s'accommodent à toutes sortes de mouvemens et d'affections de l'ame ; car de quelque zèle brûlant et de quelque vive ardeur qu'on soit animé, on peut toujours fort bien les faire éclater par l'une et par l'autre de ces deux figures. C'est, par exemple, une exclamation qui exprime une douleur dans Jérémie, quand il s'écrie en la personne du Seigneur : « (1) O vous tous qui passez par ce chemin! « considérez et voyez s'il y a une douleur comme la « mienne! » C'est encore une exclamation, mais qui est mêlée d'une indignation douce et modérée, quand Jésus ressuscité dit dans l'Évangile : « (2) O insensés « et lents de cœur à croire ce que les prophètes ont « dit! » Mais celle-ci de saint Paul est plus véhémente et plus animée : « (3) O Galates insensés! qui « vous a ensorcelés pour vous rendre ainsi rebelles « à la vérité, après que je vous ai fait voir Jésus-

ve.

« quæ sibi sunt noxia cupient, et imprudentes odibunt « scientiam? » (Prov. c. 1. v. 22.)

(1) « O vos omnes qui transitis per viam! attendite, et « videte si est dolor sicut dolor meus. » (Lam. c. 1. v. 12.)

(2) « O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus « quæ locuti sunt prophetæ! » (Luc. c. 24. v. 25.)

(3) « O insensati Galatæ! quis vos fascinavit non obedire « veritati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus « est, in vobis crucifixus? » (Ep. ad Gal. c. 3. v. 1.)

« Christ si vivement dépeint devant vous, et comme « crucifié à vos yeux? » Il y a néanmoins encore plus de force et de véhémence dans cette autre du Sauveur : « (1) O race infidèle et dépravée, jusqu'à « quand serai-je avec vous et vous souffrirai-je? »

Il n'est pas nécessaire que cette particule *O* entre dans toute exclamation, car elle se fait fort bien sans elle, et quelquefois aussi avec les autres interjections par lesquelles la force des sentimens dont on est animé éclate naturellement. Telle est celle-ci de saint Jean-Baptiste : « (2) Race de vipère, qui vous a « avertis de fuir la colère qui doit tomber sur vous? » Telle est aussi cette autre du Seigneur même dans Isaïe : « (3) Hélas! je me consolerai dans la perte de « ceux qui me combattent, et je serai vengé de mes « ennemis. » De même dans l'Évangile, Jésus-Christ laissant éclater la grande douleur dont son cœur est touché, s'écrie : « (4) Malheur au monde « à cause des scandales!... malheur à l'homme par « qui le scandale arrive! » C'est ainsi encore que l'ange fait parler, dans l'Apocalypse, les hommes surpris et effrayés de la chute de Babylone : « (5) Hélas,

(1) « O generatio infidelis et perversa! usquequo ero « apud vos, et patiar vos? » (Luc. c. 9. v. 41.)

(2) « Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere à « venturâ irâ. » (Ibid. c. 3. v. 7.)

(3) « Heu! ego consolabor super hostibus meis, et vindi- « cabor de inimicis meis! » (Is. c. 1. v. 24.)

(4) « Væ mundo à scandalis!.... væ homini illi per quem « scandalum venit! » (Matth. c. 18. v. 7.)

(5) « Væ, væ! civitas illa magna Babylon, civitas illa « fortis, quoniam unâ horâ venit judicium tuum. » (Apoc. c. 18. v. 10.)

« hélas ! Babylone, grande ville, ville si puissante, « ta condamnation est venue en un moment ! »

On compte aussi entre les exclamations cet endroit de Jérémie : « (1) Ah ! ah ! ah ! Seigneur, les faux « prophètes leur disent sans cesse : Vous ne verrez « point l'épée ni la guerre, et la famine ne sera point « parmi vous. » Car *Ah !* comme *O !* sert avantageusement à l'exclamation, parce que l'un et l'autre remplissent également la bouche; et il me semble même que *Ah !* est plus commode et plus aisé à prononcer, et fait paroître moins d'art et d'affectation dans l'orateur, étant comme un signe et une expression naturelle de toute affection de l'ame. Si un prédicateur s'en sert avec prudence, il ne remuera pas peu les cœurs des auditeurs.

La figure qui approche le plus de l'exclamation est l'apostrophe, qui lui est aussi toujours jointe, et sert de même à tous les mouvemens et à toutes les affections de l'ame. Elle est véhémente, comme en cet endroit de Moïse : « (2) J'atteste aujourd'hui « le ciel et la terre que vous serez bientôt exterminés de ce pays que vous devez posséder après « avoir passé le Jourdain »; et en celle-ci d'Ezéchiel : « (3) Épée, épée, sors du fourreau pour verser le

(1) « A, a, a, Domine Deus, prophetæ dicunt eis : non « videbitis gladium, et fames non erit in vobis. » (Jer. c. 14. v. 13.)

(2) « Testes invoco hodiè cœlum et terram, cito peritu- « ros vos esse de terrâ quam, transito Jordane, possessuri « estis. » (Deut. c. 4. v. 26.)

(3) « Mucro, mucro, evagina te ad occidendum, lima te, « ut interficias et fulgeas. » (Ez. c. 21. v. 28.)

« sang ; sois tranchante et claire, pour tuer et pour « briller. »

Mais il faut prendre un ton de voix tout autre dans la prononciation de cette apostrophe si pleine de douceur, dont Isaïe se sert pour exprimer l'ardent désir qui le faisoit soupirer après la naissance du Messie : « (1) Cieux, envoyez d'en-haut votre ro- « sée, et que les nuées fassent descendre le juste « comme une pluie ; que la terre s'ouvre, et qu'elle « germe le Sauveur. » Car la voix doit exprimer l'ardent et amoureux désir d'une ame qui soupire pour son Sauveur.

En voici une autre de David, qui demande une action et un ton de voix tout différens : « (2) Mon- « tagnes de Gelboé, que la rosée ni la pluie ne tom- « bent jamais sur vous ; qu'il n'y ait point sur vos « coteaux de champs dont on offre les prémices, « parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, « le bouclier de Saül. »

L'interrogation s'accommode aussi à toute sorte d'affections, et demande une prononciation évidemment différente de la manière commune de s'énoncer, et qui surtout soit variée, selon la variété des sentimens et des affections dont on est animé. Ainsi elle veut, quelquefois une voix simple et douce; comme cette demande qu'un jeune homme riche vint faire à

(1) « Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum, ape- « riatur terra et germinet salvatorem. »

(2) « Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super « vos, neque sint agri primitiarum, quia ibi abjectus est « clypeus fortium, clypeus Saul. » (2. Reg. c. 1. v. 21.)

Jésus-Christ : « (1) Bon maître, que faut-il que je fasse « pour posséder la vie éternelle ? » et comme celle-ci encore de Jésus-Christ même : « (2) De quoi « vous entretenez-vous ainsi dans votre chemin ? et « d'où vient que vous êtes si tristes ? »

Mais lorsque l'interrogation est l'effet d'un ardent désir, il faut prendre un ton tout différent, c'est-à-dire, plus pressant et plus animé, comme dans celle-ci de Job : « (3) Qui m'accordera que mes paroles « soient écrites ? qui me donnera qu'elles soient « tracées dans un livre, qu'elles soient gravées sur « une lame de plomb avec une plume de fer, ou « sur la pierre avec le ciseau ? » Tous les membres de cette interrogation continuée, doivent se prononcer d'un même ton, et néanmoins toujours avec quelque véhémence et quelque instance pressante de plus en plus. Il en est de même de cet endroit de l'Apôtre : « (4) Qui est foible ou affligé, sans que « je m'affoiblisse ou que je m'afflige avec lui ? Qui « est scandalisé, sans que je brûle ? » Mais il y a plus de véhémence dans cet autre d'Isaïe : « (5) Pour-

(1) « Magister bone, quid faciens vitam æternam pos-« sidebo? » (Luc. c. 18. v. 18.)

(2) « Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem « ambulantes, et estis tristes? » (Ibid. c. 24. v. 17.)

(3) « Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? quis « mihi det ut exarentur in libro, stylo ferreo, et plumbi « laminâ, vel celte sculpantur in silice? » (Job. c. 19. v. 23.)

(4) « Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scanda-« lizatur, et ego non uror? » (2. Cor. c. 11. v. 29.)

(5) « Quare atteritis populum meum, et facies pauperum « commolitis? » (Is. c. 3. v. 15.)

« quoi foulez-vous aux pieds mon peuple ? Pourquoi « meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres ? » Celui-ci, de Moïse, doit se prononcer d'une manière qui marque de la colère et de l'indignation : « (1) Race pervertie et toute corrompue ! Est-ce « ainsi que vous témoignez votre reconnoissance en- « vers le Seigneur, ô peuple fou et insensé ? » Et cet autre de Jérémie : « (2) Ne punirai-je point ces « excès, dit le Seigneur ? et ne me vengerai-je point « d'une nation si criminelle ? »

Mais voici une autre interrogation du même prophète, qu'on doit prononcer d'une voix et avec une action qui marquent du doute, de l'embarras et de l'inquiétude : « (3) A qui adresserai-je ma parole ? et « qui conjurerai-je de m'écouter ?... Qui est l'homme « sage qui comprenne ceci, à qui l'on puisse faire « entendre la parole du Seigneur, afin qu'il l'annonce « aux autres ; qui comprenne pourquoi cette terre « a été désolée, pourquoi elle est devenue sèche et « toute brûlée, comme un désert, sans qu'il y ait « personne qui y passe ? »

Ce seroit un travail trop long que de parcourir

(1) « Generatio prava atque perversa ! hæccine reddis « Domino, populo stulte et insipiens ! » (Deut. c. 32. v. 5.)

(2) « Numquid super his non visitabo, dicit Dominus : « et in gente tali non ulciscetur anima mea? » (Jer. c. 5. v. 9.)

(3) « Cui loquar ? et quem contestabor, ut audiat ?..... « Quis est vir sapiens qui intelligat hoc, et ad quem « verbum oris Domini fiat, ut annuntiet istud, quare pe- « rierit terra, et exusta sit quasi desertum, eo quòd non « sit qui pertranseat. » (Jer. c. 6. v. 10, et c. 9. v. 12.)

toutes ces sortes d'exemples, dont l'Ecriture sainte est remplie presque dans toutes ses pages; on peut aisément y observer les différentes prononciations de chacun, et se former par cet exercice une manière de prononcer véritable et naturelle.

La figure appelée en latin *sermocinatio*, par laquelle on fait parler différentes personnes selon leur état et leur condition, sert aussi à différentes affections de l'ame, et demande pour cela une inflexion de voix différente et variée, selon la différence et la variété de ces affections. C'est pourquoi autre est la prononciation de cette figure en cet endroit de Jérémie : « (1) Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur, qui donne en son temps aux « fruits de la terre les premières et les dernières « pluies, et qui nous conserve tous les ans une « abondante moisson »; et autre en celui-ci du Sage : « (2) Les méchans on dit dans l'égarement de leurs « pensées : Le temps de notre vie est court et fâcheux; l'homme après sa mort n'a plus de bien « à attendre, et l'on ne sait personne qui soit revenu des enfers; car nous sommes nés comme à « l'aventure. » Autre aussi est la prononciation de

(1) « Et non dixerunt in corde suo : metuamus Domi-« num....., qui dat nobis pluviam temporaneam et sero-« tinam in tempore suo, plenitudinem annuæ messis custo-« dientem nobis. » (Jer. c. 5. v. 24.)

(2) « Dixerunt impii cogitantes apud se non rectè : exi-« guum et cum tædio est tempus vitæ nostræ, et non est « refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit « reversus ab inferis, quia ex nihilo nati sumus. » (Sap. c. 2. v. 1.)

celui-ci, où le Sage représentant les méchans pleins d'étonnement de la gloire et du bonheur des justes au dernier jour, leur fait dire : « (1) Ce sont là ceux « qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et « que nous donnions pour exemples de personnes « dignes de toute sorte d'opprobres. Insensés que « nous étions! leur vie nous paroissoit une folie, et « leur mort honteuse; et cependant les voilà élevés « au rang des enfans de Dieu, et leur partage est « avec les saints. Nous nous sommes donc égarés « de la voie de la vérité..... » Autre enfin est encore l'inflexion de voix que demande dans Isaïe cet endroit, où le Seigneur fait parler le roi d'Assur : « (2) Je visiterai cette fierté du cœur insolent du « roi d'Assur; car il a dit en lui-même : C'est par la « force de mon bras que j'ai fait ces grandes choses, et c'est ma propre sagesse qui m'a éclairé. « J'ai enlevé les anciennes bornes des peuples, j'ai « pillé les trésors des princes, et comme un conquérant j'ai arraché les rois de leurs trônes. »

Il y a encore quelques figures qui demandent une inflexion de voix particulière; et il ne sera pas

(1) « Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et « in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum « æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. « Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter « sanctos sors illorum est. Ergo erravimus à viâ veritatis. » (Sap. c. 5. v. 3.)

(2) « Visitabo super fructum magnifici cordis regis Assur.... dixit enim : in fortitudine manûs meæ feci, et in « sapientiâ meâ intellexi, et abstuli terminos populorum, « et principes eorum deprædatus sum, et detraxi quasi « potens in sublimi residentes. » (Is. c. 10. v. 12.)

inutile d'en faire ici comme une revue, pour servir d'exemples.

La première est la *répétition* d'un même mot, au commencement de chaque membre d'un discours. Or cette répétition doit se faire d'un même ton de voix, comme celle-ci dans Jérémie : « (1) L'épée est « tirée contre les Chaldéens, dit le Seigneur, contre « les habitans de Babylone, contre ses princes et « contre ses sages; l'épée est tirée contre ses devins, « qui paroîtront des insensés; l'épée est tirée contre « ses braves, qui seront saisis de crainte; l'épée est « tirée contre ses chevaux, contre ses charriots, et « contre tout le peuple, qui est au milieu d'elle, « et ils deviendront comme des femmes; l'épée est « tirée contre ses trésors, et ils seront pillés. »

La deuxième est la *conversion*, où un même mot est répété à la fin de chaque membre; ce qui doit aussi se faire d'un même ton; c'est ainsi que nous prononçons cet endroit de saint Paul : « (2) Quand « j'étois enfant, je parlois en enfant, je jugeois en « enfant, je raisonnois en enfant. »

La troisième, la *complexion*, où un mot est répété au commencement de chaque membre, et un

(1) « Gladius ad Chaldæos, ait Dominus, et ad habita- « tores Babylonis, et ad principes, et ad sapientes ejus; « gladius ad divinos ejus, qui stulti erunt; gladius ad for- « tes illius qui timebunt; gladius ad equos ejus et ad currus « ejus, et ad omne vulgus quod est in medio ejus, et erunt « quasi mulieres; gladius ad thesauros ejus qui diripien- « tur. » (Jer. c. 50. v. 35.)

(2) « Cùm essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapie- « bam ut parvulus, cogitabam ut parvulus. » (1. Cor. c. 13. v. 11.)

autre à la fin, prend la prononciation de l'une et de l'autre de ces deux figures; on peut en voir divers exemples dans l'endroit où il est parlé de cette figure (liv. 5, chap. 9, pag. 71).

La quatrième, le *redoublement* ou la double répétition d'une expression, approchant fort de l'affirmation, demande aussi une prononciation presque toute semblable, comme quand le Seigneur dit dans Isaïe : « (1) C'est pour moi-même que j'agirai, c'est « pour moi-même, afin que mon nom ne soit point « blasphémé; et je n'abandonnerai point ma gloire « à un autre. » Et de même en cet autre endroit : « (2) C'est moi donc, c'est moi-même, qui efface « vos iniquités pour l'amour de moi..... (3) C'est « moi qui suis le Sauveur; c'est moi qui le suis, et « hors moi il n'y a point de Sauveur. » On peut voir encore divers exemples dans le livre précédent (ch. 9), où cette figure est expliquée.

La cinquième, la *correction* par laquelle on se reprend soi-même, en ajoutant, au lieu de ce qu'on a dit, quelque chose qui paroît exprimer plus proprement la pensée, doit se prononcer avec une inflexion de voix particulière, comme celle-ci de saint Grégoire le Grand, parlant de la conversion de sainte Madeleine : « (4) Qu'admirons-nous donc ici, mes

(1) « Propter me, propter me faciam, ut non blasphe- « mer, et gloriam meam alteri non dabo. » (Is. c. 48. v. 11.)

(2) « Ego sum, ego sum ipse, qui deleo iniquitates tuas « propter me. » (Ibid. c. 43. v. 25.)

(3) « Ego sum, ego sum Dominus, et non est absque me « salvator. » (Ibid. v. 11.)

(4) « Quid igitur miramur, fratres, Mariam venientem,

« frères ! est-ce Marie qui vient trouver le Seigneur, « ou le Seigneur qui la reçoit ? Dirai-je qui la reçoit « ou qui l'attire à lui ! Disons mieux, qui l'attire à « lui et qui la reçoit. »

La sixième, le *doute* veut aussi une autre manière de prononciation, que l'on comprendra aisément par les exemples dont nous nous sommes servis (l. 5. c. 14. p. 134.) pour expliquer cette figure.

Mais entre toutes les figures, il n'y en a peut-être aucune qui demande une prononciation plus variée, que le *raisonnement* et la *subjection ;* car ces deux figures consistant en plusieurs sortes de demandes et de réponses qu'on se fait à soi-même, c'est comme une nécessité en les prononçant, de changer souvent d'inflexion de voix, parce qu'autre est la manière de se faire à soi-même une demande, et autre est celle d'y répondre. C'est pourquoi il sera fort avantageux à ceux qui veulent se former à la prédication, de s'exercer particulièrement à la prononciation de ces deux figures. Il n'est pas nécessaire d'en donner ici des exemples, parce qu'on en trouvera plusieurs de l'une et de l'autre dans les endroits où chacune est traitée, dans le treizième chapitre du livre précédent.

Nous en avons assez dit jusqu'ici, pour faire entendre aisément de quelle manière on doit encore fléchir et varier la voix dans la prononciation des autres figures ou sentences qui ne peuvent pas se rapporter à celles que nous avons proposées pour

« an Dominum suscipientem? Suscipientem dicam, an « trahentem? Dicam meliùs et trahentem, et suscipientem. »

exemples dans ce chapitre; car tout ce que nous avons jusqu'à présent enseigné sur la prononciation, ne tend qu'à la rendre propre et convenable à la nature des choses que l'on dit, et des figures ou sentences par lesquelles elles sont énoncées.

CHAPITRE X.

Divers exemples de l'Ecriture sainte, dans la prononciation desquels ceux qui sont encore novices dans l'emploi de la prédication pourront s'exercer utilement.

Puisque Quintilien, comme nous l'avons déja dit, enseigne que ceux qui désirent sincèrement acquérir le talent de la bonne prononciation, doivent apprendre par cœur les plus beaux morceaux des auteurs éloquens, j'ai cru que je ferois bien si, après les exemples que j'ai déja rapportés de l'Ecriture sainte, j'en proposois ici encore d'autres un peu plus longs, où il faille une prononciation plus variée, et où ceux qui sont encore neufs dans l'art de parler, puissent s'exercer et apprendre la véritable manière de prononcer.

Prenons donc pour premier exemple cet endroit du Psaume quarante-neuvième. « (1) Le Seigneur a « dit au pécheur : Pourquoi racontez-vous mes jus-

(1) « Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras jus- « titias meas, et assumis testamentum meum per os « tuum? » (Ps. 49. v. 17.)

« tices ? et pourquoi avez-vous toujours mon alliance « dans la bouche ? » Cette double interrogation doit être prononcée avec la voix et l'action d'un homme qui reprend vivement, et qui admire. Mais il faut prendre un autre ton, pour ce qu'il ajoute ensuite : « (1) Vous, dis-je, qui haïssez la discipline, et « avez rejeté mes paroles derrière vous, si vous « voyiez un voleur, vous couriez aussitôt avec « lui, et vous vous rendiez le compagnon des adul- « tères. Votre bouche étoit toute remplie de ma- « lice ; et votre langue concertoit les moyens de « tromper avec adresse. Etant assis pour juger, vous « parliez contre votre frère, et vous tendiez un piége « au fils de votre mère. » Tous les membres de ce discours doivent se prononcer vivement et d'un même ton, mais en les distinguant par des inter- valles convenables, parce qu'ils renferment un même dénombrement de crimes ; si ce n'est que la pro- nonciation de celui-ci : « Si vous voyiez un voleur », est en quelque manière différente des autres. Ces paroles qui suivent immédiatement après : « Vous « avez fait toutes ces choses, et je me suis tû », doivent être exprimées sur le ton d'un homme qui est dans l'admiration, et comme dans l'étonnement d'un si long silence ; c'est pourquoi il faut qu'en

(1) « Tu verò odisti disciplinam, et projecisti sermones « meos retrorsum. Si videbas furem, currebas cum eo, et « cum adulteris portionem tuam ponebas. Os tuum abun- « davit malitia, et lingua tua concinnabat dolos. Sedens « adversus fratrem tuum loquebaris, et adversus filium « matris tuæ ponebas scandalum. Hæc fecisti, et tacui. » (Ps. 49. c. 18.)

prononçant cet endroit, on s'arrête comme tout d'un coup, car c'est là l'effet de l'admiration. Mais pour ce qui suit : « (1) Vous avez cru, ô homme plein d'i- « niquité, que je vous ressemblerai », cela marque plus d'indignation dans celui qui le dit; et ce qu'il ajoute aussitôt après, en marque encore davantage : « Je vous reprendrai sévèrement, et je vous ex- « poserai vous-même à vos propres yeux. » Il faut après cela une manière de prononcer toute différente des précédentes dans le verset suivant : « (2) Com- « prenez ceci vous qui tombez dans l'oubli de Dieu, « de peur qu'il ne vous punisse tout d'un coup, et « que nul ne puisse vous délivrer »; car cet avertissement doit se prononcer avec la voix d'un homme qui, par un conseil prudent, détourne d'un imminent péril ceux qui en sont menacés. On voit assez clairement par cet exemple, combien il faut varier la voix, et lui faire prendre divers tons dans la prononciation de ce petit nombre de versets.

Prenons pour second exemple celui que l'Apôtre nous présente dans sa première épître aux Corinthiens (c. 6.), où il les reprend de ce qu'ils plaidoient les uns contre les autres devant les infidèles : « (3) Comment se trouve-t-il quelqu'un parmi vous,

(1) « Existimasti, inique, quod ero tui similis. Arguam « te, et statuam te contra faciem tuam. » (Ps. 49. v. 22.)

(2) « Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, ne quando « rapiat, et non sit qui eripiat. » (Ibid. v. 23.)

(3) « Audet aliquis vestrûm habens negotium adversus « alterum, judicari apud iniquos, et non apud sanctos? « An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt? Et « si in vobis judicabitur mundus, indigni estis qui de mini-

« qui ayant un différent avec son frère, ose l'ap-
« peler en jugement devant les méchans et les infi-
« dèles, et non pas devant les saints et les chrétiens;
« Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour
« juger le monde ? Si donc vous devez juger le monde,
« êtes-vous indignes de juger les moindres choses ?
« Ne savez-vous pas que nous serons juges des
« anges mêmes ? combien donc le devons-nous
« être plutôt de ce qui ne regarde que la vie pré-
« sente ! » Cette suite d'interrogations demande successivement trois différentes inflexions, savoir : d'un homme de poids et d'autorité, qui reprend vivement, qui est frappé d'étonnement, et qui presse avec instance; mais pour ceci qui vient après : « Si
« donc vous avez des différens touchant les choses
« de cette vie, prenez plutôt pour juges dans ces
« matières les moindres personnes de l'Eglise », il faut le prononcer avec encore plus de véhémence; car cette expression : « Prenez plutôt pour juges les
« moindres personnes de l'Eglise », cette expression, dis-je, renferme une espèce ou d'hyperbole ou d'ironie, qu'il corrige en ajoutant aussitôt après :
« Ce que j'en dis est pour vous faire rougir. »

Ce saint Apôtre poursuit encore la même réprimande : « (1) Est-il donc possible qu'il ne se trouve

« mis judicetis ? Nescitis quoniam angelos judicabimus ?
« quanto magis sæcularia? Sæcularia igitur judicia si ha-
« bueritis, contemptibiles qui sunt in ecclesia, illos con-
« stituite ad judicandum. Ad verecundiam vestram dico. »
(1. Cor. c. 6. v. 1.)

(1) « Sic non est inter vos sapiens quisquam, qui possit
« judicare inter fratres suos? Sed frater cum fratre judicio
« contendit, et hoc apud infideles. » (Ibid. v. 5.)

« point parmi vous un seul homme sage, qui puisse « être juge entre ses frères ? » Cette interrogation doit être prononcée d'une voix qui marque de l'étonnement ; et en la commençant, on doit, ce semble, s'arrêter un peu, comme par admiration, à cette expression : « Est-il possible ! » parce que le silence même, tantôt plus long, tantôt plus court, qui survient ainsi dans la prononciation, a beaucoup d'emphase ; et ce qu'il ajoute immédiatement après : « Mais « au contraire on voit un frère plaider contre son « frère, et encore devant des païens et des infidèles » ; cela, dis-je, demande une même vivacité de voix, aussi mêlée d'admiration ; en sorte néanmoins que l'on exprime par un plus grand effort de voix cette circonstance : « et encore devant des païens et des « infidèles », afin de faire éclater davantage l'indignité de l'action, ou de la conduite qu'on reprend.

Il faut encore changer de ton, quand il poursuit ainsi le même sujet : « (1) C'est déja un défaut « parmi vous, de ce que vous plaidez ensemble. » Mais il presse bien plus vivement en ajoutant aussitôt : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on « vous fasse tort ? pourquoi ne souffrez-vous pas « plutôt qu'on vous trompe ? » car cette double interrogation demande une prononciation plus animée et plus impétueuse. Il faut une nouvelle inflexion de voix dans ce qui suit : « Mais c'est vous-mêmes qui

(1) « Jam quidem omnino delictum est in vobis, quod judicia « habetis inter vos. Quare non magis injuriam accipitis ? « Quare non magis fraudem patimini ? Sed vos injuriam fa- « citis, et fraudatis, et hoc fratribus. » (1. Cor. c. 6. v. 7.

« faites tort aux autres, qui les trompez, et qui trai-
« tez ainsi vos propres frères. » Cette dernière partie : « et qui traitez ainsi vos frères », demande un ton plus fort et plus élevé, de même que cette autre qui est rapportée ci-devant : « Et encore devant « des paiens même; et des infidèles »; car l'indignité de la chose en l'une et en l'autre se tire de différentes circonstances des personnes, et doit se faire voir dans la prononciation.

Une nouvelle variation dans la voix suit immédiatement, lorsqu'il ajoute : « (1) Ne savez-vous « pas que les injustes ne seront point héritiers du « royaume de Dieu? » Ce qu'il y joint en même temps, est encore un peu différent en ce qui regarde l'inflexion de la voix : « Ne vous y trompez « pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les « adultères, ni les voleurs, ni les avares, ni les « ivrognes, ni les médisans, ni les ravisseurs du « bien d'autrui ne seront point héritiers du royaume « de Dieu. » On doit prononcer toutes ces parties courtes d'une manière plus véhémente et plus claire; en sorte néanmoins qu'elles soient distinguées les unes des autres par des intervalles qui leur conviennent; car l'affirmation que l'on dit avoir quelquefois plus de force que les preuves mêmes, dans le discours, demande dans celui qui parle, une impétueuse véhémence.

(1) « An nescitis, quia iniqui regnum Dei non possi-
« bunt? Nolite errare : neque fornicarii, neque idolis ser-
« vientes, neque adulteri..... neque fures, neque avari,
« neque ebriosi, neque maledici, neque rapaces, regnum
« Dei possidebunt. » (1. Cor. c. 6. v. 9.)

Mais parce que les discours où l'on fait parler différentes personnes, comme les dialogues, servent beaucoup à s'exercer utilement au talent de la prononciation; nous en présenterons aussi quelques exemples, entre autres celui de l'Evangile de saint Matthieu, où des docteurs de la loi et des pharisiens font à Jésus-Christ des reproches contre ses disciples, en ces termes : « (1) Pourquoi vos disciples violent-ils la « tradition des anciens ? » Ce reproche doit se prononcer d'un ton haut et fort sévère, pour mieux représenter le caractère de ces docteurs et de ces pharisiens, qui croyoient que ce fût un grand crime, que de manger sans s'être auparavant lavé les mains, contre la tradition des anciens. Mais combien doit-on prendre un ton plein de dignité dans cette réponse du Seigneur : « (2) Pourquoi vous-mêmes violez-« vous le commandement de Dieu, pour suivre « votre tradition ? car Dieu a fait ce commande-« ment : Honorez votre père et votre mère..... » Tout ce discours de Jésus-Christ demande la voix et l'action d'une personne qui en reprend d'autres avec une grande autorité. Mais il y a bien plus de véhémence dans ce que le Seigneur ajoute ensuite : « (3) Hypocrites, c'est de vous qu'Isaïe a prophé-« tisé quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres,

(1) « Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem se-« niorum ? (Matth. c. 15. v. 2.)

(2) « Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter « traditionem vestram ? Nam Deus dixit : Honora patrem « et matrem. » (Ibid. v. 3.)

(3) « Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias, di-« cens : populus hic labiis me honorat, cor autem eorum

« mais son cœur est bien éloigné de moi; et c'est « en vain qu'ils m'honorent, puisqu'ils enseignent « des maximes et des ordonnances humaines »; car c'est comme percer du poignard de la parole de Dieu les violateurs de sa loi.

Il faut encore un tout autre ton de voix pour ce que les disciples du Seigneur lui disent ensuite : « (1) Savez-vous bien que les pharisiens ayant en- « tendu ce que vous venez de dire, s'en sont scan- « dalisés ? » car cela doit se prononcer d'une voix basse, comme ce qui se dit à l'oreille. Mais c'est un ton libre et dégagé, comme d'un homme qui affirme une chose avec force, qu'on doit prendre pour prononcer ensuite cette réponse du Sauveur à ses disciples : « (2) Toute plante qui n'aura point été plantée « par mon Père qui est dans le ciel, sera arra- « chée.... » Il faut encore dire d'un ton de voix tout différent, cette parole de saint Pierre : « (3) Expli- « quez-nous cette parabole. » Mais combien doit-on encore changer d'inflexion de voix dans la prononciation de cette réponse que le Seigneur lui fait : « (4) Quoi, vous avez encore vous-mêmes si peu « d'intelligence! Ne comprenez-vous pas que tout ce

« longe est à me; sine causâ autem colunt me, docentes « doctrinas et mandata hominum. » (Matth. c. 15. v. 7.)

(1) « Scis, quia pharisæi, audito verbo hoc, scandalizati « sunt ? » (Ibid. v. 12.)

(2) « Omnis plantatio, quam non plantavit pater meus « cœlestis, eradicabitur. » (v. 13.)

(3) « Edissere nobis parabolam istam. » (v. 15.)

(4) « Adhuc et vos sine intellectu estis! Non intelligitis, « quia omne quod in os intrat, in ventrem vadit, et in se-

« qui entre dans la bouche, descend dans le ventre,
« et est jeté ensuite au lieu secret? Mais ce qui sort
« de la bouche, part du cœur, et c'est ce qui souille
« l'homme. »

Si quelqu'un en veut encore d'autres exemples, il en trouvera suffisamment dans l'histoire de l'Evangile, qui sont même écrits en forme de dialogues, comme le long entretien qu'eut Jésus avec la Samaritaine, et encore l'endroit où saint Pierre, refusant de souffrir que ce divin Sauveur se rabaissât jusqu'à lui laver les pieds, est enfin contraint d'y consentir. On trouvera aussi dans les ouvrages des saints Pères beaucoup d'exemples dont on pourra tirer un parti très avantageux. Je me borne à citer le morceau suivant de l'éloge funèbre de saint Basile, par saint Grégoire de Nazianze, où il relève particulièrement la constance, la fermeté admirable avec laquelle il soutint la foi de l'Eglise contre un des premiers officiers de l'empereur Valens, arien: « Quel est
« l'homme qui n'ait entendu parler de ce gouverneur
« de province dont la férocité naturelle s'enflammoit
« du fanatisme de l'erreur (il avoit reçu le baptême
« de la main des ariens), et dont le servile dévoûment
« à l'empereur lui valut la longue possession de son
« office? Cet homme, dont les emportemens approchoient de la fureur du lion, et qu'on n'abordoit
« pas sans frayeur, mande à son palais Basile, qui
« entre, non pas comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il fût venu à un festin...

« cessum emittitur? Quæ autem procedunt de ore, de
« corde exeunt, et ea coinquinant hominem. » (v. 16.)

« — Quelle raison avez-vous, lui dit-il (en l'appe-
« lant par son nom, et sans daigner le qualifier du
« titre d'évêque)? quelle est votre prétention de vous
« opposer à notre puissant empereur, et d'oser tout
« seul lui résister avec tant d'opiniâtreté et d'inso-
« lence? — D'où vient me parlez-vous de la sorte?
« car je ne vois pas sur quoi vous pouvez fonder un
« semblable reproche. — C'est que vous ne voulez
« pas embrasser la religion de l'empereur, après que
« tous les autres ont été obligés de s'y soumettre.
« — Non, mon empereur ne peut vouloir que j'a-
« dore une créature, moi, l'ouvrage de Dieu, appelé
« à faire partie de sa divine substance. — Mais nous,
« pour qui donc nous prenez-vous? est-ce que vous
« ne nous comptez pour rien? croyez-vous qu'il n'y ait
« pas pour vous-même de l'honneur à gagner en vous
« rangeant de notre parti, en pensant comme nous?
« — Vous êtes gouverneur, j'en conviens, et au
« premier rang; mais vous n'êtes pas au dessus de
« Dieu. J'avoue qu'il m'est honorable de vous être
« égal; et comment ne serions-nous pas égaux,
« puisque nous sommes, vous et moi, créatures du
« même Dieu? Mais je trouve le même honneur à
« être égal au dernier de ceux qui vous sont soumis;
« car ce n'est pas la dignité des personnes, c'est
« leur foi qui honore le christianisme.

« Ces paroles transportèrent le préfet d'une nou-
« velle fureur; il se lève de son siége, et d'un ton
« plus véhément : Quoi donc! ne craignez-vous pas
« ma puissance? — Eh! pourquoi? que peut-il m'ar-
« river? quel mal me ferez-vous? — J'ai mille moyens
« de vous nuire; un seul me suffiroit. — Quels sont

« ces moyens ? de grace, apprenez-les moi. — La « confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Ima- « ginez-en d'autres ; car rien de tout cela ne peut « m'atteindre. — Comment l'entendez-vous ? — Qui « n'a rien, n'a rien à perdre, que peut-être ces « misérables vêtemens délabrés qui me couvrent, « et quelques livres : voilà toute ma richesse. Quant « à l'exil, je n'en connois pas, je ne suis attaché à « aucun lieu ; celui que j'habite n'est point à moi ; « ma patrie sera partout où l'on me jettera, ou plutôt, « je sais que toute la terre appartient à Dieu, et que « partout j'y suis étranger et voyageur. Les tortures ! « mais quelles prises auroient-elles sur un homme « qui n'a plus de corps, qui pourroit à peine recevoir « un premier coup, et ce coup est le seul qui soit « en votre pouvoir ? La mort ne peut être pour moi « qu'un bienfait : j'irai plus tôt me réunir au Dieu « pour qui je vis, pour qui j'agis, pour qui je suis « plus qu'à demi éteint, et vers qui je soupire de- « puis long-temps.

« Le préfet étourdi de ces paroles : Jamais, pour- « suit-il, en se nommant lui-même, personne ne m'a « parlé un tel langage, ni avec une telle liberté. « — C'est peut-être, répondit Basile, que vous « n'avez jamais rencontré d'évêque. Il n'en est pas « un qui n'en dît autant, s'il avoit la même cause à « défendre. Sur tout le reste, faciles, pleins de « condescendance, humbles jusqu'à l'abaissement, « par soumission pour notre loi, on ne nous voit « point affecter aucune indépendance à l'égard des « maîtres de la terre, pas même à l'égard du dernier « des hommes. Mais du moment qu'il s'agit de Dieu

« et de ses intérêts, nous n'envisageons plus que lui « seul, et nous méprisons tout le reste. Le feu, le « glaive, les bêtes féroces, les ongles de fer, nous « causent plus de plaisir que de terreur. Après cela, « accablez-nous d'outrages, menacez, faites tout ce « qu'il vous plaira, usez de votre puissance; rap- « portez à l'empereur tout ce que je vous dis; vous « n'y gagnerez rien, et vous n'obtiendrez pas de « nous de souscrire à l'impiété, quand vous auriez « encore de plus cruelles menaces à nous faire.

« Le préfet, voyant la fermeté inébranlable de « Basile, le fit retirer et le congédia, non plus avec « menaces, mais avec respect et quelque sorte de « soumission. Peu après, il alla trouver l'empereur « pour lui rendre compte de sa commission; et, en « l'abordant : Prince, lui dit-il, nous sommes vain- « cus. L'évêque de cette ville a trop de caractère pour « céder à des menaces; il est trop ferme dans ses « principes pour se laisser ébranler par nos raison- « nemens, ou séduire par des caresses; il faut s'a- « dresser à quelque autre moins intrépide. L'empe- « reur se sentit frappé d'admiration (la vertu a un « ascendant secret qui force à l'admirer ceux-mêmes « qui ne l'aiment pas); il défendit qu'on fît au saint « évêque aucune violence. »

Ceux donc qui veulent acquérir le talent de la prononciation, pourront s'y exercer très utilement en se servant pour cela de cet endroit de saint Grégoire de Nazianze, et d'autres semblables.

CHAPITRE XI.

Quelle doit être la vie d'un parfait prédicateur ; en quel temps, avec quelle circonspection, et dans quel sentiment il doit exercer son ministère.

Nous avons enfin achevé ce que nous avions à dire de la manière de prêcher. Ce qui reste maintenant est de tirer, en forme de conclusion, quelques instructions que le prédicateur doit avoir toujours devant les yeux, comme les principaux points et les règles capitales de son saint emploi; car, s'il a soin de les suivre exactement, il deviendra bientôt un excellent ouvrier dans la vigne du Seigneur. Mais avant cela, il est bon de rappeler ce que nous avons dit, au premier livre, du prédicateur même, et de toucher à son égard, en peu de mots, ces quatre points : quelle doit être sa vie, en quel temps il doit entrer dans son ministère, avec quelle circonspection, et pour quelle fin il doit l'exercer.

1° Quant au premier, c'étoit le sentiment des Pères du désert qu'il falloit que celui qui vouloit travailler au salut des ames par la prédication, eût auparavant travaillé lui-même à modérer tous les désirs et les mouvemens de son cœur, et à s'en rendre si bien le maître, que la vertu lui étant devenue comme naturelle, il pût, avec peu de soin et sans peine, régler

toujours saintement ses mœurs et ses actions, et tenir toutes ses passions dans le devoir; car, celui qui n'est point encore maître de ses passions et de ses désirs, et qui a nécessairement à combattre sans cesse contre la violence impétueuse des mouvemens de la chair, n'est pas propre à réprimer les passions des autres, ayant besoin lui-même de toute son application et de toutes ses forces pour modérer les siennes. Aussi n'appartient-il qu'aux hommes déja exercés dans la vertu, de donner l'instruction aux autres, et de les attirer à l'amour de Dieu, dans lequel ils sont eux-mêmes déja affermis, et comme profondément enracinés.

C'est ce que la nature même nous montre dans les arbres et dans les animaux; car les arbres ne produisent pas leur fruit d'abord qu'ils sont plantés, ni les animaux aussitôt qu'ils sont nés, mais seulement lorsqu'ils sont forts et parvenus à leur juste grandeur. Il faut donc aussi que la vertu soit éprouvée, et solidement affermie dans celui qui veut l'établir dans le cœur des autres. C'est pourquoi saint Bernard disoit avec raison à un prédicateur : « (1) Votre voix sera la voix de la vertu même, « si l'on connoît par votre conduite que vous êtes « le premier pénétré et convaincu de ce que vous « dites aux autres; car l'exemple est une voix plus « efficace que le bruit des paroles. »

De plus, le principal devoir du prédicateur évangélique étant de bien expliquer la nature des vertus

(1) « Dabis voci tuæ vocem virtutis, si quod persuades, « priùs tibi illud persuasisse cognoscaris. »

et des vices, quel est celui qui peut en avoir plus de connoissance, ou en parler plus convenablement que celui qui s'est sans cesse appliqué à l'étude et à la pratique de la loi divine? Véritablement le ministère de la prédication demande beaucoup de science et d'érudition, et c'est une nécessité que ceux qui l'exercent soient bien instruits des voies de Dieu, parce que sans cela ils seroient en danger de s'égarer eux-mêmes dans leurs discours, de faire prendre à ceux qu'ils instruisent, une voie pour une autre, et de les reculer quelquefois d'autant plus, qu'ils pensent les avancer davantage; mais lorsque la pureté et la sainteté de vie est jointe à ces connoissances et à ces lumières de l'esprit, on ne sauroit dire combien elle en relève l'éclat, et quelle force elle a sur les esprits pour les entraîner à ce qu'on veut persuader. C'est ce qu'il est aisé de remarquer dans les écrits des saints Pères, où l'on voit partout combien la pureté de leurs mœurs, l'innocence de leur vie et l'éclat de leurs vertus, donne de force et de lumière à leur sainte doctrine. C'est aussi ce que le prophète nous a très bien marqué par ces paroles : « (1) J'ai « eu plus d'intelligence que tous ceux qui m'in- « struisoient, parce que les témoignages de votre loi « étoient le sujet de ma méditation continuelle; je « suis aussi devenu plus intelligent que les vieillards, « parce que j'ai recherché vos commandemens. »

Deux choses contribuent principalement à la sa-

(1) « Super omnes docentes me intellexi, quia testimonia « tua, meditatio mea est. Super senes intellexi, quia mandata « tua quæsivi. » (Ps. 118. v. 99.)

gesse : la science et l'expérience. L'une regarde les docteurs et ceux qui instruisent, et l'autre les vieillards; car « (1) la sagesse est dans les vieil- « lards, dit le saint homme Job, et la prudence est « le fruit de la longue vie. » Toutefois l'ardent amour que les vrais serviteurs de Dieu ont pour sa sainte loi, éclaire tellement leur esprit, qu'on doit préférer leurs lumières à celles des docteurs et à la prudence des plus avancés en âge. De là vient cette maxime du Sage : « (2) L'ame d'un homme saint « découvre quelquefois mieux la vérité que sept « sentinelles placées dans un lieu élevé, pour con- « templer tout ce qui se passe. »

En effet, sans parler ici de la lumière de la grace et de ses dons excellents, que le Saint-Esprit répand dans les ames, pour les éclairer dans la science du salut, combien est-ce un puissant avantage pour acquérir une parfaite connoissance des vertus et des vices, d'avoir été long-temps éprouvé et affermi dans les travaux et les exercices de la vertu et de la piété! Car, comme « (3) ceux qui naviguent sur la mer, « racontent les périls qui s'y trouvent », ainsi, ceux qui marchent dans la voie étroite des vertus, et qui ont soin d'éviter la voie large et spacieuse des vices, apprennent, non seulement par la lecture des saints

(1) « In antiquis est sapientia, et in multo tempore pru- « dentia. » (Job. c. 12. v. 12.)

(2) « Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quàm « septem circumspectores sedentes in excelso ad specular- « dum. » (Eccli. c. 37. v. 18.)

(3) « Qui navigant mare, enarrent pericula ejus. » (Ibid. c. 43. v. 26.)

livres, mais bien plus encore par leur propre expérience dans les combats de l'esprit contre la chair, et de la vertu contre les vices, quelle est l'entrée de l'une et de l'autre voie, quels sont les combats qu'il faut soutenir dans celle des vertus, les victoires qu'il faut y remporter, et les divers stratagêmes pour en éviter les périls. Car, qui peut mieux parler de la chasse qu'un chasseur, ou de la pêche qu'un pêcheur? qui sait mieux les détours et les routes abrégées des chemins, qu'un voyageur qui y marche sans cesse? « (1) Que sait celui qui n'a point été tenté? » dit le Sage. Comment pourra-t-on traiter et discourir à fond des combats de l'esprit contre la chair, si l'on n'a jamais manié aucune arme spirituelle, si, bien loin d'en venir ouvertement aux mains avec l'ennemi, on s'est rendu son esclave, si l'on n'a jamais lutté ni fait aucun effort contre ses passions, ni entrepris aucun travail pour atteindre à la vertu? Certes, un tel homme me paroît semblable au péripatéticien Phormion qui, ayant entrepris de parler de la guerre devant Annibal, s'attira les risées de ce grand capitaine, et en fut traité comme un extravagant; et je trouve qu'Annibal eut raison de le traiter de la sorte, car, comme le remarque Cicéron, n'étoit-ce pas un insupportable orgueil à ce sophiste, qui ne vit jamais ni armée, ni ennemis, et qui n'avoit point eu d'emploi à la guerre, d'en vouloir faire des leçons à un homme qui avoit long-temps disputé l'empire de la terre au peuple vainqueur de toutes les nations?

(1) « Qui non est tentatus, quid scit? » (Eccli. c. 34. v. 9.)

On comprend assez nettement par cet exemple, combien ceux qui se sont soutenus courageusement dans les travaux et dans les combats de la milice spirituelle, en parlent autrement que ceux qui n'y sont jamais entrés. Pour ce qui est maintenant des délices de l'Esprit divin, des communications intérieures de l'ame fidèle avec l'Époux céleste, de l'ardeur et des mouvemens impétueux de la divine charité, et de cette ivresse spirituelle qui ravit en Dieu les saintes ames, quel homme peut en discourir plus parfaitement que celui qui les a long-temps éprouvés par lui-même? Elle est donc bien véritable cette parole du prophète : « (1) J'ai acquis l'intel- « ligence par la pratique de vos préceptes »; ce que nous ne disons pas à dessein de donner aucune atteinte à la nécessité, ni au mérite de la doctrine et de la science, sans la lumière de laquelle les hommes seroient comme plongés dans les épaisses ténèbres de l'erreur, mais seulement pour montrer combien la bonne vie donne de force et de lumière à la doctrine de la sainte théologie, c'est-à-dire à la science des choses divines et spirituelles.

2° On peut aisément comprendre par ce qui vient d'être dit, en quel temps ceux qui veulent travailler au salut des ames par la prédication, doivent commencer à entrer dans ce saint exercice; car si ce ministère si important n'appartient qu'à ceux qui ont déja jeté de fortes et profondes racines dans la vertu, il suit évidemment de là, que personne ne doit s'ingérer d'en exercer les fonctions, avant d'être solide-

(1) « A mandatis tuis intellexi. » (Ps. 118. v. 103.)

ment affermi dans cet état de vertu et de piété. C'est pourquoi le prophète compare fort bien l'homme juste « (1) à un arbre qui est planté près du cou- « rant des eaux, lequel, dit-il, donnera son fruit « dans son temps »; car il faut faire chaque chose en son temps : « (2) Il y a un temps d'embrasser, « dit Salomon, et un temps de s'éloigner des em- « brassemens. » Le premier regarde la vie particulière des justes qui goûtent dans le repos de la retraite les délices spirituelles, et les chastes embrassemens de l'Epoux céleste; et l'autre, la vie publique de ceux qui travaillent à procurer le salut des autres.

Le savant Origène a judicieusement remarqué, sur ce sujet, que l'Epoux des Cantiques donne à sa bien-aimée les noms tantôt d'épouse et tantôt de sœur. Quelque différente que soit la signification de ces deux noms, l'un et l'autre conviennent néanmoins à la sagesse, qui doit être épouse dans un temps et sœur dans un autre; et dans le temps qu'elle a cette qualité d'épouse, elle appartient uniquement à son époux; mais ayant la qualité de sœur, elle peut avoir plusieurs frères. Ayez donc soin de la prendre premièrement pour épouse, afin de jouir seul de ses saintes délices; « (3) car sa conversation n'a rien

(1) « Erit tanquam lignum quod plantatum est secus de- « cursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore « suo. » (Ps. 1. v. 3.)

(2) « Tempus amplexandi, et tempus longe fieri ab am- « plexibus. » (Eccle. c. 3. v. 5.)

(3) « Non enim habet amaritudinem conversatio illius, « nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. » (Sap. c. 8. v. 16.)

« de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux; « mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la « joie »; ensuite, produisez-la en public comme une très chaste sœur, et procurez ainsi aux autres le bonheur de la posséder. Si un prédicateur renverse cet ordre, il se nuit à lui-même et ne peut guère servir aux autres; car celui qui est abattu n'est pas en état de relever son frère, et personne ne peut donner à un autre ce qu'il n'a pas lui-même; de même que tout ce que portent les plantes ou les animaux avant le temps, ne vient jamais à bien, ainsi, le fruit du travail d'un prédicateur qui se produit avant le temps, est bien souvent de se rendre inutile aux autres et nuisible à lui-même. C'est ce que saint Bernard marque expressément par ces paroles : « (1) Vous ne faites que perdre et dissiper inuti- « lement le fruit de votre travail, si n'étant encore « qu'à demi plein, vous vous hâtez de vous répandre « avant d'être entièrement rempli, agissant en cela « contre la loi de Dieu, qui défend à son peuple « de labourer avec le premier-né du bœuf, ni de « tondre les premiers-nés des moutons »; car, comme l'explique excellemment saint Grégoire le Grand : « (2) Labourer avec le premier-né du bœuf, « c'est employer les commencemens de la vertu et

(1) « Quod tuum est spargis et perdis, si priusquam in- « fundaris tu totus, semiplenus festines effundere, contra « legem arans in primogenito bovis, et ovis primogenitum « tondens. » (Bern. Serm. 18. in Cant. n. 2.)

(2) « Vitam inchoantium Moyses humanis occupationibus « exerceri prohibuit, dicens (Deut. c. 15. v. 19.) : « Non « operaberis in primogenito bovis, et non tondebis primo-

« de la piété chrétienne dans les fonctions publi-
« ques; et tondre les premiers-nés des moutons,
« c'est découvrir et faire paroître aux yeux des
« hommes les prémices de nos bonnes œuvres. Ces
« premiers-nés donc, ajoute ce saint pape, et des
« bœufs et des moutons, doivent être destinés uni-
« quement au sacrifice du Seigneur, afin que ce
« qu'il peut y avoir de simple et d'innocent dans
« les premiers temps de notre vie chrétienne, soit
« entièrement immolé sur l'autel de notre cœur, à
« la gloire et aux yeux de celui qui est le juge du
« cœur des hommes, et qui agrée d'autant plus ce
« qu'ils lui offrent, qu'ils ne l'ont souillé par aucun
« désir des louanges, et qu'ils l'ont caché avec plus
« de soin aux yeux du monde.... (1) Tandis, dit-il
« encore, que nous nous sentons infirmes, nous

« genita ovium. » In primogenito quippe bovis operari, est « bonæ conversationis primordia in exercitio publicæ ac- « tionis ostendere. Ovium quoque primogenita tondere, est « ab occultationis suæ tegmine, humanis oculis inchoantia « bona nostra denudare. In primogenito ergo bovis operari « prohibemur, atque à primogenitis ovium tondendis com- « pescimur, quia et si quid robustum incipimus, exercere « hoc in aperto citiùs non debemus. Et cum vita nostra « simplex quid atque innocuum inchoat, dignum est ut se- « creti sui velamina non relinquat, ne nudum hoc humanis « oculis quasi subducto vellere ostendas. Ad sola ergo di- « vina sacrificia, boum primogenita oviumque proficiant, « ut quidquid forte innocuumque incipimus, hoc ad hono- « rem intimi judicis in arâ crucis immolemus. Quod ab illo « procul dubio tanto libentiùs accipitur, quantò et ab ho- « minibus occultatum, nullâ laudis appetitione maculatur.» (S. Greg. Mor. in Job. l. 8. c. 47. n. 78.)

(1) « Moyses sub allegoriæ mysterio nos admonet, di-

« devons nous renfermer dans nous-mêmes, de « peur que si nous produisons une vertu encore « tendre et imparfaite, nous ne perdions prompte- « ment tout le bien que nous avons. » Ce qui est à craindre dans ces rencontres, dit encore le même saint Bernard, « (1) c'est que l'on ne perde, pour « soi-même, la vie et le salut que l'on donne aux « autres, en s'imaginant être plein de bonne inten- « tion, lorsqu'on n'est rempli que du vent de la « vaine gloire.... (2) Remplissez-vous donc aupa- « ravant, ajoute ce saint, et après cela répandez « vos richesses. »

3° Pour ce qui est de la prudence que le prédica-

« cens : « Non arabis in primogenito bovis. » Primogeni- « tum enim bovis accipimus in infirmâ ætate primi nostri « temporis bonam operationem ; in quâ tamen arandum « non est, quia cum prima sunt adolescentiæ vel juventu- « tis nostræ tempora, nobis adhuc à prædicatione cessan- « dum est, ut vomer linguæ nostræ proscindere non audeat « terram cordis alieni. Quoadusque etenim infirmi sumus, « continere nos intra nosmetipsos debemus, ne dum te- « nera bona citiùs ostendimus amittamus, quia et arbusta « plantata si priùs in terrâ radicata non fuerint, manu « tacta citiùs arescunt; at si semel radices fixerint, manus « tangit et tamen nil officit, venti impellunt nec tamen im- « pellentes lædunt. Et constructi parietes, si impellantur, « eruuntur, nisi à suo priùs fuerint humore siccati, etc. » (S. Greg. in Ezech. liv. 1. hom. 2. n. 3.)

(1) « Nimirum vitâ atque salute quam alteri das, te « fraudas, dum sanâ vacuus intentione, gloriæ inanis vento « inflaris, aut terrenæ cupiditatis veneno inficeris, et lethali « apostemate turgens interis. » (Bern. ut suprà.)

(2) « Implere prius, et sic curato effundere. » (Ibid. n. 4.)

teur doit garder dans l'exercice de son ministère, c'est ce que le sage enseigne par ces paroles : « (1) Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous « en avez ; mais prenez garde à ne pas tomber dans « l'abyme, en vous efforçant de l'en tirer » ; car l'ordre de la charité veut qu'on rende service aux autres, sans se nuire à soi-même ; qu'on travaille à leur salut, sans négliger le sien, et qu'on use tellement de libéralité et de bonté envers le prochain, qu'on ne soit pas cependant avare et cruel envers soi-même ; c'est ce que nous enseigne l'Apôtre, lorsqu'il dit à Timothée : « (2) Veillez sur vous et sur l'in- « struction des autres ; car agissant de la sorte, « vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous « écoutent. » Il recommande donc au prédicateur de veiller premièrement sur lui-même, et ensuite de s'appliquer à l'instruction du peuple. Qu'un ministre sacré étudie donc bien ses forces, afin de prendre d'abord, de son temps et de son travail, ce qui est nécessaire pour lui-même, et d'employer après cela le reste pour les autres ; car c'est là ce que le Saint-Esprit a voulu nous faire entendre par ces paroles : « Assistez votre prochain selon le pouvoir « que vous en avez », c'est-à-dire, n'entreprenez rien qui excède votre pouvoir, mais que la charge que vous prenez soit proportionnée à vos forces.

Il faut que le prédicateur imite ceux qui tirent le

(1) « Recupera proximum secundum virtutem tuam, et « attende tibi ne incidas. » (Eccli. c. 29. v. 27.)

(2) « Attende tibi et doctrinæ, insta in illis. Hoc enim « faciens, et teipsum salvum facies et eos qui te audiunt. » (1. Ep. ad Tim. c. 4. v. 16.)

miel des ruches, et qui ont soin, en les vidant, qu'il en reste toujours suffisamment pour nourrir les abeilles durant l'hiver ; il imite aussi les bergers qui, en tirant le lait des brebis, ont particulièrement égard aux agneaux qu'elles nourrissent, afin qu'ils n'en souffrent pas. Il doit donc, en dispensant aux autres la nourriture spirituelle des vérités divines, avoir soin de s'en nourrir et de s'en fortifier aussi lui-même, par l'application intérieure de son cœur et de son esprit à Dieu; car s'il se néglige lui-même, pour ne penser qu'à nourrir les autres, il tombera infailliblement dans la langueur, et mourra de faim.

Ecoutons encore sur cet objet l'avis que donnoit saint Bernard au pape Eugène. Il lui applique ces paroles de la sainte Ecriture : « (1) Buvez de l'eau « de votre citerne, et des ruisseaux de votre fon- « taine; que les ruisseaux de votre fontaine coulent « dehors, et répandez vos eaux dans les rues. Pos- « sédez-les seul, et que les étrangers n'y aient point « depart.... (2) Vous êtes, lui dit saint Bernard, une « fontaine publique : les grands et les petits, les « savans et les ignorans vont puiser dans vous les « eaux de la vérité; mais lorsque vous les répandez « sur tout le monde, ne vous les refusez pas à « vous-même; que vos ruisseaux coulent dans les

(1) « Bibe aquam de cisternâ tuâ, et fluenta putei tui. « Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas di- « vide. Habeto eas solus, nec sint alieni participes tui. » (Prov. ç. 5. v. 15.)

(2) « Stultus et sapiens, servus et liber, dives et pau- « per, omnes pariter participant te, omnes de fonte pu- « blico bibunt pectore tuo; et tu seorsum sitiens stabis !...

« rues, mais buvez-en lorsque vous en faites boire « aux autres; les étrangers ne doivent pas en boire. « Mais qui vous est moins étranger que vous? et à « qui est bon celui qui ne l'est pas pour lui-même? » Après que vous vous serez nourri long-temps de cette eau divine, et qu'elle sera devenue en vous une fontaine, une source qui puisse donner de sa plénitude sans se tarir, répandez-la au dehors, selon l'ordre que vous en recevrez de l'Esprit de Dieu, qui est le dispensateur de ses dons; et alors même possédez-les seul, comme dit le Sage, et que les étrangers n'y aient point de part.

Saint Grégoire le Grand expliquant ce qu'on doit entendre par ces étrangers : « (1) Ce sont, dit-il, les « esprits de malice qui nous sont devenus étrangers, « en perdant leur droit à la béatitude céleste, et « ils n'ont aucune part à la dispensation que nous « faisons des eaux de la vérité, lorsque nous veillons « sur nous avec une exacte circonspection, afin qu'ils

« Sane deriventur aquæ tuæ in plateas,..... sed inter cæte- « ros bibe et tu de fonte putei tui. Alienus non bibat ex eo. « Numquid tu alienus? Cui non alienus, si tibi es? Denique « qui sibi nequam, cui bonus? » (S. Bern. de Consider. l. 1. c. 5.)

(1) « Cum prædicamus populis, in plateis aquas dividi- « mus, quia in auditorum multitudinem scientiæ verba di- « latamus. Cùm vero nos adjuvante divinâ gratiâ, intrin- « secùs custodimus, et ne maligni spiritus qui jure à « nobis alieni sunt, quia sortem beatitudinis perdiderunt, « nobis in elatione subripiant, sollicitudine cautâ circumspi- « cimus, soli habemus aquas quas in plateis dividimus, ut « nobis in eis alieni participes non sint..... Aquas ergo et in « plateis dividit, et solus habet, qui per hoc quòd multis

« ne glissent point dans notre cœur des mouvemens « d'une vaine complaisance en nous-mêmes et en « nos talens. »

4° Nous avons ajouté, pour quatrième point, que celui qui entreprend d'exercer le divin emploi de la prédication, doit considérer avec attention par quel esprit, dans quelle vue et à quelle fin il s'y engage, c'est-à-dire, doit prendre garde « (1) s'il entre par « la porte dans la bergerie des brebis, ou s'il y « monte par un autre endroit. » La porte de la bergerie est, ou une très ardente charité ou une humble obéissance; car « (2) personne ne doit monter « ce degré d'honneur, s'il n'y est appelé de Dieu « comme Aaron. » En effet, « (3) comment les pré- « dicateurs prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés? » Or, c'est être envoyé que d'être destiné de Dieu à cette sainte œuvre; mais ce n'est pas assez que l'œuvre même soit de sa nature sainte et pieuse, il faut encore que l'on ait des forces proportionnées à la pesanteur de la charge, c'est-à-dire qu'on soit revêtu des vertus dont il a été parlé un peu auparavant.

On entre encore sûrement dans le travail de la

« prædicat, se in cogitatione temporalis gloriæ non exaltat. « Tunc enim possidet homo quod docet, quando se non « gaudet innotescere, sed prodesse. » (S. Greg. in Ezech. l. 1. hom. 12. n. 12.)

(1) « Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed as- « cendit aliunde, ille fur est et latro. » (Joan. c. 10. v. 1.)

(2) « Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur « à Deo, tanquam Aaron. » (Ep. ad Hebr. c. 5. v. 4.)

(3) « Quomodo prædicabunt, nisi mittantur? » (Ep. ad Rom. c. 10. v. 15.)

prédication par l'obéissance, qui ne forme ni choix ni discernement sur rien, le propre de cette vertu étant, non d'examiner ce qu'on nous commande, mais de l'exécuter avec une exacte fidélité; toutefois cette porte même n'est pas encore si assurée, que l'on y puisse dormir fort en repos; car Saül ne se chargea du soin du royaume d'Israel, que par l'ordre du Seigneur même, et qu'après s'être caché pour l'éviter; et nous voyons cependant qu'il a malheureusement fait naufrage dans le port même de l'obéissance. Il y en a aussi plusieurs qui entrent de même dans ce saint emploi par l'ordre de leurs supérieurs, et qui, s'en faisant ensuite un sujet de vaine présomption, ne s'étudient plus qu'à s'attirer l'estime et les applaudissemens du peuple; en sorte « (1) qu'ayant commencé par l'esprit, ils finissent « par la chair. » Au reste, ce seroit un sujet inépuisable de douleurs et de plaintes, si j'entreprenois d'exposer ici, dans un discours, en combien d'occasions et de manières toutes différentes on pêche en cette matière, dans quel danger d'offenser Dieu la plupart des prédicateurs sont exposés, et combien ils sont souvent trompés par l'apparente bonté de l'œuvre même qu'ils exercent; c'est pourquoi j'ai cru qu'il y avoit plus de prudence et de sagesse à le passer sous silence, qu'à n'en parler que légérement et avec sécheresse.

(1) « Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne « consummamini. » (Ep. ad Gal. c. 3. v. 3.)

CHAPITRE XII.

Quels sont les moyens qui servent principalement au prédicateur pour bien s'acquitter des devoirs de son ministère.

Comme nous avons traité, dans les livres précédens, de plusieurs sortes de secours nécessaires au prédicateur pour exercer utilement son emploi, et qu'il est presque impossible de les avoir tous présens devant les yeux, nous allons en exposer ici quelques-uns qui, dans leur étendue, renferment presque tous ceux dont nous avons parlé.

1° Le premier et le plus grand de ces secours, et que l'on doit considérer comme le principe et la source des autres, est celui de l'esprit de Dieu, dont le prophète Michée étoit véritablement rempli lorsqu'il disoit : « (1) Pour moi j'ai été rempli de la « force, de la justice et de la vertu de l'esprit du « Seigneur, pour annoncer à Jacob son crime, et « à Israel son iniquité. » C'est cet esprit qui donne la pureté et la sainteté de vie ; c'est lui qui embrase les cœurs des prédicateurs du feu de la charité, qui les fait brûler d'une soif ardente pour le salut de

(1) « Ego repletus sum fortitudine spiritûs Domini, judicio « et virtute, ut annuntiem Jacob scelus suum, et Israel « peccatum suum. » (Mich. c. 3. v. 8.)

leurs frères, qui excite en eux une tristesse et une douleur extrême du malheureux état des pécheurs, et qui les pousse à se répandre sans cesse en prières pour eux, devant le Seigneur; en cela est renfermé tout ce que nous avons dit être nécessaire aux prédicateurs évangéliques, pour s'acquitter dignement de leur saint ministère. « (1) Pour moi, disoit saint « Bernard à ce sujet, j'entends volontiers la voix « d'un docteur qui ne reçoit point de ses auditeurs « des acclamations et des applaudissemens, mais « qui leur arrache des larmes. Vous faites voir que « vous êtes véritablement une chaste tourterelle, « si vous leur enseignez à gémir; mais pour le leur « persuader, ayez recours aux soupirs et aux gé- « missemens, plutôt qu'à l'éloquence des paroles. »

Mais parce que nous avons dit beaucoup de choses sur ce sujet vers la fin du premier livre, je me contenterai présentement d'en avancer seulement une, et de l'assurer comme une vérité incontestable, savoir, que ce secours de l'esprit céleste nous est sans comparaison plus utile et plus avantageux pour bien prêcher, que tous les préceptes des rhéteurs ensemble; mais ce secours étant un don de Dieu, et un don excellent, il faut le demander sans cesse par la prière « (2) à notre Père, qui donne le bon esprit

(1) « Illius doctoris libenter audio vocem, qui non plau- « sum sibi, sed mihi planctum moveat. Verè turturem « exhibes, si gemere doceas; et si persuadere vis, gemen- « do id magis, quàm declamando studeas efficere. » (Bern. in Cant. serm. 60. n. 3.)

(2) « Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petenti- « bus se. » (Luc. c. 11. v. 13.)

« à ceux qui le lui demandent »; car il ne faut pas que personne s'imagine qu'il puisse jamais, ni par adresse ni par feinte, imiter la force de cet esprit divin. « Quelque fine que soit la dissimulation, elle « se découvre toujours, dit Quintilien, et jamais « l'adresse de l'éloquence ne sera si grande dans un « orateur, qu'il ne fasse quelque faux pas, ou qu'il « n'hésite, ou ne demeure court en quelque ma- « nière, lorsque les paroles ne s'accordent pas avec « les pensées. »

2° Le second moyen nécessaire au prédicateur, après cette grace et cette onction de l'esprit divin, est le talent de la prononciation; on ne sauroit croire combien ce talent excelle entre toutes les autres parties de l'orateur, et domine dans tout l'art de parler éloquemment; mais nous en avons parlé si amplement en son lieu, que nous ne croyons pas y devoir ici rien ajouter de plus.

3° Le troisième est de se faire une abondante provision d'expressions et de termes choisis, ce qui ne peut s'acquérir parfaitement par aucune autre voie, que par une grande lecture des livres composés par les personnes éloquentes qui écrivent le mieux en la langue du pays dans laquelle on doit prêcher. Pour montrer maintenant combien cette provision est nécessaire au prédicateur, il faut en expliquer ici les raisons.

Il est constant que toute la force de l'éloquence consiste en ce que le discours de l'orateur soit toujours proportionné à la dignité des choses qu'il traite, c'est-à-dire, en ce que chaque chose y soit exprimée d'une manière qui la représente aussi grande qu'elle

l'est en effet, et que son discours ne soit pas au dessous du poids et de l'importance des choses; en sorte que, comme l'ombre suit le corps, le discours doit suivre de même la nature des choses et s'y proportionner; pour cet effet, deux choses sont nécessaires : l'une est de bien entendre les sujets qu'on doit traiter, et d'en concevoir toute la force et l'étendue; l'autre, d'exprimer pleinement par les paroles tout ce que l'on en a conçu, et de faire ainsi passer, en quelque sorte, son esprit même dans les esprits des auditeurs. Mais combien cela est-il difficile! C'est ce qu'on pourra comprendre par la différence qu'il y a entre la manière de parler des anges et celle des hommes.

Comme les anges, et particulièrement ceux du premier ordre, conçoivent un grand nombre de choses sous très peu d'idées toujours simples, ils manifestent aussi leurs pensées en très peu de temps; mais pour ce qui est des hommes, leur esprit est si étroit et si borné, qu'ils ont toujours besoin de beaucoup de temps et d'application pour comprendre plusieurs choses, et de beaucoup de paroles pour les faire entendre aux autres. Ainsi, les anges, comme des vases dont l'entrée est très ouverte et évasée, répandent en un moment tout ce qu'ils ont dans eux-mêmes; mais l'esprit de l'homme et sa langue, qui est l'interprète de ses pensées, comme des vases dont l'entrée est très étroite, ne versent, pour ainsi dire, que goutte à goutte, et n'expriment qu'en beaucoup de temps et de paroles la nature d'une seule chose. Il faut donc, lorsqu'on s'est formé une parfaite idée de chaque chose, avoir,

comme à la main, une grande provision de termes et d'expressions, afin qu'en parlant on ne soit pas obligé d'hésiter à chaque pensée qui se présente à l'esprit, et de chercher, comme de porte en porte, les mots et les tours dont on doit se servir pour énoncer les pensées.

On ne doit pas pour cela se faire un amas confus de toute sorte de mots, mais un recueil en ordre de ceux qui expriment plus noblement et avec plus de justesse les pensées et les mouvemens de notre ame; car il y a des termes qui expliquent la nature des choses, les uns plus clairement et distinctement, les autres avec plus d'agrément, et les autres plus proprement et plus à fond. Mais ce qui est encore plus difficile, c'est d'exprimer toujours les choses en des termes qui leur soient convenables et proportionnés, comme il a été expliqué ci-devant.

Pour avoir donc toujours, comme à la main, cette abondance de mots propres et d'expressions choisies, on a besoin, comme nous l'avons déja dit, d'une grande lecture des livres qui sont écrits avec toute la pureté, l'élégance et la politesse de la langue du pays, par des personnes vraiment habiles et éloquentes. Mais on avanceroit de peu, si on en lisoit beaucoup à la hâte et sans ordre. Il faut, en lisant, observer avec une exacte attention les divers tours d'expression, les phrases et les manières de parler qui sont propres et particulières à cette langue, et tous les termes, ou métaphoriques, c'est-à-dire qui prennent une signification différente de leur signification naturelle; ou propres, c'est-à-dire qui expriment d'une manière naturelle les choses que l'usage y a attachées.

On doit aussi principalement s'arrêter aux métaphores et aux allégories qui contribuent à donner plus de force et de grace à l'expression, et à faire entrer les esprits dans le fond de la pensée, parce que ces figures étant proprement des comparaisons abrégées (car elles renferment toujours quelque comparaison en très peu de mots, et souvent même dans un seul), on ne sauroit croire combien elles donnent d'éclat et d'ornement au discours, ni combien elles ont de force, non seulement pour représenter les choses agréablement, mais plus particulièrement encore pour les agrandir et les relever, lorsque nous employons les noms des plus grandes, pour en expliquer et faire entendre d'autres dont nous ne pouvons pas bien exprimer la grandeur par les noms qui leur sont propres, comme quand nous donnons par exemple au démon, les noms de lion dévorant, de dragon, d'ancien serpent, d'ennemi du genre humain, de prince des ténèbres, etc.; et c'est pour cela que le livre des Psaumes est partout rempli de métaphores et d'allégories.

Le prédicateur zélé pour son emploi aura donc soin de faire un recueil de ces sortes d'expressions figurées les plus nobles, les plus justes et les plus hardies. Mais il ne doit cependant s'en servir que modérément et avec prudence; en sorte que la métaphore ne soit ni trop fréquente, ni dure, ni basse, ni obscure. Il doit prendre garde aussi de ne point pousser trop loin la métaphore, comme font plusieurs, qui y étant une fois entrés, ne sauroient plus en sortir; d'où il arrive que, s'efforçant de vêtir comme d'un même habit beaucoup de choses très différentes,

ils ne peuvent s'empêcher d'en dire plusieurs d'une manière dure et impropre.

Il ne doit pas, en lisant, observer seulement la grace et la beauté de ces mots figurés, mais encore l'ornement et l'éclat des figures de pensée et de mot que nous avons expliquées dans le livre précédent, et enfin tous les tours agréables qui appartiennent à l'art de l'orateur; car il arrivera par ce moyen que les préceptes de cet art étant renouvelés dans son esprit par une grande diversité d'exemples, s'imprimeront plus profondément dans sa mémoire, en sorte qu'il les aura toujours comme devant les yeux, et qu'ils se présenteront à son esprit, lors même qu'il ne les cherchera pas. Les plus exacts en cette partie ont soin, en lisant des auteurs éloquens, d'écrire et de ranger sous différens titres, dans un livre de recueil préparé pour cet effet, les endroits les plus beaux et les plus remarquables qu'ils y trouvent sur différens sujets, afin que les relisant souvent ils se rendent plus habiles à les imiter; ce qu'ils doivent faire surtout lorsqu'ils se préparent à prêcher, afin d'avoir alors plus facilement en main et toujours prête, une abondance de termes et d'expressions choisis pour tout ce qu'ils ont à traiter.

Quant à l'importance et à l'utilité de ce troisième secours, elle se connoît particulièrement, en ce que n'y ayant que trois moyens d'acquérir l'éloquence, savoir, l'art, l'imitation, et l'étude ou l'exercice, on voit assez que l'imitation dépend de la lecture, qui nous met sous les yeux les choses que nous devons imiter. Ce que nous avons dit de la nécessité de ce fond de termes choisis, et de la manière de se le

procurer, est solidement confirmé et expliqué plus amplement dans Quintilien, qui en a fait un traité particulier (de Copiâ rerum et verborum). Pour achever maintenant ce que nous avons à dire encore sur ce sujet, nous montrerons en peu de mots quels sont les véritables avantages que peut tirer de ce fond le prédicateur qui en est suffisamment pourvu.

Premièrement, quiconque s'est acquis une abondante provision de termes choisis et de mots propres, expliquera toujours ses pensées pleinement et à fond avec beaucoup de force et de netteté, ce qui est un des effets les plus importans de l'éloquence; car si, comme l'enseignent les philosophes, les paroles sont les signes des différentes affections de l'ame, celui qui en est plus abondamment pourvu et qui les a comme toujours prêtes et en main, par une lecture continuelle, expliquera sans doute les sentimens de son cœur d'une manière toujours plus aisée, plus courte et plus propre; et il donnera aussi beaucoup de grace et d'ornement à ses discours avec moins de peine; car étant riche et abondant en paroles, il fera toujours entendre ses pensées, ou de vive voix ou par écrit, avec une grande facilité; ce qui est néanmoins la seconde et la principale peine de l'orateur après l'invention. Enfin cette même provision de mots a encore cela de propre, qu'elle nous garantit au moins, en grande partie, de la crainte et du trouble qui arrivent à beaucoup de prédicateurs et qui leur sont très nuisibles; car cette crainte a deux effets très fâcheux qui épuisent et détruisent presque toute la force et tout le fruit de leur discours. Le premier est de leur ôter la présence d'esprit et de les troubler jusqu'à les

mettre hors d'état de prévoir ce qu'ils doivent dire ni comment il faut le dire. Or, qu'est-ce qu'un prédicateur dans ce trouble ? N'est-ce pas « (1) comme « un pilote assoupi qui a perdu son gouvernail » ? Car c'est à l'esprit à tenir le gouvernail et à tout conduire dans le discours : il est l'œil qui doit prévoir ce que la langue doit dire, en sorte que la langue ne le prévienne pas, mais qu'il la prévienne toujours. Lors donc que l'esprit d'un prédicateur est accablé de trouble et de crainte, il est comme destitué de son activité et de sa lumière; et ainsi ne voyant presque point les choses qu'il doit dire, il n'est plus capable que de s'égarer.

L'autre fâcheux effet de cette même crainte, est qu'elle nuit extrêmement à la prononciation, qui demande dans celui qui parle une liberté très grande, et pour ainsi dire un pouvoir absolu sur lui-même, afin que se possédant, et étant ainsi maître de son esprit, il puisse en même temps s'appliquer avec attention et à ce qu'il dit, et à la manière de varier sa voix pour le bien dire. Or, celui qui est abondamment pourvu de termes propres et d'expressions choisies, acquiert pleinement cette liberté d'esprit si nécessaire pour prononcer agréablement un discours; car cette abondance de mots et d'expressions que l'on a en main, fait que, quelque tour ou circuit de paroles que l'on prenne, fût-ce même une période commencée inconsidérément, on en sort toujours sans hésiter ni s'égarer en aucune manière. Rien n'ôte tant

(1) « Quasi sopitus gubernator, amisso clavo. » (Prov. c. 23. v. 34.)

la crainte à celui qui parle, que de savoir qu'il a en main un remède dont il peut toujours user facilement contre tout ce qui pourroit l'arrêter dans le discours; on ne doit donc pas négliger de se procurer un secours qui nous aide en tant de manières à parler proprement et avec grace.

Que personne néanmoins ne s'imagine que l'on doive rechercher cette abondance de mots, afin de pouvoir exprimer une même chose par plusieurs noms de même signification, comme font quelques-uns assez mal à propos; car le pléonasme habituel est contraire à la vraie éloquence. Nous ne faisons pas non plus cette provision, afin de nous éloigner du langage commun, et de n'employer dans nos discours que des expressions et des termes tous choisis, parce que cela ne passeroit que pour une présomptueuse curiosité et pour une vaine ostentation d'éloquence. Pourquoi donc cherchons-nous cette abondance de paroles et d'expressions choisies? C'est afin de pouvoir toujours exprimer les pensées et les sentimens de notre ame d'une manière courte et aisée, et ce qui est le principal, avec une pleine justesse, et qu'il n'y ait rien dans le discours ni d'impropre, ni qui sente la rusticité des champs.

On doit estimer beaucoup l'élégance, l'ornement des paroles, qui suit les choses mêmes; en sorte que la grace et la beauté du discours ne paroissent ni étudiées ni recherchées d'ailleurs, mais comme nées avec les choses et prises de la nature même; on doit même éviter dans la prédication tous les mots qui ne sont point en usage et tous les nouveaux qui paroissent affectés ou trop curieusement recherchés,

comme on évite les écueils dans la navigation; car les auditeurs qui ont du bon-sens et de la sagesse, trouveront toujours qu'il est très indigne d'un prédicateur de l'Évangile, qui traite des sujets si saints et si importans pour la gloire de Dieu et le salut des ames, d'avoir plus d'attachement à la délicatesse des mots qu'à la solidité des choses mêmes. On peut voir beaucoup d'autres choses que nous avons déja dites d'après Quintilien sur ce sujet, au commencement du cinquième livre; et nous ne l'avons traité avec tant d'étendue qu'après avoir reconnu par beaucoup d'expérience combien ce troisième secours est avantageux pour parler agréablement et éloquemment.

Ce n'est pas que je ne sache très bien qu'il se trouve des personnes qui, sans cette peine et ce soin, et même sans aucune étude des règles de l'éloquence, ne laissent pas de s'énoncer toujours avec beaucoup de grace et d'ornement, et particulièrement ceux qui, par un fréquent exercice de parler en public, se sont acquis une riche et abondante provision de mots et d'expressions. « Mais, comme dit Quintilien, combien ces personnes ont-elles peu d'imitateurs de « ce talent si précieux de leur nature et de leur esprit! « et combien n'en ont-elles pas au contraire de leur « négligence! Si donc nous nous appliquons à l'étude de l'éloquence, c'est afin d'acquérir par le « secours de l'art ce talent de bien parler que nous « n'avons pas reçu de la nature; et sans doute, ceux « mêmes que la nature a si heureusement formés « pour parler éloquemment, l'auroient fait avec « beaucoup plus d'abondance, d'ornement et de « grace, si l'art avoit secondé en eux la nature. »

Comme nous avons dit que la lecture des livres qui sont écrits en langue vulgaire par des auteurs éloquens, sert beaucoup au prédicateur studieux pour se faire une riche provision de paroles et d'expressions, il faut aussi qu'il se souvienne que l'éloquence ne consiste pas seulement dans les paroles; mais bien plus encore dans le sens et dans la force des pensées. C'est ce que nous marquent non seulement les figures de pensée dont nous avons traité dans le livre précédent, mais encore toutes les différentes amplifications, preuves, narrations, descriptions, exordes, que nous avons expliqués dans les autres livres, et qui consistent moins dans les mots que dans les sentimens. Afin donc que nos discours soient pleins d'excellentes pensées, nous devons nous proposer pour modèles les auteurs qui se sont distingués dans cette partie, comme saint Cyprien, saint Chrysostome, saint Basile, les deux saints Grégoire de Nazianze et de Nysse, et d'autres saints Pères, dans lesquels on trouve partout des exemples de tout ce qu'il y a de sublime, de délicat, de véhément, d'agréable et d'élégant dans l'art oratoire. Nous devons donc lire avec soin ces deux sortes d'auteurs avec premiers, afin d'en tirer une abondante provision de paroles et d'expressions propres et choisies; et ceux-ci, pour imiter les autres parties de l'éloquence dans lesquelles ils ont excellé.

Il faut savoir, en dernier lieu, que les préceptes de l'art et la lecture de ces auteurs, sans le style et l'exercice, sont d'une très médiocre utilité pour ce qui regarde le talent de bien parler; car ces deux premiers secours sont destinés au style et à l'exer-

cice comme à leur fin, sans laquelle ils demeurent nécessairement inutiles et sans effet. Que dis-je? ce sont l'exercice, le travail et l'application à écrire beaucoup qui aident et qui soutiennent l'un et l'autre; et nous voyons arriver en cela ce que disent les philosophes, que les causes se tiennent lieu de cause respectivement l'une à l'autre, c'est-à-dire qu'elles s'entr'aident par des secours réciproques. Il est constant en effet que les préceptes de l'éloquence et la lecture des auteurs éloquens servent beaucoup pour perfectionner le style et pour donner la facilité d'écrire et de parler éloquemment; car l'art est comme un guide assuré qui montre l'ordre et la manière qu'on doit garder dans le discours; et la lecture ne confirme pas seulement ce que l'art enseigne, mais elle nous fournit en même temps une abondance de mots propres, et nous met devant les yeux comme un modèle que nous pouvons suivre. Mais le style au contraire, qui se forme dans le talent de bien parler par l'exercice, fait que celui qui compose éprouve et connoît en effet ce qui lui manque principalement, c'est-à-dire, quels sont les ornemens de pensée ou de mot dont il a particulièrement besoin, et qu'il se porte ainsi à s'appliquer avec plus de diligence et d'attention à la lecture des bons auteurs et à l'observation des règles et des préceptes de l'art, afin de pourvoir par ce double secours à sa propre indigence. Ce qui montre évidemment combien est vrai ce que l'on dit communément, que le style est un excellent maître de l'art de bien parler.

Or, encore qu'il y ait plusieurs sortes de sujets où ceux qui aspirent à l'éloquence, et surtout les

nouveaux prédicateurs, peuvent exercer leur style, on peut dire néanmoins qu'ils ne peuvent jamais le faire plus utilement, qu'en traduisant en langue vulgaire quelques morceaux choisis des ouvrages des saints Pères, tels que sont la plupart des homélies de saint Basile, et surtout celles qu'il a écrites à la louange de saint Gorgone et des quarante martyrs qui moururent à Sébaste. On peut traduire de même et se rendre familières plusieurs parties des ouvrages de saint Chrysostome, comme les deux petits traités de la Componction du cœur, ses trois livres de la Providence de Dieu au moine Stagirius, et ses six livres du Sacerdoce, où l'on trouve toutes les beautés et tous les ornemens de l'éloquence. C'est donc en traduisant en sa langue et en se rendant familiers ces écrits des saints Pères, que le prédicateur peut, non seulement exercer et former son style, mais encore s'habituer à divers ornemens d'élocution, sur le modèle desquels il aura soin de former ses discours.

Nous pouvons remarquer ici comme en passant, à l'occasion de l'admirable éloquence de ces Pères, et de tant d'autres saints docteurs de l'Eglise, que leur exemple nous fait assez voir ce que nous avons déja montré au commencement de cet ouvrage, que le soin d'observer dans la prédication les règles de l'éloquence ne met point d'empêchement à la grace intérieure, puisque nous voyons l'un et l'autre très bien alliés dans ces grands serviteurs de Dieu, qui étant parfaitement instruits dans l'art de parler, en ont répandu toutes les beautés dans leurs écrits. Qu'on lise le traité de saint Cyprien : *De ceux qui sont tombés pendant la persécution*, on aura lieu

d'être en doute si l'on doit y admirer davantage, ou la force et la sublimité de son éloquence, ou sa très ardente charité et les vifs sentimens de douleur et de tendresse avec lesquels il déplore la chute mortelle de ceux que l'ennemi avoit terrassés. Lorsque l'art, par une longue habitude, est comme passé en nature, et que l'esprit est dès long-temps instruit et pénétré de ses préceptes, il pourvoit comme naturellement et de soi-même à tout ce qu'il faut dire, sans consulter aucune règle de rhétorique; ainsi, bien loin de mettre alors aucun empêchement à l'opération du Saint-Esprit, qui anime et qui enflamme le cœur de l'homme, il lui prête le ministère de la voix, afin qu'il répande au dehors ses ardeurs par l'abondance et par la force des paroles.

4° Nous donnons le quatrième rang entre ces secours ou moyens, à l'invention, qui est néanmoins la première dans l'ordre naturel; car il faut trouver ce qu'on doit dire avant de parler. Mais parce qu'en fait de discours, elle tient lieu d'une matière qui doit être embellie et parée des ornemens de l'élocution et de la prononciation, nous l'avons mise la dernière; et cela ne doit pas sembler étonnant, puisqu'on voit assez communément que les plus heureuses et les plus riches inventions de certains prédicateurs, sans l'ornement de l'élocution et les agrémens de l'action, sont peu agréables, et par conséquent peu profitables à ceux qui les entendent; et qu'au contraire les choses les plus communes et les plus triviales revêtues de ces agrémens de la parole et de l'action, leur plaisent merveilleusement.

Le premier effet de l'invention est le bon choix,

que « plusieurs ont estimé de si grande importance, « dit Quintilien, qu'ils l'ont séparé de l'invention, « comme une nouvelle partie du discours. » Il est de la bonté du choix de ne pas se contenter de ce que l'on trouve communément, mais de prendre toujours ce qui est le plus propre et le plus convenable pour les choses qu'on veut persuader; car il y a certains esprits bas qui, négligeant les choses les plus relevées, ou n'en concevant pas la force, s'attachent à tout ce qu'il y a de plus commun et de plus rebattu. Or, c'est principalement en cela qu'on a besoin de force et de pénétration d'esprit, afin que, comme d'habiles ouvriers en or et en argent, nous examinions avec prudence l'excellence et la valeur des métaux, et que nous séparions toujours l'or pur d'avec des matières moins précieuses.

Il y en a plusieurs qui, par une illusion assez ordinaire aux hommes, aiment plus qu'il ne faut les productions de leur esprit, quelque basses et grossières qu'elles puissent être, comme les mères qui trouvent leurs enfans beaux et dignes de leur amour et de leur tendresse, quoique pleins de défauts et de difformités. Quiconque est exempt de cette maladie commune du genre humain, peut toujours juger beaucoup plus exactement de ses propres inventions. Il y en a néanmoins aussi quelques-uns qui sont si éloignés de cet attachement aux productions de leur esprit, que rien ne leur plaît de tout ce qui vient de leur propre fond. Or, aimer tout ce qui vient de soi et n'en rien aimer du tout, sont deux extrémités également vicieuses; et « je ne sais, dit Quintilien, les- « quels je dois condamner plutôt, ou ceux qui sont

« amoureux de tout ce qui vient d'eux, ou ceux « qui n'en aiment rien. »

Les inventions nobles et ingénieuses et les sentimens relevés ont aussi cela de propre qu'ils animent par leur éclat et leur dignité l'esprit de l'orateur, qui, en étant ainsi pénétré et rempli, trouve et choisit facilement les termes, les expressions et les figures les plus propres et les plus convenables, pour énoncer élégamment et avec justesse ce qu'il a une fois bien conçu dans son esprit. Ce mouvement dont il est alors animé, ne contribue pas seulement à ce talent et à cette facilité de s'énoncer avec justesse et avec bienséance, mais encore à la force et à la vivacité de l'action, pour imprimer dans les esprits des auditeurs les sentimens dont il est touché lui-même.

Le second effet de l'invention est de choisir, principalement pour le discours, les choses que demandent la nature du sujet et l'état ou le besoin des auditeurs; car c'est de là particulièrement que se prend la manière de parler avec justesse et avec bienséance. On doit néanmoins avoir plus de soin des auditeurs mêmes que du sujet, puisque le but et la fin de tout le discours est de les instruire de leurs devoirs, et de les y exciter. C'est à quoi plusieurs ne pensent presque jamais; et comme ils ne s'arrêtent qu'à ce qui convient à la nature du sujet, toute la force et l'étendue de leur discours consiste plus en cela qu'en ce qui regarde les besoins de ceux qui les entendent; et ainsi ils les laissent presque vides et frustrés des remèdes qu'ils pouvoient en espérer. C'est ce que font quelques-uns qui, ayant par exemple à traiter de la haine et des calomnies des pharisiens contre notre

Seigneur Jésus-Christ, et trouvant un grand nombre de passages sur ce sujet dans l'Histoire sainte de l'Evangile, ne travaillent qu'à les assembler tous et à les entasser dans quelque ordre, et emploient en cela seul la plus grande partie de leur sermon, ou tout le sermon même, sans se mettre en peine de ce qui regarde l'état et les besoins de leurs auditeurs; en quoi ils ressemblent à des voyageurs qui s'arrêtent tellement à tous les objets qui les frappent agréablement dans leur chemin, qu'ils oublient où ils devoient aller. Car il est constant que tout ce que nous disons, doit tendre à établir les bonnes mœurs et à détruire les mauvaises; c'est donc cela seul que nous devons avoir en vue dans nos discours, sans nous arrêter à aucune autre chose, qu'autant qu'elle nous conduit à cette fin.

C'est pourquoi, comme un habile architecte examine et mesure à la règle et au cordeau tout ce qu'il fait, pour l'ajuster à son dessin, et rejette tout ce qui s'en éloigne tant soit peu; que le prédicateur ait soin de même d'avoir toujours devant les yeux son but, et de bien prendre ses mesures pour y ajuster tout ce qui entre dans son discours, et qu'il ne croie pas que rien de tout ce qui ne conduit point à ce but, doive y entrer, quelque ingénieuse nouveauté, quelque délicatesse et quelque agrément qu'il puisse y avoir. Autrement qu'il sache qu'il se rend coupable de trahison et d'infidélité envers Dieu, si travaillant pour la gloire de Jésus-Christ au salut des ames, il a plus de soin de ses propres intérêts que de ceux de Jésus-Christ.

On peut rapporter à ce second effet de l'inven-

tion, la règle que saint Grégoire le Grand donne aux prédicateurs touchant la manière dont ils doivent diversifier les instructions qu'ils donnent au peuple, selon les différentes dispositions et les besoins particuliers de chacun : « (1) Il faut, dit ce saint pape, « établir quelle doit être la manière d'instruire les « peuples ; car, comme a dit long-temps avant nous « Grégoire de Nazianze, de glorieuse mémoire, « on ne doit pas suivre en cela les mêmes règles « à l'égard de chacun, puisque tous n'ont pas les « mêmes dispositions, et que souvent ce qui profite « aux uns nuit aux autres. En effet, on voit assez « communément que les mêmes herbes qui sont la « pâture de certains animaux donnent la mort à quel- « ques autres ; que le sifflement qui apaise la fougue « des chevaux, excite le rugissement des lions ; « qu'un remède qui adoucit un mal en aigrit un « autre, et que le même pain qui soutient la vie et « affermit la santé des forts, ruine et détruit celle « des petits et des foibles. Ainsi la vraie règle pour

(1) « Nunc qualiter doceat pastor demonstremus. Ut enim « longè ante nos reverendæ memoriæ Gregorius Nazianze- « nus edocuit, non una eademque cunctis exhortatio congruit, « quia nec cunctos par morum qualitas astringit. Sæpe nam- « que aliis officiunt, quæ aliis prosunt, quia et plerum- « que herbæ quæ hæc animalia nutriunt, alia occidunt, et « lenis sibilus equos mitigat, catulos instigat, et medica- « mentum quod hunc morbum imminuit, alteri vires jun- « git, et panis qui vitam fortium roborat, parvulorum « necat. Pro qualitate igitur audientium formari debet ser- « mo doctorum, ut et ad sua singulis congruat, et tamen « à communis ædificationis arte nunquam recedat. » (S. Greg. past. 3. p. in Proœmio.)

« instruire les autres, est que celui que son minis-
« tère y engage, s'accommode et se proportionne
« aux dispositions et à l'état de ceux qui l'écoutent;
« en sorte que sans s'écarter du but principal, qui
« est d'édifier tout le monde, chacun en particulier
« trouve dans ces instructions ce qui lui est propre. »

Mais afin que le prédicateur puisse le faire avec avantage, il doit s'appliquer exactement à connoître et les mœurs de ceux à qui il parle, et les vices publics dont la corruption se répand plus dangereusement parmi le peuple, et les remèdes nécessaires contre ces mêmes vices, afin que tout son discours ne tende qu'à régler ainsi les mœurs et à exterminer les vices, et qu'au milieu des différentes routes où la force du sujet l'emporte, dans la chaleur du discours, il se souvienne toujours qu'il doit en venir à ce but, et que tout ce qui s'en écarte est inutile, comme si l'on parloit en l'air.

C'est aussi la conduite que tiennent d'ordinaire ceux qui se sont tellement dévoués à ce saint emploi, qu'ils méritent véritablement le nom d'ouvriers fidèles que le Seigneur leur donne dans l'Evangile; car ils ne se contentent pas de travailler au salut des ames par de fréquentes prédications, mais ils s'appliquent encore tous les jours à entendre les confessions de divers pénitens. Ainsi, non seulement ils apprennent quelles sont les mœurs et la conduite ordinaire des hommes, leurs vains désirs, leurs inclinations méchantes et corrompues, et les crimes qui se commettent communément parmi eux; mais, ce qui est bien plus, ils en conçoivent dans leur cœur les sentimens d'une compassion pieuse et d'une juste indi-

gnation, qui fait qu'ils s'élèvent et qu'ils déclament avec plus d'ardeur et de véhémence contre ces maux; et ils connoissent même encore dans l'exercice de cette sainte œuvre quels sont les remèdes véritables et salutaires contre les vices, puisqu'ils sont tous les jours comme contraints d'en éprouver de toutes les espèces; ce ne sont pas seulement les vices communs et les déréglemens du peuple qu'ils y découvrent, ce sont aussi les opinions mauvaises et corrompues, et les fausses et spécieuses raisons par lesquelles on s'y laisse aller, ce qui les anime encore à s'armer de fortes preuves et de raisons solides contre ces pernicieuses subtilités.

Nous avons parmi nous un excellent prédicateur, dont l'étude et l'application principales sont de découvrir l'illusion et la fausseté des sentimens et des opinions dont les hommes se servent pour défendre les vices et les déréglemens auxquels ils s'abandonnent, et de les réfuter et les renverser par de très vives et de très pressantes raisons. Comme tout vice est d'ordinaire une suite de quelque erreur, c'est une grande prudence de mettre d'abord la cognée à la racine, afin « (1) que toute plante qui n'a point été plantée « par le Père céleste, soit arrachée. » Or, la connoissance et de ces vices et de ces opinions corrompues, fait qu'il y a toujours beaucoup de justesse dans nos discours, et que nos auditeurs s'y rendent plus attentifs, parce que les hommes écoutent avec plus d'attention ce qui les touche plus particulièrement.

(1) « Omnis plantatio quam non plantavit pater meus « cœlestis, eradicabitur. » (Matth. c. 15. v. 13.)

Quant à l'exacte circonspection avec laquelle on doit reprendre ces sortes de vices, pour ne pas présenter du poison au lieu de remèdes salutaires, cela dépend de la prudence des prédicateurs; mais l'avis que j'ai cru devoir leur donner ici, est de bien prendre garde de ne pas écouter facilement ceux qui leur font des rapports contre la conduite de leurs supérieurs ou de leurs prélats, parce que ce sont souvent des personnes qui, trompées par de légères apparences ou poussées par leurs propres passions, leur imputent faussement des crimes auxquels si un prédicateur ajoute foi, il se fait aussitôt un devoir de blâmer et de reprendre en chaire ces mêmes crimes, sans aucune autre preuve ni examen; et attirant ainsi sur lui la haine et l'indignation de ses supérieurs, il perd non seulement le fruit de sa doctrine, mais encore toute autorité auprès d'eux. C'est pourquoi il n'y a point d'occasions où la prudence soit si nécessaire au prédicateur, pour ne pas taire ce qu'il doit dire, ou pour ne pas dire inconsidérément ce qu'il doit taire.

Ceux qui, par des bons-mots et par des facéties, font rire le peuple, tombent dans une faute toute différente, mais qui n'est peut-être pas moins fâcheuse; car cette manière bouffonne leur ôte toute autorité, et fait qu'on n'ajoute point foi à ce qu'ils disent. En effet, qui pourroit croire qu'ils aient véritablement dans le cœur un désir et une intention sincère de détourner des vices ceux à qui ils parlent, lorsqu'ils ne cherchent ainsi qu'à chatouiller les oreilles et à s'attirer la faveur du peuple, en le divertissant par ces sortes de plaisanteries. C'est ce

qui a fait dire à saint Jérôme sur cet endroit du prophète Isaïe : « (1) *Mon peuple, ceux qui vous disent « bienheureux , vous trompent.....* (2) Celui-là « est un véritable docteur de l'Eglise qui ne flatte « point les pécheurs, mais qui les corrige, qui les « excite, non à rire, mais à pleurer, et à faire « une sincère pénitence, et qui n'appelle personne « heureux avant la mort. » Et dans sa lettre à Népotien : « (3) Que l'on n'entende point d'acclamations dans l'église quand vous instruisez le peuple, « mais des pleurs et des gémissemens; et que les « larmes que vous arracherez de vos auditeurs soient « votre gloire. »

Le prédicateur doit aussi prendre garde de ne point traiter les matières trop subtiles et trop relevées, et de ne rien dire dans ses sermons qui soit au dessus de la portée de ceux qui l'écoutent; car c'est en vain qu'on parle devant eux des choses qu'ils n'entendent pas; et sans doute ceux qui le font, cherchent plutôt à satisfaire leur vaine présomption, qu'à instruire utilement et à édifier le peuple. C'est pourquoi saint Grégoire le Grand, expliquant ces paroles de Job : « (4) *Mes paroles tomboient sur*

(1) « Populc meus, qui te beatum dicunt, ipsi te deci- « piunt. » (Is. c. 3. v. 11.)

(2) « Ille est doctor ecclesiasticus, qui lacrymas, non ri- « sum movet, qui corripit peccatores, qui nullum beatum, « nullum dicit esse felicem, nec prævenit sententiam judi- « cis sui, dicente scriptura sancta : ne beatum dicas quem- « quam hominem ante mortem. » (Hier.)

(3) « Docente te in ecclesiâ non clamor populi, sed ge- « mitus suscitetur; lacrymæ auditorum, laudes tuæ sint.

(4) « Super illos stillabat eloquium meum. » (Job. 29. 22.)

« *eux comme les gouttes de la rosée*... (1) Celui, « dit-il, qui instruit les autres, doit bien prendre « garde de ne rien leur dire qui soit au dessus de « leur intelligence et de leur portée. Il doit se ra- « baisser et se proportionner à la foiblesse de ses « auditeurs, et ne pas témoigner, en prêchant aux « ignorans des choses trop élevées et qui ne peu- « vent leur être utiles, qu'il a plus de soin de paroître « que de profiter à ceux qu'il enseigne.

Il faut ajouter ici en dernier lieu que tout ce que nous avons dit sert de peu sans une étude et un travail continuels et persévérans ; car ce n'est point un prédicateur commun et ordinaire que nous voulons former, mais un prédicateur excellent et distingué par ses qualités avantageuses pour le salut des ames.

Que si Cicéron n'estimoit point l'éloquence qui ne se faisoit pas admirer, quoiqu'il n'y eût presque autre chose dans l'éloquence païenne et toute séculière qui pût donner de l'admiration, que le choix et l'arrangement des mots et les divers ornemens du langage, que doit-on penser de l'éloquence chrétienne, qui est tout occupée à expliquer les profonds et merveilleux mystères de la doctrine céleste, et qui ne ravit pas autant en admiration les esprits des hommes par l'éclat et la beauté des pa-

(1) « Debet is qui docet perspicere ne plus studeat quàm « ab audiente capitur prædicare. Debet enim ad infirmita- « tem audientium semetipsum contrahendo descendere, ne « dùm parvis sublimia et ideirco non profutura loquitur se « magis curet ostendere, quàm auditoribus prodesse. » (Greg. Mor. in Job. l. 20. c. 2. n. 4.)

roles, que par le poids et la majesté des choses mêmes qu'elle embrasse ? Quelle honte doit-ce donc être à un prédicateur de l'Evangile de ne pas tenir les esprits de ses auditeurs comme suspendus et tout ravis en admiration, puisque ce ne sont pas tant des paroles magnifiques qu'il leur débite, que des mystères tout admirables qu'il leur développe et qu'il expose devant leurs yeux.

Mais on n'arrive pas à ce point par la paresse et l'oisiveté, c'est un avantage qui ne s'acquiert que par une étude et une application vives et persévérantes; car il faut pour cela avoir lu, pesé et étudié beaucoup de différentes choses dans toute sa vie. Tout ce qu'on doit dire en public, doit être préparé avec beaucoup de soin. C'étoit ainsi qu'en usoit autrefois Démosthène : aussi disoit-on communément de ses harangues qu'elles sentoient l'huile, marquant par là le travail et les veilles qu'il employoit à les composer. Ce qu'il a lui-même confirmé en disant très souvent qu'il ne pouvoit souffrir que des forgerons ni d'autres ouvriers se levassent plus matin que lui pour travailler; et quelqu'un lui demandant comment il avoit pu acquérir une force d'éloquence si extraordinaire : « C'est, répondit-il, en usant plus « d'huile que de vin. » C'est donc par l'étude, par le travail et par les veilles qu'il s'est acquis parmi les orateurs de la Grèce le rang que Cicéron avoit parmi les orateurs latins. Que dis-je ? c'étoit à Démosthène même, comme l'assure Quintilien, que Cicéron étoit redevable du rang qu'il tenoit parmi les orateurs de Rome; et saint Jérôme, dans une de ses lettres, rapporte en faveur de Cicéron cet ex-

cellent éloge : « (1) Démosthène vous a ravi la gloire « d'être le premier orateur du monde, et vous lui « avez ravi celle d'être le seul orateur. »

L'ardente passion de ces deux grands hommes pour la gloire du monde, les a puissamment excités l'un et l'autre à s'acquérir par un travail et une application extrêmes ce talent de l'éloquence ; mais il ne nous est pas permis de travailler par le même esprit à nous le procurer, la loi de Dieu nous défendant d'offrir au Seigneur un feu étranger. C'est pourquoi nous devons lui demander, par de ferventes et continuelles prières, ce feu divin de la charité qu'il envoya sur ses apôtres, afin qu'étant enflammés d'un très ardent désir de sa gloire et du salut de nos frères, il n'y ait rien que nous ne fassions pour gagner beaucoup d'ames à Jésus-Christ notre divin Sauveur ; car combien de lectures, combien de méditations, de réflexions et de peines d'esprit, combien de soin et d'application ne faut-il pas pour faire un sermon agréable, insinuant et rempli de bonnes choses ! La nécessité de répéter souvent les mêmes choses et de les apprendre par cœur, fait aussi que ce travail est d'ordinaire accompagné de quelque sorte de dégoût et d'ennui, que l'amour de Jésus-Christ doit néanmoins faire surmonter.

Que personne ne s'imagine qu'ayant à sa disposition les sermons de quelque homme excellent, cela doive lui suffire pour prêcher ; car, à moins qu'on ne s'applique sérieusement à les repasser souvent dans

(1) « Demosthenes tibi præripuit, ne esses primus ora- « tor ; tu illi, ne esset solus. »

son esprit, à les digérer et à les tourner à sa manière, en y changeant ou ajoutant plusieurs choses, en sorte que d'empruntés qu'ils étoient, on se les rende propres en quelque façon ; il en sera de même que si l'on vouloit revêtir David, qui étoit petit, des armes de Saül, qui étoit très grand.

CHAPITRE XIII.

De la manière de bien composer un sermon.

Pour ne rien omettre dans cet ouvrage de ce qui regarde en particulier le prédicateur, nous montrerons ici en peu de mots comment il doit préparer ses discours sur toute sorte de sujets. Il faut donc pour cela se souvenir que des cinq parties de l'art oratoire que nous avons expliquées au commencement du deuxième livre, il y en a trois qui sont nécessaires pour composer et embellir un discours : l'invention, la disposition, et l'élocution. Pour l'invention, il faut avoir premièrement recours au fond de belles pensées et d'expressions choisies qu'on s'est fait auparavant, puis à l'art même d'inventer, que nous avons traité amplement dans le second et le troisième livre, et joindre ensuite à ce que ce fond et cet art nous fournissent, une lecture assidue qui en augmente la richesse. Il faut que cette lecture soit accompagnée d'un grand sentiment de piété, afin que le prédica-

teur en étant lui-même pénétré, rempli et animé par cet exercice, l'imprime ensuite plus fortement par son discours dans les esprits de ses auditeurs ; et si en lisant il rencontre quelque chose qui le touche extraordinairement, qu'il s'y arrête, qu'il le repasse, qu'il le médite et le rumine soigneusement, afin que le pieux sentiment s'en imprime plus profondément dans son esprit, et qu'il ne laisse pas perdre l'occasion d'en profiter. Qu'il mette en abrégé dans un petit recueil tout ce que la lecture ou la méditation lui fournira, afin que l'ayant devant les yeux, il en puisse aisément choisir et ranger à part ce qui lui semblera le plus propre et le plus avantageux pour son dessein.

Après l'invention, le premier soin est de travailler à la disposition des matières qu'on a recueillies, c'est-à-dire qu'après qu'on a choisi et tiré de cet amas et comme d'une forêt de bonnes choses, les plus justes et les plus propres au sujet, il faut les ranger en ordre et les placer chacune en son lieu : ce qui doit se faire de telle sorte qu'il n'y ait rien dans les pensées et les sentences, ni dans les preuves et les témoignages des saintes Ecritures, qui soit outré, qui soit forcé, ou, comme l'on dit, tiré par les cheveux, mais que toutes ces choses y tiennent leur place avec tant de justesse, qu'elles paroissent moins recherchées que prises de la nature même. C'est ce que saint Chrysostome observoit avec un soin extrême. « Mais, comme dit Cicéron, cette partie du discours « est telle, que de connoître ce qu'elle demande et « en quoi elle consiste, c'est l'effet de la prudence « et du jugement, et de pouvoir le faire après l'a-

« voir connu, cela dépend du génie et de l'art. » Or, nous avons expliqué à fond tout ce que l'art en peut enseigner dans le quatrième livre, où le prédicateur peut l'apprendre facilement.

Après cet arrangement et cette disposition des choses qu'on a trouvées, c'est-à-dire des pensées, des raisons, des sentences et des preuves, qui sont comme la matière du discours, le dernier travail et le plus grand est celui de l'élocution, qui est comme la dernière forme de l'invention ; car la disposition est la première qui assemble, pour ainsi dire, les os du corps, et qui les unit dans leur place par leurs jointures, et l'élocution, comme la dernière, revêt tout le corps de sang et de chair, ainsi qu'il a déja été dit, et lui donne le teint, l'air et la beauté qui lui sont propres. Or, cette élocution vient d'une certaine justesse de pensée qui en est comme la mère, et qui lui donne toute sa force et tout son ornement ; car, comme les peintres qui veulent représenter quelque chose, s'en forment auparavant dans leur esprit une idée que la main suit comme son modèle, ainsi le prédicateur doit premièrement bien concevoir les choses selon leur mérite et leur dignité, afin que sa plume les représente ensuite toutes semblables à l'idée qu'il s'en est formée, comme au modèle qui lui est proposé. En effet, si par cette ressemblance nous entendons que les choses soient telles que le modèle, que peut-on tirer d'un modèle imparfait et défiguré ? qu'une copie difforme et défectueuse. De là vient aussi que plus on comprend parfaitement les choses qui tombent dans le discours, plus on les exprime solidement et avec justesse.

Que le prédicateur ait donc soin de s'appliquer entièrement à cette justesse de pensée, ou à cette pleine et entière connoissance du fond de ses discours, sans laquelle il ne peut leur donner la solidité, la justesse et les ornemens qui leur sont propres; il faut pour cela choisir certaines heures et un lieu commode pour méditer les choses qu'on doit dire, et conduire ses pensées dans cet ordre et cette suite naturelle qui font la justesse des idées, d'où dépend celle de tout le discours. Le temps le plus commode est celui du matin ou celui de la nuit, lorsque tout est en repos dans la maison, et que l'on n'y entend aucun bruit qui puisse distraire l'esprit de son application; la solitude et l'obscurité d'un lieu retiré rendent aussi l'esprit plus vif et plus clair dans ses pensées et dans ses réflexions; mais un lieu sacré, et surtout où Jésus-Christ repose dans la sainte eucharistie, est sans comparaison plus propre et plus avantageux que tout autre; car la présence de ce divin Sauveur dans ce sacrement touche et dispose d'une manière admirable le cœur et l'esprit de tout homme qui craint Dieu et qui vit dans la piété, et elle le porte toujours à des pensées solides et utiles pour le salut, plutôt qu'à de vaines subtilités.

On doit cependant prendre garde, quand on veut s'appliquer à la considération des choses qu'on a recueillies et préparées pour le fond et la matière d'un discours, de commencer d'abord par celles qui ont fait de plus fortes impressions dans notre esprit en les lisant, et que nous avons jugées les plus salutaires à nos auditeurs; car ces mêmes choses nous

toucheront sans doute et nous animeront facilement, comme elles ont déja fait; et notre esprit, enflammé de cette ardeur, en sera plus disposé à former ses pensées et ses réflexions sur tout le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il faut, dans cette application même, que nous tâchions, après avoir développé un raisonnement, ou approfondi quelque mystère, de tourner et d'ajuster, autant qu'il est possible, tout ce que nous avons dit au principal but de notre ministère, c'est-à-dire, à exciter des mouvemens de piété dans les esprits, et à les porter à une vie vraiment chrétienne.

Nous devons aussi traiter en même temps à cet effet, s'il y a lieu, les choses que nous avons marquées, comme étant la propre matière du grand style, ou du genre sublime d'éloquence, parce qu'elles sont les plus puissantes pour remuer les esprits et toucher les cœurs des auditeurs, en quoi consiste, comme il a déja été dit après saint Augustin, la principale et la plus importante des trois parties de l'orateur évangélique. Rien ne peut être ni plus utile, ni plus louable, ni plus agréable au peuple et à tous les auditeurs qui ont du sens et de la sagesse, que ce soin et cette adresse de tourner toujours à ce but le fil de notre discours, tous étant comme naturellement persuadés que les prédicateurs sont établis pour corriger les mœurs des hommes, et régler saintement leur vie.

Enfin, après cette étude et cette application, le style se formera aisément et sans peine, et il en sera comme une suite naturelle, car nous parlons toujours bien des choses que nous savons bien, et

nous savons toujours bien celles que nous avons longtemps et souvent repassées en nous-même, pesées, méditées et approfondies avec toute la force et toute la pénétration de notre esprit. Au commencement, le style n'étant pas encore bien formé, il est bon d'écrire en sa langue tout le sermon mot à mot, quoiqu'alors, à moins que d'être très attentif aux règles de la prononciation, il y ait quelque sorte de danger qu'on ne le prononce tout d'un même ton, comme font d'ordinaire ceux qui récitent ce qu'ils ont appris par cœur; mais lorsque le style se sera fortifié par un continuel exercice, il faudra s'épargner cette peine de tout écrire; car il suffira de marquer, soit en latin, soit en langue vulgaire, d'une manière courte et abrégée, tout ce qu'il y a de plus clair et de plus aisé à dire et à faire entendre sur-le-champ. Pour ce qui est des endroits plus difficiles, et qui demandent plus d'art, il faudra les écrire comme on doit les prononcer; nous mettons de ce genre ces figures de mot qui consistent en de petits membres détachés, ou en des parties courtes et dégagées, qui ont entre elles une sorte de proportion ou d'égalité pour le nombre et la cadence, dont saint Cyprien se sert souvent et très élégamment, comme en cet endroit : « (1) Les préceptes de l'Evangile, mes très « chers frères, ne sont autre chose que des ensei- « gnemens divins, que les fondemens de notre es- « pérance et les appuis de notre foi, que la nourri-

(1) « Evangelica præcepta, fratres charissimi, nihil sunt « aliud quàm magisteria divina, fundamenta ædificandæ « spei, firmamenta corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi

« ture du cœur, que des guides pour nous conduire, « et des secours pour nous sauver; car, tandis qu'ils « instruisent sur la terre les esprits dociles des fi- « dèles, ils les mènent au royaume des cieux. » Lors donc que ces sortes de discours viennent à propos dans un sermon (ce qui doit arriver quelquefois, parce qu'ils ont beaucoup de grace et de beauté), il faut non seulement les écrire mot à mot, mais encore les bien imprimer dans la mémoire, pour ne pas demeurer court en les prononçant.

CHAPITRE XIV.

Avec quelle préparation d'esprit un prédicateur doit monter en chaire.

Pour accomplir entièrement cet ouvrage, il m'a semblé à propos de le finir par la préparation d'esprit avec laquelle le prédicateur doit monter en chaire; car, comme les chasseurs ont l'adresse de préparer par la faim les éperviers, afin qu'ils fondent avec plus d'avidité sur leur proie; ainsi, nous autres, qui sommes employés à cette chasse spirituelle des ames dont il est fait une mention particulière dans Jérémie,

« cordis, gubernacula dirigendi itineris, præsidia obtinen- « dæ salutis, quæ dum dociles credentium mentes in ter- « ris instruunt, ad cœlestia regna perducunt. » (De Orat. dominicâ.)

nous devons y être préparés par une sainte ardeur, qui anime les désirs et les affections de notre cœur (1).

Pour cette préparation, il faut premièrement, la nuit avant le jour qu'on doit prêcher, se prosterner devant celui qui est l'auteur et le dispensateur de la sagesse, de qui dépendent notre sort et tout le fruit de nos prédications, et « (2) qui rend éloquentes « les bouches mêmes des petits enfans », le priant humblement de vouloir bien conduire lui-même, par son saint Esprit, tout le cours de notre sermon, et le faire réussir à la gloire de son nom, et de nous donner, par sa bonté, la pureté d'intention si nécessaire pour annoncer sa parole, et à nos auditeurs un désir ardent et sincère d'en profiter. C'est ce qu'un prédicateur très pieux et très zélé, que j'ai connu particulièrement, demandoit ordinairement à Dieu, non seulement par de ferventes prières et par une grande effusion de larmes, mais en affligeant sa chair par de rudes disciplines.

Le jour étant venu, le prédicateur doit, dès le matin, célébrer les saints mystères du corps et du sang de Jésus-Christ, avec la plus ardente dévotion, et faire en sorte de porter ensuite en chaire toute l'ardeur et tout le zèle que Dieu lui aura inspiré dans la célébration du saint sacrifice; cela seul lui sera sans doute un puissant secours dans l'action, et donnera beaucoup de force et d'efficacité à ses paroles.

(1) « Mittam eis multos venatores, et venabuntur eos. » (Jer. c. 16. v. 16.)

(2) «Linguas infantium fecit disertas.» (Sap. c. 10. v. 21.)

Lorsqu'il est monté en chaire, qu'il ne manque pas, avant de rien dire, de se proposer, pour le but et la fin de tout ce qu'il doit dire, la gloire de Dieu et le salut des ames, et qu'il le conjure, comme le Père des miséricordes, de ne pas permettre qu'il ait jamais autre chose devant les yeux; car ne seroit-ce pas une espèce de sacrilége, lorsqu'on traite des choses si saintes et si importantes, où il s'agit de la cause et des intérêts de Dieu même, et en présence de son adorable Majesté, que d'en détourner les yeux pour chercher quelque vain applaudissement du peuple? Le prédicateur doit tâcher d'imiter en cela la fidélité de cette chaste et illustre Arménienne, laquelle revenant avec son mari d'un célèbre festin que Cyrus donna aux grands et aux officiers de sa cour, et son mari lui demandant ce qu'elle pensoit de la beauté de ce prince : « Je n'en sais rien, lui dit-elle, « car je n'ai point détourné de vous mes yeux un seul « moment; ainsi, je ne sais point s'il a de la beauté. » Que si cette dame n'a pas même osé jeter les yeux en présence de son mari, sur Cyrus, en qui l'on voyoit l'éclat de la majesté royale, relevé agréablement par celui d'une taille et d'une beauté de corps excellente, est-il supportable qu'en présence du Roi des siècles, on applique son esprit et ses pensées à s'attirer la fumée d'une vaine estime du peuple? Et parce que l'ancien ennemi, toujours en embuscade contre les serviteurs de Dieu, attaque souvent le prédicateur au milieu de l'action même, en lui inspirant de secrètes pensées de vanité, il doit, avant de commencer son sermon, protester sincèrement devant Dieu qu'il déteste avec horreur toute pensée

de vaine gloire qui pourroit se glisser dans son esprit, afin d'empêcher ainsi qu'il ne soit blessé du venin de ce vice, que saint Augustin appelle l'ambition du siècle, et saint Bernard, la flèche qui vole durant le jour, qui perce subtilement, et qui fait néanmoins des plaies qui ne sont pas légères.

Or, afin qu'il se porte avec un zèle plus ardent et plus pur à l'exercice de son ministère, il doit en avoir présens à l'esprit les précieux fruits que nous avons marqués dans le premier livre (chap. 6, pag. 36), et que je tâcherai d'expliquer encore ici par cet exemple : Représentez-vous un prince vraiment illustre et excellent en vertu et en piété, et d'ailleurs non seulement très puissant et très riche, mais encore plein de tendresse et de compassion pour les personnes qui sont dans la misère et dans l'indigence, lequel, entre plusieurs autres actions mémorables, auroit soin de faire assembler toutes les semaines à certain jour dans son palais jusqu'à mille pauvres, et de leur distribuer à chacun une certaine somme d'argent, pour les soulager dans leurs besoins; qui ne voudroit pas honorer le mérite de ce prince, et le relever par toutes sortes de louanges? qui ne reconnoîtroit pas combien cette œuvre seroit excellente et agréable aux yeux de Dieu, et salutaire à celui qui l'exerceroit pour sa gloire? Que si cette œuvre particulière de charité est si digne de louanges, qui pourra jamais en donner d'assez grandes au mérite d'un prédicateur vraiment pieux et charitable, qui distribue tous les dimanches à une multitude de personnes assemblées devant lui, non de l'argent qui ne serve qu'aux besoins des corps périssables, mais la

nourriture spirituelle des ames, le soutien de la vie de l'esprit, et le breuvage du salut éternel? car par le seul ministère de la parole, il nourrit les ames de tous les assistans, les fortifie, les console, et les éclaire de telle sorte, que la lumière de sa doctrine n'éclaire pas moins chacun en particulier, en se répandant sur eux tous, que s'il jouissoit seul de ce bienfait.

Il y a encore deux choses que le prédicateur doit prévoir dans ce même temps, avant de commencer son discours : l'élocution, et la prononciation, c'est-à-dire de quelle manière il doit exprimer par ses paroles les pensées et les sentimens de son cœur, et de quel ton ou avec quelle inflexion de voix il doit les prononcer; ce qui montre assez combien il faut qu'il ait l'esprit libre et dégagé de toute crainte et de trouble, puisqu'il doit dans un seul et même espace de temps, prévenir la précipitation dans les paroles, retenir et modérer la volubilité de la langue, et régler encore l'action même : autrement si l'esprit ne prévient et ne conduit tout, il ne pourra rien dire avec adresse et à propos, ni rien prononcer agréablement et avec justesse.

C'est pour cette raison que les commencemens d'un discours, avant que l'esprit de l'orateur soit échauffé, doivent être simples et distingués par des intervalles un peu longs, afin de donner à la pensée quelque moment pour prévoir ce que nous disons, parce que, l'esprit s'échauffant peu à peu dans le discours, toutes choses s'offrent alors comme d'elles mêmes, et viennent s'y ranger avec plus de facilité; car cette ardeur de l'esprit étant bien ré-

glée, est elle-même un excellent maître d'éloquence.

Mais il y a bien plus de difficulté à conduire et à modérer l'action; car l'élocution est facile et déja comme formée par l'étude et l'application qui l'ont précédée. Mais l'action, qui comprend le geste et la prononciation, est toute du temps présent, et se forme sur-le-champ. C'est pourquoi entre toutes les choses que nous en avons dites en ce dernier livre, qu'il se mette alors celles-ci devant les yeux : premièrement, qu'il doit éviter soigneusement cette égalité ou uniformité de voix que nous appelons *monotonie*, et l'inégalité, qui est le vice contraire : ce sont les deux premiers vices de la prononciation dont il est parlé au septième chapitre de ce sixième livre; et en second lieu, qu'il doit avoir principalement soin de prononcer son discours d'une manière claire et distincte, bienséante et convenable au sujet : car le talent de bien prononcer renferme ces quatre qualités de l'élocution : la pureté, la clarté, la justesse, et l'ornement. Nous parlons distinctement lorsque, par la dispensation de la voix, nous distinguons les parties, les membres et les articles du discours, par des intervalles convenables où l'on se repose un moment. Nous parlons avec bienséance, quand nous conduisons notre voix par les divers tons qui conviennent aux sentences et aux paroles différentes, et que nous les accompagnons en même temps d'un geste convenable. Nous parlons, enfin, avec ornement, c'est-à-dire agréablement et de bonne grace, quand nous avons soin dans la prononciation de fléchir notre voix, et d'accompagner d'une douceur, naturelle les divers tons que nous lui faisons pren-

dre, selon la diversité des tons que nous exprimons; en sorte que si elle ne chatouille pas les oreilles, elle n'ait au moins rien de rude qui les blesse. C'est ce que pourront faire avec plus de facilité ceux que la nature a favorisés d'une voix claire, nette et agréable, s'ils ne négligent pas ce soin dans la prononciation.

Il faut prendre, non pas toujours, mais de temps en temps, lorsque le sujet le demande, un ton de voix animé, qui réveille et qui émeuve les esprits, sans quoi le discours sembleroit languissant; mais il faut pour cela régler et modérer si bien cette ardeur et cette impétuosité, que l'effort de la voix ne soit pas outré de telle sorte, que les artères du poumon en soient offensées.

Ces qualités principales de l'action et de la prononciation, que le prédicateur doit avoir toujours en vue, sont amplement expliquées au troisième chapitre de ce livre; mais afin qu'il puisse les contempler toutes d'une seule vue, s'il s'est attaché auparavant à suivre quelque prédicateur de distinction qui excellât principalement dans ce talent de la prononciation, il ne lui sera pas inutile de se le proposer pour modèle, et de se le figurer même comme présent devant les yeux et dans l'action; car il découvrira d'un seul regard dans cette image qu'il en aura devant lui, la véritable manière de prononcer; que s'il en a suivi deux qui excellassent l'un et l'autre selon leur caractère et leurs manières différentes, qu'il se les figure de même comme présens devant lui, afin que tout ce qu'il a observé d'excellent en chacun, se présentant tout à la fois à son esprit sous

cette image, il y découvre ainsi d'une seule vue plusieurs manières agréables de conduire sa voix et son action. Mais ce à quoi il doit soigneusement prendre garde, est de ménager si bien l'attention de son esprit, lorsqu'il parle et qu'il est appliqué à bien dire, qu'il en donne aussi en même temps une partie à la prononciation; car il y a dans les intervalles du discours, certaines petites pauses qui donnent lieu de pourvoir à cela, sans rien ôter à l'élocution; et l'esprit de l'homme a tant de force et d'activité, qu'il peut dans un même espace de temps prévoir ce qu'il faut dire, comment il le faut dire, et tout ensemble le ton de voix et le geste qui conviennent à chaque chose que l'on dit.

CONCLUSION.

Voilà ce que j'avois à dire de l'éloquence nécessaire aux prédicateurs, pour prêcher utilement l'Evangile. J'y aurois peut être ajouté plusieurs choses qui me sont encore venues dans l'esprit, si mes autres occupations ne m'en avoient empêché; mais, outre qu'il ne seroit pas possible d'épuiser cette matière, il me semble que ce que j'en ai dit dans ce traité, doit suffire au prédicateur studieux, pour trouver lui-même parfaitement tout le reste; car c'est avec beaucoup de vérité, qu'il est dit dans les Pro-

verbes : « (1) Donnez une occasion au sage, et il en « deviendra encore plus sage. »

J'apprends aussi que d'excellens hommes de ce temps ont mis au jour de beaux ouvrages sur la manière de prêcher, et quoi qu'ils ne soient pas encore venus jusqu'à moi, je conseille à ceux qui pourront les avoir, de les lire exactement, parce que c'est par là que ce divin talent de faire entrer la science du salut dans le cœur des fidèles, étant augmenté et fortifié par le travail, par les recherches et par les heureuses inventions de plusieurs, se trouvera enfin porté au comble de la perfection.

Que les recherches de plusieurs soient nécessaires pour réussir dans l'emploi de la prédication, c'est ce que fait assez voir l'excellence de l'emploi même et son extrême importance, qui est telle, que vous ne sauriez bien juger en quoi elle consiste plus particulièrement, ou dans la grandeur du fruit et de l'utilité qui en revient, ou dans la grandeur des peines et des difficultés qui s'y rencontrent.

C'est ce que nous montre encore évidemment la rareté des bons prédicateurs, qui a été grande dans tous les siècles, et ils ne sont pas aujourd'hui moins rares que l'étoient anciennement les bons orateurs; car Cicéron même, ce grand maître de l'éloquence, remarque expressément que Rome seule a produit une infinité de grands hommes qui ont excellé dans la philosophie, dans les mathématiques, dans la musique et la poésie, et dans tous les autres arts

(1) « Da sapienti occasionem, et addetur ei sapientia. » (Prov. c. 9. v. 9.)

même les plus nobles, comme la guerre et la politique, mais qu'il s'en est peu trouvé qui aient réussi dans l'éloquence. « Rome, dit-il, a beaucoup moins « produit de grands orateurs, qu'elle n'a produit « de grands capitaines et d'excellens politiques; « combien n'y en avons-nous pas vu de notre temps! « il y en avoit encore davantage du temps de nos « pères, tandis que plusieurs siècles se sont écoulés « sans produire un bon orateur, et qu'on en trouve « à peine un supportable par génération. (Dial. de Orat. lib. 1.)

Il en rejette ensuite la cause sur la multiplicité des talens et des qualités qu'il faut posséder pour réussir heureusement dans l'art oratoire; et il compte expressément entre ces talens, celui de la prononciation et de l'action, qui doit répondre à la voix, et qui règle les mouvemens du corps, de la main et du visage : « Cette seule partie, dit-il, renferme en « elle-même d'extrêmes difficultés; et l'art frivole « du comédien peut nous en donner une idée : les « acteurs passent leur vie à former leur voix, à « composer leurs traits et leurs gestes; et cependant « combien il en est peu dont nous soyons satisfaits! »

Il est aisé maintenant de comprendre qu'il y a bien des choses requises dans un orateur chrétien, pour qu'il remplisse parfaitement son ministère, et que, s'il lui en manque quelqu'une, il ne peut avoir qu'une éloquence imparfaite.

FIN.

SECOND SUPPLÉMENT

À LA

RHÉTORIQUE ECCLÉSIASTIQUE

DE GRENADE.

Propriété de l'Editeur.

ANALYSE ORATOIRE

DES DEUX

DISCOURS DE SAINT PIERRE

RAPPORTÉS DANS LES CHAPITRES II ET III

DES ACTES DES APOTRES.

Observation préliminaire.

Grenade (livre 2, chapitre 7, tome 1, pages 131 et 133) recommande fortement au prédicateur la lecture de l'Écriture sainte, et le soin d'y chercher tout ce qui est propre à produire de vives impressions sur l'esprit et sur le cœur.

Il fait observer aussi, après saint Augustin, qu'on acquiert plus facilement l'éloquence par l'assiduité à lire, à écouter et à imiter les discours des hommes éloquens, que par l'étude des préceptes de l'art.

Rien ne me paroît plus important pour un orateur sacré, que de réunir l'observation de ces deux préceptes, en s'appliquant particulièrement, dans l'étude des livres saints, à examiner les discours des hommes inspirés de Dieu, et à considérer soigneusement les moyens que leur a suggérés le Saint-Esprit, pour persuader à leurs auditeurs les vérités divines.

J'ai donc cru qu'il seroit utile de donner ici quelque exemple de cette manière de considérer les discours des hommes de Dieu, et j'ai choisi pour cela les deux discours de saint Pierre rapportés dans le deuxième et le troisième chapitre des Actes des Apôtres; je vais essayer d'en présenter une analyse oratoire qui en fasse ressortir et le but et les moyens employés pour parvenir à ce but.

ANALYSE DU PREMIER DISCOURS.

(Actes des Apôtres, chapitre II.)

C'étoit au vicaire de Jésus-Christ, au prince des apôtres, qu'il appartenoit de faire la publication solennelle de la loi de grace, par laquelle la loi ancienne a été abrogée. Saint Chrysostome (1) donne de grands éloges au courage de saint Pierre, dans cette circonstance : il admire comment ce timide disciple, qui trembloit auparavant à la voix d'une servante, est devenu un apôtre généreux qui prêche hautement la divine mission de Jésus au milieu de ceux qui l'avoient crucifié.

Mais si le prince des apôtres annonce sans respect

(1) « Vide illius fortitudinem..... Is qui vilis puellæ interrogationem non tulerat, jam in medio populorum magnâ disserit fiduciâ. » (Chrys. Comment. in Act.)

humain la résurrection de Jésus-Christ, il n'est pas moins admirable (c'est toujours la remarque de saint Chrysostome, dans la prudence avec laquelle il annonce cette vérité aux Juifs (1). Ce n'est plus ce disciple dont le zèle ardent et impétueux paraissoit ne point connoître de ménagemens : aujourd'hui, pour gagner des ames à Jésus-Christ, il sait se faire tout à tous, s'insinuer adroitement dans les esprits, gagner et entraîner les cœurs.

Les difficultés et les obstacles que saint Pierre avoit à vaincre, sembloient insurmontables ; et un ministre de la religion ne sauroit trop méditer les sages précautions par lesquelles cet apôtre vint à bout de faire goûter à un grand nombre de ses auditeurs des vérités pour lesquelles ils avoient la plus grande répugnance. Si le gouvernement des ames est l'art des arts (2), nous devons en étudier avec soin les principes dans les beaux modèles que nous en fournissent nos maîtres dans la foi, eux à qui il fut donné de soumettre l'univers au joug de Jésus-Christ.

Considérons donc les obstacles que saint Pierre rencontroit dans les préjugés des Juifs ; nous verrons ensuite les moyens qu'il employa pour faire triompher la vérité.

Tout le monde comprend d'abord combien il y avoit de difficulté à persuader aux Juifs que Jésus,

(1) « Ubique observandum est quomodo, indulgenter licet loquatur, sermo tamen ab adulatione simul et contumeliâ sit alienus ; quod difficile est. » (Chrys. ibid.)

(2) « Ars artium regimen animarum. » (Greg. Pastoral.)

qu'ils avoient crucifié peu de jours auparavant, étoit le Messie si long-temps attendu; c'étoit en effet les accuser d'un crime énorme, et par conséquent révolter leur orgueil, et blesser jusqu'au vif leur amour propre. Ajoutez à cela que les Juifs étoient intimement persuadés que le règne du Messie seroit un règne temporel, tout brillant de gloire, sous lequel toutes les nations de la terre seroient assujetties à leur domination; il n'étoit pas aisé de les détromper de ces idées qui flattoient leur vanité, et de leur persuader que Jésus, qui étoit mort peu de jours auparavant sur un infame gibet, étoit le Messie dont les prophètes avoient prédit le règne avec les expressions les plus magnifiques. La mort ignominieuse de Jésus-Christ formoit dans leur esprit un préjugé si fort, que saint Paul l'appelle le scandale de la croix (1); et ce qui achevoit de rendre leur conversion difficile, c'étoient leurs préventions contre l'état et la patrie des apôtres. Les Juifs méprisoient en général les Galiléens, et ils n'ignoroient pas que la plupart des apôtres, et en particulier saint Pierre, qui leur adressoit la parole, n'étoient que de pauvres pêcheurs de la Galilée; ils étoient donc bien éloignés de les regarder comme des docteurs suscités du Ciel pour les instruire.

Voyons maintenant les précautions que saint Pierre emploie pour dissiper tous ces préjugés. Un homme moins prudent auroit peut-être insisté avec force sur le ridicule de l'objection qu'on faisoit aux apôtres;

(1) « Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem « scandalum. » (1. Cor. c. 1. v. 23.)

il auroit fait sentir vivement combien il y avoit de folie à prétendre que la facilité de parler plusieurs langues qu'on n'avoit jamais étudiées, étoit une suite de l'ivresse. Mais démontrer aux adversaires que ce qu'ils ont dit est ridicule, c'est les couvrir de confusion, et par conséquent les irriter, au lieu que saint Pierre vouloit les gagner; il se contente donc d'apporter une raison qui n'étoit qu'une probabilité, et les prie de n'avoir pas assez mauvaise idée des disciples de Jésus, pour les croire capables de s'enivrer dès la troisième heure, c'est-à-dire à neuf heures du matin (1).

Sans s'arrêter davantage à la réfutation de cette foible objection, il met sous leurs yeux la prophétie de Joel (2), parce que parler aux Juifs des prophètes, pour lesquels ils avoient la plus profonde vénération, c'étoit le vrai moyen de se faire écouter avec attention et docilité. Le premier usage qu'il fait de cette prophétie, c'est d'expliquer la véritable cause des

(1) « Non enim, sicut vos æstimatis, hi ebrii sunt, cùm « sit hora diei tertia. » (Act. c. 2. v. 15.)

(2) « Sed hoc est quod dictum est per prophetam Joel : « Et erit in novissimis diebus (dicit Dominus) effundam de « Spiritu meo super omnem carnem, et prophetabunt filii « vestri et filiæ vestræ, et juvenes vestri visiones videbunt, « et seniores vestri somnia somniabunt. Et quidem super « servos meos et super ancillas meas in diebus illis effun- « dam de Spiritu meo, et prophetabunt : et dabo prodigia « in cœlo sursum, et signa in terra deorsum, sanguinem, « et ignem, et vaporem fumi. Sol convertetur in tenebras « et luna in sanguinem, antequam veniat dies Domini mag- « nus et manifestus. Et erit : omnis quicumque invocaverit « nomen Domini, salvus erit. » (v. 16 et seq.)

effets surprenans qu'on voyoit dans les apôtres, et de montrer que le Saint-Esprit en étoit l'auteur. Saint Pierre s'en sert aussi pour détruire le préjugé tiré de l'état et de la patrie des Galiléens ; car le prophète annonce que Dieu répandra son esprit sur des hommes de tout état, même des serviteurs et des servantes. Après cela, pour imprimer une salutaire terreur, il rapporte la suite de la même prophétie où le prophète annonce les châtimens que le Seigneur fera tomber sur ses ennemis. Il termine par les paroles où le prophète déclare que le seul moyen d'arrêter ces châtimens, c'est d'invoquer le nom du Seigneur.

Pour bien comprendre l'intention de saint Pierre, dans la citation qu'il fait de ces dernières paroles, on doit remarquer que Joel entend, par le Seigneur, le Messie que les prophètes ont annoncé comme le dominateur à l'empire duquel tout seroit assujetti. Les Juifs savoient qu'il falloit entendre en ce sens la prophétie de Joel ; c'est pourquoi le prince des apôtres ne s'arrête pas à le leur démontrer, et il pose en principe, comme une vérité reconnue, que pour être sauvé, on doit invoquer le nom du Messie.

Remarquez que le nom de *Messie* signifie l'oint du Seigneur, c'est-à-dire le pontife choisi de Dieu, et consacré pour offrir le grand sacrifice qui doit réconcilier le ciel avec la terre. Ainsi, *invoquer le nom du Seigneur*, c'est invoquer le Messie comme notre Sauveur et notre Pontife, c'est lui rendre le culte intérieur et extérieur, c'est placer en lui notre confiance, c'est mettre toute notre espérance en sa médiation, c'est recourir à lui comme à l'auteur de notre salut.

Il restoit encore à saint Pierre de prouver que Jésus étoit le Messie ; car, de cette vérité une fois démontrée, résultoit la conséquence, que si l'on vouloit être sauvé, il falloit se mettre au nombre des disciples de Jésus-Christ.

La première preuve qu'il en donne, c'est le témoignage de Dieu même qui avoit autorisé les enseignemens de Jésus-Christ, et certifié sa divine mission par une foule de miracles si publics et si manifestes, que les Juifs ne pouvoient les révoquer en doute (1).

Mais il falloit lever le scandale de la croix, et pour cela, le prince des apôtres fait remarquer que Jésus n'a point été livré à la mort par foiblesse et par défaut de puissance, mais par un effet du décret de Dieu, qu'avoient annoncé depuis long-temps les prophètes (2). Cette observation de saint Pierre avoit un autre avantage : obligé de parler aux Juifs du crime qu'ils avoient commis, il le présente sous le point de vue le moins révoltant, et leur fait envisager les grands biens que Dieu avoit eus en vue en se servant de leur volonté mauvaise pour exécuter son décret éminemment bon et juste de la mort du Messie (3).

(1) « Viri Israelitæ, audite verba hæc : Jesum Nazarenum, « virum approbatum à Deo in vobis, virtutibus, et prodi- « giis, et signis, quæ fecit Deus per illum in medio vestri, « sicut et vos scitis. » (v. 22.)

(2) « Hunc definito consilio, et præscientiâ Dei tradi- « tum, per manus iniquorum affigentes interemistis. » (v. 23.)

(3) Dieu prévoyoit par sa présciencé que les scribes et les

Pour détruire de plus en plus le scandale de la croix, saint Pierre y oppose la gloire de la résurrection. Il commence par prouver que le Messie devoit ressusciter, et il le démontre par une prophétie de David, tirée du Psaume quinzième (1). Comme ce patriarche étoit fort respecté parmi les Juifs, saint Pierre demande permission de faire observer que son corps

pharisiens seroient assez méchans pour faire mourir Jésus-Christ, si ce divin Sauveur étoit mis en leur pouvoir. Dieu auroit pu envoyer un prophète pour immoler son Fils, comme il ordonna à Abraham d'immoler Isaac; mais il aima mieux se servir de la volonté perverse des Juifs. C'est pourquoi il décréta de le livrer entre leurs mains, et il ordonna à son Fils de subir la mort qu'il prévoyoit que ces méchans lui feroient souffrir. Ainsi, quand saint Pierre dit que Jésus a été livré par le décret et la prescience de Dieu, la prescience a pour objet la malice des Juifs, tandis que l'objet du décret a été la passion de Jésus-Christ et notre rédemption. De là cet axiome usité parmi les théologiens : *Actio displicuit, passio grata fuit.* L'action des Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ déplut souverainement à Dieu, parce que ce fut un affreux déicide; mais la passion de Jésus-Christ, l'obéissance avec laquelle il souffrit tant de douleurs et d'ignominies, plut souverainement à Dieu; ce fut un sacrifice d'holocauste, qui rendit à Dieu un culte digne de lui.

(1) « Quem Deus suscitavit, solutis doloribus inferni, juxta « quod impossibile erat teneri illum ab eo. David enim di- « cit in eum : Providebam Dominum in conspectu meo « semper; quoniam à dextris est mihi ne commovear. « Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua « mea; insuper et caro mea requiescet in spe, quoniam « non derelinques animam meam in inferno, nec dabis « sanctum tuum videre corruptionem. Notas mihi fecisti « vias vitæ, et replebis me jucunditate cum facie tua. » (v. 24 et seq.)

étoit encore dans le tombeau, où il avoit été réduit en poussière comme celui des autres hommes (1). A cette manière de parler, si propre à montrer aux Juifs qu'il partageoit leur profond respect pour David, il joint un témoignage d'affection pour eux, en les appelant ses frères; il leur montre par là qu'il n'a aucun sentiment d'aversion contre les meurtriers de Jésus-Christ, qu'il les aime toujours ardemment comme ses frères et comme les enfans d'Abraham leur père commun.

Après avoir prouvé que le Messie devoit ressusciter (2), il apporte deux preuves que Jésus-Christ est effectivement ressuscité. La première se tire du témoignage de ceux qui l'ont vu après sa résurrection (3) : nous en sommes tous témoins; on ne peut pas nous soupçonner d'être trompés ni trompeurs; examinez notre témoignage, vous y trouverez les caractères de la vérité.

La seconde preuve se tire des effets surprenans que le Saint-Esprit produisoit dans les disciples de Jésus-Christ (4). Vous êtes vous-mêmes témoins de

(1) « Viri fratres, liceat audenter dicere ad vos de patriarcha David, quoniam defunctus est, et sepultus est; et sepulchrum ejus est apud nos usque in hodiernum diem.» (v. 29.)

(2) « Propheta igitur cùm esset, et sciret quia jurejurando jurasset illi Deus de fructu lumbi ejus sedere super sedem ejus. Providens locutus est de resurrectione Christi, quia neque derelictus est in inferno, neque caro ejus vidit corruptionem. » (v. 30 et 31.)

(3) « Hunc Jesum resuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus. » (v. 32.)

(4) « Dexterâ igitur Dei exaltatus, et promissione Spiri-

ces merveilles, vous les voyez, vous les entendez. La seule cause que puissent avoir des effets si étonnans, c'est le Saint-Esprit; reconnoissez donc que Jésus-Christ nous l'a envoyé du haut du ciel où il est monté, et où le Père céleste lui a donné la puissance et la domination sur tout l'univers.

Il étoit important à saint Pierre d'appuyer sur ce règne spirituel du Messie, et de faire voir que, selon les prophètes, il ne devoit pas être un roi temporel, assis sur un trône terrestre, et gouvernant à la manière des rois de la terre, comme se l'imaginoient faussement les Juifs; mais que son royaume, tel que les prophètes l'avoient peint, étoit tout céleste, et qu'ils avoient annoncé que le Messie gouverneroit du haut du ciel en maître absolu. C'est ce que le prince des apôtres démontre évidemment par une autre prophétie de David, tirée du Psaume cent-neuvième, où ce saint roi avoit prédit que le Messie seroit assis à la droite de Dieu (1).

Ces deux prophéties de David, citées par saint Pierre, se prêtent une lumière mutuelle; et pour les accomplir, trois choses étoient nécessaires : 1° il falloit que Jésus-Christ ressuscitât, puisque la promesse de régner avoit été faite, non à l'ame seule du Messie, mais au Messie considéré comme homme, c'est-à-dire, comme composé d'un corps et d'une

« tûs sancti acceptâ à Patre, effudit hunc quem vos videtis
« et auditis. » (v. 33.)

(1) « Non enim David ascendit in cœlum, dixit autem « ipse : Dixit Dominus Domino meo : sede à dextris meis, « donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. » (v. 34 et 35.)

ame; c'est pourquoi son ame ne devoit pas rester dans les limbes, ni sa chair éprouver la corruption; mais l'une et l'autre devoient marcher dans les voies d'une vie nouvelle et d'une glorieuse résurrection; 2° il falloit que le Messie montât au ciel, puisqu'un royaume céleste devoit avoir son siége dans les cieux, et que ce souverain monarque étoit appelé à être assis à la droite de Dieu; 3° il falloit qu'il envoyât le Saint-Esprit, puisque le royaume tout spirituel de l'Eglise ne devoit pas s'établir par la force des armes, mais par la grace du Saint-Esprit.

Par cet enchaînement de preuves, où saint Pierre démontre si bien le parfait accord entre les événemens et les prophéties, il amène peu à peu les Juifs à sa conclusion, qui est que Jésus, qu'ils ont crucifié, est le Messie et le Seigneur dont il faut invoquer le nom pour être sauvé (1).

Ce discours eut un succès surprenant. Dès le même jour, trois mille Juifs, foulant aux pieds tous leurs anciens préjugés, demandèrent le baptême. Sans doute, ce fut ici un effet merveilleux de la grace; mais le Saint-Esprit, dont le propre n'est pas seulement d'agir avec force, mais aussi de disposer tout avec douceur, se servit des paroles de saint Pierre pour préparer les cœurs aux effets de la grace. De même aujourd'hui, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait fructifier dans les cœurs la divine parole; mais il n'en est pas moins vrai que les manières douces

(1) « Certissimè sciat ergo omnis domus Israel, quia et « Dominum eum, et Christum fecit Deus, hunc Jesum, « quem vos crucifixistis. » (v. 36.)

et insinuantes de ceux qui annoncent cette parole, sont un des grands moyens dont le Saint-Esprit se sert pour faire goûter les vérités de l'Evangile, et pour préparer les voies au grand ouvrage du salut des ames, que la grace seule peut accomplir. Si donc les ministres de la religion brûlent de zèle pour le salut de leurs auditeurs, ils doivent écarter avec soin de leurs instructions tout ce qui pourroit blesser des esprits souvent pleins de préjugés, ils doivent se faire tout à tous, et s'appliquer avec empressement à la recherche de tout ce qui peut faire aimer la vérité. C'est la remarque judicieuse que fait saint Chrysostome, dans son commentaire sur ce discours de saint Pierre :

« De même, dit-il (1), que celui qui veut façonner des corps durs, ne commence pas d'abord « à frapper sur eux, mais a soin premièrement de « les amollir, pour que les coups qu'il frappera

(1) « Viden quantum sit mansuetudo bonum ? Hæc magis, quàm vehementia quælibet, corda nostra compungit, et acutiorem infligit plagam. Sicut enim qui obdurata corpora percutit, non tàm validè sensum afficit ; sed si illa prius emolliat, tunc acriùs pungit ; ita et hîc priùs oportet emollire, et tunc pungere. Emollit autem non ira, non vehemens accusatio, non convitium, sed mansuetudo. Furor enim auget morbum, mansuetudo elimi- nat..... Vide enim hoc loco quid faciat Petrus : mansuetè illis facinora sua in mentem revocat, et nihil adjicit ; Dei donum enarrat, addit gratiam in rerum gestarum testimonium, et ulterius sermonem producit. Reveriti sunt Petri mansuetudinem, quia iis qui Dominum suum crucifixerant, et contra ipsos clamaverant, quasi pater et magister bene affectus loquebatur. Nec simpliciter

« ensuite tombent sur une matière pliable et dis-
« posée à recevoir les impressions qu'il veut lui
« donner ; de même, il faut commencer par des
« paroles de douceur pour amollir les cœurs, et les
« disposer à recevoir l'impression des coups qu'on
« frappera ensuite pour les plier sous le joug de Jé-
« sus-Christ.

« Si, dans nos discours, continue-t-il, nous fai-
« sons des plaintes sur la conduite particulière de
« nos auditeurs, les hommes qui aiment naturelle-
« ment à contester contre les reproches qu'on leur
« adresse, prétendront n'avoir aucun tort, et seront
« tout occupés à repousser l'attaque qu'on leur fait ;
« au lieu que si, quand nous avons à nous plaindre
« d'eux, nous cherchons à les excuser autant que
« possible, et que nous parlions de leurs fautes sans
« amertume et sans aigreur, cette douceur de notre
« part les portera à s'accuser eux-mêmes. C'est ainsi
« que saint Pierre, en se contentant de faire con-
« noître aux Juifs leur crime, en les amenant là avec

« morem gesserunt, sed etiam seipsos damnarunt ; in
« sensum venerunt eorum quæ fecerant..... Res _ ..im sic
« usuvenit : quando quibusdam dicimus nos læsos fuisse,
« illi conantur demonstrare se non læsisse ; cùm verò dici-
« mus nos læsos non fuisse, sed potius læsisse, illi contra
« nituntur. Itaque si velis cum qui injustè egit in agonem
« conjicere, ne accuses illum ; sed pro illo decerta, et ille
« sese accusabit ; contentiosum enim est genus hominum.
« Hoc Petrus fecit ; non illos vehementer accusavit, sed
« conatus est quantùm poterat illos mansuetè defendere ;
« ideòque illorum animos perstrinxit. Et undenam liquet
« illos compunctos fuisse ? Ex ipsorum verbis. Quid enim
« dicunt ? *Quid faciemus, viri fratres !* » (Chrys. ibid.)

« beaucoup de ménagement, et en évitant de leur
« faire les reproches que méritoit leur déicide, eut
« la consolation de les entendre s'accuser de leur
« propre bouche, et demander instamment ce qu'ils
« pourroient faire pour réparer leur crime. »

ANALYSE DU SECOND DISCOURS.

(Actes des Apôtres, chapitre III.)

Saint Chrysostome (1) nous avertit qu'il est important de bien remarquer en quoi ce discours diffère du précédent. On y voit briller partout la sagesse de saint Pierre, qui, dirigé par l'Esprit-Saint, varie sa manière d'annoncer l'Evangile, selon les dispositions de ceux qui l'écoutent.

Le prince des apôtres venoit de guérir un boîteux qui mendioit à la porte du temple; une foule immense de peuple attiré par ce miracle s'étoit rassemblée autour de lui; ils étoient dans un profond étonnement et dans un vif enthousiasme d'admiration (2). Saint Pierre saisit cette occasion pour leur annoncer la divine mission de Jésus-Christ. Cet

(1) « Videamus quid ab illâ differat hæc concio. » (Chrys. in hunc locum.)

(2) « Impleti sunt stupore et extasi. » (Act. c. 3. v. 10.)

apôtre, si humble et si fidèle (1), ne peut souffrir que les Juifs arrêtent leurs yeux sur lui, comme s'il étoit l'auteur du miracle qui venoit de s'opérer, et que la gloire en dût retomber sur sa personne. Il se hâte (2) de les avertir qu'ils doivent élever leurs yeux plus haut, et porter le tribut de leur admiration et de leur reconnoissance à Jésus, véritable auteur du miracle. Exemple important pour les ministres de la religion ! Tous leurs efforts doivent tendre à glorifier Jésus, et à ne se faire regarder eux-mêmes que comme de vils instrumens dont la divine Providence daigne se servir, tout indignes qu'ils en sont.

Dans sa première prédication, saint Pierre avoit usé de beaucoup de ménagemens pour ne pas blesser les Juifs coupables de la mort de Jésus-Christ; mais dans ce second discours, les mêmes ménagemens n'étoient plus nécessaires, remarque saint Chrysostome (3) : déja un grand nombre de Juifs étoient convertis, et la conduite admirable de ces nouveaux chrétiens les faisoit estimer et aimer de tout le peuple ; les miracles des apôtres inspiroient une respec-

(1) « Videns autem Petrus, respondit ad populum : Viri « Israelitæ, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini, « quasi nostrâ virtute aut potestate fecerimus hunc ambu- « lare? » (v. 12.)

(2) « Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob, Deus « patrum nostrorum, glorificavit Filium suum Jesum, « quem vos quidem tradidistis, et negastis ante faciem Pi- « lati, judicante illo dimitti. » (v. 13.)

(3) « Prima concio fiebat cùm nemo adhuc accessisset, « nec quippiam illi operati fuissent; hæc verò, omnibus « mirantibus, illo qui sanatus fuerat propè astante, nullo « dubitante. » (Chrys. in hunc locum.)

tueuse vénération, et celui que saint Pierre venoit en ce moment d'opérer sur le boiteux, avoit fait une telle impression sur l'esprit de la multitude, que ces hommes en étoient tout ravis et hors d'eux-mêmes.

A des cœurs ainsi disposés, on pouvoit représenter tout de suite l'énormité du crime qu'ils avoient commis en faisant mourir Jésus-Christ. Aussi le prince des apôtres s'applique d'abord à le leur faire sentir vivement; car, comme la véritable conversion renferme une douleur sincère des péchés qu'on a commis, il est essentiel, pour exciter cette douleur, d'insister fortement sur la griéveté du péché (1).

C'est pourquoi saint Pierre met premièrement leur conduite en opposition avec celle de Dieu. Le Dieu qui a comblé de bienfaits nos pères Abraham, Isaac et Jacob, et qui leur a promis que le Messie naitroit de leur race, ce Dieu dont vous tenez à gloire d'être le peuple choisi, vous a envoyé son fils Jésus; et vous l'avez indignement traité! Mais Dieu vient de le glorifier par le miracle que vous avez sous les yeux.

Il oppose ensuite à leur conduite celle de Pilate. Ce gentil, ce juge païen, après avoir examiné Jésus-Christ, l'avoit jugé innocent et vouloit le renvoyer; mais vous, dont les lumières et les vertus auroient dû surpasser de beaucoup celles d'un païen, vous avez demandé à grands cris la mort de votre Messie, et vous en avez arraché l'arrêt à la foiblesse de Pilate.

Il fait sentir l'injustice de la préférence qu'ils ont

(1) « In illorum facinore insistit, illudque extollit, nec « sub umbrâ loquitur ut priùs. Illud autem facit ut illos « magis reducat : quantò enim magis scelus declarabat, « tantò attentiores reddebat. » (Chrys. ibid.)

donnée à Barrabas sur Jésus-Christ (1). Vous avez déclaré que Barrabas, un homicide dont les mains étoient souillées du sang innocent, étoit plus digne de vivre que Jésus-Christ; ainsi, celui qui est le saint et le juste par excellence (2), a été déclaré par vous plus abominable qu'un odieux scélérat. Tandis que vous demandiez la délivrance de Barrabas, vous sollicitiez le crucifiement de Jésus-Christ, vous le renonciez hautement pour votre roi en criant : *Non habemus regem nisi Cæsarem* (3).

Saint Pierre revient au parallèle entre la conduite des Juifs à l'égard du Messie et celle de Dieu (4). Vous lui avez ôté la vie ! et Dieu la lui a rendue. Eh ! quel est celui à qui vous avez ôté la vie ? C'est celui de qui vous-mêmes avez reçu la vie temporelle, celui qui étoit venu vous apporter la vie de la grace, la vie éternelle, celui qui étant seul auteur de l'une et de l'autre vie, peut seul vous la communiquer.

Le prince des apôtres apporte son témoignage et celui des autres disciples en première preuve de la

(1) « Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis « virum homicidam donari vobis. » (Act. c. 3. v. 14.)

(2) Le Messie a été souvent prédit par les prophètes comme *le saint* et *le juste* par excellence : *le saint*, à cause que son humanité a été consacrée par son union avec la divinité; *le juste*, parce qu'il a fait en tout la volonté de son père, que par sa mort il a satisfait à la justice divine, et que c'est lui qui justifie les hommes en leur appliquant les mérites de son sang.

(3) Joan. c. 19. v. 15.

(4) « Auctorem verò vitæ interfecistis, quem Deus sus- « citavit à mortuis, cujus nos testes sumus. » (Act. c. 3. v. 15.)

résurrection ; et ce témoignage, appuyé sur des miracles évidens, étoit irrécusable.

Il apporte pour seconde preuve, que le miracle, qui venoit de s'opérer, avoit été fait au nom de Jésus-Christ (1). Ce divin Rédempteur, après sa résurrection, est monté aux cieux, où il est assis à la droite du Père ; et il prouve par les miracles, qui sont les effets de sa puissance, qu'il est le Roi de l'univers.

Saint Pierre a soin de faire remarquer que la guérison du boiteux avoit été entière, *integram sanitatem*. Les guérisons qui se font par le secours de l'art sont lentes et tardives : on conserve pendant long-temps un reste de foiblesse ; ce n'est que peu à peu qu'on arrive à une parfaite santé. Mais il n'en est pas ainsi de la guérison miraculeuse de ce boiteux : remarquez comme il marche et saute avec la même facilité que s'il n'eût jamais été malade.

Jusqu'ici, le prince des apôtres s'étoit appliqué dans ce discours, à peindre vivement aux Juifs l'énormité de leur déicide. Mais si le ministre de

(1) « Et in fide nominis ejus, hunc quem vos vidistis et « nostis, confirmavit nomen ejus ; et fides quæ per eum « est, dedit integram sanitatem istam in conspectu omnium « vestrûm. » (v. 16.)

Il y a dans ce verset trois hébraïsmes : 1° la préposition *in* est mise pour *per* : *in fide*, pour *per fidem* ; 2° *fides nominis* est placé ici, non dans un sens actif, pour la foi *qu'a le nom*, mais dans un sens passif, pour la foi *qu'on a au nom* ; 3° le nom (de Jésus) est mis pour *Jésus nommé*, c'est-à-dire *invoqué*. Le sens est donc : « Jesus invocatus confir- « mavit hunc propter fidem quam habuimus in ejus invoca- « tionem. »

l'Évangile doit faire sentir vivement aux pécheurs l'horreur de leurs crimes, il doit craindre aussi de les jeter dans le désespoir; c'est pourquoi il faut qu'il s'étudie à leur inspirer l'espérance du pardon et la confiance en Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Pierre, pour inspirer ces sentimens aux Juifs, expose ce qui diminue l'atrocité de leur crime; c'est leur ignorance (1). Cette ignorance, à la vérité, étoit vincible, puisque s'ils eussent pris soin de donner à cette grande affaire l'attention qu'elle méritoit, ils auroient connu la vérité. Néanmoins, l'ignorance vincible, quoiqu'elle n'exempte pas entièrement de péché, en diminue l'énormité. Aussi notre divin Sauveur, lorsque sur la croix il pria pour ses bourreaux, allégua en leur faveur cette même excuse de l'ignorance : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (2). On voit ici la conformité du langage de saint Pierre avec celui de Jésus-Christ.

Le prince des apôtres (3) propose aux Juifs un second motif d'espérance et de confiance : c'est que le crime même qu'ils ont commis a servi à l'accomplissement des desseins de Dieu, et que le Père des miséricordes a su faire usage de leur malice pour procurer la rédemption des hommes. Cette considération, il est vrai, ne diminue point l'énormité de leur déicide; elle est propre cependant à les con-

(1) « Et nunc, fratres, scio quia per ignorantiam fe-« cistis, sicut et principes vestri. » (Act. c. 3. v. 17.)

(2) Luc. c. 23. v. 34.

(3) « Deus autem, quæ prænunciavit per os omnium pro-« phetarum, pati Christum suum, sic implevit. » (Act. c. 3. v. 18.)

soler, en leur montrant que Dieu a tiré de ce crime un très grand bien pour le genre humain, et pour eux-mêmes s'ils veulent en profiter; en sorte que les souffrances et la mort de Jésus-Christ ont la vertu d'effacer les péchés même de ceux qui l'ont attaché à la croix.

Saint Chrysostome (1) nous fait remarquer un autre motif de saint Pierre, dans le soin qu'il a de rapporter au décret de Dieu les humiliations du Messie. Ce motif est de lever le scandale de la croix; car ce qui empêchoit principalement les Juifs de reconnoître le Messie dans Jésus, c'étoit l'état de pauvreté et d'abjection dans lequel il avoit vécu, et surtout l'ignominie de sa croix. Le prince des apôtres les avertit que c'étoit un effet des profonds conseils de Dieu, et il leur en donne pour preuve les oracles de tous les prophètes qui avoient annoncé les souffrances du Messie.

Après cela, saint Pierre (2) leur déclare qu'il y a cependant une condition indispensable, sans laquelle il n'y aura point de pardon pour eux : c'est de faire pénitence et de se convertir; ce n'est que par là qu'ils obtiendront la rémission de leurs péchés, que Jésus-Christ leur a méritée par son sang.

Pourvu qu'ils fassent pénitence (3), saint Pierre leur promet, que lorsqu'on verra le Seigneur Jésus

(1) « Ne dicerent : quomodo nunc glorificat, qui tunc « non adjuvit, adducit prophetas testificantes sic oportuisse « fieri. » (Chrys. in hunc locum.)

(2) « Pœnitemini igitur et convertimini, ut deleantur pec- « cata vestra. » (Act. c. 3. v. 19.)

(3) « Ut cùm venerint tempora refrigerii à conspectu Do-

venir, porté sur les nuées du ciel, pour prononcer publiquement la sentence de bénédiction en faveur des élus, ils auront part au repos et au bonheur, qui sera comme un doux rafraîchissement après les peines de cette vie.

Il leur annonce ensuite (1) que Jésus-Christ doit demeurer dans le ciel, comme dans le séjour propre à la sainte humanité unie à la divinité ; c'est de là que ce Roi puissant doit, pendant tout le cours du siècle présent, conduire et gouverner son Église ; c'est là que, jusqu'à ce que son corps mystique ait reçu son entière formation par l'accomplissement total du nombre des élus, il nous sert d'avocat et d'intercesseur auprès de son Père. Saint Pierre, en parlant de l'habitation de Jésus-Christ dans le ciel, se sert du mot *oportet*, pour marquer que c'est un décret de la sagesse divine ; *sic dispensatum est*, *sic constitutum*, dit saint Chrysostome.

Pourquoi le prince des apôtres désigne-t-il le jugement dernier, comme le temps du rétablissement de toutes choses, *tempora restitutionis omnium?* C'est pour rappeler à ses auditeurs qu'un grand désordre règne dans le monde, et que le Messie étoit

« mini, et miserit eum qui prædicatus est vobis, Jesum « Christum. » (v. 20.)

Les interprètes reconnoissent qu'il y a au commencement de ce verset une ellipse. La plupart pensent que c'est *salvi sitis* qui est sous-entendu, en sorte que le sens soit : « Ut « salvi sitis cum venerint tempora refrigerii. »

(1) « Quem oportet quidem cœlum suscipere usque in « tempora restitutionis omnium, quæ locutus est Deus per « os sanctorum suorum à sæculo prophetarum. » (v. 21.)

choisi de Dieu, selon la prédiction des prophètes, pour ramener un jour toutes choses à un ordre juste et constant. Quel désordre, en effet, depuis que les démons et le premier homme sont sortis de leur état, qui devoit être celui d'une parfaite soumission à leur Créateur! Ils ont voulu vivre dans l'indépendance; les démons et les pécheurs sont maintenant en état de révolte et de guerre contre Dieu. Les justes mêmes, qui sont dans l'ordre par leur obéissance à Dieu, éprouvent un désordre qui est la suite du péché originel, par la rebellion des sens contre l'esprit. Chacun même de nous ne rentrera pas entièrement dans l'ordre au moment de sa mort; car la séparation de l'ame et du corps est un désordre causé par le péché, et qui ne finira que par la résurrection générale, par laquelle la mort sera pleinement vaincue. Au reste, la mort de chacun laisse le désordre régner toujours aussi pleinement sur la terre, parce que d'autres hommes prennent la place de ceux qui meurent; ainsi, l'ordre ne sera rétabli que lorsque Jésus-Christ, au jour de son second avénement, fera cesser les jours de l'homme, les jours du monde, purifiera par le feu la terre souillée par le péché, formera des cieux nouveaux et une terre nouvelle, et assujettira toutes les créatures intelligentes à la bonté de Dieu par des récompenses éternelles, ou à sa justice par des châtimens interminables.

Le prince des apôtres, toujours soigneux à s'appuyer sur le témoignage des prophètes, fait remarquer que Dieu a annoncé, par leur bouche, dès les temps les plus anciens, ce rétablissement de toutes choses. En effet, la prédiction du jugement dernier

se trouve très souvent répétée dans les Psaumes et dans les livres des prophètes. L'apôtre saint Jude nous apprend même (1) qu'Hénoch, un des plus anciens patriarches, a annoncé, par l'inspiration du saint Esprit, ce grand et terrible jour.

Entre tous les prophètes, saint Pierre cite Moïse (2), 1° parce qu'il étoit très ancien; 2° parce qu'il étoit très révéré chez les Juifs; 3° parce que la prophétie qu'il en rapporte étoit très célèbre dans cette nation. On voit, par cette prophétie, qu'un caractère distinctif du Messie devoit être la ressemblance avec Moïse; ce qui doit se prendre en ce sens, que Moïse étant la figure du Messie, les caractères qui ont distingué Moïse des autres prophètes devoient se trouver dans le Messie, mais dans un degré beaucoup plus éminent.

C'est dans la qualité de législateur que saint Chrysostome (3) fait consister la ressemblance entre Moïse

(1) « Prophetavit autem et de his septimus ab Adam « Enoch, dicens : Ecce venit Dominus, in sanctis millibus « suis, facere judicium contra omnes, et arguere omnes « impios de omnibus operibus impietatis eorum quibus « impiè egerunt, et de omnibus duris quæ locuti sunt con- « tra Deum peccatores impii. » (Jud. v. 14.)

(2) « Moyses quidem dixit : Quoniam prophetam suscitabit « vobis Dominus Deus vester de fratribus vestris, tanquam « me; ipsum audietis juxta omnia quæcumque locutus fue- « rit vobis. Erit autem : omnis anima quæ non audierit pro- « phetam illum, exterminabitur de plebe. » (Act. c. 3. v. 22.)

(3) « Illud autem tanquam me, nisi secundùm legisla- « tionis modum accipiatur, nullam potest rationem habere. » (Chrys. in hunc locum.)

et le Messie. C'est par Moïse que Dieu a donné, au peuple hébreux, l'ancienne loi; c'est par Jésus-Christ qu'a été donnée, au peuple chrétien, la loi nouvelle.

Une autre qualité spécialement propre à Moïse, et qu'aucun des prophètes de l'ancienne loi n'a partagée avec lui, c'est celle de libérateur de son peuple. C'est lui qui les a délivrés de la servitude d'Égypte, et les a conduits jusqu'à l'entrée de la terre promise. Jésus-Christ est notre libérateur dans un sens bien plus relevé : il nous a délivrés, non d'un esclavage temporel, mais de l'esclavage du démon, dont le joug inexorable auroit pesé sur nous pendant toute l'éternité; il nous a fait entrer dans son royaume, qui est l'Église; il nous nourrit, non de la manne, mais de son propre corps; il soutient nos forces, non par une eau sortie d'un rocher, mais par ses graces, fruit de son sang; ce n'est pas seulement jusqu'à la porte de la terre promise qu'il nous conduit comme Moïse, mais accomplissant en entier l'œuvre de notre délivrance, il nous ouvre les portes du ciel, il nous y fait entrer, il nous y fait asseoir sur son trône.

Saint Pierre, pour inspirer à ses auditeurs une crainte salutaire, a soin de rapporter les menaces terribles faites contre ceux qui n'écouteront pas le Messie : ils seront retranchés du peuple de Dieu. Les Juifs, sous l'ancienne loi, étoient le peuple de Dieu; mais en rejetant le Messie, ils ont perdu cette précieuse qualité. Ceux-là seuls ont continué d'appartenir au peuple de Dieu, qui ont écouté la voix du Messie, ont embrassé sa loi, et ont été incorporés par le baptême dans son Église.

Saint Pierre (1) insiste ensuite en général sur le témoignage de tous les prophètes. Rien de plus admirable en effet, et de plus propre à faire impression sur l'esprit de ses auditeurs, que le concert unanime de tous les prophètes que Dieu a envoyés successivement à son peuple, pour annoncer ce qui devoit arriver au Messie, et dont les prédictions sont si exactes, qu'on les prendroit plutôt pour une narration des évangélistes, que pour une prévision des prophètes.

Pour exciter de plus en plus ses auditeurs à des sentimens de confiance, le prince des apôtres (2) leur retrace les bontés de Dieu à l'égard de leur nation. Vous êtes les enfans des prophètes, c'est-à-dire vous êtes de la même nation que les prophètes, de la nation à qui Dieu a envoyé ses prophètes pour lui promettre la venue du Messie, de la nation que Dieu a singulièrement aimée, qu'il a choisie pour son héritage particulier, et dans laquelle il a promis de faire naître le Messie. Ne laissez pas perdre le fruit de l'alliance si avantageuse pour vous qu'il a faite avec vos pères. Vous êtes les enfans de l'alliance, c'est-à-dire, vous êtes ceux avec qui la bienheureuse alliance a été faite en la personne de vos pères; c'est vous qui êtes appelés à en goûter les plus heureux fruits, puisque c'est à vous qu'a été premièrement envoyé le

(1) « Et omnes prophetæ à Samuel, et deinceps qui locuti sunt, annunciaverunt dies istos. » (Act. c. 3. v. 24.)

(2) « Vos estis filii prophetarum, et testamenti quod disposuit Deus ad patres nostros, dicens ad Abraham : et in semine tuo benedicentur omnes familiæ terræ. » (v. 25.)

Messie (1), et que la promesse du Messie étoit le fondement de l'alliance.

Saint Pierre, pour bannir de plus en plus de l'esprit de ses auditeurs tout ce qui pourroit altérer leur confiance en Jésus-Christ, leur fait observer que, bien loin que Dieu les ait totalement rejetés à cause de leur déicide, il les appelle au contraire à être les premiers à donner aux autres nations l'exemple de la soumission à l'Évangile. C'est ce que remarque judicieusement saint Chrysostome (2).

Saint Pierre parloit encore, lorsque son discours fut interrompu par l'arrivée des prêtres, du capitaine et des sadducéens, qui se saisirent de lui et le conduisirent en prison. Saint Chrysostome (3) remarque que les ennemis de Jésus-Christ arrêtèrent le prince des apôtres publiquement, afin que tout le monde craignît de se déclarer pour la doctrine qu'il prêchoit. Mais il en arriva tout autrement; car l'intrépidité et la joie avec laquelle saint Pierre alla en prison, donna une nouvelle force à son témoignage,

(1) « Vobis primùm Deus suscitans Filium suum, misit « eum benedicentem vobis; ut convertat se unusquisque à « nequitia sua. » (v. 26.)

(2) « Vobis primùm Deus, cùm suscitasset Filium suum, « etiam post resurrectionem, postquam crucifixus est, « misit illum benedicentem vobis, ita ut vos aliis auctores « et duces esse velit. Ne itaque vos ut abjecti et repudiati « habeatis. » (Chrys. in hunc locum.)

(3) « Hoc ex Dei dispensatione factum est. Hinc verò fit « ut qui nunc credunt plures sint, quàm priores. Ideòque « timentes inimici Christi, Judæis videntibus, apostolos li- « gârant, ut illos timidiores redderent; secùs autem accidit, « quàm illi volebant. » (Chrys. ibid.)

et contribua si puissamment à la conversion de ses auditeurs, que cinq mille hommes embrassèrent le christianisme. C'est que la vertu et le courage des prédicateurs offrent une preuve sensible qu'ils sont eux-mêmes bien pénétrés des vérités qu'ils annoncent : et rien n'est plus capable de faire, sur les auditeurs, une impression vive et efficace.

En terminant cette analyse du discours de saint Pierre, nous en recueillerons deux instructions sur l'art de prêcher.

La première, c'est de ne pas se borner, dans un sermon, à traiter les vérités terribles. Quelquefois un prédicateur croit avoir fait merveille, parce que ses auditeurs se sont retirés tout épouvantés. Mais de qui est composé cet auditoire? de plusieurs bonnes ames, puisque ce sont ces personnes principalement qui assistent au sermon; et croit-on que ce soit l'intention de Jésus-Christ de les terrorifier? Quant aux pécheurs qu'on a frappés de terreur, si l'on s'est borné à cela, a-t-on rempli tout son ministère? ne risque-t-on point de les jeter dans le désespoir? D'ailleurs, le bon Dieu veut surtout être aimé comme le meilleur des pères; un ministre de Jésus-Christ, de notre doux Sauveur, remplit-il fidèlement la volonté de celui qui l'envoie, lorsqu'il se borne à le représenter comme un juge terrible?

La seconde observation, c'est que l'éloquence chrétienne n'admet point une règle de rhétorique, qui veut qu'on réserve pour la fin du discours, tout ce qu'on a de plus capable de faire une impression vive; car alors ce seroient les vérités terribles

qu'on réserveroit pour les dernières, puisqu'il n'y a rien de si capable de faire une impression vive, et d'affecter fortement l'imagination. Mais ce n'est pas ainsi qu'a parlé saint Pierre. Après avoir peint vivement à ses auditeurs l'énormité du crime qu'ils avoient commis; il ne termine pas sans avoir mis un baume salutaire sur l'heureuse plaie qu'il venoit de faire; il les console, il leur montre, dans une conversion sincère, le remède de leurs péchés; il leur rappelle les bontés de Dieu à l'égard de leur nation; il leur montre la miséricorde céleste comme une rosée féconde que le Messie est venu leur apporter, qui les lavera de leurs crimes, et fera germer en eux la sainteté et la justice. Quel fut le fruit de ce discours, dont la fin est si consolante? la conversion de cinq mille hommes. Exemple bien remarquable pour les prédicateurs!

TABLE ALPHABÉTIQUE

des Matières contenues dans le corps de l'Ouvrage.

Les chiffres romains désignent le volume, et les chiffres arabes, la page.

A

ACCROISSEMENT. Sa puissance dans le discours, I. 270. Ses différentes espèces, I. 271 et suiv.

ACTION de l'orateur, II. 269, 304. Sentiment de Démosthène à ce sujet, II. 275. Vices de l'action, II. 311.

ADJOINTS. Ce que c'est, I. 247.

ADJURATION. Ce que c'est, I. 364.

ADMIRATION. Son usage assez ordinaire dans l'Ecriture, I. 368.

ADULTÈRE. Comment un prédicateur peut parler de l'adultère pour en inspirer de l'horreur, I. 121 et suiv.

ADVERSITÉ, obstacle à profiter de la prédication, I. 41.

AFFECTIONS. De deux sortes, I. 185. Exemples, I. 185 et suiv. Comment les affections des hommes s'excitent et s'émeuvent, I. 343 et suiv.

AFFIRMATION. Son utilité, II. 335.

AFFLICTION. Comment saint Cyprien prouve que l'affliction est l'épreuve de la vertu, I. 149.

AGE. Comment il peut servir à trouver des pensées, I. 140.

AGONIE. Comment on pourroit en faire la description, I. 290.

ALLÉGORIE. Quelle figure c'est, I. 380. Son excellence sur

la tropologie, *ibid.* Quelle est la plus excellente sorte d'allégorie, I. 381. Origène repris par saint Jérôme de ce qu'il donne trop dans l'allégorie, I. 382. En quoi consiste l'allégorie, II. 44. Son usage est fréquent dans le discours, mais il faut éviter l'obscurité, qui s'y joint aisément, II. 45. Exemple d'une allégorie pure, *ibid.* Quelle est l'allégorie la plus ordinaire, *ibid.* Ce à quoi il faut prendre garde dans les allégories, II. 46.

ALLIANCE que nous avons avec Dieu, puissant motif d'amour envers lui, I. 347.

AMOUR. Quels sont les plus puissans motifs de notre amour envers Dieu, I. 344. Pourquoi, selon saint Augustin, nous devons aimer les hommes sans aimer leurs erreurs, II. 91.

AMPLIFICATION. Comment elle se fait, I. 103, II. 300. En quoi l'amplification diffère du raisonnement, I. 239 et suiv. Quelle est la fin de l'amplification, I. 241, 289. Manière d'amplifier par les adjoints, I. 247. Manière d'amplifier par les parties, expliquée par des exemples, I. 243. Manière d'amplifier les choses par leurs causes, I. 256. Manière d'amplifier par les effets. I. 258. Manière d'amplifier par les lieux communs et par les circonstances des choses et des personnes tout ensemble, I. 261 et suiv. Autres manières d'amplifier tirées de Quintilien, I. 269; de Cicéron, I. 270. L'amplification se forme et se soutient en quatre manières, I. 270 et suiv. Autre moyen d'amplifier que Quintilien appelle *raisonnement*, I. 279. Autres moyens d'amplifier, I. 282 et suiv. Trois exemples d'amplification dans le prophète Ezéchiel, I. 287.

ANTICIPATION. Quelle figure c'est, I. 227.

ANTIMÉTABOLE. Quelle figure c'est, II. 96.

ANTITHÈSE. Quelle figure c'est, II. 88. Antithèse simple et composée, *ibid.* Antithèse dans les sentences, II. 93.

ANTOINE (saint) n'avoit aucune connoissance des lettres humaines, et fut néanmoins le père d'un grand nombre de religieux et d'anachorètes, I. 54.

ANTONOMASE. Quel est le propre de cette figure, II. 59. En quoi elle diffère de la périphrase, *ibid.*

APOSTROPHE. II. 338, 340.

APOTRES. Pourquoi remplis du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, I. 52. Faux apôtres, comment décrits par saint Jude, II. 42.

APPLICATION par comparaison des contraires, quelle figure c'est, II. 94. Quel est son usage, *ibid.*

ARCHYTAS de Tarente. Son discours contre la volupté, I. 118.

ARGUMENS. Inventés par l'art, ils ont leur matière et leur forme, I. 147. Argument et argumentation, ce que c'est, *ibid.*

ARGUMENTER par étymologie. Ce que c'est, I. 138.

ARISTOTE. Comment il s'est rendu habile en l'art de parler, I. 16. Donne trois genres à la rhétorique, I. 89. Quel ordre il a suivi dans ses Topiques, I. 104. Traite presque de toutes les passions, I. 343. Sa manière de traiter d'une chose, I. 449.

ARMÉNIENNE. Sa fidélité pour son mari, II. 410.

ART qui règle les opérations de la raison, ce que c'est, I. 14.

ARTS. Leur invention, I. 14. L'art perfectionne la nature. *ibid.* L'art de parler et de persuader, ce que c'est, I. 15. Ce que l'art enseigne, I. 93.

ASIATISME. Quel défaut c'est, II. 257, 263.

ASSEMBLAGE. Voyez RAISONNEMENT.

AUDITEURS. Différence entre les auditeurs d'un dialecticien et ceux d'un prédicateur, I. 96. Quatre moyens de rendre les auditeurs affectionnés, attentifs et dociles, I. 374. Deux sortes d'auditeurs, I. 416.

AUGUSTIN (saint). Son sentiment touchant la rhétorique, I. 28. Avis qu'il donne aux prédicateurs de l'Evangile, I. 81.

AUMONE. Comment saint Cyprien réfute les vains prétextes qui détournent les hommes de l'exercice de cette vertu, I. 411. Manière de faire l'aumône, I. 413. Voyez AVARE.

AVARE. Comment on peut prouver que les avares sont misérables, I. 165. De quelle manière saint Cyprien s'élève contre la dureté des avares, I. 190.

AVEUGLE guéri par de l'eau dans laquelle saint Edouard s'étoit lavé les mains, I. 428.

B

Barbarisme. Ce que c'est, II. 10.
Basile (saint). Excellence de ses discours, I. 24. Appelé le Démosthène chrétien, *ibid.* Son éloge par saint Grégoire de Nazianze, II. 357.
Beauté. Pourquoi elle est appelée en grec *kalos*, I. 346.
Bernard (saint). Plainte qu'il fait de la plupart des prédicateurs, I. 58.
Bien. Comment saint Cyprien prouve qu'il faut faire du bien à ceux mêmes qui en sont indignes, II. 101.
Biens. Combien de sortes de biens admettent les philosophes et les rhétoriciens, I. 405. Comment Cicéron prouve qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, I. 166.
Bienfaits de Dieu, I. 349.
Bienséances du discours. Ce que c'est, II. 182 et suiv.
Blésille, fille aînée de sainte Paule. Paroles que saint Jérôme lui fait adresser à sa mère, I. 332.
Bomphiologie. Ce que c'est, II. 263.
Bonaventure (saint). Son style peu coulant, mais ses pensées solides, II. 71.
Bonté. Comment elle est appelée par les philosophes, I. 345. Bonté de Dieu, *ibid.*
Brachilogie. Ce que c'est, II. 262.
Briéveté. Quelle figure c'est, II. 124. Exemples, II. 125.

C

Cacemphaton. Ce que c'est, II. 260.
Cananéenne. Comment Origène en parle, II. 42.
Cassien. En quoi il est admirable, I. 307.
Catachrèse. Ce que c'est, II. 43. En quoi elle diffère de la métaphore, *ibid.*
Catherine (sainte) de Sienne. Conversions qu'elle opéroit, quoiqu'elle n'eût aucune connoissance des lettres humaines, I. 54. Manière de faire son panégyrique, I. 235.

CHARITÉ. Combien la charité doit être éminente dans un prédicateur, I. 62.

CHARITÉ divine. A quoi elle nous oblige, I. 345, 349.

CHARITÉ envers les pauvres. Modèle de la manière dont on doit l'exercer, I. 179.

CHOIX des mots, II. 203.

CHOSE. Ce que l'on demande d'ordinaire d'une chose, I. 106 et suiv.

CHRÉTIEN. Dans quelle disposition doit être un chrétien pour la mort, II. 138.

CHRYSOSTOME (saint). Son éloge et sentiment sur son éloquence, I. 23. Combien la lecture des ouvrages de ce Père est utile aux prédicateurs, I. 132. Quels livres de ce Père doit lire le prédicateur, I. 268, 423. En quoi il excelloit, I. 440. Sa manière d'expliquer l'Évangile, I. 442. Combien il s'estimoit indigne de l'épiscopat, I. 295. L'abondance de son style, II. 255.

CICÉRON. Son sentiment touchant la rhétorique, I. 89. Quel ordre il a suivi dans ses livres de rhétorique, I. 104. Comment il invective contre Antoine, I. 273.

CINÉUS. Son éloquence estimée de Pyrrhus, roi de Macédoine, I. 20.

CIRCONSTANCE. Ce que c'est, I. 106. Quelles circonstances on considère dans les personnes, I. 135. Quelles sont les circonstances des choses ou des faits qui sont en question, I. 141. Quel est le principal usage des circonstances, I. 145.

CLERC. Origine de ce mot, I. 138.

COLÈRE. Comment Sénèque parle contre le vice de la colère, I. 115. Description des effets de cette passion par saint Grégoire, I. 311.

COMMUNICATION de discours. Ce que c'est, I. 315. Cette figure est fréquente dans le livre de la Sagesse, I. 317. Voyez DISCOURS.

COMMUTATION. Quelle figure c'est, II. 96.

COMPARAISON démonstrative. Quel est son usage, I. 433, II. 153 et suiv. Quelle est la force de la comparaison, II. 156. Comment se fait la comparaison, *ibid.* et suiv. Ce qu'il faut observer dans les comparaisons, II. 158. Quel

est le moyen de trouver des comparaisons, II. 159. Quelle est la manière de les traiter, *ibid.* En quel cas elles ont plus de force, II. 164 et suiv.

COMPARAISONS. Comment elles sont appelées par les rhéteurs, I. 302.

COMPASSION. Sentimens de compassion peu en usage dans l'exercice de la prédication, I. 352. En quels sujets ils peuvent avoir lieu, *ibid.*

COMPLEXION. Quelle figure c'est, II. 71, 546.

CONCEPTION des choses qui se présentent à notre esprit. De deux sortes, I. 229.

CONCESSION. Quelle figure c'est, II. 136.

CONCUPISCENCE de la chair. Elle cède à la passion de l'honneur, I. 45.

CONFESSEUR de Jésus-Christ. Quel est-il. II. 68. Quelle est, selon saint Cyprien, la gloire des confesseurs de Jésus-Christ condamnés aux mines, II. 115.

CONFESSEURS. Ils étoient au nombre de quatre auprès de sainte Catherine de Sienne pour entendre les confessions de ceux qu'elle convertissoit, I. 55.

CONFIRMATION. Son effet, II. 299.

CONNEXION. Quelle figure c'est, II. 97.

CONSOLATION. De quels motifs de consolation Sénèque se sert envers Polibius, au sujet de la mort de son frère, I. 219.

CONSONANCE dans le discours. Ce que c'est, II. 79. En quoi consiste la beauté de cette figure, II. 80.

CONTEMPLATION. Description du repos de la vie contemplative, par saint Grégoire de Nazianze, I. 291.

CONVERSION. Convertir un pécheur par la prédication et par la prière, est plus difficile que de rendre la vie à un corps mort, selon saint Grégoire, I. 42.

CONVERSION. Quelle figure c'est, II. 69.

COROLLAIRES. Ce que c'est, I. 222.

CORRECTION. II. 347.

CRAINTE de la justice divine, motif puissant pour porter les hommes à la haine du péché, I. 350.

CRÉATURE raisonnable. Il lui est naturel de raisonner, I. 14.

CYPRIEN (saint), martyr. Son éloquence louée par Lactance, I. 27. Il est le plus éloquent et le plus orné dans ses dis-

cours de tous les saints Pères, II. 2. De quelle utilité est la lecture de ses ouvrages, *ibid.* Comment il tâche de détourner les fidèles du vice de l'envie, I. 118. Ce qu'il écrivit contre Pupien qui lui refusoit la qualité d'évêque dans l'Eglise, II. 144. Quel étoit son style, II. 186.

D

Débauche. Ses excès expliqués au long, I. 245. Discours des hommes méchans et corrompus qui s'exhortent les uns les autres à la débauche, I. 317.

Définition. D'où se tire toute vraie définition, I. 95. En quoi elle consiste, II. 109.

Délibératif. A quoi s'emploie le genre délibératif, I. 90, 372, 402.

Démétrien. Comment saint Cyprien se déclare contre lui, I. 281. II. 101, 139.

Démétrius compare la force de l'art de parler éloquemment avec la force des armes, I. 20.

Démonstratif. A quoi sert le genre démonstratif, I. 90, 372, 379.

Démosthène. Comment il s'est rendu admirable, II. 55.

Dénombrement. Ce que c'est, I. 167.

Description des choses et des personnes. Son usage, I. 288. Ce que c'est que la description d'une chose, I. 289. Ce qu'il faut pour réussir dans une description, I. 290. On peut faire des descriptions ou plus longues ou plus courtes, selon le sujet, I. 295. Différentes descriptions de personnes, I. 306, 315.

Déshonnête. Ce qu'il faut faire pour exprimer d'une manière honnête des actions déshonnêtes, II. 260.

Devoir. Différence entre le devoir et la fin, I. 90.

Dialectique. Quel rapport et quelle différence il y a entre la dialectique et la rhétorique, I. 95. De quoi elle traite d'ordinaire, I. 96, 125. Quel est le partage de la dialectique en fait de discours, I. 96.

Dieu. Créateur et maître du monde, son soin en formant la nature humaine, I. 13. Comment saint Cyprien prouve

contre les idolâtres qu'il n'y a qu'un Dieu, I. 148. Ses bienfaits envers les hommes, I. 349. Ce qu'il a fait plusieurs fois en faveur de ses saints, I. 428 et suiv.

DILEMME. Ce que c'est, I. 159. Pourquoi il est ainsi appelé, I. 160. Pourquoi il est appelé syllogisme cornu, *ibid.* Quelques observations sur le dilemme, I. 161 et suiv.

DIMINUTION. Quelle figure c'est, II. 121. Son usage, *ibid.*

DISCIPLINE. Son éloge par saint Cyprien, II. 111.

DISCOURS. Quelles sont ses parties, I. 92. Tout discours se réduit à trois genres, et quels ils sont, I. 103. Combien un discours, pour être parfait et accompli, doit avoir de parties, I. 373. Ce que c'est qu'un discours, *ibid.* D'où dépend l'ordre et la netteté du discours, I. 451. Deux sortes d'arrangement et de disposition dans un discours, *ibid.* Ce qu'il faut faire pour rendre clair un discours, II. 11. Pour le rendre véritablement orné, II. 15. En quoi consiste principalement l'ornement du discours, II. 130. En quoi consistent les bienséances du discours, II. 182. Comment il faut diversifier le discours, II. 189. Abondance et fécondité du discours, II. 255. Ses deux vices, II. 256. L'ornement du discours demande trois choses, et quelles elles sont, II. 260. Comment doivent être les commencemens d'un discours, II. 412.

DISJONCTION. Quelle figure c'est, II. 98.

DISPOSITION. Ce que c'est, I. 93. II. 402.

DISSUASION. Partie du genre délibératif, I. 409.

DISTRIBUTION. Quelle figure c'est, II. 99, 117. En quoi elle consiste, II. 117.

DIVISION. De deux sortes, I. 389. Quelles qualités elle doit avoir pour être juste et commode, I. 390. Quelles doivent être ses parties, *ibid.* Quel est son usage, I. 405. Comment elle se fait, II. 112.

DOCTORAL. Ce que comprend le genre doctoral ou dialectique, I. 372. Quelle est sa fin, *ibid.* Quel ordre on doit observer dans ce genre de discours, I. 448.

DOMINIQUE (saint). Son zèle pour sauver les ames qui périssoient, I. 66. Dans quelle vue il institua l'ordre des Frères prêcheurs, *ibid.* et 250. Pénitences qu'il s'imposoit I. 67. Sa soif pour le martyre, I. 427.

DONAT. Comment saint Cyprien en parle, II. 111.
DOUCEUR, puissant attrait pour gagner les cœurs, I. 346.
DOUTE. Quelle figure c'est, II. 134, 348.
DYNOSE. Quelle figure c'est, II. 254.

E

ÉCRITURE sainte. Ce qu'il faut faire pour la lire avec profit, I. 129.
ÉDOUARD (saint), roi d'Angleterre. Sa chasteté conjugale, I. 427. Comment il guérit un aveugle, I. 428.
ÉGLISE. Elle s'est multipliée plus par les exemples des saints que par les discours des hommes les plus éloquens, I. 54. Sa beauté intérieure, I. 426.
ÉLIZÉE, prophète. Quels ordres il donna à son serviteur en l'envoyant à l'enfant mort de la Sunamite, avec son bâton, pour le ressusciter, I. 44. L'histoire de la résurrection de cet enfant expliquée dans le sens mystique, I. 386.
ÉLOCUTION. Ce que c'est, I. 93. II. 404. Quels sont ses ornemens, I. 214. Son mérite et sa qualité, selon Quintilien, II. 3. Ses quatre principales qualités, II. 9. Trois vices contraires à la première qualité de l'élocution, II. 10. De quelle nécessité est l'ornement de l'élocution, II. 16.
ÉLOGES des saints. Voyez PANÉGYRIQUES.
ÉLOQUENCE employée par les Pères grecs et les Pères latins, I. 22. Le soin d'observer les règles de l'éloquence n'empêche point de suivre dans le discours les mouvemens et les impressions de l'esprit de Dieu, I. 30. Réponse à l'objection qu'on fait que l'éloquence seule a fourni des armes aux hérétiques pour attaquer la foi de l'Eglise, I. 32. D'où vient le défaut de plusieurs qui ne réussissent pas dans l'étude de l'éloquence, I. 94.
ÉMOUVOIR les esprits. Règles pour cela, I. 337.
EMPHASE. Usage de cette figure, II. 133.
ÉNERGIE. Quelle figure c'est, II. 250.
ENTHYMÈME. Ce que c'est, I. 157.

Envie. Comment saint Cyprien tâche de détourner du vice de l'envie, I. 118. II. 140. Ce que le même saint dit de l'envie, I. 252. Comment il en marque le commencement et le progrès, II. 76.

Épaules. Leur défaut dans l'action, II. 318.

Épichérême. Ce que c'est, I. 158.

Épiphonême. Ce que c'est, I. 222 et suiv. En quoi consiste son principal usage, I. 226.

Épiscopat. La grandeur de cette dignité décrite par saint Chrysostome, I. 295.

Épithète. Ce que c'est, II. 40. Son usage dans les ouvrages tant en vers qu'en prose, *ibid.* En quoi consiste l'ornement des épithètes, II. 41. Si l'on peut quelquefois multiplier les épithètes, *ibid.*

Époux. Nom plein d'amour et de tendresse pris par Jésus-Christ même à notre égard, I. 348.

Esprit-saint. Nécessité de son assistance, I. 424.

Évangile. Règles qu'on doit observer dans l'explication de l'Evangile, I. 437. Ce qu'il faut y éviter, I. 438. Méthode pour expliquer nettement plusieurs points de l'Evangile, I. 439. Raison de cette méthode, I. 440. Voyez Homélie.

Exclamation. Quel est l'usage de cette figure, I. 354. Exclamation continuée, I. 355. Comment elle est beaucoup plus animée, I. 355. II. 338.

Exemple. Son efficace, I. 55 et suiv. Quelle figure c'est, II. 147. Quelle étendue les exemples peuvent recevoir, II. 148. Quelle est la manière de traiter un exemple, II. 149.

Exercice. Ce que c'est, I. 94.

Exhortation. Quelle figure c'est, II. 139, 336.

Exorde. Ce que c'est, I. 374 et suiv. Quel est son usage, I. 403. Règles pour bien faire un exorde, I. 435. Comment il doit être prononcé, II. 296.

Exposition. Comment elle se fait, I. 103.

Ézéchiel. Trois exemples d'amplification qui sont dans ce prophète, I. 287. II. 118.

F

FARD. Comment saint Cyprien reprend les femmes qui se fardent le visage, I. 328.

FEMMES. Fermeté de la foi de quelques femmes vertueuses, I. 139. De quelle manière saint Chrysostome blâme la conduite de ceux de son clergé qui avoient dans leurs maisons des femmes ou des filles sous le nom de leurs sœurs adoptives, I. 230, 363. Voyez HABITS.

FIDÈLE. Ce que l'homme fidèle doit faire, selon un ancien évêque, I. 321.

FIGURES. Quelles figures servent à émouvoir les passions, I. 354. Figure par laquelle nous attribuons aux choses muettes et inanimées des sentimens humains et la parole même, I. 357. Figure dans le discours, ce que c'est, II. 55. Ses différentes espèces, II. 58. Figures qui consistent dans les diverses manières d'associer des termes ou des choses contraires, II. 83 et suiv. D'où vient la principale différence entre les figures de mot et les figures de pensée, II. 97. Quel est l'effet des figures de pensée dans le discours, II. 108 et suiv. Pourquoi le nombre des figures n'a jamais été certain, ni ne le sera jamais, II. 166. Quel est l'usage des figures, *ibid.* et suiv.

FIN. Quelle différence il y a entre la fin et le devoir, I. 90.

FOI. De quelle manière saint Cyprien exhorte à persévérer dans la confession de la foi ceux qui l'avoient nouvellement confessée, I. 221.

FRANÇOIS (saint) d'Assise. Plus admirable par la sainteté de sa vie que par l'éloquence de ses discours, I. 54.

FRÉQUENTATION. Quelle figure c'est, II. 123. Son usage, II. 124.

G

GENRES. La rhétorique, selon Aristote et Cicéron, a trois genres, et quels ils sont, I. 89.

Geste ou mouvement du corps. Quel il est, II. 304. Ses vices et difformités, II. 317 et suiv.

Gloire. Le prédicateur ne doit pas rechercher sa propre gloire, I. 43.

Gorgias, précepteur d'Isocrate. Sa pensée touchant l'objet de la rhétorique, I. 88.

Gorgonie (sainte), sœur de saint Grégoire de Nazianze. Son assiduité à veiller dans les prières et dans la psalmodie de la nuit, I. 355.

Grace. Comment on doit traiter de la grace, I. 449.

Gradation. Ce que c'est, I. 165. Quelle figure c'est, II. 75.

Grégoire (saint) de Nazianze. Excellent modèle de tous les genres d'éloquence, I. 24, 236. Regardé comme un autre Thucydide dans sa prose, et un autre Homère dans ses vers, I. 25. Quel est son caractère, *ibid.* Avec quelle ardeur il s'est appliqué à l'étude de l'éloquence, *ibid.* Sentiment qu'avoit de lui Libanius, fameux sophiste, *ibid.*

Grégoire (saint) le Grand. Comment il parle de ceux qui ne suivent pas le chemin qu'ils montrent aux autres, I. 57. Avertissement qu'il donne aux prédicateurs, I. 58.

Guide du pécheur. Analyse de ce livre, II. 415.

H

Habits. Comment saint Cyprien s'élève contre la vanité des femmes dans leurs habits, I. 193.

Habitude fortifiée par un grand exercice, ce que c'est, I. 30. Sentiment de Sénèque touchant l'habitude, I. 39. Manière dont se forme l'habitude au péché, selon saint Augustin, II. 76.

Homélie. Ce que c'est, I. 433. Règles pour bien la faire, *ibid.* En quoi consiste l'homélie, I. 444. Son peu de force et de vivacité, *ibid.*

Hommes pressés et instruits par la nécessité. Ce qu'ils firent au commencement du monde, I. 14. Voyez Amour, Misère, Arts.

Hommes apostoliques figurés par les montagnes et par les collines, I. 80.

Honneur. Violence et tyrannie de la passion de l'honneur, I. 45. Nul n'est honoré dans son pays; comment saint Jérôme explique ce texte, I. 166.

Humbles. Portrait des faux humbles par saint Jérôme, I. 313.

Humilité. Comment elle doit être prêchée, I. 447.

Hyperbole. Comment elle peut être considérée, I. 286. Son usage fort ordinaire dans les livres sacrés, I. 358.

Hypothèse. Ce que c'est, I. 105, 134, 242.

Hypotypose. Ce que c'est, I. 290. En quoi consiste ce genre de figure, *ibid.*

I

Imitation. Ce que c'est, I. 93.

Impatience. Ses maux décrits par saint Cyprien, I. 122.

Impies. Description des discours par lesquels les impies tâchent d'attirer les simples à vivre dans les mêmes désordres qu'eux, I. 319.

Imprécation. Son usage assez fréquent dans l'Ecriture, I. 367. Comment les imprécations qui sont dans les livres des prophètes et dans les psaumes doivent être regardées, I. 368. L'action de l'imprécation doit être véhémente et animée, II. 327.

Impureté. De quelle manière on peut détourner les hommes de ce vice, I. 146.

Incarnation de Jésus-Christ. De quelle manière ce mystère doit être prêché, I. 186.

Indignation. Manière de l'exprimer, II. 331.

Induction. Ce que c'est, I. 148. Exemple tiré de saint Cyprien, *ibid.*

Innocens (saints). Leur meurtre décrit par un évêque gaulois, et par saint Grégoire de Nysse, I. 174, 293.

Instruction. De quelle manière les prédicateurs doivent diversifier les instructions qu'ils donnent aux peuples, II. 394.

Intercession. Manière de la peindre, II. 328.

Interprétation. Quelle figure c'est, II. 103.

INTERROGATION. Son usage, I. 360. II. 350. Interrogation, figure dans le discours, de deux sortes, II. 126. Exemples, *ibid.* Quelle doit être la prononciation de l'interrogation, II. 341.

INVENTION. Ce que c'est, I. 95. II. 390, 402. Quel est son premier effet, II. 390. Son second effet, II. 392.

IRONIE. Ce que c'est, II. 47. Comment elle se connoît, ibid. Quelle figure c'est, II. 145. Son usage dans l'Ecriture, II. 146.

ISAÏE. Pourquoi est-il purifié de toute tache de péché par un séraphin, I. 52.

ISOCOLON. Quelle figure c'est, II. 58, 79.

ISRAÉLITES. Leur ingratitude envers le Seigneur décrite par Jérémie, I. 321.

IVRESSE. Sentiment de Zénon touchant l'ivresse, I. 98 et suiv.

J

JACOB. Sa douleur lorsque voyant la robe de Joseph toute trempée de sang, il crut que quelque bête avoit dévoré son fils, décrite par saint Chrysostome. I. 266.

JEAN-BAPTISTE (saint). Un des plus grands éloges de ce saint précurseur de Jésus-Christ, I. 38.

JÉRÉMIE, prophète destiné pour reprendre et corriger les déréglemens du peuple juif. Pourquoi il est sanctifié dans le sein de sa mère, I. 52. Il doit être regardé comme un excellent prédicateur, I. 132. Quelle figure il emploie dans ses Lamentations, I. 338. Sainte ardeur dont il brûloit, I. 341.

JÉROME (saint). Caractère de son éloquence, I. 26. Songe qu'il eut, I. 31.

JÉSUS-CHRIST. Ce qu'il fit avant de prêcher, I. 52. Pourquoi il a fait des miracles dans les villes durant le jour, et a passé les nuits en prières sur les montagnes, I. 80. Sa naissance temporelle expliquée par un ancien évêque, I. 176. II. 60. Comment Osorio se livre à de justes sentimens d'indignation contre les Juifs, qui ont fait mourir le Fils de Dieu, I. 189. Motifs qui doivent engager les

hommes à imiter Jésus-Christ, I. 205. Comment saint Thomas prouve qu'il n'y eut jamais de douleurs égales à celles du Fils de Dieu, I. 261. Sa patience admirable, II. 86.

Jeune. Voyez Mortification.

Job. De quelle manière il parle de la résurrection des morts, I. 234. Sa vigilance pour conserver sa pureté, I. 305.

Joseph. Comment il rejeta les sollicitations de la femme de Putiphar, I. 409.

Judiciaire. Pourquoi l'on rejette de ce livre le genre judiciaire, I. 90, 372.

Jugement. Voyez Méchans.

Juifs. Comment Osorio prouve que les Juifs, dans leur longue captivité, n'ont été abandonnés de Dieu qu'à cause de leur perfidie, I. 169.

L

Lactance. Appelé par saint Jérôme un fleuve d'éloquence romaine, I. 27. De quelle manière il commence ses institutions divines, *ibid.* Son sentiment touchant la probité de celui qui veut instruire, I. 55.

Langage. Sa pureté, qualité essentielle au prédicateur, II. 9. Sa clarté, autre qualité essentielle, selon saint Augustin, II. 11.

Laurent (saint). Sa joie dans les tourmens, I. 426.

Lecture. Discernement et choix judicieux des choses que l'on doit en tirer, I. 127.

Lépreux guéri de sa lèpre. Cérémonie pour sa purification, I. 384.

Libanius, fameux sophiste. Ce qu'il pensoit de saint Grégoire de Nazianze, I. 25.

Lieux. De deux sortes, et quels ils sont, I. 109, 241.

Lire. Ce qu'il faut faire pour lire utilement, I. 94.

Loi. De quelle manière il faut exposer quelque ordonnance de la loi, II. 385.

Luxe. Voyez Habits.

Lysias, premier inventeur de la rhétorique, I. 16.

M

Machabées. Foi et constance presque incroyable de leur généreuse mère, I. 244, 302.
Macrologie. Ce que c'est, II. 262.
Madeleine. Son retour vers Jésus-Christ décrit par saint Grégoire, II. 135.
Mages. Explication du retour des mages dans leur pays par une autre route, I. 203.
Mains. Leur mouvement dans l'action, II. 308, 317.
Marchand qui cherche de belles perles. Explication de cette parabole par saint Grégoire, I. 176.
Martyr. Jour de naissance d'un martyr comparé à celui de sa mort, II. 81. Eloge des saints martyrs par saint Basile, II. 87.
Mathathias, père des Machabées. Comment il exhorta ses fils à la défense de la loi de Dieu, I. 150.
Matthieu (saint). Sa vocation, I. 224.
Méchans. Description de l'horreur et de la crainte des méchans au dernier jour du jugement, I. 318.
Médisance De deux sortes, I. 312.
Médisans. Comment saint Bernard parle contre les médisans spirituels et artificieux qui tâchent de couvrir et de déguiser par une feinte modestie la malice qu'ils ont conçue en leur cœur, I. 312.
Méditation. Avec quel soin le prédicateur doit s'appliquer à la méditation, I. 78. Comment saint Bernard relève l'excellence de la méditation, I. 258.
Mélanie (sainte). Son éloge par saint Jérôme, I. 233.
Mémoire. Ce que c'est, I. 93.
Métaphore. Toute métaphore renferme une comparaison courte et abrégée, I. 441. Son usage, II. 28. Sa nécessité, *ibid.* Sa force, II. 29. La source des métaphores est infinie, II. 32. En quoi consiste la beauté de la métaphore, II. 29. Pourquoi elle a été inventée, II. 28.
Métonymie. Usage de cette figure, II. 36 et suiv.
Miose. Ce que c'est, II. 262.

MIRACLES. Pourquoi, selon plusieurs, les miracles des saints ne sont point des sujets de prédication, I. 427. Sentiment de l'auteur sur ce sujet, I. 428.

MISÈRE commune de la vie humaine, décrite par Osorio, I. 253.

MŒURS. Description de la corruption des mœurs par saint Cyprien, II. 117. Par le prophète Ezéchiel, II. 118.

MONDE plongé dans le mal, I. 39. Comment on peut décrire la conversion du monde, I. 264.

MONOTONIE. Quel défaut c'est dans un prédicateur, II. 292, 311, 413. Autres vices dans la voix, II. 311.

MORALE. Le prédicateur doit être fort instruit et éclairé dans la morale, I. 126. La morale ne se borne pas à une simple spéculation, I. 197.

MORT. Dans quelle disposition doit être un chrétien pour la mort, II. 138.

MORTIFICATION. Comment un pasteur peut exhorter son peuple à la pratique de la mortification, I. 154.

MOTS propres. Quels ils sont, II. 11. Comment les mots peuvent être considérés, II. 22. Règle qu'on doit observer dans les mots propres, *ibid.* Quel usage on doit en faire, II. 23. Pourquoi le mot figuré plaît plus que le propre, II. 29. Rapport des mots les uns avec les autres, ce que c'est, II. 59. Exemples, II. 60 et suiv. Trois sortes de proportions de mot, II. 67 et suiv. 78., Figures qui consistent dans la répétition des mots, II. 67, 78.

MOUVEMENS qui se rapportent aux diverses passions de l'ame. Les uns sont propres à l'avocat, et les autres aux prédicateurs, I. 343.

MYSTIQUE. De quelle manière il faut traiter des choses dans le sens mystique, II. 386.

N

NARRATION. Ce que c'est, I. 372, 375. II. 298. Quel est son usage, I. 375. Quatre sortes de narrations, et ce qu'elles sont, *ibid.* Toute narration doit être courte et claire, I. 376. Comment elle commence et finit d'ordinaire, 377. Quelle est la manière de la faire, *ibid.*

NATURE perfectionnée par l'art, I. 14.
NOVATIEN. Comment saint Cyprien en parle, II. 110.

O

OBSCURITÉ dans les choses. Elle doit être évitée par le prédicateur, II. 14.
OMISSION. Quelle figure c'est, II. 131.
ORAISON. Son efficacité, I. 81. De quelle manière on peut porter les hommes à une prière assidue, I. 111.
ORATEUR. Ce que c'est qu'un orateur, I. 59. Quelles choses sont nécessaires pour acquérir les qualités d'un bon orateur, I. 92. Quel est son devoir, I. 78, 92. Quelle différence il y a entre l'orateur du barreau et le prédicateur, I. 214.
ORATEUR chrétien. Voyez PRÉDICATEUR.
ORDRE qui doit régner dans tout discours, I. 451 et suiv.
ORGUEIL. Comment il est défini par saint Jean Climaque, II. 41. Description de l'orgueil du roi d'Assyrie, I. 520.
ORIGÈNE. De quoi il est repris par saint Jérôme, I. 382. Quelle règle il donne pour entendre l'Écriture, I. 383. Quels livres de ce Père doivent être lus par les prédicateurs, I. 388.
ORNEMENT ou beauté des choses qui frappent les sens ou l'esprit. En quoi il consiste, II. 59. Ornement dans le discours, I. 173.
OSTENTATION. Vice à fuir par le prédicateur, II. 187.

P

PANÉGYRIQUES des saints. Quelle est leur fin principale, I. 417. Ce qu'on doit y observer, *ibid.* Il n'y a point de sermons plus difficiles ni plus à charge aux prédicateurs que les panégyriques, I. 432. Que doivent faire ceux qui n'ont pas le talent de faire un panégyrique, *ibid.*
PARLER. Ceux qui parlent bien et ceux qui parlent mal sont utiles en leur manière à instruire un prédicateur, I. 16.

PAROLE de Dieu. Règles pour la bien expliquer, I. 438.
PARTIES d'un discours. Quelles elles sont, I. 373.
PASSIONS. Aristote traite presque de toutes les passions, I. 343. Quelles figures servent à émouvoir les passions, I. 354.
PASTEUR. Danger qu'il y a de s'engager dans les charges pastorales, selon saint Grégoire, II. 77.
PATIENCE. Comment saint Cyprien commence son ouvrage sur la patience, I. 404. Comment il le finit, I. 412.
PATRIE. Reproches qu'elle peut faire aux pères et aux mères qui négligent de corriger les mœurs corrompues de leurs enfans, I. 325.
PAUL (saint). Pourquoi il est élevé jusqu'au troisième ciel, I. 52. Il se proposoit souvent lui-même pour exemple aux fidèles auxquels il annonçoit l'Evangile, I. 56. Son zèle et sa charité pour les ames, I. 64 et suiv. Ses combats contre la concupiscence, I. 304. Comment on doit regarder son style, II. 173.
PÉCHÉ. De quelle manière un prédicateur peut s'élever contre ceux qui commettent le péché mortel si facilement. I. 194, 361.
PÉCHEURS. Pourquoi l'on voit si peu de pécheurs se convertir, I. 60. Ce que les pécheurs doivent faire pour apaiser la colère de Dieu justement irrité contre eux, I. 197. Etat d'un pécheur obstiné, décrit par saint Bernard, I. 259. Fausses raisons dont les pécheurs se flattent dans leurs crimes, I. 322.
PEINTRES. Leur exemple est à suivre dans la composition d'un discours, I. 97.
PÈRES. Les Pères grecs et latins n'ont négligé aucune partie de l'éloquence dans leurs écrits, I. 22. Combien la lecture des Pères est nécessaire aux prédicateurs, I. 131.
PÉRIBOLE. Quelle figure c'est, II. 179. En quoi elle diffère de la période, *ibid.* Son usage, II. 181.
PÉRIODE. De plusieurs sortes, II. 174, 176. Exemples, *ibid.* et suiv.
PÉRIPHRASE. En quoi cette figure consiste, II. 48. En combien de manières elle se forme, II. 49.

Péroraison. Ce que c'est, I. 373, 394. Ses deux parties, I. 411.
Persécution. Elle n'est pas à craindre, selon saint Cyprien, I. 220. II. 244 et suiv. Comment on doit traiter ceux qui sont tombés pendant la persécution, II. 92, 186.
Personnes. Quelles circonstances on considère dans les personnes, I. 135.
Persuasion, partie du genre délibératif, I. 402.
Philosophes. Ils distinguent trois sortes de bien, I. 405.
Picilogie. Ce que c'est, II. 264.
Pitié. Voyez Compassion.
Plainte. Quel est, selon Cicéron, son usage, I. 353.
Pléonasme. Ce que c'est, II. 262.
Polémon, sophiste. Sa conduite envers un acteur de tragédie, II. 310.
Portraits différens, I. 306.
Préceptes de l'Evangile. Leur éloge par saint Cyprien, II. 112.
Prêcheurs (frères). Pourquoi saint Dominique les a institués, I. 66, 250.
Précision. Quelle figure c'est, II. 132, 334.
Prédicateur. Combien la rhétorique est utile aux prédicateurs, I. 17. Pourquoi il y a si peu de prédicateurs qui réussissent dans leur ministère, I. 18. Quels sont le mérite et la récompense des prédicateurs, I. 36, 74. Quels sont les principaux devoirs du prédicateur, I. 39, 52, 50, 185, 196, 206. II. 362. Combien son intention doit être pure et droite dans l'exercice de son ministère, I. 43, 72. A quels défauts il est exposé, I. 46 et suiv. Exemples de prédicateurs habiles et pieux, I. 50, 66. Combien la probité est nécessaire au prédicateur, I. 51. Sentiment de Lactance à ce sujet, I. 55. Comment saint Grégoire parle de ceux qui ne suivent pas le chemin qu'ils montrent aux autres, I. 57. Avertissement qu'il donne aux prédicateurs, *ibid.* De quelle manière saint Bernard se plaint de la plupart des prédicateurs, *ibid.* et 78. Pourquoi la plus grande partie des prédicateurs ne font pas grand fruit par leurs prédications, I. 60. De quelle manière Dieu en usera envers eux, I. 61. Combien la charité

doit exceller dans un prédicateur, I. 62. et suiv. Caractère d'un prédicateur évangélique, I. 69, 73. Ce qu'il doit faire pour surmonter les difficultés qui se rencontrent dans son ministère, I. 73. Il est appelé par Jésus-Christ même pêcheur d'hommes, I. 75. Ce que le prédicateur doit faire pour toucher les pécheurs, I. 76, 197, 343, 350. Avec quel soin le prédicateur doit s'appliquer à la méditation et à la prière, I. 78 et suiv. Quelles vertus, selon saint Bernard, il doit avoir, *ibid.* Avis que saint Augustin donne aux prédicateurs de l'Evangile, I. 81. Quels sont les devoirs du prédicateur, I. 91 et suiv., 102, 125, 185, 196, 206, 380, 450. II. 104, 167, 192. Sentiment de Julien de Pomère, I. 85; et de saint Augustin, I. 102. Pourquoi le prédicateur doit être fort instruit et éclairé dans la morale, I. 126. Ce qu'il doit faire pour trouver, à point nommé, des lieux propres au sujet qu'il a à traiter, I. 128 et suiv., 173, 351. II. 257, 380. Pourquoi il doit mettre son application et son étude principale dans la lecture des divines Ecritures, I. 131, 350. En quelles occasions le prédicateur peut se servir du dilemme, I. 164. Ce qu'il doit faire lorsqu'il a à proposer quelque passage ou sentence de l'Ecriture, etc., qui soit courte dans l'expression et étendue dans le sens, I. 181. Prédicateur dont le style est maigre et stérile, I. 182. Défaut dans lequel tombent ceux qui répètent les mêmes choses en d'autres termes, I. 183. De quelle manière le prédicateur peut s'élever contre ceux qui commettent facilement le péché mortel, I. 194. Dans quel détail le prédicateur doit descendre, I. 197. Quels sont le but et la fin principale du prédicateur, I. 206, 343, 392. Comment il doit adapter son discours aux divers besoins de ses auditeurs, I. 207. II. 189. Ce qu'il doit souvent leur représenter, I. 211. Il doit se faire tout à tous pour les gagner tous, I. 212. Quelle différence il y a entre le prédicateur et l'avocat, I. 214. Sa précaution pour orner son discours de sentences, I. 219. Ce qu'il doit faire lorsqu'il a à traiter quelque chose d'obscur ou de difficile, etc., I. 252. Ce qu'il doit observer dans la lecture des saints docteurs, I. 286. Ce qu'il doit demander pour prêcher avec fruit, I. 342. Ce qu'il doit faire pour porter

fortement les hommes à l'horreur et à la haine du péché, et à la crainte de la justice divine, I. 350 et suiv. Comment il doit se comporter dans la péroraison, I. 394. Défauts dans lesquels tombent quelques prédicateurs, I. 404. 435, 453. II. 10, 14, 188, 191, 383. Comment le prédicateur doit se servir des miracles des saints, I. 427. Il n'y a point de sermons plus difficiles ni plus à charge aux prédicateurs, que les panégyriques, I. 432. Ce que le prédicateur doit observer dans l'homélie, I. 433; dans l'explication de l'Evangile, I. 434. Ce qu'il doit faire lorsqu'il rapporte des passages du texte sacré, I. 438, 441. Trois choses qu'il a à observer dans les passages qu'il rapporte, I. 438. Pourquoi il doit éviter d'être trop long, I. 443. Il doit être pur dans son langage, II. 9. Il doit être clair dans ses discours, II. 11 et suiv. Il doit savoir l'usage des figures, II. 168. Il ne doit point négliger la composition du style, II. 169. Il doit avoir égard à ses auditeurs, II. 189. Quelles qualités son style doit avoir, II. 192. Quelle doit être la vie d'un parfait prédicateur, en quel temps, avec quelle circonspection et dans quel sentiment il doit exercer son ministère, II. 361 et suiv. Quels sont les moyens qui servent principalement au prédicateur, pour se bien acquitter de son ministère, II. 376 et suiv. Sur quels sujets les nouveaux prédicateurs peuvent exercer leur style, II. 388. De quelle manière les prédicateurs doivent diversifier les instructions qu'ils donnent au peuple, II. 394. Comment les prédicateurs se font tort à eux-mêmes, II. 397. Ce qu'ils doivent éviter dans leurs sermons, II. 398. Par quels moyens ils se rendent recommandables, II. 400. Ce qu'ils doivent demander à Dieu, II. 401. Avec quelle préparation d'esprit un prédicateur doit monter en chaire, II. 408. Ce qu'il doit faire le jour qu'il doit prêcher, II. 409. Ce qu'il doit se proposer lorsqu'il est monté en chaire, II. 410. Deux choses qu'il doit prévoir dans ce même temps, II. 412.

Prédicateur habile et très éloquent, pressé par un autre peu expérimenté dans le ministère. Ce qu'il fit, I. 16, 70.

Prédication. Qualités requises pour réussir dans le minis-

tère de la prédication, I. 18. Témérité de ceux qui entrent dans cet emploi, sans être instruits des règles pour s'en acquitter dignement, *ibid.* Excellence du ministère de la prédication, I. 34. Règles ou avis pour s'en acquitter dignement, *ibid.* Combien la dignité de ce ministère est grande et élevée, I. 34, 42. Quelle est la fin qu'on doit s'y proposer, I. 36. Quels en sont le mérite et la récompense, I. 36, 74. Difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de ce saint ministère, I. 38 et suiv., 73. Quelle est la fin de la prédication, I. 80. Comment saint Grégoire reprend ceux qui s'y ingèrent sans préparation, I. 127. Si les miracles des saints sont des sujets de prédication, I. 427. Quelle chose empêche le fruit des prédications, I. 436. Quelle manière de prêcher on doit principalement suivre, I. 446.

Preuves. D'où se tirent les preuves qui servent à traiter les questions indéterminées, I. 109. Preuve, ce que c'est, I. 373.

Prière. Avec quel soin le prédicateur doit s'appliquer à la prière, I. 78 et suiv. Comment elle se définit, I. 112. Quels sont ses motifs, *ibid.* Ses effets, *ibid.* Ses espèces ou parties, I. 113. Quels attributs lui sont comme nécessairement attachés, *ibid.* Qui sont ceux qui l'accompagnent ou qui la suivent souvent, *ibid.* Comment il faut traiter la nécessité de la prière, I. 114. Comment la prière doit être prêchée, I. 447. Eloge de cet exercice par saint Bonaventure, II. 71.

Principe. D'où se tire la confirmation du principe, I. 172.

Probité. Qualité nécessaire au prédicateur, I. 51 et suiv.

Prononciation. Ce que c'est, I. 93. Sa nécessité et son importance, II. 271 et suiv. La fin ou le but des préceptes et des règles de la prononciation, II. 279. Quelles sont ses qualités principales, II. 282 et suiv. Quelle sorte de prononciation demande chacune des trois principales parties du discours, II. 295 et suiv. Quelle doit être la prononciation des diverses propositions ou sentences particulières, II. 302. Vices de la prononciation, II. 311. Divers exemples de sentences ou de figures tirées de l'Écriture sainte pour varier la prononciation, II. 325 et suiv. Divers

autres exemples tirés de l'Écriture, pour la prononciation, II. 349.

Prophètes. Leur zèle pour le salut des pécheurs, I. 66. Ils ont été les premiers employés au ministère de la parole, I. 79. Comment ils amplifient les renversements et les chutes de divers états, I. 243. Leurs écrits sont remplis de métaphores et d'allégories, II. 24, et suiv. 46, 52 et suiv.

Proposition. Ce qu'il faut faire lorsqu'on a quelque proposition vraie ou fausse à prouver ou à combattre, I. 110. Ce que c'est qu'une proposition, I. 373, 389.

Prosopopée. Quelle figure c'est, I. 323. Quel est son usage, I. 324.

Prospérité, obstacle à profiter de la prédication, I. 40.

Pyrrhus, roi de Macédoine. Cas qu'il faisoit de l'éloquence de Cinéus, I. 20.

Q

Quarante martyrs. Description de leurs tourments par saint Basile, I. 256.

Questions. Combien il y en a de sortes dont on peut disputer, I. 96, 105 et suiv. Deux sortes de questions où l'éloquence s'exerce, I. 134.

Quintilien. Ce qu'il dit de l'excellence et de l'utilité de la rhétorique, I. 21. Comment il parle des moyens de toucher les cœurs, I. 82.

R

Raisonnement. Comment il se fait, I. 103, 279, 287. Raisonnement accompli ou oratoire, de quelles parties il est composé, I. 151, 170 et suiv. Quel est l'effet du raisonnement, I. 241. Raisonnement, figure ainsi appelée, de deux sortes, II. 119. Exemple, *ibid.* Quel est l'usage de cette figure, II. 120.

Réfutation. Ce que c'est, I. 393.

Religieux. Mœurs du religieux orgueilleux, décrites par Cassien, I. 309.

Religion. La plus importante de toutes les vertus morales, I. 111.

Religion chrétienne. Comment on peut prouver son établissement, I. 264 et suiv.

Répétition. Quelle figure c'est, II. 346.

Réprimandes. Leur action doit être grave, et demande une voix ferme et animée, II. 337.

Résurrection, II. 61. Voyez Job.

Rhéteurs. Pourquoi ils ont inventé l'art de l'éloquence, I. 90.

Rhétorique. Son origine, I. 13. Par quelle voie ceux qui ont écrit de la rhétorique, ont heureusement trouvé les règles et les préceptes de cet art, I. 16. Qui a été, selon Aristote, le premier inventeur de la rhétorique, *ibid.* Combien la rhétorique est utile et nécessaire aux prédicateurs, I. 17 et suiv. En quels termes Plutarque prouve l'excellence et l'utilité de la rhétorique, I. 19. Quel est le sentiment de Démétrius à ce sujet, I. 18; de Quintilien sur le même sujet, I. 19; de Lactance, I. 27; de saint Augustin, I. 28. Les règles de la rhétorique comparées à la grammaire, I. 30. Ce que c'est que la rhétorique, I. 87 et suiv. Ce que signifie ce mot *rhétorique*, *ibid.* Quel est son objet, I. 88. Comment Aristote et Cicéron la divisent, I. 89. Quelle est sa fin, I. 90, 96. Quel rapport et quelle différence il y a entre la rhétorique et la dialectique, I. 95 et suiv. Sentiment de Zénon à ce sujet, I. 97.

Riches. Description de la corruption et de l'inhumanité des riches, par saint Cyprien, I. 329. II. 137.

S

Saba. Surprise de la reine de Saba, sur quoi elle est fondée, I. 424.

Sacrement (saint-). Règles pour faire l'homélie de cette fête, I. 434.

SACRIFICE. Il n'y a point, selon saint Grégoire, de sacrifice plus agréable à Dieu que le salut des ames, I. 74.

SAINT-ESPRIT. Ses sollicitations secrètes et intérieures, I. 322. Voyez ESPRIT-SAINT.

SAINTS qui n'ont eu aucune connoissance des lettres humaines, et qui n'ont pas laissé de faire de grandes actions, I. 54 et suiv. Voyez MIRACLES.

SALUT. Trois moyens nécessaires, selon saint Bernard, pour procurer le salut des hommes, I. 79.

SAREPTA. Exemple de la veuve de Sarepta, proposé par saint Cyprien, pour modèle de la manière dont on doit exercer la charité envers les pauvres, I. 179.

SCHISMATIQUES. Enormité de leurs crimes décrite par saint Cyprien, I. 278.

SÉNÈQUE. Son sentiment touchant l'habitude, I. 39. Sa pensée touchant le bon exemple, I, 55. Comment il parle contre le vice de la colère, I. 115.

SENS spirituel de l'Ecriture. De deux sortes, I. 380. Différens goûts sur les sens de l'Ecriture, I. 382. Quelle voie il faut suivre, *ibid.*

SENTENCE. Ce que c'est, I. 215. Ses différentes sortes, I. 216. Soin que doit apporter le prédicateur, lorsqu'il veut orner son discours de sentences, I. 219. On peut quelquefois d'une même raison tirer plusieurs sentences, *ibid.* Quels auteurs il faut lire pour trouver des sentences, I. 221.

SENTENCE enthymématique. Ce que c'est, selon Aristote, I. 159.

SERMONS. Fautes dans lesquelles sont tombés la plupart de ceux qui ont écrit et donné des sermons au public, I. 391. Sermons simples, ce que c'est, I. 443. Pourquoi il est plus difficile d'y réussir que dans les homélies, I. 445. Manière de bien composer un sermon, II. 402. Voyez PANÉGYRIQUES.

SIMÉON (saint). Son désir du salut des ames et de la gloire de Dieu, I. 249.

SIMÉON (saint) Stylite. Les conversions qu'il a faites, I. 54. Sa vie extraordinaire, 234 et suiv.

SOCIÉTÉ. Maux qui en sont inséparables, I. 40.

SOCRATE. Pourquoi il rejeta un discours fait pour sa défense, II. 184.
SŒURS adoptives, I. 230, 303, 363.
SOLÉCISME. Ce que c'est, II. 10.
SOLITAIRE possédé par l'ennui et par la paresse. Son portrait par Cassien, I. 307.
SORITES. Ce que c'est, I. 165.
SOUHAIT. Comment il doit se prononcer, II. 326.
STYLE. Composition du style; ce que c'est, II. 169, 204. Les prédicateurs ne doivent point la négliger, II. 169. Moyens pour y parvenir, II. 171. Deux sortes de styles, II. 172. Exemples de l'un et de l'autre, II. 173 et suiv. Diversité de style selon les matières différentes, II. 192, 265. Trois autres sortes de styles, II. 198. Quelles figures leur conviennent, selon Quintilien, II. 201 et suiv. Quelles matières sont propres et particulières à chacun des trois styles, II. 205 et suiv. Ce qu'il faut faire pour rendre son style étendu et plein d'une douce fécondité de bonnes choses, II. 255.
SUBJECTION. Ce que c'est, I. 168. Quelle figure c'est, II. 114. Son usage, *ibid.*
SUBLIME. Quelle est la matière du genre sublime, II. 240.
SUPPLICATION. Son usage, I. 362. Manière de la prononcer, II. 328.
SUSPENSION. Quelle figure c'est, II. 142. Son usage, II. 143.
SYLLOGISME. Comment il est appelé par Cicéron, I. 151. De quelles propositions il est composé, *ibid.* et 170.
SYNATHRISME. Ce que c'est, I. 285. Quelle figure c'est, II. 105. Quels sont son usage et son effet, II. 107.
SYNECDOCHE. Quelle figure c'est, II. 34. Huit manières de faire cette figure, *ibid.*

T

TAPINOSIS. Ce que c'est, II. 261.
TAUTOLOGIE. Ce que c'est, I. 183. II. 78, 256, 261.
TÊTE. Son mouvement dans l'action, II. 306.
THÉOLOGIE mystique. Son usage, I. 381.

Thèse. Ce que c'est, I. 105, 242.
Thomas (saint), I. 261.
Tite-Live. De quoi il est repris par Asinius Pollion, II. 10.
Titelman. De quelle manière il engage les hommes à songer au ciel, I. 364.
Topiques. Leur usage, II. 51.
Transition. Quel est son effet, II. 108.
Tropes, II. 24.
Tropologie. Ce que c'est, I. 380.
Trouble où se trouve quelquefois un prédicateur au commencement de son discours. Son origine, I. 47.

U

Union de l'époux et de l'épouse, très étroite, I. 348.
Unité de l'Eglise. Comment elle est prouvée par saint Cyprien, II. 165.

V

Variété dans le discours, II. 257. Vice qui lui est opposé, *ibid.*
Vertus. Quelles vertus, selon saint Bernard, doivent avoir les prédicateurs, I. 78. Comment on amplifie la perfection des vertus, I. 277.
Vices. Comment on amplifie l'énormité des vices, I. 277. Avec quelle circonspection on doit reprendre les vices, II. 397.
Victor (saint). Son éloge par saint Bernard, I. 178.
Vie. Comment saint Eucher exhortoit son peuple à l'amour de la véritable vie, II. 136.
Vie humaine. Voyez Misère.
Vin. Ce que Zénon dit pour détourner des excès du vin, I. 98 et suiv.
Vincent (saint). Sa gratitude envers le préfet qui le faisoit souffrir, I. 426.
Visage. C'est ce qui domine le plus dans l'action, II. 307, 309.

VOIX. Quelles sont ses qualités, II, 278 et suiv. Voyez PRONONCIATION.

VOLUPTÉ. Discours d'Archytas de Tarente contre la volupté, I. 118.

Y

YEUX. Leur mouvement dans l'action, II. 307.

Z

ZÈLE. Ses prodigieux effets, I. 62. Il est le meilleur maître en l'art de prêcher, I. 69. C'est un don du Saint-Esprit, I. 71. Comment on peut acquérir le zèle de la gloire de Dieu et du salut des ames, *ibid.* et suiv. D'où doit venir le zèle pour les choses spirituelles, I. 342. Voyez CHARITÉ.

ZÉNON. Comment il exprimoit la différence qu'il y a entre la dialectique et la rhétorique, I. 97. Ce qu'il dit pour détourner des excès du vin, I. 98 et suiv.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES DEUX SUPPLÉMENS.

AUGUSTIN (saint) blâme la lecture des auteurs païens peu chastes, I. 9.

AUTEURS païens. La lecture en est-elle utile aux prédicateurs, I. 3 et suiv.

AVANTAGES de la douceur et de l'insinuation, II. 431.

BOSSUET. Exorde de son sermon sur la résurrection de Jésus-Christ, I. 32.

BRYDAYNE. Exorde qu'on lui a attribué, I. 36. Preuves qu'il n'en est pas l'auteur, I. 38.

CHRYSOSTOME (saint) admire le courage et la prudence de saint Pierre, II. 422 et suiv.

DÉCRET de Dieu sur la mort du Messie, II. 427, 439.

EXORDES (deux) sur un même sujet, l'un de Bossuet, l'autre attribué à Brydayne, I. 31.

FABLES des poètes, I. 4.

FRANÇOIS (saint) de Sales. Son sentiment sur la manière dont un prédicateur peut puiser des matériaux dans les auteurs païens, I. 4. Sa comparaison des champignons, I. 4, 9 et suiv. Son aversion pour les discours fleuris, I. 11.

GRENADE décrit les dangers que renferme l'étude de la philosophie païenne, I. 22.

HISTOIRES profanes, I. 4.

JANSÉNISTES. Leur erreur sur les œuvres des infidèles, I. 8.
JÉROME (saint). Instruction sur la manière dont on peut se servir des auteurs païens, I. 5, 17, 24. Songe dans lequel il fut fouetté comme cicéronien, I. 3, 12 et suiv., 27. Son apologie contre les invectives de Rufin, I. 26.
JUGEMENT dernier. Temps du rétablissement de toutes choses, II. 441.

LA MENNAIS cite avec trop de confiance Nicole et Pascal, I. 8.

MALEBRANCHE. Réflexions sur la doctrine des stoïciens, I. 6.
MARMONTEL. Conseil dangereux qu'il donne aux prédicateurs, I. 40.
MAURY a attribué faussement un exorde à Brydayne, I. 38 et suiv.
MOÏSE, figure de Jésus-Christ, II. 443.

OBSERVATIONS importantes pour les prédicateurs, II. 447.
OBSTACLES que rencontre saint Pierre, II. 423. Quelles précautions il emploie pour les lever, II. 424.
ORATEURS et Moralistes païens, I. 5.

PIERRE (saint). Analyse oratoire de son premier discours aux Juifs, II. 422 et suiv. Analyse de son second discours, II. 434 et suiv.

RUFIN. Ses invectives contre saint Jérôme, I. 26, 28.

SÉNÈQUE. Jugement que porte de lui Malebranche, I. 7.

TILLEMONT. Reproche mal fondé qu'il fait à saint Jérôme, I. 21, 29.

FIN DES TABLES.